

Du même sang
(Suspense Crime)
(French Edition)

Laura Mc Hugh

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A woman with dark hair, seen from behind, is walking away on a dark wooden pier. She is wearing a bright red, sleeveless, knee-length dress. Her arms are slightly out to her sides. The pier leads towards a vast, surreal landscape. In the background, there are dark, jagged mountains under a sky filled with swirling, ethereal clouds in shades of orange, yellow, and blue. The overall mood is dreamlike and evocative.

LAURA
McHUGH

DU MÊME SANG

calmann-lévy

À Brent, Harper et Piper.

Lucy

C'est d'avoir retrouvé Cheri Stoddard qui a créé le malaise, plus encore que l'état de son cadavre. Un samedi de mars, le brouillard s'est insinué dans la vallée et, du jour au lendemain, tout a gelé. Le matin venu, le soleil a crépité sur un paysage fantomatique face au commerce de mon oncle. Une épaisse couche de givre enserrait les chênes à gros glands qui s'étendent le long des berges de la North Fork River. L'arbre le plus proche de la route, mort, à demi creux, à l'écart des autres, formait avec la surface de l'eau un angle incertain. Selon Buddy Snell, un photographe du *Bulletin du comté d'Ozark*, un trio de vautours se nichait dans ses branches. Buddy a pris des photos de l'arbre, du contraste frappant entre les oiseaux noirs et les branches blanches, faute de mieux à imprimer à la une. C'était insolite, il a dit. Limite troublant. Il s'est approché, s'est agenouillé au bord de l'eau pour capter la scène sous un angle plus intéressant, et c'est là qu'il a distingué la longue natte brune sous la surface, à peine visible parmi les galets. Alors, il a reconnu la tête de Cheri, à laquelle s'était pris un bout de bois flottant : son visage maculé de taches de son, son nez comme raccourci, ses yeux trop écartés pour qu'on la trouve jolie. Au creux de l'arbre s'entassait, en morceaux, ce qui restait de Cheri, la peau gravée de brûlures et de tatouages amateurs. Comme sa chair ne portait pas de marques quand elle a disparu, je me suis demandé si ces récentes cicatrices ne pourraient pas expliquer ce qui lui était arrivé, si elles ne dessinaient pas une sorte de carte cryptique de la période pendant laquelle on avait perdu sa trace.

Cheri avait dix-huit ans quand elle est morte, un an de plus que moi. Depuis l'école primaire, on habitait à l'un et l'autre bout de la même rue, et quand ça lui prenait, elle venait jouer chez moi, jusqu'à ce que mon père la renvoie chez elle. Cheri aimait surtout mes Barbie, parce qu'elle n'avait pas de poupée à elle. On passait la journée à leur installer de petites maisons dans le tas de bois, à leur remplir des piscines avec le tuyau d'arrosage. Pas une seule fois, sa mère n'a téléphoné ni n'est venue la chercher, même pas le soir où je l'ai

cachée dans mon armoire pour qu'elle reste dormir à la maison. Le lendemain matin, mon père nous a interceptées : il nous criait dessus, quand il a remarqué les joues baignées de larmes de Cheri, en train d'enfourner les gaufres surgelées que je venais de lui réchauffer. Du coup, il a baissé d'un ton et a frit pour nous du bacon. Avant de la reconduire chez elle, il a attendu qu'elle finisse de manger et de pleurer.

Les gamins à l'école – et même ma meilleure amie, Bess – trouvaient Cheri bizarre et ne voulaient pas jouer avec elle. Moi, je voyais bien que Cheri était limitée, mais je ne me suis rendu compte qu'elle n'était pas comme les autres qu'en cours moyen, quand elle s'est mise à passer la plupart de ses journées en classe spécialisée. Les articles de journaux, après le meurtre, l'ont qualifiée de « déficiente » ou « handicapée quant à son développement » ; dix ans d'âge mental. Au lycée, on n'était plus aussi proches qu'avant – je l'avais distancée, sur certains plans, et je passais le plus clair de mon temps avec Bess –, mais on prenait encore le bus au même arrêt, à la fourche de la rue du Chant-du-crapaud, où elle arrivait toujours avant moi et m'attendait sous les plaqueminiers en fumant des cigarettes chourées à sa mère et en grattant ses croûtes. Dès qu'elle avait des cigarettes en rab, elle m'en offrait. Je ne savais pas trop comment les fumer, et sans doute qu'elle non plus, mais tous les matins, on se retrouvait là, coude à coude, à bavarder et à rigoler dans un nuage de fumée.

Un jour, je suis arrivée la première à l'arrêt. Quand le bus au moteur grondant a remonté la route en terre battue, alors que Cheri n'était toujours pas là, je me suis inquiétée : malade ou pas, sa mère l'envoyait systématiquement à l'école, pour ne pas l'avoir dans les jambes. Comme plusieurs jours ont ensuite passé sans qu'elle donne signe de vie, je suis allée à travers bois jusqu'à la caravane de sa mère, où j'ai frappé et frappé, mais personne n'a répondu. Il y a eu des rumeurs selon lesquelles elle avait quitté l'école, et quand quelqu'un de la municipalité a fini par aller aux nouvelles, Doris Stoddard a déclaré que sa fille s'était enfuie. Elle n'avait pas signalé sa disparition, parce qu'elle pensait qu'elle reviendrait.

Des affichettes ont fleuri aux devantures des commerces en ville. Moi-même, j'en ai collé plusieurs au magasin de mon oncle, chez Dane, propriété de la famille depuis des générations. Au-dessus de la photo de Cheri, de gros caractères noirs indiquaient EN FUITE. Je n'étais pas convaincue qu'elle soit partie de son plein gré, mais personne ne partageait mon inquiétude. Au bout d'un moment, le soleil a rongé les couleurs des affichettes, leurs coins se sont racornis et, quand elles se sont détachées, personne n'en a collé d'autres à la place.

Un an s'est écoulé entre la disparition de Cheri et son assassinat, et pendant ce temps-là, c'est tout juste s'il a été question d'elle. On aurait dit qu'elle ne manquait à personne à part moi. D'un autre côté, dès qu'on a l'a trouvée morte, on n'a plus parlé que de ça. C'était la nouvelle la plus sensationnelle dans notre petite ville de Henbane depuis des années. Des hordes de cameramen ont débarqué, garant leurs camionnettes au bord de la rivière pour filmer l'arbre où venait d'éclore un modeste mémorial d'animaux en peluche et de fleurs. Ils entraient en coup de vent chez Dane réclamer du café et du Red Bull et se plaindre des routes et de la mauvaise couverture réseau. Tout à coup, des gens qui n'avaient tenu aucun compte de Cheri de son vivant ne demandaient plus qu'à faire étalage de leurs liens avec la morte désormais célèbre. *J'étais placé derrière elle en cours d'éducation à la santé... Elle est montée sur mon char, une année, au défilé de Noël... J'étais là, la fois où elle a vomi dans le bus.*

Ç'a été une agitation terrible dans toute la ville, et des spéculations à n'en plus finir : tout le monde se demandait où était passée Cheri l'année où l'on avait perdu sa trace, et pourquoi elle venait de refaire surface seulement maintenant. On savait que, dans les collines, où l'on ne comptait plus les cachettes, des corps disparaissaient. Donnés en pâture aux cochons, enterrés dans les bois ou jetés au fond de puits à l'abandon. Mais pas démembrés pour être ensuite exhibés. Ça ne se faisait tout simplement pas. Et c'était apparemment cet écart par rapport à l'usage qui inspirait le plus de peur. Pourquoi quelqu'un prendrait-il le risque qu'on le pince rien que pour montrer ce qu'il avait infligé à Cheri alors que ç'aurait été si simple de dissimuler son cadavre ? La seule explication raisonnable consistait à incriminer quelqu'un de l'extérieur, or les gens de l'extérieur alimentaient la peur plus que n'importe quel criminel du cru.

À la suite du meurtre de Cheri, le rayon verrous et munitions de la quincaillerie Meyer a été dévalisé. Peu de gens ont encore osé sortir à la nuit tombée, et encore, armés d'un fusil. Mon père aussi a pris des précautions. Il travaille dans le bâtiment, peu importe où, du moment que ça lui rapporte, le plus souvent à Springfield ou à Branson, à quelques heures de chez nous. Ça lui arrive de me laisser seule à la maison plusieurs jours d'affilée. Après la découverte du cadavre de Cheri, il a décidé de faire l'aller-retour tous les jours, de passer des heures sur la route, rien que pour me tenir compagnie, le soir.

J'ai repensé à nos matinées ensemble, à Cheri et à moi. J'ai passé au crible nos dernières conversations. Elle me parlait surtout de ses « copains », des détraqués qui rôdaient aux alentours de la caravane de sa mère, lui affirmant qu'elle était jolie dans l'intention de la peloter. Les garçons de notre âge, ceux de l'école, se montraient

cruels, eux. Ils la traitaient d'attardée et la faisaient pleurer. Je lui conseillais de ne pas leur prêter attention, mais je ne leur ai jamais dit d'arrêter, et c'est ça qui m'est revenu quand on a trouvé les restes de Cheri dans l'arbre : je n'avais pas été à la hauteur, avec elle. J'étais sa meilleure amie, mais la réciproque n'était pas vraie. J'ai craint qu'il ne lui soit arrivé quelque chose, quand elle a disparu, et malgré tout, je suis restée les bras croisés. Et ainsi de suite, jusqu'à remonter à l'époque où on était petites, où je n'étais pas une si bonne amie qu'elle le croyait. Je lui avais donné ma Barbie Joyeux Noël, pas parce que c'était sa préférée, mais parce que je lui avais abîmé les cheveux.

Le printemps n'a pas duré. Dans un transport de joie, les collines se sont couvertes de jeunes pousses, d'arbres et de fleurs sauvages d'une splendeur à ne plus savoir qu'en faire : des cornouillers rose et crème, des nuées de fleurs de gainiers d'un mauve éclatant, des tapis de phlox, de cardamines et de boutons-d'or. Là-dessus, des feuilles ont garni les frondaisons, plongeant les bois dans l'ombre. Les plantes grimpantes et les sous-bois ont reverdi, renoué avec leur prolifération rampante et la chaleur s'est muée en une créature vivante, sans arrêt à nous palper de ses mains intrusives. On a enterré Cheri à Baptist Grove dans un cercueil d'enfant – bon marché et bien assez grand pour ce qui restait d'elle –, mais je n'arrêtais pas de penser à elle, à tout ce qu'elle me confiait sans qu'elle m'ait une seule fois parlé de s'enfuir.

À la fin mai, il n'y avait toujours aucune piste digne de ce nom dans l'affaire Cheri. Tout le monde en ville continuait à parler du meurtre, à se demander s'il fallait abattre l'arbre où on l'avait retrouvée ou le convertir en un genre de monument ; à côté de ça, la plupart des gens avaient renoué avec leur routine. Fatigué de faire l'aller-retour tous les jours, papa a recommencé à me laisser seule une nuit ou deux, le temps d'aller travailler. Peu à peu, l'éventualité qu'il arrive à quelqu'un d'autre la même chose qu'à Cheri a paru de moins en moins probable.

Le choc et la peur liés à la mort de Cheri s'étaient alors tellement émoussés que les gamins blaguaient là-dessus à l'école. La plupart de mes camarades de classe accusaient du crime M. Girardi, notre ancien prof de dessin, bien qu'il eût un alibi. Il était retourné à Chicago à peu près quand Cheri avait disparu, après même pas un semestre à Henbane. Sur le moment, les gamins de l'école ont prétendu que Cheri s'était enfuie avec lui, qu'il en pinçait pour les attardées mentales. Pourquoi, sinon, encourager ses pathétiques efforts en classe ou l'autoriser à déjeuner dans la salle d'arts plastiques ?

M. Girardi était condamné d'entrée de jeu, rien que parce qu'il

n'était pas du coin, mais il aggravait son cas, dès qu'il ouvrait la bouche. Il ne savait pas que *haint* signifiait « fantôme » ou *puny*, « malade » ou qu'on disait « ravine » plutôt que « ravin ». « Ah ! il a dit quand il a enfin compris. Alors une ravine, c'est comme une vallée ! » Quand un gamin de la classe lui a souhaité la bienvenue dans le comté de Dieu, M. Girardi s'est demandé tout haut pourquoi on dénombrait dans ce comté de Dieu plus de lieux-dits du diable que d'églises. Il n'a pas tort : l'étroite Crête du Diable, l'insondable Gorge du Diable, sans compter la source qui jaillit à gros bouillons de l'Œil du Diable – ce diable à l'anatomie inscrite dans la nature même du terrain. M. Girardi a passé tout un trimestre à comparer Henbane à des représentations de l'enfer. La terre rocailleuse y est mêlée d'argile rouge et les sous-bois épineux, peuplés de toutes sortes de bêtes qui mordent et qui piquent. Les routes s'y entortillent sur elles-mêmes comme des boyaux. La chaleur vous y suce l'air des poumons. « Et même le nom de la ville ! nous a-t-il fait remarquer avant de se retrouver à la porte pour nous avoir montré un Bosch plein de nichons à l'air, Henbane. Autrement dit : la jusquame noire – ou main-du-diable. Il est partout. Tout autour de vous. »

M. Girardi me faisait de la peine : il ne comprenait pas pourquoi tout le monde le traitait en intrus. Des touristes nous arrivaient parfois au fil de la rivière, mais c'était rare que des étrangers s'installent en ville, où ils éveillaient naturellement les soupçons. Même si j'avais toujours vécu à Henbane – née dans la maison en planches bâtie par mon Grand-papa Dane à même pas un mile de la North Fork River –, tout le monde y a en tête que je suis la fille d'une étrangère, venue d'ailleurs, ne serait-ce que de l'Iowa. Certains ne conçoivent pas qu'une créature aussi mystérieuse que ma mère ait pu voir le jour parmi les champs de maïs et les tempêtes de neige du Nord, du coup, ils ont inventé sur ses origines des mythes à base de gitans et de loups. Petite, incapable de démêler la part de légende de ce genre d'histoires, j'observais à la loupe des photos de ma mère, en quête de preuves de leurs assertions. Ses longs cheveux noirs attestaient-ils son sang gitan ? Ses yeux d'un vert de glace lui venaient-ils d'un loup ? Je dois reconnaître que son teint olivâtre, sa bouche pleine et ses grands yeux fleuraient bon l'exotisme. J'avais lu quelque part qu'on peut mesurer scientifiquement la beauté, qu'on peut la calculer en fonction du degré de symétrie d'un visage, de la proportion des traits ou des angles de la charpente osseuse. Ma mère était assurément belle, mais sa beauté ne suffisait pas à expliquer l'effet qu'elle produisait sur notre petite ville. Il y avait en elle quelque chose de profondément ancré, d'intangible, que les photos ne parvenaient pas tout à fait à saisir.

D'après papa, le problème venait en partie de ce que les gens ne la

connaissaient pas. Elle était venue à Henbane travailler pour mon oncle, or personne n'a compris pourquoi il avait engagé une étrangère. On ne lui connaissait pas de famille et elle ne parlait pas de son passé. Selon les gens d'ici, une femme sans parents ne peut qu'être une proscrire, et il doit y avoir une raison à son ostracisme. La rumeur s'est répandue que ma mère était une sorcière. On a raconté qu'elle avait changé Joe Bill Sump en serpent. Qu'elle répandait autour d'elle une odeur qui envoûtait ceux qui s'en approchaient trop. Qu'elle avait des pupilles rectangulaires comme les boucs. Certains ont même prétendu qu'en rouvrant sa tombe on n'y avait découvert qu'un oiseau. Rien de tout ça n'est vrai. Ma mère n'a pas de tombe, pour la bonne raison qu'on n'a pas retrouvé sa dépouille. La famille de mon père, la plupart de ses oncles et tantes et de ses cousins, du côté de sa mère, ont rompu avec nous, nous ont traités comme des étrangers – comme s'ils nous jugeaient souillés à cause d'elle. Mais je m'en fiche, de ces histoires de sorcellerie ridicules. Tant mieux si les gens se méfient et me laissent tranquille. Ça vaut toujours mieux que de les entendre broder sur la seule et unique vérité attestée : quand j'étais toute petite, ma mère s'est aventurée dans le dédale d'un noir d'encre de la grotte en calcaire du Grand Bouc, armée du pistolet de poche de mon père, et on ne l'a jamais revue. Jusqu'à la mort de Cheri, la disparition de ma mère est restée le principal mystère de la ville.

Le dernier jour d'école, je suis revenue seule de l'arrêt de bus. Plus d'un an s'était écoulé depuis que j'avais pris ce chemin avec Cheri pour la dernière fois, mais je me rappelais encore qu'elle s'attardait souvent à l'entrée de notre allée avant de rejoindre sa caravane. En arrivant devant chez nous, j'ai songé que, sans la camionnette de mon père dans la cour, on aurait presque cru l'endroit à l'abandon. Au jardin, des pierres se mêlaient aux broussailles, et de la carotte sauvage poussait le long du grillage. Notre maison d'un étage au plan rectangulaire tout simple était blanche à l'origine, mais la peinture, d'un gris terne, s'écaillait à présent. Dotée d'un porche en façade et d'un autre à l'arrière, c'était l'une des plus chouettes du coin, à l'époque de sa construction par Grand-papa, avant que la pourriture et le cumul des ans n'aient raison d'elle. Grand-papa Dane en avait entouré les fondations d'arbres de neige, au cœur d'un bosquet de noyers. Un jour, Grand-maman Dane était tombée par une fenêtre à l'étage en nettoyant les vitres, et à en croire Grand-papa, les arbres à neige, en amortissant sa chute, lui avaient sauvé la vie. On ne vernissait plus le parquet depuis belle lurette, mais avant ma naissance, ma mère, mue par un désir soudain de se sentir là chez elle,

avait peint chaque pièce aux couleurs pimpantes des œufs de Pâques : rose, turquoise ou orange.

Près de la maison s'étend sur un terrain déboisé un potager où j'ai passé des tas d'heures à ramasser des cailloux et à arracher des mauvaises herbes. On a beau préparer la terre, des pierres finissent toujours par en sortir, au printemps, par ébrécher les lames du motoculteur en se frayant un chemin jusqu'à l'air libre. Derrière chez nous coule un tout petit ruisseau, qui enfle en grondant à la belle saison. Au-delà, à la limite du terrain, les arbres forment sur trois côtés des rangs serrés à l'assaut des pentes de la colline, vers les monts d'Ozark.

Je déroulais du papier tue-mouches dans la cuisine quand j'ai entendu Birdie, notre plus proche voisine, lancer du bord de la route un « Salut ! » mélodieux. Veuve depuis vingt ans, Birdie avait pris l'habitude de porter les vieux bleus de travail de son mari, dont elle repliait le bas des jambes, vu qu'elle ne dépassait pas le mètre cinquante. Elle venait s'assurer que je ne manquais de rien en l'absence de papa. Bien qu'elle ait assisté à ma naissance, elle persistait à s'annoncer à l'entrée de la cour, avant d'oser se risquer sur notre propriété. Par principe, insistait-elle, on ne met pas les pieds chez quelqu'un sans sa permission, à moins de vouloir se faire trouser la peau. J'avais beau lui seriner qu'on n'en était plus là, elle n'était pas du genre à renoncer à de vieilles habitudes.

Je me suis avancée à sa rencontre et j'ai donné une petite tape à son chien de chasse, Merle. Birdie a plissé les yeux face au soleil du soir, un lacs de rides sur le visage. Un coup de vent a ébouriffé ses fins cheveux blancs, révélant en partie son cuir chevelu rose.

« Tu n'as pas profité de l'absence du fossoyeur pour faire des bêtises, au moins ? »

Je me suis retenue de sourire. Mon père travaille dans le bâtiment, mais Birdie, et d'autres encore de son âge en ville, gardent des Dane le souvenir d'une famille de fossoyeurs et le considèrent comme le digne héritier de la lignée. Bien qu'il soit tout à fait capable d'enterrer quelqu'un, on le lui demande rarement. Birdie ne l'en qualifie pas moins de fossoyeur, comme elle dirait « docteur » à un médecin, par respect.

« Moi, ça va, Birdie. Et toi ? »

Elle a brandi le sac en toile de jute qu'elle tenait à la main.

« Ce matin, j'ai abattu un opossum qui fourrageait dans la nourriture du chien. Figure-toi qu'en le ramassant, j'ai découvert tout un tas de petits collés à lui. »

Elle a ouvert le sac. Merle a poussé un gémissement, plaqué contre Birdie. J'y ai jeté un coup d'œil : à l'intérieur, une litière d'opossums, de la taille de mon pouce, se grimpait dessus. Les opossums adultes sont d'une laideur à faire peur, mais ces petits-là étaient à croquer, avec leurs minuscules museaux et leurs pattes roses, et leurs queues glabres, toutes fines.

« Qu'est-ce que tu comptes en faire ? » j'ai demandé, supposant qu'elle avait sans doute déjà débité leur mère en tranches dans un ragoût.

Birdie mange à peu près tout ce qu'elle abat, hormis les chats errants, qu'elle jette au feu sans l'ombre d'un regret.

« Ils sont trop petits pour qu'on les cuisine, elle a estimé, sans s'émouvoir. Il n'y a pas beaucoup de viande, dessus. J'ai pensé que Gabby en voudrait peut-être, vu tous les bestiaux qu'elle a chez elle. »

Elle m'a tendu le sac.

« Tu aurais le temps de les lui apporter d'ici la tombée de la nuit ? »

Gabby, la maman de Bess, recueille chez elle toutes sortes de créatures égarées : elle n'a pas le cœur de repousser les petits abandonnés, qu'ils soient d'homme ou de bête – j'en suis d'ailleurs la preuve vivante. Birdie, Gabby et mon oncle Crete ont veillé sur moi tour à tour jusqu'à ce que mon père arrête de noyer son chagrin dans le whisky et admette que maman ne reviendrait pas.

« Bien sûr, je lui ai dit.

– Oh, et ce soir, tu es la bienvenue à dîner. Il y a toujours une chambre d'amis qui t'attend, si ça te dit.

– Merci, je lui ai répondu. J'imagine que ça dépendra de l'heure à laquelle je reviendrai. »

Je n'avais aucune intention de rester dormir chez Birdie, à moins qu'on ne m'y oblige. Avant, quand mon père partait travailler, je dormais tout le temps chez elle. Il n'a d'ailleurs fini par accepter que je reste seule à la maison qu'à condition que Birdie passe s'assurer que je ne manquais de rien. Il pouvait compter sur elle pour veiller sur moi, et vérifier, en parcourant à intervalles réguliers le demi-mile qui la séparait de chez nous, que je ne mettais pas le feu à la maison, ne mourais pas de faim ou Dieu sait encore ce qu'il craignait qu'il ne m'arrive loin de sa surveillance.

« Ne traîne pas, alors », elle m'a dit.

Je l'ai saluée d'un hochement de tête avant d'emporter le sac par l'arrière-cour, m'arrêtant juste le temps de cueillir du pouliot et de

m'en frotter les bras et les jambes pour éloigner les tiques. Un chemin frayé par les daims, de la crique vers la rivière, conduit au mobile home où vivent Bess et Gabby, derrière le bar Chez Bell. Je suis passée par les bois qui appartiennent à mon père et mon oncle. Ils en détiennent chacun une partie, encore que ce ne soit pas évident de repérer la limite entre leurs propriétés. Grand-papa Dane a laissé l'épicerie à Crete, le premier-né et le plus doué, a priori, pour le commerce. Papa n'en a pas conçu d'amertume : il aime autant travailler dans le bâtiment. Et il n'est pas resté les mains vides. Il a obtenu la maison et la charge héréditaire de fossoyeur, même si ce n'est plus aussi rentable que du temps de Grand-papa. Aujourd'hui, c'est un métier pour ainsi dire tombé dans l'oubli, comme de fabriquer des chaises en bois courbé ou des poupées à partir d'une pomme. D'un autre côté, ça ne prend pas beaucoup de temps à mon père sur son vrai travail.

La loi autorise les enterrements privés à condition d'y procéder sur un terrain privé, hors des limites de la ville. Le gros du travail de papa lui vient de personnes âgées qui n'ont pas les moyens de se payer un enterrement « de ville », comme elles disent dès qu'il s'agit de passer par un salon funéraire. Ont aussi recours à lui des hippies de la communauté de Black Fork, qui aiment mieux se décomposer dans les bois que de se faire embaumer, ou des prédicateurs manipulateurs de serpents que Dieu n'a pas jugés dignes d'immuniser contre leur venin. Sans parler des décès aux circonstances troubles. Comme des générations de Dane avant lui, mon père est connu pour détourner le regard. Parfois, quand il boit, il me raconte des histoires que je ne dois pas répéter, de gens brûlés dans l'explosion d'un labo de méthamphétamines, abattus par des narcotrafiquants, ou tabassés à mort par des amants jaloux. Une fois dégrisé, il me demande pardon de m'avoir fichu la trouille et m'oblige à jurer qu'il ne m'a pas livré de noms.

Au bout d'un moment, les arbres se sont clairsemés et j'ai entendu le raclement du courant dans le lit de la rivière.

« Lucy-lou ! » s'est écriée Gabby dès qu'elle m'a reconnue.

Elle se prélassait dans une chaise longue, sur sa terrasse branlante, les pieds nus juchés sur une glacière, ses cheveux blonds frisés bouffant autour de sa tête comme la crinière d'un lion. Elle portait une robe de plage en tissu-éponge, sans tenue de plage dessous.

« Quand est-ce que tu vas m'écouter ? Pourquoi tu ne m'as pas demandé de venir te chercher ? Tu sais que je n'aime pas que tu passes par les bois seule.

– Excuse-moi. »

Jusqu'à ce qu'on retrouve Cheri morte, Bess et moi, on se promenait en toute liberté. Et Gabby nous y encourageait même. « Faites-moi plaisir, qu'elle disait. Déguerpissez un moment. » Pourvu que ses craintes ne tardent plus à se dissiper !

Un joint se consumait entre le pouce et l'index de Gabby.

« Bon sang ! elle s'est écriée alors que je la rejoignais. Chaque fois que je te vois, tu ressembles un peu plus à ta mère. Les cheveux au ras des fesses, juste comme elle. Et puis ça y est : il te pousse enfin des nénés. Dieu soit loué ! Je commençais à m'inquiéter. »

On m'a toujours dit que je ressemble à ma mère, mais depuis l'an dernier, comme mes cheveux ont poussé, que j'ai grandi et que je me suis un peu étoffée, Gabby n'arrête pas de me comparer à elle. Au début, j'étais contente d'entendre que je lui ressemblais autant, mais depuis peu, Gabby en paraît presque inquiète. Sa façon de me regarder, son air triste, navré, ne me disaient rien qui vaille.

« Je t'ai apporté quelque chose », j'ai annoncé.

Elle a tiré une longue bouffée de son joint, et manqué de peu se brûler les doigts, avant d'écraser le mégot sur l'accoudoir. J'ai ouvert le sac.

« Oh, là, là ! elle s'est exclamée en cueillant un opossum au creux de sa main. Où tu les as trouvées, ces bestioles toutes mimi ?

– C'est Birdie qui me les a amenées.

– Ça m'étonne qu'elle ne les ait pas mangées. »

Gabby a caressé la petite queue soyeuse de l'opossum, qui s'est enroulée autour de son doigt.

La porte moustiquaire a grincé et Bess nous a rejointes sur la terrasse en s'éventant et en écartant de sa nuque ses cheveux peroxydés maison.

« Encore des bêtes ? »

Le mobile home hébergeait déjà un nombre indéfini de chats, plus un lapin à la patte cassée.

« Regarde, Bessie ! » a dit Gabby, le doigt dressé.

L'opossum s'y tenait pendu par la queue, la tête à l'envers.

« Birdie a tué leur mère, j'ai expliqué.

– Super, a répondu Bess en roulant les yeux et en se tournant vers

Gabby. On sait à quel point tu raffoles des orphelins. »

Gabby l'a ignorée.

« Lucy, j'ai une chatte qui allaite, en ce moment, sur le tas de bois. Faudrait voir si elle accepte de les nourrir. On n'a qu'à tenter le coup, un à la fois, au cas où elle les mangerait. Au pire, on leur donnera le biberon.

– Tu crois qu'une chatte allaiterait un opossum ? s'est étonnée Bess en examinant le reste du joint, au cas où il y aurait eu moyen d'en tirer encore une bouffée. T'es dingue. Ce serait un crime contre la nature.

– J'ai déjà vu plus bizarre, a rétorqué Gabby.

– Viens, Luce, a repris Bess, glissant les pieds dans une paire de tongs. On va chez Bell, je n'ai plus de clopes.

– N'y songe même pas, s'est interposée Gabby. Il va bientôt faire nuit. Je n'ai pas envie de vous ramasser en morceaux dans la rivière.

– On pourrait aussi bien se faire découper en plein jour. » Bess a passé un doigt sous l'ourlet de son short et l'a tiré vers le bas.

« J'ai dit non. » Gabby a sorti les petits opossums du sac un par un pour les plaquer sur sa poitrine, où leurs minuscules pattes se sont agrippées au tissu-éponge.

« Tu ne te bilais pas autant, du temps où tu nous enfermait dans la voiture pour racoler au Red Fox, a commenté Bess.

– Si je ne m'étais pas souciée de vous, je n'aurais pas verrouillé les portières. » Elles se sont regardées en chiens de faïence jusqu'à ce que Gabby s'éloigne, les opossums au creux des bras.

« Pourquoi faut-il que tu remettes ça sur le tapis ? j'ai demandé.

– Ça me fait chier, c'est tout. Tu te rappelles, son espèce de conversion après l'affaire Cheri : elle est retournée aux Alcooliques anonymes, s'est mise à me demander sans arrêt où j'allais. »

Elle a torsadé ses cheveux en chignon avant de les secouer.

« Elle abuse ! Elle se prend pour la meilleure mère du monde ou quoi ? J'aime autant lui rafraîchir la mémoire.

– Elle continue à fumer, en tout cas. C'est compatible avec les Alcooliques anonymes, ça ? »

Bess a éclaté de rire.

« Le cannabis, ce n'est pas une drogue, c'est son médoc – d'après

elle, ça calme l'angoisse. Comme du Xanax, genre. Sans ça, elle deviendrait folle. En fait, j'ai hâte de bosser chez Bronz'express pour ne pas me retrouver tout l'été dans la caravane avec elle.

- C'est dommage que tu ne travailles pas avec moi chez Dane.
- Que je sache, ton père ne t'a pas donné son autorisation.
- Je sais, mais il ne dira pas non. Il n'a aucune raison valable de refuser. »

Les deux années précédentes, il m'avait jugée trop jeune, mais il ne trouverait plus rien à m'objecter, maintenant que j'avais dix-sept ans.

Bess m'a décoché un sourire en coin.

« Peut-être qu'il craint qu'à force de traîner dans les jambes de ton oncle, tu ne finisses comme Becky Castle.

- La mère de Holly ? Je ne suis même pas sûre que Crete la fréquente encore. De toute façon, c'était déjà une épave avant qu'ils ne sortent ensemble. »

Holly avait quelques années de moins que nous, elle était si pâle et si blonde que Bess la traitait d'albinos. À l'école primaire, inscrites au club des jeunes, on s'était lancées dans un projet d'équipe à trois : élever des lapins pour la foire. La mère de Holly, Becky, oubliait systématiquement de passer la chercher après les réunions.

Bess a hoché la tête.

« Ouais, mais tu l'as vue, récemment ? Une vraie lavette. Elle est allée chez Bell, l'autre soir, danser toute seule devant le juke-box, du foutre plein les cheveux.

- Comment tu sais que c'en était ? j'ai demandé en rigolant.
- Moi, ce que j'en dis, c'est que si ton père trouve que j'ai une mauvaise influence sur toi, il ne voudra sans doute pas que tu côtoies quelqu'un comme elle. »

Crete ne prenait pas la peine de nous présenter ses copines, à moi ou à papa, sans doute parce que mon père lui serinait qu'il ne savait pas les choisir. De toute façon, aucune de ses relations ne durait assez longtemps pour devenir sérieuse.

« Allez, faut que je rentre, j'ai dit en roulant sur lui-même le sac aux opossums. On se voit demain ?

- Attends-toi à ce qu'elle insiste pour te reconduire.
- Dis-lui que tu as tenté de me retenir. »

J'ai souri à Bess et lui ai soufflé un baiser. Elle a fait semblant de l'attraper au creux de sa main avant de le presser contre ses lèvres – un geste idiot qui nous amusait depuis toutes petites.

« Essaye de ne pas te faire démembrer », elle a ajouté.

Démembrer. Un mot qui lui est venu spontanément, comme si elle l'avait déjà prononcé des centaines de fois. Un mot des journaux, auquel on ne s'habitueait que trop, à force de l'entendre répéter, dans des articles à n'en plus finir ou aux informations du soir, sur la chaîne locale de Springfield. C'était facile de se figurer Cheri *démembrée*. Ça l'était moins d'imaginer quelqu'un, scie en main, en train de lui trancher les tendons, de lui couper les muscles, la trachée ou les os. Ça ne semblait pas juste de résumer ce qui lui était arrivé en un seul mot propre et net.

Je suis rentrée par le chemin des écoliers, passant par la zone protégée pour jeter un coup d'œil à la grotte du Grand Bouc, où des chiens ont reniflé la piste de ma mère, après sa disparition. Le Grand Bouc, c'est bien sûr un surnom du diable. Je ne suis pas entrée ; d'étroits tunnels et des restes de coulées de calcite mènent à une rivière souterraine à l'abri du jour. Ce qui se perd dans la grotte s'y perd à jamais, et si des courants aveugles ont emporté les ossements de ma mère au fond de la terre, je n'ai plus aucune chance de les retrouver.

Quand j'ai été en âge d'entendre son histoire, je me suis dit que le pire, dans la disparition de ma mère, c'était l'incertitude, ne pas savoir ce qu'elle était réellement devenue. Le shérif croyait dur comme fer à un suicide, mais personne n'a pu établir son décès. Les patrouilles organisées par papa n'ont rien donné. Des limiers ont suivi sa trace jusqu'à la grotte, mais ils ne l'ont pas retrouvée. Le plus inquiétant, c'est que le pistolet de mon père a disparu avec elle, et qu'elle n'a rien emporté d'autre en partant, mais ça ne prouve rien. Je ne suis pas la seule à ne pas avoir pris l'explication officielle pour parole d'Évangile ; comme chaque fois qu'il est question de ma mère, on a parlé de magie, et des rumeurs se sont propagées. Comme quoi elle hantait la grotte du Grand Bouc et les collines, la nuit. Ou qu'elle avait troqué son âme contre celle d'un corbeau avant de s'éloigner à tire-d'aile, ou qu'elle s'était fait la malle avec des gitans. En l'absence de preuves de sa mort, je pouvais encore la croire en vie je ne sais où, m'imaginer que, pour une raison quelconque, elle avait dû fuir, mais qu'un jour elle reviendrait me voir. Je suppliais Gabby et Birdie (et mon père, du temps où il parlait encore d'elle) de me confier des anecdotes, des détails, des miettes de ce qu'elle était, de ce qu'elle faisait. Peu à peu, j'ai fini par la reconstituer ; une mosaïque de propos recueillis auprès

d'autres : sorcière et spectre, femme et enfant, magie et réalité. J'aurais voulu plus, mais c'est tout ce que j'ai pu réunir.

La réapparition de Cheri dans l'arbre m'a fait comprendre que l'incertitude, ce n'est pas le pire. C'est même un luxe, une chance. Le pire, c'est l'assurance que celle qu'on aime n'est plus. À ce moment-là, je me suis félicitée qu'on n'ait pas retrouvé le corps de ma mère. Le mystère, ça vous ronge, mais ça vous laisse au moins un mince filet d'espoir.

L'obscurité s'était déjà installée entre les arbres, où des lucioles lançaient des éclairs lumineux comme des flashes, mais je connaissais bien le chemin, et je faisais plus attention que je n'avais peur. Après le meurtre de Cheri, j'ai évité les bois, comme tout le monde, mais au bout d'un moment, ma peur s'est émoussée. Je me repérais mieux aux alentours que n'importe quel étranger qui se serait risqué dans les parages. À condition d'ouvrir l'œil et de rester sur mes gardes, je n'aurais rien à craindre. Je n'étais pas comme Cheri, aussi vulnérable qu'un faon blessé, une proie des plus faciles. Personne ne veillait sur elle. Même pas moi.

De retour à la maison, je me suis préparé des tartines au beurre de cacahuète et un verre de thé, que j'ai emportés dans ma chambre. J'ai allumé ma lampe de chevet, des ombres se sont carapatées sur les murs lavande et j'ai mis en route le ventilateur encastré dans la vitre auprès de mon lit. L'air frais qui a envahi la pièce a tourné au ralenti les pages du carnet, sur mon oreiller. Un genre de journal intime, composé principalement de listes. « Ce que je sais de ma mère » (pas loin de toute une page, en comptant une pelote de cheveux récupérée sur une vieille chemise de nuit, scotchée dans la marge). « Les garçons que j'ai embrassés » (cinq au total : quatre, un soir que je me suis soûlée au vin de pommes à une fête au bord de la rivière où on a joué à la bouteille, plus le fils d'un pasteur en visite que mon père a surpris en train de m'entraîner – de mon plein gré – sur la voie du péché). « Qu'est-il arrivé à Cheri ? » Sa mort n'a rien éclairci, et n'a même pas réduit le champ des possibles. Qu'elle ait pris la fuite ou qu'on l'ait enlevée, la dernière année de sa vie correspond dans tous les cas à un point d'interrogation.

Quand je n'épluchais pas la liste consacrée à Cheri, je notais des trucs sur des endroits où j'aimerais aller. L'Iowa, bien sûr, pour découvrir où ma mère a vécu, même si je ne comptais pas y rester longtemps. Ce n'était pas assez loin. Il me venait parfois des envies de prendre tant de champ par rapport à Henbane qu'il me faudrait des jours et des jours pour y retourner. Papa ne m'avait jamais emmenée au-delà de Branson, d'ailleurs, il n'avait aucune raison d'aller plus

loin, même si on pouvait se le permettre. Il avait déjà programmé ma vie : a) obtenir de bonnes notes en classe, b) éviter les ennuis, c) aller à la fac. Lui-même n'a rien fait de tout ça, bien sûr, ce qui ne l'empêche pas de prétendre que c'est ce que ma mère aurait souhaité. Après l'épisode du fils de pasteur, il a ajouté un petit d) : ne pas laisser de garçon faire obstacle aux petits a), b) ou c).

Il n'a pas à se plaindre de mes notes, que je décroche sans effort. D'après lui, je dois tenir ça de la famille de maman. En plus, je ne m'attire pas beaucoup d'ennuis, à part quand je me chamaille, à l'occasion, avec Craven Sump, le neveu de Joe Bill qui – à en croire la légende – est parti dans la brousse, changé en serpent par ma mère, sans que personne ne le revoie plus. Selon mon père, Joe Bill s'est tiré pour ne pas payer de pension alimentaire. Craven et les siens n'en croient pas moins à la magie noire. Dès qu'il en a l'occasion, il me traite de « sorcière » ou de « fille de diablesse » ; des fois, j'en ai marre, alors je le traite de trou du cul ou je le chahute un peu, et il me dénonce. Le proviseur soupire et m'assure que j'ai plus de potentiel que n'importe quel élève de ma classe, mais que j'ai intérêt à m'améliorer, au niveau relationnel, si je veux arriver quelque part. Des fois, je foudroie Craven du regard en pensant de toutes mes forces à des serpents dans leur tanière, mais il ne renonce pas pour autant à son horripilante forme humaine. Si ma mère avait vraiment le don de métamorphoser les gens, en tout cas, elle ne m'a pas transmis ses pouvoirs.

J'ai mangé mes tartines en travers du lit et j'ai sorti *Beloved* en livre de poche de l'interstice entre mon matelas et le sommier. Je l'ai ouvert à la page marquée par la photocopie d'un signet de la Foire aux bouquins de Nancy. Comme il n'y a rien d'intéressant dans la petite bibliothèque de Henbane (« bibliothèque », c'est beaucoup dire pour une simple salle au sous-sol du siège du comté), j'ai remis une liste à papa ; comme ça, chaque fois qu'il passe à Mountain Home, il s'arrête chez Nancy voir ce qu'il y a.

Quand mes yeux ont commencé à se fermer d'eux-mêmes, je me suis mise en chemise de nuit dans la salle de bains rose, de l'autre côté du couloir, et j'ai éteint toutes les lumières. Sur la pointe des pieds, je me suis approchée de la fenêtre face à mon lit, celle qui donne sur l'arrière-cour et les collines. En cours de sciences, on a appris que les étoiles brillent plus ici que dans beaucoup d'endroits, parce qu'il n'y a pas de lumière pour leur faire concurrence. Vu de l'espace, Henbane correspond à un point noir à la surface du globe.

Des poussières noires pareilles à des cendres se sont éparpillées devant la lune : des chauves-souris tournoyant dans le ciel. Les nuits

d'été, elles sortent de la grotte du Grand Bouc pour se nourrir dans la vallée. Leur présence familière me rassure autant que celle des insectes et des grenouilles, dont le chant m'endort. Une fois, mon père a bossé un mois à Little Rock, et logé à l'hôtel ; à son retour, les bruits de la nuit lui ont paru assourdissants. Au début, le calme dans sa chambre l'empêchait de trouver le sommeil, puis, le temps passant, il s'est accoutumé à l'absence de la musique nocturne. Je me suis demandé s'il m'arriverait la même chose quand je quitterais Henbane, si j'oublierais aussi vite toutes ces petites particularités de la maison.

J'avais mis des steaks de cerf et de la sauce à réchauffer quand papa est rentré vendredi soir, un livre sous le bras. L'été n'avait pas encore commencé pour de bon, et pourtant, il avait déjà la peau brunie, à force de travailler au grand air toute la journée.

« Il sent divinement bon, ce cerf, après une semaine de McDo », il m'a dit en souriant, avant de me serrer contre lui.

Il m'a relâchée et m'a tendu le livre.

« Je sais qu'il te faisait envie. »

Le Chant de Salomon, aux pages brunes et gonflées, comme s'il était tombé dans l'eau d'un bain.

« Merci, papa.

– Alors, c'est fini, l'école ? Comment s'est passé le dernier jour ? il m'a demandé, en triant les pubs de la semaine, sur le plan de travail.

– Bien. Rien de spécial. »

J'ai posé le plat sur la table et nous ai versé du thé pendant qu'il enlevait ses bottes et les rangeait près de la porte arrière.

On a coupé nos steaks en silence. La viande était coriace. Birdie m'a montré comment la préparer il y a plusieurs années. Sa recette implique de la laisser tremper vingt-quatre heures dans du lait, mais je n'ai jamais réussi à planifier un repas aussi longtemps à l'avance.

« Tu as parlé à l'oncle Crete ? j'ai demandé.

– Ouai. Il a l'air de croire que tu vas travailler pour lui.

– Et alors ? Qu'est-ce que tu en dis ? Je pourrais peut-être enfin m'acheter un téléphone à moi. Et mettre de l'argent de côté pour la fac. »

Avec un tel argument, j'emporterais à coup sûr le morceau.

« Tu n'as pas besoin d'un portable. Et de toute façon, tu obtiendras une bourse.

– Papa.

– Je n'ai pas dit non. »

Il a retiré un bout de cartilage d'entre ses dents et l'a posé sur le bord de son assiette alors que je guettais la suite.

« Seulement, il y aura des règles à respecter. »

J'ai souri. Voilà qui s'annonçait mieux que je ne l'espérais. Il m'imposait déjà une longue liste de règles quand je restais seule à la maison. Ce ne serait sans doute pas si terrible d'en suivre quelques-unes de plus. Et, une fois parti, il ne se rendrait pas compte si j'enfreignais les plus stupides.

« Vas-y, je lui ai dit, du ton le plus solennel qui soit.

– Je ne plaisante pas, il a rétorqué. Tu ne travailleras pas après la tombée de la nuit. Tu ne rentreras pas seule à travers les bois à la tombée de la nuit. Et tu ne fricoteras pas avec les amis de ton oncle. »

J'ai pensé à Becky Castle et à ses cheveux pas nets. Cette règle-là, pas de danger que je la transgresse.

« Et tu mettras de côté le plus gros de ton salaire.

– Pas de souci. C'est tout ? »

Son couteau et sa fourchette ont cessé de remuer et il a gardé le silence un moment, affichant un drôle d'air. Quoi qu'il ait voulu me dire, ça lui a coûté de le sortir.

« Crete te surveillera de près... Tu as intérêt à ouvrir l'œil, et le bon. Tu ne sais pas sur quel genre de personnes tu risques de tomber, là-bas, et... Bon, il va falloir que tu te mêles de tes affaires, que tu fasses ton boulot et que tu ne fourres pas le nez dans ce qui ne te regarde pas. Si jamais un truc te met mal à l'aise, préviens-moi. Je pourrai toujours trouver un prétexte pour que tu rendes ton tablier.

– De quoi est-ce que tu parles ? »

Je voyais bien qu'il disait ça sérieusement, mais je ne comprenais pas ce qui l'inquiétait.

« Je vais louer des canots et vendre des vers. Ce n'est pas ce qu'on appelle risqué. »

Son sourcil gauche s'est recroquevillé comme chaque fois qu'il arrive à bout de patience.

« Surtout, écoute bien ce que je te dis et obéis.

– D'accord. Mais tu n'as pas à te biler. Je suis encore capable de m'occuper de moi toute seule.

– Je sais », il a dit, radouci, les yeux baissés sur son assiette.

Comme s'il le regrettait.

Lila

J'ai l'habitude de passer d'une maison à l'autre. Toutes mes affaires tiennent dans la valise marron moche que je traîne depuis mes douze ans, depuis que mes parents sont morts et qu'il a fallu que je quitte la ferme où j'ai grandi, au nord de Cedar Falls. J'ai changé de famille d'accueil à sept reprises en six ans, et des fois, je n'ai même pas défait mes bagages. Mais là, c'était différent. Je quittais l'Iowa pour ne plus y revenir.

Mon assistante sociale m'avait prévenue d'entrée de jeu que les ados se font rarement adopter, histoire que je m'habitue à l'idée de continuer sur ma lancée en attendant de passer l'âge. À vrai dire, j'avais hâte d'y arriver, du moins, jusqu'à ce que ce soit le tour de ma sœur adoptive, Crystal. Elle avait un an de plus que moi, et on dormait dans la même chambre, chez les Humphries. Elle n'aurait pas plu à mes parents, Crystal, toujours à sécher les cours et à tenir tête aux adultes, mais il y avait un truc qui nous rapprochait, elle et moi : personne ne voulait nous garder longtemps, même pas les gens comme les Humphries, qui accueillaient pourtant des gosses handicapés et des bébés de junkies.

D'après Crystal, on nous changeait sans arrêt de foyer parce qu'on était jolies et qu'on avait de gros nichons, et que les mères d'accueil ne voulaient pas que leurs maris ou leurs fils s'excitent sur nous, mais pour Crystal, ça s'expliquait peut-être aussi par sa manie de mettre le feu partout. Dans mon cas, elle n'avait pas tout à fait tort. Ce n'était pas ma faute si mes frères ou mes pères d'accueil avaient les yeux baladeurs, s'ils me décochaient des œillades déplacées. Jamais je n'ai flirté avec eux à dessein, encore qu'avec leurs amis ou leurs voisins, si. Peut-être même bien que j'ai couché avec l'un ou l'autre. Et que je me suis fait pincer. (Et c'est ici que ressurgit la valise.) L'assistante sociale appelait ça un problème de maîtrise des pulsions. J'ai fait autre chose encore, après la mort de mes parents, quelque chose de pire. Je ne suis pas certaine que ça figure dans mon dossier, mais si c'est le cas, je ne

pourrai pas en vouloir à ceux qui cherchaient à se débarrasser de moi comme d'une patate chaude.

Crystal détendait l'atmosphère chez les Humphries : sans arrêt à se moquer de la fixation de notre mère adoptive sur la décence. Mme Humphries nous achetait des brassières de sport pour nous aplatir la poitrine. Elle insistait même pour qu'on les porte en dormant. Crystal sautait sur son lit, les seins nus, en agitant la bible que lui avait donnée Mme Humphries, citant la mère maboule du film *Carrie* : « J'ai bien vu ta taie d'oreiller sale ! » À tous les coups, on attrapait le fou rire.

Quand Crystal a eu dix-huit ans, elle a laissé tomber l'école et a quitté Cedar Falls pour travailler dans un club de strip-tease à Des Moines. Elle m'a écrit une lettre où elle me proposait de la rejoindre, et j'y ai sérieusement songé. Après ça, je n'ai plus reçu de courrier de sa part. Six mois plus tard, j'ai appris sa mort, d'une overdose. L'assistante sociale m'a laissé le temps d'absorber la nouvelle, avant de m'asséner un laïus pour que je me tienne à carreau, remontant pendant ce temps-là les manches de sa veste bleue, celle qu'elle porte depuis que je la connais, depuis 1986 et la grande mode des épaulettes.

« Dis-moi, comment tu t'es préparée ? C'est quoi ta stratégie pour éviter de finir comme elle ? » elle m'a demandé, les yeux comme des soucoupes. « Pendant toutes ces années, je me suis mise en quatre pour que tu comprennes. Tu es trop occupée à regretter ta vie d'avant pour t'en construire une nouvelle. Elle est finie, ta vie d'avant, elle ne reviendra plus ! » Elle s'était mise dans un tel état qu'elle en piaulait. De sa bouche fusaient des postillons. J'aurais voulu la cogner en pleine face. J'ai serré le poing.

Elle m'a balancé un tas de brochures. « Tu n'as rien. RIEN. Personne ne va s'occuper de toi, en dehors de toi-même. TES PARENTS AURAIENT VOULU QUE TU FASSES QUELQUE CHOSE DE BIEN. Penses-y. Le temps passe. »

Je me suis demandé si elle disait la même chose à tout le monde – à Crystal, dont les parents vivaient encore, bien qu'à ma connaissance, ils n'en aient rien à cirer de ce qu'elle devenait. Je n'avais pas besoin de l'assistante sociale pour deviner ce que ma mère et mon beau-père auraient voulu. J'étais leur seul enfant, et ils s'impliquaient à fond dans tout ce que je faisais. Ma maman avait été pour moi un genre de cheftaine scout. Mon beau-père, lui, du temps où je jouais au foot dans l'équipe des poussins, s'époumonait à m'encourager sur le bord du terrain. Année après année, ils avaient gaspillé leurs sous dans des leçons de piano, sans daigner s'avouer vaincus. Ma mère était

institutrice, et à l'école, je m'en sortais drôlement bien avant que tout ne parte à vau-l'eau. Mes parents auraient voulu que je fasse quelque chose de ma vie, pas de doute. Sans leur mort, peut-être que j'aurais trouvé un sens à tout ça. Peut-être que, si je les avais encore là, auprès de moi, je serais quelqu'un de complètement différent. Mais ça, pas moyen de le savoir.

Le soir venu, j'ai jeté un coup d'œil aux brochures de l'assistante sociale. Institut technique, école professionnelle, formation d'esthéticienne. Tout ça coûtait de l'argent, et comme la date limite pour les demandes de bourse était déjà passée, ça ne servirait à rien de postuler avant le semestre suivant. Je travaillais à temps partiel dans une chaîne de cafétérias, mais je ne gagnais pas assez pour prendre mon indépendance, régler seule mon loyer et mes dépenses. J'ai mis de côté les dépliantes de l'armée de terre et de la marine, mon ultime recours, et ouvert la seule brochure restante. Celle d'une agence de placement spécialiste des jobs au pair, avec nourriture et logement fournis. Des emplois de bonnes d'enfant, de gouvernantes, de manœuvres, de dames de compagnie pour personnes âgées. Ça ne me disait rien à long terme, mais à court terme, ça me permettrait de mettre de l'argent de côté en attendant de décider ce que je voulais vraiment.

Les bureaux de l'agence se trouvaient à Des Moines, dans un centre commercial à moitié désert, où j'ai dû me rendre en bus. Un type à la longue queue-de-cheval ondoyante m'a fait passer devant deux femmes plus toutes jeunes pourtant arrivées avant moi dans la salle d'attente. Il m'a posé un tas de questions personnelles qui n'avaient a priori rien à voir avec le boulot. J'y ai répondu quand même. À la fin de l'entretien, il a dit : « Bon, il ne manque plus qu'une photo. » Dans mon sac, je n'en avais qu'une, de moi et Crystal à la piscine. Je la gardais dans mon carnet d'adresses depuis son départ. J'ai demandé au type s'il ne pourrait pas la photocopier et me laisser l'original. Il m'a dit qu'il la rognerait aux dimensions d'un portrait standard. Un mois plus tard, j'ai reçu par courrier un contrat, que j'ai signé et renvoyé. Je venais de m'engager à passer deux ans dans une ferme du sud du Missouri, dans une petite ville du nom de Henbane.

L'assistante sociale m'a conduite à la gare de bus et m'a souhaité bonne chance. Mme Humphries a insisté pour que j'emporte la bible qu'elle m'avait donnée. Je l'ai laissée par terre, dans la voiture de l'assistante sociale. Le ventre du bus a englouti ma valise et je suis montée à bord.

Le trajet en bus de Des Moines à Springfield a duré quinze heures, en comptant l'arrêt à Kansas City. Un petit vieux du nom de Judd est venu me chercher à la descente. Il m'a annoncé que M. Dane, mon patron, n'avait pas pu venir lui-même, qu'il s'en excusait et qu'il petit-déjeunerait avec moi, le lendemain. Judd a dû batailler pour caser ma valise dans le coffre de son camion et n'a pas dit grand-chose le restant du trajet, sauf pour râler quand il a changé de station de radio country et que l'autre aussi diffusait *Achy Breaky Heart*.

On a passé au bas mot deux bonnes heures sur des routes de plus en plus cabossées et tortueuses et je me suis fait la réflexion que je n'arriverais jamais à retrouver mon chemin. À la fin, on a suivi un genre de sentier à travers des champs éventrés où pointaient des rangées de poussettes à n'en plus finir. Judd a stationné devant un garage en parpaings. L'humidité du soir s'est fait sentir, dès la sortie du camion. De petites montagnes vertes moutonnaient au-delà des champs et ça fleurait bon la rivière : des rochers humides, de la mousse et de la vase. J'avais accepté ce boulot en croyant – ou plutôt en espérant – me retrouver dans une ferme qui ressemblerait au moins un peu à celle de mes parents. Eh bien non. Tout y était altéré au point que c'en devenait flippant, comme mon reflet dans les toilettes de la gare routière ; face au miroir gondolé et aux néons en fin de vie, je me suis demandé si c'était vraiment de ça que j'avais l'air – les yeux cernés, le teint terreux, la mine pas rassurée ; si mon vrai moi ne collait plus à la version que je gardais en tête.

Je me suis raisonnée : je ne m'étais avancée que d'un État vers le sud. Ça ne pouvait pas être si différent, quand même ! N'empêche que le relief était trop raide et le ciel, trop bleu. Même au niveau de la terre, ça n'allait pas, rouge et rocailleuse, déconcertante. Mieux valait bien regarder où on mettait le pied, prendre garde à ce qu'on touchait. Ça m'a fait regretter les étendues plates et accueillantes d'où je venais : la terre noire où le maïs se balançait au vent, la grande ferme blanche où j'avais grandi, et le carré de pelouse verdoyante tout autour. Là, à Henbane, les quelques touffes d'herbe desséchées qui pointaient au bord du garage se hérissaient de piquants ; un défi aux pieds nus.

Quelle que soit ma première impression, je n'avais aucune possibilité de retourner dans l'Iowa ni personne auprès de qui retourner. Ça ne servirait donc pas à grand-chose de geindre. Quelques hangars à machines jouxtaient le garage et, derrière, à mi-pente de la colline, se dressait une petite maison. Mon nouveau chez-moi, sans doute. Judd a pris ma valise, mais au lieu de se diriger vers la bâtisse à l'assaut de la colline, il a ouvert une porte sur le côté du garage et y a déposé mes bagages. « Toi, tu logeras là », il a

marmonné. Il m'a saluée d'un mouvement de tête avant de remonter en camion et de s'en aller. Ça m'a un peu déçue mais j'ai passé outre. J'ai appris, à force de vivre en famille d'accueil, qu'on ne sait jamais, avant de mettre les pieds quelque part, si on va se retrouver dans un endroit sympa ou au contraire invivable, ou encore rempli de peluches qui fichent les jetons.

À l'intérieur, dans la pénombre, le garage sentait le moisi, comme s'il était resté fermé un bout de temps. Des édredons fanés s'entassaient sur un lit étroit au pied de la seule et unique fenêtre. Il y avait un coin cuisine équipé d'une plaque chauffante et d'un mini-frigo. Et une salle de bains de fortune dans un autre coin. Des toilettes, un lavabo et une cabine de douche séparés du reste par des rideaux à fleurs suspendus au plafond. En dehors du lit, je n'ai compté qu'un meuble : une commode au vernis écaillé. J'en ai ouvert les tiroirs : encore à moitié remplis d'habits oubliés là par quelqu'un d'autre.

Avec son sol en béton, sa charpente à nu et sa couche de poussière grumeleuse, le garage ne m'enchantait pas spécialement, mais au moins j'étais là chez moi, et ça, c'était chouette. Je n'avais plus eu de chambre rien qu'à moi depuis mon départ de chez mes parents. J'ai allumé la petite lampe et laissé entrer le raffut des insectes par la fenêtre ouverte. Leur tapage s'est fractionné en rythmes plaintifs distincts, comme des sirènes, de plus en plus fortes, puis assourdies, puis fortes, le boucan d'un millier d'alarmes. Faute de mieux, je me suis mise en chemise de nuit et me suis couchée sur les édredons, en sueur. Et voilà. Ma nouvelle vie allait commencer le lendemain matin. Je me suis juré que je ne ferais rien qui risque de la fiche en l'air.

Je me suis levée tôt : quand M. Dane a cogné à la porte, je m'étais déjà douchée et habillée. La tête frôlant le linteau, large de carrure, il portait ce jour-là une tenue décontractée, jeans et tee-shirt gris. Je m'attendais à ce que le proprio de la ferme soit plus âgé : je ne lui aurais pas donné plus de trente-cinq ans. Ses cheveux plaqués en arrière commençaient tout juste à se clairsemer aux tempes, et son large sourire dévoilait des dents du bas qui se chevauchaient en éventail, comme des cartes à jouer au creux de la main.

« Bonjour ! m'a-t-il saluée avec son accent traînant avant de me tendre la main. Ravi de faire enfin ta connaissance. Je m'appelle Crete.

– Et moi, Lila. Comme vous vous en doutiez. »

Il était bel homme, dans le genre brut de décoffrage, les traits

marqués, un regard bleu intense. L'arête de son nez formait une bosse sur le dessus et un angle sur le côté, comme si on le lui avait plus d'une fois cassé.

« Content de te voir là saine et sauve ! Ça te dit, un petit déjeuner ?

– Et comment ! Je meurs de faim. »

Je l'ai suivi jusqu'à son camion, un engin du genre à foncer à travers tout, muni d'un double essieu et d'un râtelier à fusils sur la vitre arrière. Il m'a ouvert la portière et m'a tendu la main pour m'aider à monter.

Dès qu'il a tourné la clé de contact, la clim a rugi à pleins gaz. Il s'est aussitôt excusé et l'a baissée d'un cran.

« Ça va, tu es bien installée dans le garage ? il m'a demandé. Je pensais y mettre l'air conditionné, pour ne pas que tu cuises. Je vais demander à Judd de s'en occuper.

– Merci. Ce serait super.

– Bon, tu me dis, si tu as besoin d'autre chose. Je tiens à ce que tu te sentes chez toi, ici. »

Je lui ai souri. Il m'a renvoyé mon sourire. Je n'attendais pas grand-chose de mon nouveau patron – l'expérience m'a appris que fonder des espoirs, ça ne sert pas des masses. N'empêche : quel soulagement qu'il ait l'air à peu près normal. Enfin, dans la mesure où on peut se fier à une première impression. Il ne nous a pas fallu longtemps pour arriver chez Dane, une cabane rustique au toit de tôle, séparée de la rivière par la route.

« Chez Dane ? j'ai relevé. C'est à vous aussi ?

– Ouais. Ça tourne un peu au ralenti, a expliqué Crete en se garant, mais on fait avec. »

Deux pompes à essence se dressaient juste devant et des panneaux libellés à la main annonçaient : « Petit déjeuner », « Location de canots », « Douches », « Appâts ». À notre entrée, les lattes du plancher ont craqué. Ça sentait le bacon et le café brûlé. Le restau occupait une bonne partie de l'aile droite, et j'ai reconnu Judd, dans la cuisine exiguë, en train de battre des œufs. En attendant le petit déjeuner, Crete m'a fait faire le tour du propriétaire, me débitant plus d'informations que je n'étais capable d'en retenir. Il avait hérité de son père ce magasin fondé par sa famille dans les années vingt. On y vendait du matériel de camping et de pêche, des produits alimentaires de base et des feux d'artifice, des confitures et des conserves de légumes en provenance de la ferme. Les touristes payaient deux

dollars pour se doucher à l'extérieur, mais pas les gens du coin venus se baigner dans la rivière. Il m'a expliqué que la loi interdisait la vente de certains articles le dimanche, mais que personne n'en tenait compte, sauf en présence d'un prêtre ou d'un représentant des forces de l'ordre au magasin. Certains clients réclamaient à l'occasion de la Foudre blanche, une eau-de-vie maison. Il fallait la camoufler dans des bouteilles sans étiquette parce que c'était en principe illégal de vendre de l'alcool dans une épicerie ou un magasin d'alimentation.

« Je n'aurai pas besoin de toi à la ferme à plein-temps, il m'a prévenue. Si tu n'y vois pas d'objection, tu pourrais donner un coup de main ici, de temps en temps. On ne chôme pas, en saison : tu n'imagines pas le nombre de personnes qui se mettent en tête de descendre la rivière en canot.

– D'accord ! j'ai répondu, d'un ton qui se voulait enthousiaste. Du moment que je peux me rendre utile. »

On a mangé dehors à une table de pique-nique face à un soleil déjà trop fort au ras de l'horizon. J'ai repéré derrière le bâtiment principal un vieux car scolaire dégingué et quelques remorques à bateau, plus un grand hangar en métal. Et au-delà : rien que des bois.

« Il ne faudrait pas que tu te sentes submergée, non plus, il m'a dit en détaillant mes traits. Je crois qu'une fois que tu t'y seras faite, tu vas te plaire ici. »

Ça m'aurait étonnée que Henbane me plaise un jour, mais peu importe. J'avais signé un contrat de deux ans. Je m'arrangerais pour tenir au moins jusque-là. Et après, j'aurais assez d'argent de côté pour m'installer quelque part, commencer ma vie à moi. Et même, avec un peu de chance, me lancer dans des études, trouver enfin quoi faire.

« Encore du café ? »

Il m'a frôlé la main en prenant ma tasse.

« Oui, merci. »

J'ai fait tomber les miettes de pain qui me collaient aux lèvres. Quand j'ai relevé les yeux, il me lorgnait. Je n'ai pas détourné le regard, et lui non plus.

« Mince, il a murmuré, en secouant la tête. Ne va pas croire que je te reluque. C'est juste que... Tu es drôlement belle. Tu le sais, ça ? Encore plus en vrai qu'en photo. »

Il m'a décoché un sourire pétri d'assurance avant de se lever pour nous resservir du café. Ce n'était pas professionnel du tout, de la part de mon patron, d'évoquer mon physique, et ça ne m'avait pas

échappé, mais chez Dane rien n'était comme qui dirait professionnel. Et au fond de moi, dans ce fond impulsif qui me poussait à l'action sans réfléchir, je n'ai pas pu m'empêcher de savourer le compliment.

Lucy

L'été s'était installé pour de bon, tant pis si le calendrier prétendait le contraire. Il faisait chaud. L'école venait de finir et moi, de préparer mon premier pichet de thé infusé au soleil. Bess et moi, on a profité d'un de nos derniers jours de liberté avant le boulot pour descendre la North Fork River en canot. On s'est arrêtées nager à l'Anse secrète avant de s'aventurer à la rame dans la fraîcheur et la pénombre de la vieille grotte des contrebandiers aussi loin qu'on en a eu le courage sans lampe de poche. Comme c'était jeudi, on n'a pas croisé beaucoup de monde sur la rivière, surtout des pêcheurs en quête de sandres et de perches noires. On a déjeuné sur une plage de galets avant de piquer un somme sous le cagnard. Quand Gabby est venue nous chercher, le soir, on avait attrapé des coups de soleil et des courbatures. Le lundi, mon premier jour de travail, je pelais déjà du nez et des épaules.

J'ai poussé la porte du bureau de Crete à l'arrière du magasin. Il s'est mis debout pour me serrer contre lui et m'a soulevée de terre, comme quand j'étais petite. « Content de te voir ici, puce !

– Et moi donc ! Merci d'avoir convaincu papa.

– Ma belle, ton père, je pourrais le convaincre de tout et n'importe quoi. Mais ne le lui répète pas. »

Il m'a adressé un clin d'œil.

« Alors ? Prête pour ton premier jour ?

– Et comment ! »

Quelqu'un a cogné à la porte. En me retournant, j'ai reconnu Daniel Cole sur le seuil et j'ai cru manquer d'air.

« Je m'excuse de vous interrompre, a dit Daniel à Crete. Judd m'a demandé de te prévenir que le bateau était prêt.

– Merci, a dit Crete. Lucy, tu connais Daniel ? Il bosse ici depuis la

semaine dernière. »

Ils se sont tous les deux tournés vers moi, et j'ai prié pour que mes coups de soleil masquent la rougeur qui m'est subitement montée aux joues. Daniel avait quitté le lycée de Henbane, diplôme en poche, l'année d'avant. À l'école, on ne se parlait pas. Les rares fois où nos regards s'étaient croisés dans le couloir, il m'avait pourtant décoché un demi-sourire pensif – au lieu de m'ignorer ou de m'éviter, comme la plupart. Je le voyais toujours seul, mais ça ne semblait pas le déranger, de ne faire partie d'aucun groupe en particulier, et pour ça, je l'admirais.

Tout le monde savait que la mère de Daniel vivait de coupons alimentaires et que son père et ses trois frères aînés purgeaient une peine de prison. Moi, je le connaissais pour d'autres raisons. Son nom figurait à la quatrième place sur l'une de mes listes : celle des garçons embrassés à une partie de jeu de la bouteille. Les trois premiers, de simples camarades de classe, ne prêtaient aucune attention à moi, à l'école. L'un d'eux a même été si gêné de devoir me bisouiller qu'il s'est contenté de me frôler la joue des lèvres. Daniel, lui, se tenait assis à l'écart du cercle, en dehors du jeu. Quand le goulot a pointé sur lui, il s'est avancé à contrecœur et m'a caressé la joue avant de se pencher vers moi d'un air déterminé. Ça a été un peu tâtonnant au début, mais un déclic s'est produit presque aussitôt et, pour la première fois depuis que je fréquente des garçons – à vrai dire pas longtemps – j'ai su ce que c'était qu'un baiser, et pas juste sur les lèvres : une onde de chaleur m'a submergée, désarmée, comme si, dans mon ventre – *flap, flap, flap* – on battait des cartes à jouer. Je l'ai attrapé par sa chemise pour l'attirer vers moi. Tout le monde a ri quand il m'a repoussée avec douceur – avec fermeté –, mais j'étais trop abasourdie pour m'en soucier. Daniel a disparu de la fête sans rien me dire, et pendant des semaines, après, je me suis rongé les sangs, dessinant des fioritures à son nom dans mon carnet, me repassant la scène du baiser en pensée, m'énumérant, le rouge aux joues, des raisons de ne pas lui plaire.

Là, j'ai affiché une mine qui se voulait indifférente. Ça ne m'aidait pas qu'il soit encore plus attirant que dans mon souvenir, avec ses yeux couleur de chocolat, ses cheveux hirsutes et ses bras musclés. Il m'a considérée d'un air apparemment amusé et j'ai eu la présence d'esprit d'ouvrir la bouche.

« Salut. Je m'appelle Lucy.

– Salut. »

Il a souri et m'a tendu la main.

« Je me souviens de toi. »

Mon estomac a fait des nœuds. Je lui ai serré la main, très fort, comme m'a montré mon père, mais Daniel, plus costaud que moi, a manqué de peu me broyer les articulations, me filant des tressaillements nerveux dans tout le corps.

« Bon, on ferait mieux de s'activer », a lancé Crete.

Daniel est sorti, mon oncle et moi sur ses talons, puis il a disparu dans le hangar à bateaux. Le camion de Crete stationnait à côté, une remorque à bateau attachée à l'arrière.

« Monte ! »

On a pris place à bord. « Où est-ce qu'on va ? j'ai demandé.

– Je pensais commencer par du facile, pour ton premier jour, il a dit en souriant de toutes ses dents. Si on allait pêcher ?

– Je ne considère pas ça comme un travail, j'ai répondu. Pas que je m'en plaigne, remarque. »

Il a ri et pressé son index contre ses lèvres.

« Pas un mot à ton père. Et mets de la crème solaire. Tu pèles tellement qu'on dirait une lépreuse. »

On a pêché jusqu'à l'heure du déjeuner, sans rien attraper qui vaille la peine qu'on le garde. Après, on est retournés chez Dane avaler des hamburgers. Crete m'a montré le fonctionnement de la caisse et j'ai passé le plus clair de l'après-midi à regarder par la fenêtre en espérant apercevoir Daniel. À la fin de la journée, Crete m'a reconduite à la maison. Il m'a prévenue qu'il s'absenterait le lendemain et que Judd s'occuperait du magasin. J'ai tout de suite couru téléphoner à Bess et on a passé une bonne heure à discuter des mèches de Daniel qui lui tombaient devant les yeux (sexy), de ses lèvres charnues (mais pas trop) et de la fossette qui se creuse dans sa joue quand il sourit (sexy aussi).

Bess s'est plainte qu'il ne venait jamais de mec bandant à la laverie automatique Bronz'express. Son premier jour de boulot, elle l'avait passé à regarder tourner des culottes de grand-mère et des bleus de travail dans les tambours des machines, et sans doute que les suivants aussi.

Il n'a pas été question de Cheri aux informations locales du soir. Son assassinat ne faisait plus la une, et les points sur l'enquête s'espaçaient de plus en plus. Je me suis demandé au bout de combien de temps elle allait se fondre dans la légende, comme ma mère.

Le lendemain matin, au boulot, je suis allée demander à Judd, en cuisine, ce que je devais faire.

« Je ne sais pas », il a admis après m'avoir fait répéter ma question.

Il coupait un sandwich en deux moitiés inégales, un couteau tremblant dans sa main semée de taches brunes.

« Va un peu voir comment Debbie tient la caisse.

– Je sais déjà tenir la caisse », j'ai dit, bien fort pour qu'il m'entende.

Il se faisait trop vieux pour continuer à bosser, mais il ne semblait pas décidé à renoncer à son rôle de bras droit.

« Et si je t'aidais ? Tu veux que je fasse des sandwiches ?

– Nan, je prépare juste à déjeuner pour le petit nouveau. Il va nettoyer le terrain de Crete, aujourd'hui. »

Le petit nouveau. Daniel.

« Et si je lui filais un coup de main ? À moins que tu n'aies besoin de moi, ici. Suffirait que je me prépare à déjeuner. »

J'ai pris le pot de beurre de cacahuète. Judd a paru dubitatif.

« Ça n'a pas l'air du gâteau, comme boulot. Je ne suis pas sûr que Crete voudrait que tu t'en charges.

– Il m'a dit de suivre tes instructions. De me rendre utile. »

J'ai étalé de la confiture sur une tartine et cherché des sachets en papier.

Judd a poussé un soupir.

« Je suppose que vous en aurez plus vite terminé à deux. »

J'ai fini d'emballer nos déjeuners. Daniel s'est approché, me saluant d'un mouvement de tête.

« Lucy t'accompagne », l'a prévenu Judd. Daniel a eu un autre mouvement de tête, du même air égal.

On a rejoint le parking pour s'entasser à trois dans la camionnette de Judd. J'ai serré mes bras entre mes genoux pour éviter de frôler Daniel – de près, il sentait le savon et le linge qui a séché au grand air – et j'ai commencé à regretter ma décision impulsive. Ça me rendait nerveuse de le sentir auprès de moi, même si j'en avais par ailleurs très envie. Jusqu'ici, on n'avait pas encore eu de vraie conversation, lui et moi, ni évoqué la partie de jeu de la bouteille.

Comment aurais-je pu passer la journée seule avec lui sans me sentir mal à l'aise ?

Je commençais aussi à me demander à quoi au juste je m'étais engagée. Crete possédait un terrain avec une ferme à l'abandon, des taillis de broussailles impénétrables et un cimetière de ferraille jonché de pièces détachées de voiture et d'appareils électriques. J'aimais mieux ne pas savoir laquelle des trois parties de sa propriété on allait nettoyer.

On a pris la route cahotante de chez Crete, en terre battue, et Judd a bifurqué dans une autre voie plus étroite : deux simples traces de pneus parmi des mauvaises herbes, coupant à travers un bosquet de cèdres avant de descendre vers la vallée où les Dane s'étaient d'abord établis, dans le comté d'Ozark. Dans le temps, pour m'endormir, mon père me racontait sur cette vieille ferme des histoires qu'il tenait de ses parents et de ses grands-parents. Comme quoi Emily Dane avait un jour surpris dans l'enclos de la volaille une couleuvre dont elle avait ouvert le ventre pour récupérer les œufs, avant de les replacer sous les poules. Comme quoi, quand John Dane a fini de creuser son puits, il y a plongé le manche d'une cognée au bout d'une corde pour mesurer le niveau de l'eau, et la force du courant souterrain l'a obligé à lâcher prise.

Il ne restait plus de la ferme qu'un ramassis de constructions au toit de tôle dans un état de délabrement plus ou moins avancé : une grange effondrée, un cellier dont les marches en ruine s'enfonçaient dans la terre, plus les fondations et les cheminées en pierre de l'habitation principale. Des noyers avaient poussé dans les interstices entre les bâtiments, et des ronces s'enchevêtraient dans le champ. Judd s'est arrêté derrière la grange, face à un mobile home qui ne semblait pas à sa place parmi les ruines, encore qu'il n'eût pas l'air en meilleur état.

« Bon... »

Il m'a remis une clé.

« Crete compte vendre son mobile home, alors il faut le vider. Il ne doit plus rien y rester. Vous trouverez des sacs-poubelle et tout ce qu'il faut à l'intérieur.

– Depuis quand quelqu'un y vivait ? » j'ai demandé.

À ma dernière visite, pour cueillir des mûres avec Bess, si je me rappelle bien, je venais tout juste d'entrer au collège, et le mobile home n'était pas encore là. Judd a haussé les épaules et tripoté sa prothèse auditive.

« Ch'ais pas. C'est un ami à lui qui logeait là. »

Daniel et moi, on est sortis de la camionnette.

« Tu repasses nous chercher quand ? j'ai demandé.

– Vers la fin de la journée » a répondu Judd, sans préciser à quelle heure au juste ce serait.

Il est alors parti en nous laissant seuls, Daniel et moi, dans la vallée, au beau milieu des collines moutonnantes, sous un soleil qui cognait déjà fort. On a échangé un regard.

Daniel a fini par rompre le silence. « Ce n'est pas très rassurant, par ici, il a estimé, lorgnant les constructions à l'abandon.

– Mes grands-parents croyaient la maison hantée. Ils entendaient toquer à la porte à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, mais, quand ils allaient répondre, il n'y avait jamais personne.

– Merci, m'a répondu Daniel, tout sourire, en se dirigeant vers le mobile home. Je me sens mieux, maintenant.

– Mais en fait, non ! j'ai rectifié, me dépêchant de le rejoindre. Quand ils ont cassé les briques qui muraient l'ancienne cheminée de la cuisine, ils ont trouvé un tisonnier pendu à un crochet. Il suffisait que le vent souffle dans le conduit pour qu'il cogne contre le mur.

– Les vrais fantômes n'ont pas besoin de toquer à la porte, j'imagine. »

Une fois arrivés au mobile home, il m'a invitée à entrer la première. J'ai monté les marches et introduit la clé dans la serrure. En tournant sur ses gonds, la porte a libéré une vague de chaleur pestilentielle.

« Pouah ! s'est exclamé Daniel. Ça sent comme si quelque chose était venu crever là. »

Il m'a écartée pour entrer et on a dû patauger dans de la saleté pour atteindre la fenêtre la plus proche. De lourdes tentures la masquaient, clouées au mur en haut et en bas pour qu'on ne puisse pas les écarter. Daniel a dû faire un effort pour les arracher, éclairant du même coup le séjour. Un canapé en vinyle craquelé se dressait contre le mur, face à un téléviseur sur une pile de parpaings. Pas d'autres meubles. J'ai bataillé pour ouvrir la fenêtre avant d'aspirer l'air frais à pleins poumons.

À gauche du séjour, une flaque sombre s'étalait comme une ombre au pied d'un frigo, dans une petite kitchenette. Un étroit couloir menait à une salle de bains et à une chambre, l'une et l'autre jonchées de cannettes de bière, de papiers d'emballage et de vêtements sales, et

plus loin, à une pièce vide à la moquette découpée.

Daniel a trouvé de quoi nettoyer sur le plan de travail de la cuisine. « Bon. Je te propose de tout fourrer dans des sacs, de les sortir et de frotter le reste du mieux qu'on peut.

– On aura beau frotter, on n'arrivera pas à ravoir le tapis.

– Sans doute pas, non. »

Il m'a tendu une paire de gants, et j'ai commencé à remplir mon sac-poubelle. En avançant dans la pièce, je suis tombée sur une pile de *Chattes pubères*, un magazine qui m'a fourni une assez bonne idée du dernier occupant du mobile home. Un jour, j'avais trouvé un *Playboy* dans le placard de mon père, et ça m'avait frappée, à quel point tout y avait l'air en toc – les nénés des mannequins, leur blondeur, leurs poses, les décors de confiserie. Mais des revues du genre *Chattes pubères*, je n'en avais encore jamais vu. Les filles y avaient l'air drôlement vraies, comme des gamines qu'on croiserait à l'école. Des livres de classe, des pompons et des animaux en peluche traînaient à l'arrière-plan pour donner l'illusion qu'elles posaient dans leur chambre. C'était peut-être d'ailleurs le cas. J'ai étudié de plus près leur expression. Daniel s'est alors redressé, le temps de s'étirer, et je me suis dépêchée de fourrer les magazines aux ordures, pour ne pas qu'il les voie entre mes mains.

On en a terminé avec le séjour sans se parler beaucoup. Tout était calme en dehors du bruit qu'on faisait en rangeant et du vent qui sifflait à travers la moustiquaire. Dommage qu'on n'ait pas de radio. Ni de ventilateur. Ni de masques à gaz. Et que Daniel et moi, on n'ose pas entamer de conversation normale. Je ne pouvais pas le regarder sans me revoir en train de l'embrasser, et je me disais qu'on devrait peut-être revenir là-dessus, histoire de passer à autre chose. En rire un bon coup. Reprendre de zéro et faire connaissance. Sans doute que lui aussi y pensait. À moins que notre bref tête-à-tête ne l'ait pas autant marqué que moi. Dans ce cas, mieux valait ne pas remettre ça sur le tapis et laisser mon manque d'assurance s'envenimer en silence.

« Tu n'as pas déjà un peu faim ? » m'a demandé Daniel.

Ma montre n'indiquait que onze heures et quelques. Je n'avais pas d'appétit mais ne demandais pas mieux que de sortir de ce mobile home.

« Si », j'ai répondu.

Dehors, l'air frais sentait le cèdre. On s'est installés à l'ombre des fondations de la maison pour déjeuner. Daniel n'a fait qu'une bouchée de son sandwich au beurre de cacahuète et à la confiture.

« Alors, c'est là qu'habitaient tes grands-parents ? il m'a demandé, s'essuyant la bouche du revers de la main.

– Ce sont les derniers à avoir vécu ici, avant que mon grand-père ne construise la maison qu'on occupe depuis.

– Quel endroit solitaire ! Comme tous ceux à l'abandon, j'imagine... Je n'aimerais vraiment pas vivre dans ce mobile home et voir ces bâtiments vides tous les jours.

– Je ne crois pas que celui qui habitait ici passait beaucoup de temps à regarder par la fenêtre. Surtout avec les rideaux cloués au mur.

– C'est vrai. Je n'avais encore rien vu de tel. »

Il a ouvert en le déchirant le mini-sachet de chips que j'avais fourré dans son sac déjeuner et a croqué sa pomme à pleines dents. Je l'ai regardé manger en silence jusqu'à ce que je n'y tienne plus.

« Tu as dit que tu te souvenais de moi.

– Ouais, il a répondu quand il a eu fini de mâcher puis de déglutir. Au lycée, je te croisais, avant le début des cours. Tu aidais ta copine, avec son casier. »

Une boule s'est formée dans ma gorge. Peu de gens se référaient à Cheri comme à ma copine. Presque tous parlaient d'elle comme de « cette pauvre fille », de « la morte », ou de « l'attardée ».

« C'est vraiment moche, ce qui lui est arrivé. Elle avait l'air sympa.

– Pas seulement l'air. »

Daniel s'est levé, il a vu que je n'avais pas touché à mon déjeuner, mais n'a rien dit.

« Je suppose qu'on ferait mieux de se remettre au travail. »

On est retournés au mobile home, précédés par les criquets qui vibronnaient entre les hautes herbes. Ça aurait dû me soulager que Daniel ne se rappelle pas l'épisode du feu de camp, et pourtant non. J'ai cherché une explication qui n'ait rien à voir avec moi. Peut-être qu'il avait embrassé tant de filles que leurs traits se confondaient dans sa mémoire. Mais je n'y croyais pas vraiment. Je ne l'avais jamais vu au bras d'une fille à l'école.

« Hé ! il a repris. Si on jouait à pierre, feuille, ciseaux pour décider qui nettoiera le frigo ? » J'ai perdu, mais j'ai au moins eu la consolation de sentir sa main se refermer un bref instant sur mon poing. *La feuille couvre la pierre.*

N'ayant pas précisément hâte d'en arriver à la cuisine, j'ai commencé par la pièce vide du fond. Elle manquait de lumière, mais je n'ai pas jugé utile de demander à Daniel de m'aider avec les rideaux, vu que je ne comptais pas en avoir pour longtemps. Des salissures maculaient les lattes du plancher, à la moquette arrachée. Je n'y ai pas ramassé grand-chose, à peine quelques emballages de bonbons et des mégots, avant de passer au placard, à première vue déjà vidé. J'ai passé ma main sur l'étagère du dessus : un truc traînait dans un coin. Des draps roulés en boule. Quand je les ai récupérés, un cliquetis métallique a retenti contre le plancher. Celui d'une mince chaîne en argent, munie d'un pendentif. Je l'ai ramassée à genoux et, quand je l'ai examinée à la lumière, des picotis m'ont remonté l'échine. Au bout de la chaîne pendait un papillon bleu à l'aile gauche abîmée qui m'avait appartenu. Je l'ai tout de suite reconnu pour l'avoir donné à Cheri quelques années plus tôt, après un tri de ma boîte à bijoux. Il n'avait rien d'extraordinaire, ce pendentif, remporté à la kermesse de l'école, pourtant, Cheri en raffolait. Elle l'avait porté tous les jours, jusqu'à sa disparition.

J'ai refermé la main dessus avant de m'affaïsser sur le plancher, le cœur battant à tout rompre. Et si elle était venue là, dans ce mobile home ? À moins que ce ne soit qu'une simple coïncidence ? Elle avait pu perdre le collier, ou le donner à quelqu'un. Peut-être que je me trompais, que ce n'était pas le mien. Il devait en exister des tas de semblables : et s'ils avaient tous l'aile abîmée ? Après tout, c'était de la camelote, ces pendentifs. « Dis-moi... » j'ai chuchoté à la pénombre. Les restes de Cheri avaient beau être ensevelis sous terre et sa tombe envahie d'herbes folles, je me suis recueillie et j'ai tendu l'oreille. *Dis-moi ce qui t'est arrivé.* Si elle subsistait encore, sous une forme ou une autre, dans ce monde-ci ou dans l'au-delà, elle ne me l'a en tout cas pas indiqué. Mon cœur battait la chamade et ma tension a grimpé en flèche sous mon crâne. Je suis restée là jusqu'à ce que je ne supporte plus la vue des taches par terre et j'ai battu en retraite dans la salle de bains, refermant la porte derrière moi.

« Hé ! s'est écrié Daniel, frappant à la porte de la salle de bains. Ça fait un moment que tu es là. Tu es au courant qu'il n'y a plus d'arrivée d'eau, hein ? »

Il essayait d'être drôle.

« Ça va », j'ai menti.

Je me suis frotté les yeux et j'ai décollé mes fesses du plan du

travail.

« J'ai bientôt fini. »

Il a entrebâillé la porte.

« Tu as besoin d'un coup de main ? J'ai quasiment terminé. À part la cuisine, bien sûr. Je te la laisse.

– C'est bon », j'ai prétendu, tournant le dos à la porte, que j'ai refermée du bout du pied.

J'ai sorti les tiroirs du meuble et jeté à la poubelle le peu qu'ils contenaient – des sparadraps, des cotons-tiges, des tubes de dentifrice vides. Des trucs dont Cheri avait pu se servir... ou pas. J'ai décollé de la baignoire une serviette rêche et une paire de chaussettes. S'était-elle douchée ici ? Changée ? Elle avait bien dû passer quelque part l'année de sa disparition, y répéter les gestes du quotidien. Une année entière, des centaines de jours où j'aurais pu la retrouver et la ramener à la maison. Je n'avais pas fait assez d'efforts pour la localiser. Ni moi ni personne, d'ailleurs.

Je n'avais pas envie de parler à Daniel, mais comme je ne pouvais pas me planquer dans la salle de bains toute la journée, je suis passée devant lui avec mon sac-poubelle sur le chemin de la cuisine et me suis attaquée aux placards.

« Ouh là ! Ça va ? Tu as un truc à l'œil ? »

J'ai détourné la tête.

« Je suis allergique à la moisissure.

– Tu ferais peut-être mieux de t'accorder une minute de pause, dehors. »

J'ai continué à épousseter les crottes de souris sur les étagères sans tenir compte de sa remarque. Une pause ? Hors de question. Une fois sortie du mobile home, je ne trouverais plus le courage d'y remettre les pieds. Autant en terminer au plus vite et déguerpir pour rejoindre Judd à mi-chemin. Daniel a fini par se lasser de guetter ma réponse. Il a dévissé un flacon d'eau de Javel, en a aspergé l'évier et le plan de travail et les a récurés.

Papa m'a téléphoné après dîner pour me demander comment ça se passait, au boulot. Je lui ai répondu le plus évasivement que j'ai pu. J'avais promis de lui dire si quoi que ce soit me mettait mal à l'aise. Mais je me voyais mal lui parler du collier ou lui raconter que j'avais

passé la journée seule avec Daniel. Je ne voulais pas qu'il se bile et me pousse à démissionner.

J'ai passé le reste de la soirée au téléphone, laissant à Bess le soin de me changer les idées avec ses questions. Elle a paru déçue que ça ne m'emballe pas plus que ça de travailler avec Daniel, mais il venait d'être relégué à l'arrière-plan de mes préoccupations. J'aurais voulu lui parler du collier mais le courage m'a manqué. Bess n'a jamais vraiment compris mon amitié avec Cheri, au point même qu'elle supportait à peine que je m'intéresse à elle. J'ai cherché le sommeil, mais les grenouilles avaient beau faire, leur chant ne m'endormirait pas tant que le collier reposerait sous mon matelas. De guerre lasse, j'ai dressé une nouvelle liste au verso de « Ce qui est arrivé à Cheri » :

1. Coïncidence. Quelqu'un d'autre avait pile le même collier. Avec pile le même défaut à l'aile.

2. Cheri a perdu le collier ou l'a donné à quelqu'un. Aucun rapport avec le mobile home.

3. Elle a vécu au mobile home à un moment ou un autre, l'année de sa disparition. Combien de temps ? Seule ? Avec qui ?

Je n'ai pas biffé le numéro 1. Malgré tout, je n'y croyais pas. Le numéro 2 ne me semblait pas très probable non plus, vu que Cheri raffolait de ce collier et prenait plutôt soin de ses affaires. Je n'avais aucun moyen de savoir ce qui s'était réellement passé. Qu'elle ait été ou non au mobile home, elle avait en tout cas disparu, et aucune liste au monde ne la ramènerait.

Lila

Ransome Crowley, qui s'occupait des plantations, logeait dans la petite maison en hauteur par rapport au garage, celle où j'avais cru habiter. À en juger par sa dégaine et son grain de peau, on lui aurait donné bien plus que ses cinquante ans, ce qu'elle expliquait, sans amertume, par toute une vie de rude labeur et de cigarettes roulées à la main. Elle était si sèche que je l'ai d'abord crue gravement malade. Mais ça, c'était avant de la voir à l'œuvre le long des sillons, soulevant des pierres, arrachant de mauvaises herbes d'un air d'autorité implacable, les cheveux gris noués en un lourd chignon sur la nuque.

« Je travaille dans les champs et je m'occupe des conserves, les trois quarts de l'année, elle m'a expliqué en secouant de la terre de ses gants de toile raidis. L'hiver, je fais du patchwork, des fois, je vais voir ma sœur, à Blue Eye. Je ne gagne pas grand-chose, mais au moins, je ne paye pas de loyer. »

Elle a désigné de la main la maisonnette en parpaings toute tristoune.

« En général, Crete me laisse tranquille. Du moment que le boulot est fait. Il n'aime pas trop se salir les mains.

– Vous vous occupez seule de toute l'exploitation ? »

Ça ne représentait peut-être pas grand-chose à côté des hectares de maïs et de soja de mes parents, mais que de boulot pour une seule personne !

« Oh, ça lui arrive d'embaucher du monde, au moment des semailles et des moissons. Mais le reste, c'est moi qui m'en charge. Qu'est-ce que je ferais d'autre ? Ce n'est pas comme si j'avais un homme dans ma vie. »

Elle ne soutenait pas mon regard quand elle me parlait et ne m'a pas demandé d'où je venais ni par quel hasard j'avais atterri là. Les gants qu'elle m'avait filés gardaient la forme des mains de la dernière

personne qui s'en était servi. J'ai remué les doigts pour les assouplir.

« Il en est déjà venu beaucoup comme moi ? »

Ça m'intriguait que Crete se soit décidé à embaucher une aide de longue durée. Peut-être qu'il trouvait Ransome trop vieille pour tout gérer seule.

« Comme toi ? »

Elle a tourné la tête vers une rangée de plants en tire-bouchon.

« Je ne dirais pas ça. Non. Pas vraiment. »

On a passé la matinée ensemble à débroussailler. Ransome m'avait à l'œil, histoire de s'assurer que je ne confondais pas les mauvaises herbes avec les autres. Elle a profité de ses nombreuses pauses cigarette pour me parler des légumes : de la différence entre les haricots filets et les haricots mangetout, des variétés de tomates à consommer crues ou en sauce, et du bon moment pour cueillir les courgettes. À l'heure du déjeuner, ma chemise était trempée de sueur et mes jambes et mon dos m'élançaient tellement j'avais passé de temps accroupie ou à genoux. Ransome a déroulé une bâche au pied de l'arbre qui donnait de l'ombre au garage. Je me suis assise pendant qu'elle déballait le contenu de sa glacière. Des morceaux de jambon. Des œufs durs. Un biscuit en miettes. Un pichet de thé trouble.

On avait beau se tenir à l'ombre, la brise sur ma peau humide était si chaude qu'on aurait dit que quelqu'un me soufflait dessus. Des oiseaux pépiaient et sifflotaient dans le champ. Je distinguais le bruit des fausses dents de Ransome rognant son jambon.

« Tu n'as rien emporté ? elle a fini par me demander.

– J'avais cru comprendre que les repas étaient fournis. »

Ransome a grommelé. Crete n'avait pas dû la prévenir qu'elle allait devoir me nourrir.

« Au restaurant, sans doute. Mais ici, il va falloir que tu amènes de quoi manger.

– Ah, pardon. Je n'ai pas encore eu l'occasion de faire des courses. »

Elle a déplié devant moi sa serviette qu'elle a garnie d'un œuf et d'un bout de jambon. Puis elle m'a tendu le Tupperware des œufs qu'elle a rempli de thé. Elle en a versé un peu à côté, sur mon bras. Des débris translucides de glace flottaient à sa surface. J'en ai bu une gorgée, et le reste n'a pas fait long feu.

« C'est drôlement bon.

– J’y laisse macérer des feuilles de menthe, elle m’a expliqué, sans me regarder. Et j’ajoute plein de sucre.

– Merci pour le repas. »

Elle a haussé les épaules et examiné les collines où de grandes zones d’ombre se déversaient par-dessus la cime des arbres au passage des nuages. Un faucon a dessiné de larges cercles en altitude, pile à la verticale de nous, les ailes déployées sans bouger, soutenu par les mouvements d’air.

« Faut prendre des forces pour travailler », elle a conclu.

J’ai passé les jours suivants à travailler dans les champs. Ransome partageait ses repas avec moi : elle se prétendait trop occupée pour me conduire en ville faire des emplettes. Elle a quand même dû se plaindre de devoir me nourrir, vu qu’au bout de trois jours Judd est passé au garage me déposer un sac plein de trucs à manger. J’ai été déçue quand je l’ai vidé sur mon lit : des en-cas en sachets – des crackers, des saucissons secs et des cacahuètes. Rien qui me permette de préparer un repas digne de ce nom. Plus tard, cet après-midi-là, le camion rugissant de Crete a surgi dans un nuage de poussière. Il a klaxonné et, de son bras bronzé passé par la vitre, a tapoté la portière comme le flanc d’un cheval.

« Hé ! il s’est écrié, en souriant. Prête à affronter le coup de feu du soir ? »

J’aidais alors Ransome à pousser une brouette pleine de pierres pour les déverser au bout d’un sillon.

« Vas-y, elle a marmonné en me chassant du revers de la main. Je termine. »

Je me suis lavé les avant-bras au robinet du dehors et me suis aspergé d’eau le visage, avant de me sécher avec un torchon posé par Ransome en travers du tuyau. Pourvu que j’aie l’air à peu près présentable !

« Tu n’es pas vannée ? m’a demandé Crete alors que je montais dans son pick-up. Je te promets que tu vas l’avoir facile. Après, tu pourras rentrer te reposer.

– Je ne me rappelle pas avoir déjà autant transpiré. Ça vous ennuerait que j’allume la ventilation ? »

Il a ri dans sa barbe. « Pas du tout. »

Il a stationné devant le magasin et m'a conduit à l'intérieur en me tenant par le coude. Il m'a présenté une fille aux cheveux blonds frisés d'à peu près mon âge, Gabby. Elle portait un short taillé dans un vieux jeans et un tee-shirt blanc où se détachait en lettres noires brillantes ALIMENTATION GÉNÉRALE CHEZ DANE. « Voici Lila, la jolie petite nouvelle dont je t'ai parlé. Prends bien soin d'elle, d'accord ? » Il m'a pressé le bras avant de me confier à elle.

« Salut ! Il paraît que tu es déjà venue ici, l'autre jour. J'ai dû te manquer de peu. » Elle avait un sourire chaleureux, sincère, et le nez et les joues pleins de taches de rousseur. « Je m'appelle Gabby.

– Et moi, Lila. Mais ça, tu le savais déjà.

– Lila, quel joli prénom ! D'où est-ce que tu viens au juste ? Crete ne me l'a pas dit.

– De l'Iowa.

– De l'Iowa ! Je me doutais bien que tu n'étais pas du coin. Je l'ai deviné, rien qu'à te voir. Et d'où tu viens, dans l'Iowa ?

– Euh... du nord ? » Inutile de lui expliquer. Elle n'avait sans doute jamais entendu parler de Waverly, la petite bourgade où j'avais grandi, ni de Decorah, où j'avais vécu chez un cousin après la mort de mes parents. Ni probablement de Cedar Falls, où il ne restait plus une famille d'accueil qui ne m'ait pas déjà hébergée. Peut-être qu'elle connaissait Des Moines, mais rien ne me rattachait à Des Moines. J'y avais pris un bus, voilà tout.

Elle m'a adressé un sourire, que je lui ai rendu.

« La prochaine fois, on te filera un tee-shirt. Bon, je te montre la cuisine en vitesse et après, tu t'occupes des tables. C'est là qu'il y a de l'argent à se faire. »

Le menu était du genre basique – hamburgers bien gras et sandwiches dégoulinants de mayonnaise. Judd m'a expliqué comment me servir du gril. Et Gabby m'a proposé de l'accompagner en salle. Il n'y avait de place que pour dix personnes à l'intérieur, en comptant les deux tabourets au bar, mais la terrasse pouvait accueillir deux fois plus de monde. On a servi des sodas et du thé glacé dans des gobelets en plastique, et aussi des sandwiches sur des plateaux rouges, accompagnés de petites portions de frites.

Gabby connaissait tous les clients. La plupart lui souriaient et bavardaient avec elle. À moi, personne n'a souri. On me regardait comme une bête au zoo. Une tablée de neuneus consanguins à la coupe de nouille ont renversé leur boisson par terre et se sont marrés quand j'ai dû nettoyer leurs cochonneries. L'envie m'a prise de leur

faire bouffer leurs dents, mais j'étais décidée à ne surtout pas m'énerver, quoi qu'il arrive. L'assistante sociale avait dit vrai : je n'avais pas de plan B. Je ne pouvais pas me permettre de tout fiche en l'air. Je me suis focalisée sur les pourboires minables abandonnés sur les tables en essayant de ne pas montrer à quel point tout ça m'emmerdait. La demie de six heures venait de sonner, et l'afflux poussif de clients de se tarir, quand un type plutôt costaud coiffé d'une casquette s'est approché du comptoir où j'essuyais des bouteilles de ketchup avec Gabby. Il portait des habits raides de crasse, comme s'il venait de réparer une voiture ou de s'occuper de bétail, et ça m'a fichu un coup au cœur – j'ai un faible pour les travailleurs manuels qui ont une belle gueule. Sans vouloir y voir je ne sais quelle connerie freudienne, j'imagine que c'est lié au fait que mon papi et mon beau-père étaient fermiers et que ma mère m'a toujours répété qu'un homme aux ongles propres cache en son for intérieur sa saleté.

« Et si tu t'occupais de lui ? » a murmuré Gabby. Carl est plutôt généreux, question pourboires.

– Bonsoir, monsieur ».

J'ai attrapé un menu en contournant le comptoir.

« Vous aimez mieux vous installer à l'intérieur ou dehors ? »

Il a éclaté d'un rire à la fois rauque et attendri, mi-ravi, mi-dérouté, comme si j'étais une créature mythique dont il avait entendu parler mais dont il doutait qu'elle existe. Quand Gabby aussi s'est mise à rire, j'ai piqué un fard.

« Pas la peine de te mettre en frais, elle m'a expliqué. C'est le petit frère de Crete. Tous les jours, à la même heure, il vient s'installer sur le même tabouret, et commande deux hamburgers avec des cornichons et du thé super sucré. À la limite, tu n'as même pas besoin de lui adresser la parole.

– Je t'adore, Gab. »

Il a ôté sa casquette puis ébouriffé ses cheveux aplatis.

« Je m'appelle Carl Dane. Et toi ? »

– Lila. »

Ma main a disparu dans la sienne, calleuse, et il l'a secouée un bon coup.

« Elle vient de l'Iowa », a précisé Gabby, du même ton qu'elle aurait dit : du pays d'Oz.

Carl était un grand baraqué aux yeux bleus, comme Crete, sauf qu'il

avait le nez droit et un sourire plus gamin. Je lui aurais donné une vingtaine d'années, soit moins que son frère, et pas beaucoup plus que moi.

« Ravi de faire ta connaissance. »

Carl m'a lâché la main et m'a détaillée de plus belle, d'un air amusé.

Je suis allée en cuisine transmettre la commande à Judd et verser à Carl un verre de thé. À mon retour, un journal traînait devant lui, mais il ne le lisait pas. Je lui ai remis son verre et me suis éloignée.

« Hé ! Tu te plais à Henbane ? »

Il m'a fallu un moment avant de trouver quelque chose de flatteur à en dire.

« C'est très vert », j'ai fini par lâcher.

Il a souri de toutes ses dents.

« Tu m'étonnes. Tu as déjà fait un tour en ville ? Crete t'a laissée sortir ?

– Je viens d'arriver, en fait. À part ici, je n'ai encore été qu'à la ferme.

– Hum. Tu devrais te balader en ville, si tu as l'occasion.

– Ouais, j'ai répondu, en me mordant la lèvre. Je n'y manquerai pas. Il faut que j'achète à manger, de toute façon. »

Il semblait désireux de continuer la conversation, mais j'ai pris un torchon pour nettoyer les tables en attendant que Judd annonce la commande. Une fois Carl servi, j'ai emporté en cuisine les plateaux sales, m'aplatissant pour laisser passer Judd sur le point de rentrer chez lui. Je vidais les restes à la poubelle quand je me suis rendu compte que je mourais de faim. Jusque-là, il y avait eu trop à faire pour que je prenne le temps de manger, et je ne me sentais plus le courage de me préparer quoi que ce soit, alors qu'on allait bientôt fermer. À la cafétéria où je travaillais, j'avais chouré de la nourriture plein de fois en débarrassant les tables – il restait toujours des crêpes intactes et des petits monts de bacon et de saucisses sur le bord des assiettes des gamins qui faisaient les difficiles. J'ai mordu dans un reste de hamburger, du côté inentamé. La porte s'est ouverte et Carl est entré pile quand je mastiquais ce qui devait aller à la poubelle.

Il s'est figé en me lorgnant. J'ai piqué un fard, la bouche pleine.

« J'allais juste me resservir des cornichons », il a dit en s'approchant de la réserve.

Je me suis tournée vers l'évier et j'ai fait couler de l'eau en attendant que la porte se referme. Pourvu qu'il n'aille pas raconter à Crete que je chapardais les restes ! D'un autre côté, je ne volais rien à personne ; ça aurait fini à la poubelle, de toute façon. Je me suis assurée que j'étais seule avant de mordre une autre bouchée.

J'ai nettoyé tout ce que j'ai pu en espérant que Carl serait parti à ma sortie de la cuisine. Mais non.

« Tu as encore besoin de moi, Gabby ? j'ai demandé.

– Non. »

Elle n'a même pas pris la peine de jeter un coup d'œil à mon travail.

« Tu as bien bossé. Tu peux rentrer. Et toi, dépêche-toi, que je m'en aille ! elle a dit à Carl, s'affalant à moitié sur le comptoir, à côté de lui.

– Il va falloir que j'arrive plus tôt, si je veux terminer en paix », a remarqué Carl, un hamburger encore intact sur son assiette.

J'ai pendu mon tablier à un crochet et les ai laissés se chamailler gentiment en calculant dans ma tête le montant de mes pourboires. Dehors, il faisait un peu moins étouffant qu'à l'intérieur. Le camion de Crete ne stationnait pas sur le parking, et je ne savais pas trop s'il fallait que je l'attende ou que je rentre à pied. La ferme n'était pas très loin, quelques kilomètres peut-être, mais je tombais de fatigue. J'ai remarqué une large plage de galets le long de la rivière, de l'autre côté de la route, et j'ai pensé que ça ne serait pas désagréable d'y plonger, de m'enfoncer dans l'eau fraîche et limpide, portée par le courant.

« Hé ! »

Carl s'est campé auprès de moi, assez près pour que je renifle son odeur de sueur et de poussière. Il m'a tendu un sac en papier.

« Qu'est-ce que c'est ?

– Un... un hamburger. »

Je l'ai fusillé du regard.

« Tu sais, je ne voulais pas te mettre mal à l'aise...

– Je ne suis pas mal à l'aise.

– Gabby croyait que tu avais mangé avant de venir. Elle a dit que la prochaine fois...

– Vous m'avez dénoncée ? Vous cherchez à me faire virer ?

– Non, je... j'ai pensé que tu devais avoir faim.

– Plus maintenant. »

Je me suis assise sur un banc près de l'entrée du magasin. J'avais mal aux pieds. À vrai dire, j'avais mal partout.

Carl m'a rejointe, s'adossant au mur.

« Écoute, je suis navré. »

Sa sincérité ne faisait pas de doute. Et franchement, il n'avait pas à se sentir navré de quoi que ce soit. Il avait juste essayé de m'aider.

« C'est bon. Peu importe. La journée a été longue, c'est tout. »

J'ai ôté mes chaussures pour voir si je n'avais pas d'ampoules.

« Je peux te ramener, si tu veux. J'allais chez Crete.

– Merci. J'aime autant attendre.

– D'accord. Je suppose que je te verrai demain. »

Il s'est dirigé vers son camion avant de se retourner.

« Je ne voulais pas dire par là que j'allais te coller au train comme un pervers ou je ne sais quoi, c'est juste que, comme je mange tous les jours ici... Bon, je me tais. »

Il a souri de toutes ses dents, et je n'ai pas pu m'empêcher de lui renvoyer son sourire.

Pile au même moment, Crete est arrivé en camion et a mis pied à terre.

« Désolé pour le retard ! J'espère que tu n'as pas attendu trop longtemps.

– Votre frère me tenait compagnie », j'ai dit en renfilant mes chaussures.

Crete a donné à Carl une tape dans le dos et passé un bras autour de ses épaules. Leur ressemblance était plus flagrante quand ils se tenaient côte à côte. Ils avaient les mêmes sourcils noirs, la même mâchoire carrée et la même fossette au menton. Crete, un peu plus costaud que son frère, le dépassait de cinq ou six centimètres.

« Alors, tu as fait la connaissance de Carl. Un bon gamin. Parfaitement inoffensif, a commenté Crete, et Carl a levé les yeux au ciel. Toujours partant pour jouer au billard, p'tit frère ?

– Et comment.

– Je vais reconduire Lila et je te retrouve chez Bell. »

Carl s'est tourné vers moi.

« Ça lui dirait peut-être de se joindre à nous. »

Crete a répondu à ma place.

« Une autre fois. La pauvre petite n'a eu le temps de rien depuis son arrivée, elle doit être crevée. Mieux vaut la laisser s'installer. »

J'étais en effet vannée. Et ça ne me semblait pas une bonne idée de contrarier mon chef dès la première semaine. D'un autre côté, ç'aurait été marrant de sortir avec les frangins Dane. Ils en faisaient un beau duo, tous les deux. À l'évidence, Crete détenait l'ascendant, plus âgé, plus sûr de lui, même si l'affection qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre sautait aux yeux.

Carl a haussé les épaules.

« À mon avis, tu ne veux pas qu'elle me voie te mettre la pâtée.

– Dans tes rêves, gamin ! »

Crete a secoué la tête en rigolant doucement.

« Je suis vraiment fatiguée », j'ai dit.

Crete m'a reconduite au garage, il a même attendu que j'entre avant de s'en aller. Je me suis écroulée dans mon lit sans même me brosser les dents.

Lucy

Le lendemain, au boulot, je n'ai pas cessé de penser à Cheri. L'oncle Crete, enfin de retour, a passé la matinée à m'expliquer comment remplir les papiers de location des canoës. Il ne m'a pas touché un mot du mobile home et je ne savais pas si Judd lui avait dit que j'y étais passée. J'aurais voulu lui en parler, lui confier mes soupçons, mais quelque chose m'a retenue. Je n'étais pas certaine que Cheri ait mis les pieds dans ce mobile home. Je ne pouvais m'appuyer que sur un collier, et mon imagination, que j'avais toujours entendu qualifier de débordante. Et pour l'instant, rien de plus.

J'ai déjeuné avec l'oncle Crete en terrasse. Après, il est sorti un moment, me confiant la caisse. J'ai eu du mal à ne pas piquer du nez pendant le creux de l'après-midi, et je me suis souvenue de mes siestes derrière le comptoir, quand Crete me surveillait, du temps où j'étais petite. Je lui réclamaï la chanson *Old Dan Tucker* à n'en plus finir, et il l'entonnait à pleins poumons en esquissant quelques pas de danse pour me faire rire.

Arleigh Snell m'a tirée de ma rêverie en venant chercher un paquet de tabac à chiquer : la dernière chose qu'il lui fallait, vu qu'un cancer venait d'emporter la majeure partie de sa lèvre inférieure. Les traits à présent déformés par une grimace irréversible, elle coinçait sa chique sous sa lèvre du dessus, ce qui n'était ni commode ni beau à voir. Comme j'étais sa lointaine cousine par alliance, chaque fois qu'elle me voyait, il fallait qu'elle épiluche notre arbre généalogique pour tirer notre parenté au clair.

J'ai pressé Arleigh d'en finir avec l'embrouillamini de Junior et de Buddy qui pullulent dans les moindres branches de la famille et lui ai rendu sa monnaie. Je venais de refermer la caisse quand Daniel est apparu en tee-shirt blanc lavé de frais et jeans usés. Il a tenu la porte, le temps qu'Arleigh s'en aille. Mon pouls s'est accéléré comme par réflexe quand il s'est approché du comptoir.

« Hé ! je l'ai salué, d'un ton qui se voulait naturel. Si tu cherches mon oncle, il n'est pas là.

– Nan, j'ai juste besoin d'argent pour de l'essence.

– Ah. »

Je lui en ai remis et attendu qu'il parte, mais ses mains se sont attardées sur le comptoir.

« Tu avais l'air un peu à côté de tes pompes, hier, après déjeuner. Tout va bien ?

– Ouais, j'ai répondu en me forçant à sourire.

– Je ne voudrais pas me montrer intrusif », il a insisté, s'approchant de plus belle.

Un relent de sueur se mêlait à l'odeur de lessive de ses habits.

« C'est juste que... tu faisais une de ces têtes.

– Mettons que je ne me sentais pas dans mon assiette.

– Et aujourd'hui, ça va mieux ? »

J'ai fait signe que oui.

« Mieux vaudrait que je retourne au boulot. »

Il m'a observée, dubitatif. J'aurais voulu qu'il m'observe assez longtemps pour comprendre ce qui n'allait pas, sans que j'aie à le lui expliquer.

« On en parlera peut-être plus tard, il a proposé, désignant le magasin vide. Quand tu seras moins occupée.

– Pas de souci. »

Peut-être plus tard. Encore un de ces vagues engagements qu'on ne tient jamais. La cloche de la porte a tinté quand elle s'est refermée derrière lui et je me suis retrouvée de nouveau seule. J'ai mis de l'ordre sur le comptoir et rassemblé les contrats de location des canoës de la journée. Faute de mieux, l'idée m'est venue de filer un coup de main à l'oncle Crete en remplissant des papiers à sa place. Quand j'étais petite, je l'aidais souvent avec la paperasse en échange d'une crème glacée.

Je suis entrée dans son bureau et j'ai tiré sur la poignée d'un tiroir. Pas moyen de l'ouvrir. J'en ai essayé un autre, mais ils étaient tous fermés à clé. J'ai contourné son secrétaire et repoussé sa chaise, supposant que je trouverais une clé dans un compartiment, mais impossible d'y accéder. Apparemment, remplir des papiers ne

comptait pas parmi mes attributions. J'ai laissé les reçus dans la corbeille à courrier. Quand j'ai remis la chaise en place, l'un de ses pieds s'est pris dans le tapis, qui s'est replié sous le secrétaire. En m'agenouillant pour le rabattre, j'ai remarqué un coffre-fort encastré dans le plancher. Ça n'avait rien d'extraordinaire – la plupart des magasins devaient en être équipés –, sauf que je n'étais pas au courant. Pour une raison quelconque, quand je l'ai découvert, planqué là, j'en ai attrapé des fourmis dans tout le corps, comme si je venais de me secouer d'une longue léthargie.

En y repensant, je me suis dit que je devais à tout prix retourner au mobile home. Un indice avait pu m'échapper, indiquant sans l'ombre d'un doute si Cheri y était venue ou pas. D'un autre côté, je ne voulais pas y remettre les pieds seule. Quand, au bout du compte, j'ai fait part à Bess de mes trouvailles au mobile home – les magazines, les taches par terre, le collier –, elle a été d'accord pour m'emmener y faire un tour. Elle a prévenu sa mère qu'elle dormirait chez moi et lui a arraché la permission d'emprunter la voiture. J'ai dû mentir à Gabby en lui promettant qu'une fois de retour, avant la nuit tombée, Bess et moi on se barricaderait à la maison – ce qui n'était de toute façon pas possible, puisque le verrou ne fermait pas. Ça m'était bien égal, et à Gabby aussi, avant qu'on retrouve Cheri morte. Comme mon père se fiait plus aux armes à feu qu'aux verrous, il gardait des fusils chargés sur un râtelier, dans l'entrée. Un soir, je l'avais entendu discuter avec Birdie, dehors. Elle non plus ne croyait pas aux verrous. Birdie lui avait adressé la même mise en garde que quand j'étais petite et qu'elle me lisait *Les Trois Petits Cochons* : « Si le loup veut vraiment entrer, il trouvera bien un moyen. »

« Si tu veux mon avis, on aurait dû s'habiller en noir », a estimé Bess alors qu'on roulait vers la rue du Chant-du-crapaud, tous phares éteints.

Deux heures du matin venaient de sonner. On tenait à la fois sur les nerfs et grâce à du soda énergisant.

« T'inquiète ! je l'ai rassurée. Si on tombe sur quelqu'un, il repérera la voiture, de toute façon. Mais je vois mal qui on pourrait croiser d'autre que l'oncle Crete.

– On devrait au moins réfléchir à un truc à dire, si jamais il nous trouve.

– On prétendra qu'on avait rendez-vous avec des garçons. Ça ne plaira pas à Crete, mais il le gèrera.

– Il ne le répétera pas à ton père ?

– Je ne pense pas, non. Tu te rappelles, quand, au collège, tu m’as convaincue de sécher les cours pour regarder avec toi cet épisode débile du mariage de *Des jours et des vies*, et je n’ai pas eu le cran de rédiger un faux billet d’absence ? »

J’avais appelé mon oncle en larmes, paniquée à l’idée que mon père découvre le pot aux roses. Crete se montrait beaucoup plus tolérant que lui quant au respect des règles, et par chance pour moi, il ne supportait pas de me voir pleurer. Il avait rappliqué sur-le-champ, rédigé un billet d’absence et même ri au moment d’imiter d’une main experte la signature de mon père. « Sèche tes larmes, ma puce, il m’a dit cette fois-là, me pressant la main. Ce que Carl ne sait pas ne lui fera pas de mal. »

« Pour parler d’un truc plus palpitant..., a repris Bess, cherchant un briquet dans la boîte à gants. On se voit à la rivière, vendredi ? »

Toute la soirée, elle m’avait tannée pour que je l’accompagne à une fête où mon père ne voudrait certainement pas que j’aille. Y viendrait une bande de gars qu’on connaissait à peine, du lycée. Certains n’y allaient déjà plus, leur diplôme en poche – ou pas.

« Si j’ai le droit, j’ai répondu.

– Tu n’as qu’à dire à ton père que tu restes dormir chez moi.

– Et ta mère, elle t’autorise à sortir ?

– Ce soir-là, c’est soirée bingo à Mountain Home. Elle rentrera tard.

– Bon » j’ai conclu.

Je n’avais rien de mieux à faire. Au moins, ça m’éviterait de penser à Cheri.

« Tu vas t’éclater, je te promets ! m’a garanti Bess. Bon, où tu penses qu’on devrait planquer la voiture ? »

On approchait déjà du tournant du chemin de terre avant la ferme.

« Autant la laisser à côté du mobile home. On ne le voit pas, de la route. »

Au clair de lune, les ruines dessinaient des ombres chinoises, de vagues silhouettes tassées à flanc de colline. On a contourné la masse sombre de la grange avant que Bess coupe le moteur. C’était là que se trouvait en principe le mobile home. Sauf qu’il avait disparu. Ne restait plus à la place qu’un rectangle de terre battue bordé de mauvaises herbes, pareil à l’ancien emplacement d’une pierre tombale. Mon cœur s’est arrêté de battre et je suis sortie de la voiture en

trombe, Bess sur mes talons. De plus près, j'ai repéré les ornières du camion qui avait dû l'emmener. L'oncle Crete n'avait pas perdu de temps.

« Alors, où est-ce qu'il est ? a demandé Bess en me braquant sa lampe torche en pleine face. Grouille ! Ça me fout les jetons de traîner ici.

– Trop tard ! j'ai conclu en lui désignant le terrain vague. Il a disparu. »

Je lui ai pris la lampe et j'ai fait le tour du terrain en écartant les mauvaises herbes, au cas où un truc ou un autre y serait tombé. Des chouettes rayées se hélaient dans les arbres – un échange de questions sans réponse. *D'où ? Vous ? Bouh ! D'où ? Vous ? Bouh !*

« Dommage, Luce ! a lâché Bess quand elle m'a rattrapée. Vaudrait mieux filer. »

Elle m'a pris par la main pour me ramener à la voiture, m'éloignant de la trace laissée par le mobile home. Je me suis demandé au bout de combien de temps de jeunes arbres, de la bruyère et des herbes sauvages la recouvriraient. Encore une autre facette de Cheri ensevelie sous terre à jamais. Ma déconvenue m'a pesé sur l'estomac.

Bess m'a ramenée, pied au plancher, ne ralentissant que dans l'allée de la maison. Elle a attendu de passer devant chez Birdie avant d'allumer les phares... et une cigarette.

« Hé ! Tu devrais plutôt te réjouir qu'on ne se soit pas fait pincer, elle s'est écriée en voyant ma tête. Et il te reste le collier, non ? C'est déjà un début.

– Ça ne prouve rien, j'ai marmonné.

– Bah, qu'est-ce que tu t'attendais à trouver ? Un morceau de cadavre oublié par l'assassin ?

– Tu crois qu'elle a été tuée là ? »

Bess a tellement tiré sur son mégot qu'il a crépité dans l'obscurité.

« Ch'ais pas. C'est possible. Il a bien dû la zigouiller quelque part. » Elle a haussé les épaules et jeté le reste de sa cigarette dans une cannette de soda vide.

Bess avait raison : Cheri n'était pas morte là où son corps avait ressurgi, or il avait bien fallu la tuer quelque part. Je ne voulais malgré tout pas croire qu'elle ait trouvé la mort sur le terrain de mon oncle.

Bess et moi, on a toutes les deux dormi sur mon lit, le ventilateur

braqué sur nous. Bess marmonnait des trucs incompréhensibles, chaque fois qu'elle se tournait. Le cerveau en ébullition, je n'ai pas bien dormi : je pensais aux taches sur le plancher de la chambre vide, essayant de me rappeler leur aspect exact. Je me suis demandé si Daniel avait assisté à l'enlèvement du mobile home. Peut-être que lui savait ce qu'il était devenu.

Je préparais le petit déjeuner quand Bess m'a rejointe à la cuisine, le lendemain. « Je ne pourrais pas venir vivre chez toi ? elle a lancé, sortant du frigo une carafe de jus de pomme. C'est trop bon de se réveiller, le matin, sans que ça sente le pipi de chat.

– J'aimerais bien, j'ai répondu en lui souriant. Mais je te parie que nos parents ne voudront jamais. »

Je lui ai tendu une assiette de pancakes.

« Mince alors ! »

Bess a éclaté de rire. J'avais donné à mes pancakes une forme spéciale, comme Birdie du temps où elle venait me surveiller, le week-end. Birdie ne les confectionnait pas en lapin ou en bonhomme de neige ou en je ne sais quoi de mimi, non : les siens ressemblaient au mieux à des trucs utiles, concrets. Des pelles. Des croix.

« C'est des bébés opossums, j'ai expliqué, la spatule à la main.

– Tu leur as fait des yeux en pépites de chocolat ? Trop space ! »

Bess a inondé son assiette de sirop d'érable.

« Bon. Quand est-ce que je passe te prendre, vendredi ? »

Je me suis attablée auprès d'elle.

« Ch'ais pas. Je t'appellerai, quand mon père sera rentré. »

La fête m'était sortie de l'esprit. Mon père m'autoriserait à tous les coups à dormir chez Bess – sans se douter qu'on comptait se rendre en douce au bord de la rivière – d'un autre côté, le jeu n'en valait pas la chandelle : ça m'aurait étonnée de tomber, à la fête, sur quelqu'un que j'avais envie de voir, en dehors de Bess.

Lila

Carl a pris l'habitude de venir plus tôt au restaurant, le soir, et d'y traîner jusqu'à la fermeture. Crete se joignait parfois à lui, mais, la plupart du temps, il dînait seul, et chaque fois que je lui resservais du thé, il essayait d'entamer la conversation. Il n'a pas tardé à renoncer aux questions personnelles, vu que je lui sortais toujours les mêmes réponses évasives, et m'a livré à la place des topos sur les clients. Le gérant de la pension de famille avait soi-disant recueilli Darrell, l'estropié aux cheveux plaqués sur son crâne chauve, sur les marches de son perron, enfant, mais tout le monde savait que c'était en réalité son fils illégitime. Jacob Deary, le roux au visage grêlé, avait été surpris en train de se taper la jument de son voisin. Apparemment, personne à Henbane n'était capable de garder un secret. Le linge sale flottait au grand air, au vu et au su de tous.

C'était sympa de retrouver un visage connu au comptoir, le soir, d'autant que les autres clients continuaient à chuchoter et à me regarder de travers. Un type marmonnait des prières chaque fois que je m'approchais de lui. Deux dames aux cheveux gras refusaient que je touche à leur plateau : c'était Gabby qui devait les servir. Elle s'en excusait à n'en plus finir, mais elle n'y pouvait rien. La tentation m'est venue de cracher dans leurs hamburgers, mais je me rappelais, dans ce genre de moments, que me faire virer était un luxe au-dessus de mes moyens. Je n'avais nulle part où aller.

Les soirs où Crete ne pouvait pas me reconduire lui-même, il demandait à Carl de s'en charger.

« Tu bosses beaucoup, m'a dit Carl un soir, en arrivant au garage. À la ferme, la journée, et le soir chez Dane. Ça va ? Tu tiens le coup ?

– Je me reposerai plus tard. »

D'après Crete, l'hiver, le commerce tournait au ralenti, ce qui me laisserait plus de temps libre. D'un autre côté, le boulot ne me dérangeait pas. Je n'avais rien d'autre à faire, et au moins, pendant ce

temps-là, je ne pensais pas à autre chose. Le soir venu, je dormais d'un sommeil si lourd que je ne me rappelais pas mes rêves, et tant mieux.

« J'ai remarqué que certains clients du restau ne se comportent pas très bien vis-à-vis de toi, il a repris.

– Disons que je m'attendais à plus de chaleur humaine dans une ville de cette taille.

– C'est que les gens d'ici sont un peu longs à s'ouvrir aux étrangers. Mais faudrait pas que ça te mine.

– À vous, il n'a pas fallu trop de temps, pourtant. »

Il m'a regardée à la dérobée avant de détourner la tête.

« Je ne te considère pas comme une étrangère. »

Ransome me traitait plutôt bien, même si ça ne semblait pas l'intéresser de mieux me connaître. Elle ne me posait pas de questions sur mon passé, et en un sens, tant mieux. Crete passait nous voir dans les champs, certains matins, avant le début de la journée. Sa présence semblait rendre Ransome soucieuse. J'ai eu l'impression qu'il ne s'occupait pas autant de la ferme, en temps normal, du moins pas avant que je commence à travailler pour lui. Sans doute qu'il tenait à s'assurer que je trouvais mes marques. Un soir, pendant que je bossais au restau, il a rempli mon frigo et m'a amené un petit ventilateur oscillant, sans pour autant m'installer la clim comme promis ; or le mercure du thermomètre grimpait d'un jour à l'autre. Même la nuit, ça ne s'arrangeait pas : même quand la température baissait, on étouffait à cause de l'humidité.

Un soir, à la sortie du boulot, à peu près un mois après mon arrivée à Henbane, en montant à bord du camion de Crete, j'ai réglé le ventilo à fond et collé le nez contre la grille. Crete s'est moqué de moi. « Pas encore acclimatée, hein ?

– Ne me dites pas que vous ne crevez pas de chaud. On se croirait à l'intérieur d'une éponge. »

Il a frotté sa barbe de trois jours. Ça me plaisait bien qu'il ne soit jamais rasé de frais ni jamais vraiment barbu non plus.

« Hum... »

Il a haussé un sourcil.

« Il y a moyen d'arranger ça : si on allait nager ?

– Dans la rivière ? » j'ai relevé.

Je lorgnais dessus chaque soir en sortant de chez Dane mais ne m'y

étais pas encore baignée. Dans l'Iowa, je nageais dans des rivières à l'eau brune et trouble. La North Fork River, en revanche, était si limpide qu'on en distinguait le fond.

« J'adorerais, mais je n'ai pas de maillot de bain.

– Et alors ! il s'est écrié, tout sourire. Pas besoin. Il fait assez chaud pour se baigner tout habillé.

– Allons-y », j'ai conclu.

Ce serait la première impulsion à laquelle je céderais depuis mon arrivée à Henbane, or ça m'a semblé une bonne chose.

Il nous a conduits à un coin tranquille au bord de la rivière, pas loin de chez lui. Une fois sorti de voiture, il a installé une glacière sur le capot arrière et décapsulé une cannette de Budweiser avant de s'emparer d'une autre.

« Je sais que tu n'as pas encore vingt et un ans, il m'a dit, soupesant la cannette au creux de sa main, mais puisque tu as l'âge de voter, tu dois bien être capable d'encaisser une bière. »

Il me l'a ouverte et j'ai léché la mousse qui en est sortie. On a siroté nos bières, juchés sur le capot arrière. La surface de la rivière ne remuait pas de notre côté, mais de l'autre, où l'eau coulait sur les rochers, provenait un chuchotis. Des arbres se massaient sur la berge d'en face, bourrés de lucioles et d'insectes qui chantaient sans arrêt. Je commençais d'ailleurs à m'y habituer. Crete a posé sa bière et ôté son tee-shirt. Je n'ai pas pu m'empêcher d'admirer son torse dont les muscles s'affinaient au niveau de la taille. Il a surpris mon regard et m'a décoché un sourire en coin.

« Ça t'ennuie si je me mets en calecif ? »

Les joues en feu dans la pénombre, j'ai secoué la tête, me rappelant ce que j'avais ressenti, le premier jour, quand il m'avait trouvée belle. Depuis, il ne m'adressait plus de compliment, encore que je le surprenne parfois à me reluquer. Bien que charmeur et gentil, il s'en tenait dans l'ensemble au boulot. Normal : c'était mon chef. Il s'est déshabillé avant de s'approcher de la rivière en caleçon.

« Tu viens ? »

D'un bond, je suis descendue du capot avant de laisser tomber mon short autour de mes chevilles. J'ai gardé mon tee-shirt et trempé un pied dans l'eau, pour voir.

« Ouh ! je me suis écriée. Elle est froide.

– Justement ! C'est là tout l'intérêt de la chose, non ? » il a ri.

Il s'est risqué au beau milieu du courant et a disparu un instant sous la surface avant de s'ébrouer comme un chien.

« You-ouh ! il a crié. Allez, viens ! »

De petits cris m'ont échappé alors que je m'avançais sur la pointe des pieds. Une fois que j'ai eu de l'eau jusqu'à la taille, j'ai plongé d'un coup et ça m'a coupé le souffle. On a batifolé quelques minutes, puis je n'ai plus tenu.

« Tu n'as plus chaud ? il m'a demandé.

– N... non, j'ai bredouillé, à deux doigts de claquer des dents.

– Hé ! il a poursuivi, pataugeant dans mon sillage. J'ai un truc qui devrait te réchauffer. »

Il a fureté dans l'habitable avant d'en sortir une bouteille de Jack Daniel's, deux gobelets en plastique et un sac de couchage.

« Ça t'ennuierait de le déplier ? » il m'a demandé.

J'ai tiré sur la fermeture Éclair avant de l'étaler sur la plateforme arrière du pick-up. Crete est venu s'asseoir à côté de moi et m'a remis un gobelet, que j'ai choqué contre le sien.

« Santé ! »

J'ai bu à aussi longs traits que j'ai pu afin d'en finir au plus vite. Quel sale goût ! Jusque-là, je n'avais bu de whisky qu'une seule fois, dans un verre beaucoup plus petit, et pas pur mais avec du Coca. De la rivière provenait un murmure apaisant. On a observé les étoiles sur le dos un petit moment. Ma chemise me collait à la peau comme du papier mâché et la brise me filait des frissons. J'ai replié le bas du sac de couchage par-dessus mes pieds.

« Encore froid ? Tu permets ? »

Avec précaution, il a passé un bras autour de mes épaules, et je me suis raidie malgré moi. D'un seul coup, j'ai pris conscience de plusieurs choses : la chaleur que le whisky répandait comme par magie dans mon ventre, la lourdeur qui m'embrumait l'esprit, l'éclat des étoiles dans la nuit, et mon trouble inattendu au contact de Crete.

« Quelle belle nuit ! » il a commenté, et je me suis détendue, blottie contre son torse nu.

Je me suis efforcée de me rappeler que c'était mon patron, que je ne devrais pas m'en rapprocher autant, mais de la friture m'a envahi l'esprit. Sa peau contre la mienne, la chaleur de nos corps qui se touchaient, me perturbaient de plus en plus. J'ai sifflé le reste de mon whisky, la gorge en feu, et laissé tomber mon gobelet vide,

remarquant au passage que lui n'avait quasiment pas touché au sien.

« Attends, il a dit, tu ne veux pas ôter ça ? Tu vas te refroidir, sinon. »

Il m'a aidée à enlever ma chemise trempée, si bien qu'on s'est tous les deux retrouvés en sous-vêtements, à égalité. Le regard qu'on s'est échangé impliquait un accord tacite. Il avait envie de franchir la ligne, et j'avais envie qu'il la franchisse. Je n'étais pas certaine, à ce moment-là, de désirer Crete ou simplement du plaisir, et peu m'importait. Doucement, il m'a attirée sur ses genoux, et je l'ai entouré de mes jambes en le sentant se presser contre ma culotte mouillée. Nos lèvres se sont touchées, et ma température est montée d'un coup. Il n'embrassait pas très bien, dommage. Il enfonçait sa langue dans ma bouche comme pour chercher à m'étouffer. Un étourdissement m'est venu. Quand il a dégrafé mon soutien-gorge, craignant de me trouver mal, je me suis écartée de lui.

« Je ne me sens pas bien, j'ai dit. J'ai dû trop boire trop vite. »

On est restés quelques minutes sans rien dire. Sa main reposait sur mon genou. La tête me tournait.

« Je vais te reconduire, il a proposé.

– Pardon ! j'ai lâché, rajustant de mon mieux mon soutien-gorge avant de chercher ma chemise à tâtons.

– Oh, ne t'en fais pas. C'est de ma faute. Je n'aurais pas dû t'en verser autant. »

Il m'a installée sur le siège et a baissé la vitre au cas où je voudrais rendre. Les cahots de la route empirant mes haut-le-cœur, j'ai fermé les yeux, appuyé ma joue contre la portière et laissé mes cheveux voler par la vitre. Crete m'a pressé la main en conduisant.

De retour au garage, il m'a presque portée jusqu'à mon lit.

« Ça ira ? » il a demandé, écartant mes cheveux de mon visage.

J'ai hoché la tête, vannée. Il s'est assis auprès de moi. Ses doigts ont couru le long de mon échine, mais mon envie de vomir avait eu raison de mon désir et son contact a seulement aggravé ma nausée.

« À mon avis, j'ai juste besoin de sommeil, j'ai marmonné.

– Je vais rester un petit moment. Garder un œil sur toi. »

Il a continué à me caresser les cheveux, et je n'ai pas eu la force de lui demander d'arrêter. Il m'a parlé d'une voix basse, apaisante, alors que je piquais du nez, et ce qu'il disait a fini par m'échapper, par ne plus revêtir de sens.

Le lendemain, je me suis réveillée tard, en chemise de nuit ; je ne me rappelais pourtant pas l'avoir enfilée. Les oreilles me tintaient. L'alarme de mon réveil avait été débranchée et un petit mot de Crete traînait sur la commode : *J'ai prévenu Ransome que tu prenais ta matinée.*

Je me suis douchée puis habillée avant de grignoter des crackers au lit en essayant de me rappeler tout ce qui s'était passé la veille, au soir. J'avais accepté d'aller nager, une bonne chose en soi, sauf qu'à partir de là, tout était parti en vrille. Je commençais à me dire que j'avais quelque chose en moi d'une alcoolique. Impossible de céder à la moindre impulsion sous peine de la voir déboucher sur un pack entier de fâcheuses impulsions, dont j'allais à coup sûr regretter la plupart. J'aurais juré ne pas avoir couché avec mon patron – je ne gardais pas le souvenir d'être allée aussi loin. À la lumière redoutablement vive du jour, j'ai mesuré l'erreur que j'aurais commise en me tapant le type auquel me liait un contrat de deux ans. Quel coup de bol de me trouver mal à ce moment-là ! Rien, sinon, ne m'aurait retenue d'aller jusqu'au bout. Crete devait être du même avis : se dire qu'il l'avait échappé belle. On s'était juste laissés emporter.

J'ai préparé un petit discours pour quand il viendrait me conduire chez Dane, même si je comptais lui laisser l'initiative. Après, il ne me resterait plus qu'à lui donner raison et à attaquer ma journée. Quand je suis montée à bord de son camion, il m'a d'abord demandé comment ça allait, et on a plaisanté sur ma faible résistance à l'alcool. Je l'ai remercié de m'avoir ramenée en attendant qu'il énumère les raisons pour lesquelles ce qui s'était passé la veille au soir n'aurait pas dû se passer. Mais non.

« J'ai pensé que ça te dirait peut-être de venir chez moi, après le travail, ce soir, il m'a proposé. Histoire de s'offrir un dîner digne de ce nom. »

J'ai remué sur mon siège sans trop savoir par quel bout entamer mon discours. Il ne s'enchaînait pas très bien avec la proposition de Crete.

« Je ne sais pas trop. Je ne me sens pas encore tout à fait d'aplomb. »

Il m'a souri.

« Demain, alors. Je passe te prendre après le travail.

– Ce n'est peut-être... peut-être pas une très bonne idée », j'ai osé d'un filet de voix.

Il a marqué un temps de silence, un cure-dent à la bouche.

« Il m'a semblé qu'on avait tous les deux passé un bon moment, hier soir, il a repris, les yeux fixés à la route. C'est l'impression que j'ai eue, en tout cas.

– Non ! Si... j'ai... c'était sympa, j'ai bafouillé. C'est juste qu'à la réflexion, comme je travaille pour vous... je ne voudrais pas de problèmes.

– Il n'y a pas de mal à se faire du bien. Tu as peur que je te vire ?

– Je ne veux pas créer d'histoires. Ça m'arrive parfois malgré moi, or je tiens à garder ce boulot.

– Tu n'as pas à te biler pour ton boulot.

– N'empêche : ça me paraît préférable de ne pas dîner ensemble. Vous voyez ce que je veux dire. Autant... s'en tenir au travail. »

Il a hoché la tête sans me regarder.

« Si c'est ce que tu veux. »

Lucy

La saison du canotage a commencé pour de bon les jours suivants. L'afflux ininterrompu de clients me maintenait occupée. De temps à autre, je voyais des touristes prendre la pose de l'autre côté de la rue, devant l'arbre de Cheri. Un type est même entré me demander quel arbre c'était, où on avait retrouvé « les morceaux de l'attardée ». Un ruban rose sale pendait de la branche la plus basse – tout ce qui restait de l'hommage à sa mémoire. Crete a cessé de venir. J'ai essayé d'entrer dans son bureau, mais il était fermé à clé. Je me demandais qui parmi ses amis avait vécu au mobile home et si Crete le connaissait si bien que ça.

Vendredi, je suis rentrée à pied, en passant par les bois. J'ai cueilli au jardin quelques fraises chauffées par le soleil, que j'ai mangées sur place. Je me suis ensuite allongée sur le canapé dans l'idée de me reposer quelques minutes. À mon réveil, il ne faisait pas encore tout à fait nuit, mais j'ai senti à la raideur de mon cou que plusieurs heures venaient de s'écouler. Quelqu'un a toqué à la porte et le répondeur clignotait. Je me suis levée au moment où Bess entrait.

« Tu ne m'as pas appelée, elle m'a reproché.

– Excuse-moi, j'ai répondu, luttant contre les relents de sommeil qui me maintenaient les paupières collées. Je viens tout juste de me réveiller. »

J'ai pressé une touche du répondeur : Papa m'avait laissé un message. Il s'excusait de ne pas pouvoir rentrer avant demain à cause d'une panne de camion.

« Je suis encore fatiguée, j'ai dit à Bess. Je crois que je vais rester ici, ce soir.

– Ben, tiens ! a rétorqué Bess. Ton père n'est pas là : tu as quartier libre. Pas question que j'aille à la fête seule. Habille-toi.

– Je dois vraiment me changer ? Il fera nuit, dehors, de toute

façon. »

Elle a examiné d'un œil critique mon tee-shirt Chez Dane et mes jeans retaillés.

« Oui. »

Je l'ai suivie à l'étage, où elle a passé en revue ma penderie, comme si une nouvelle tenue risquait de surgir comme par magie entre mes shorts et mes tee-shirts de tous les jours.

« On dirait de vieilles fringues à ton père, elle a estimé avec dédain. Tu n'as rien de plus habillé ? J'aurais dû t'amener des vêtements à moi. »

Elle portait un short serré au point de l'empêcher de s'asseoir et un débardeur très court au décolleté orné de paillettes.

« Et ça, tiens ? »

Elle a sorti de mon placard le truc le plus improbable : une robe blanche en mousseline jamais portée, confectionnée en cours de travaux manuels.

« Je ne peux pas mettre ça pour aller à la rivière.

– Bien sûr que si. »

Elle me l'a tendue, attendant que je me débarrasse de ma tenue de travail pour l'enfiler.

« Et maintenant : maquillage ! »

Elle m'a obligée à m'asseoir à la coiffeuse de Grand-maman Dane. Je n'ai même pas tenté de protester. Du foutoir de son sac, qu'elle a vidé, elle a récupéré un trognon de crayon khôl et un tube de mascara Maybelline. Je me suis efforcée de ne pas bouger pendant qu'elle s'occupait de mon cas.

« Gloss à lèvres, elle m'a prévenue, un tube à la main.

– Nan ! Trop voyant. »

Elle a grommelé et m'a maintenu le menton, le temps de me l'appliquer. Son gloss avait une bonne odeur mais un goût amer.

« Mince ! s'est-elle écriée quand elle a eu fini. Tu devrais me laisser te pomponner plus souvent.

– Merci. Toi aussi, tu es superbe.

– Des sorcières gitanes, il n'y en a pas deux comme toi, elle a dit en souriant d'un air satisfait. Allez, détache tes cheveux. »

Elle m'a enlevé mon élastique pour étaler mes cheveux sur mes

épaulés et les brosser méthodiquement.

« Tu sais que tu fais flipper ma mère ? »

– Comment ça ?

– Elle parlait encore de toi, l'autre jour : “On dirait sa réincarnation.” À Lila. Tu lui ressembles depuis toute petite, je suppose, mais m'man trouve ça pas croyable que, d'un coup, maintenant que tu as les cheveux longs et de la poitrine et tout... Elle a dit que, quand tu ouvres la bouche, des fois, elle se croit sur le point d'entendre Lila. Comme si son souvenir la hantait. Après ça, elle s'est allumée un bon gros pète, et s'est enfermée dans sa chambre. »

J'ai levé les yeux au ciel.

« Il va falloir que je me coupe les cheveux pour lui éviter une crise de nerfs ? »

– Non ! Parfait », a estimé Bess.

Elle a reposé la brosse, et m'a souri dans le miroir.

« Il ne te manque plus qu'un chat noir et un balai. »

Quand on a remonté le sentier de la rivière, les lucioles, aux alentours, flashaient comme des stroboscopes. J'ai regretté d'avoir laissé Bess me détacher les cheveux : ils me collaient à la peau, me tenant encore plus chaud qu'une écharpe en laine. Des bouteilles de sangria s'entrechoquaient dans le sac à dos de Bess, et moi, je traînais un vieil édredon où nous asseoir.

À l'approche de la clairière, on a entendu des voix, de la musique et le crépitemment d'un feu de bois. J'ai reconnu quelques têtes, mais personne avec qui ça me disait de discuter. Bess m'a conduite par le poignet à l'écart du cercle, du côté de la berge, où deux des frères Petree se partageaient dans la pénombre une toute petite pipe à eau, dont la fumée stagnait dans l'air humide.

« Tu savais qu'ils viendraient ? » j'ai chuchoté.

Jamie et Gage avaient pourtant passé l'âge d'écumer les fêtes de lycéens : Jamie, un dealer, frisait la trentaine. Il me fichait depuis toujours les jetons. Les cheveux longs et filasse, un bouc au menton, il avait le chic pour mettre les gens mal à l'aise par la fixité de son regard.

« Je veux juste dire un mot à Gage, m'a prévenue Bess. J'en ai pour

une minute. OK ? »

J'ai tout de suite compris : elle voulait s'assurer qu'il n'avait pas de copine en ce moment, auquel cas il retournerait avec elle jusqu'à ce qu'il s'en dégote une nouvelle. Il ne cassait pourtant pas des briques. De quatre ou cinq ans plus vieux que nous, il n'avait, à ma connaissance, jamais exercé de boulot honnête.

« Hé ! Salut ! a dit Gage. Content que vous soyez venues. »

Jamie, lui, s'est contenté de nous fixer, pour ne pas changer. J'ai déplié l'édredon assez loin de lui pour ne pas distinguer ses traits dans la pénombre. Bess s'est assise à côté de Gage et a coincé la pipe entre ses lèvres, le temps d'en approcher un briquet. Elle me l'a tendue, et je l'ai passée à Jamie sans tirer dessus, prenant soin de ne pas lui frôler la main. Au bout du deuxième tour de pipe, Bess et Gage sont passés du flirt aux préliminaires, sous les yeux mi-clos de Jamie. Je n'allais pas pardonner de sitôt à Bess de m'avoir entraînée dans ce plan foireux à quatre. J'ai tendu le cou pour voir si d'autres personnes avaient rejoint le feu de camp, et quand je me suis retournée, Jamie, à deux doigts de moi, me soufflait de la fumée en pleine face.

« Cheri, il a lâché, à quelques centimètres de mon oreille. C'était une amie à toi, non ? »

Je me suis écartée de lui sans laisser voir à quel point il me mettait mal à l'aise. « Ouais.

– Elle était mimi. Hein ? »

Il a écarté ses cheveux de son visage et posé sa main à une proximité alarmante de la mienne. Il irradiait de fièvre.

« Tu la connaissais ? » j'ai demandé.

Il avait pu mentionner Cheri rien que parce que beaucoup de conversations roulaient sur elle, ces temps-ci, mais j'ai pensé au mobile home et au genre de type qui l'avait occupé. J'imaginais sans trop de peine Jamie en train de se rincer l'œil avec *Chattes pubères*.

« Ouais, il a répondu, et il a bourré le fourneau de la pipe avant de tirer dessus si fort que son hasch s'est aussitôt réduit en cendres. Elle m'a montré sa piaule, un jour que je suis passé voir sa mère. Il n'y avait presque rien, dedans. À part sa poupée en vieilles chaussettes. »

Je me suis demandé s'il était venu chez elle vendre de la drogue ou tirer un coup, mais je ne lui ai pas posé la question. Peut-être les deux : il était connu pour accepter les paiements en nature. Il a dévissé le bouchon d'une bouteille de Wild Turkey coincée entre ses jambes et a bu une goulée. J'ai jeté un coup d'œil à Bess, limite à

califourchon sur Gage, et comprenant que je rentrerais seule à la maison, j'ai maudit ces saletés de sandales trop serrées qu'elle m'avait obligée à porter.

La voix éraillée de Jamie m'a ramenée au présent. « Le plus curieux, c'est que je l'ai vue, après sa disparition. L'été dernier.

– Quoi ? Où tu l'as vue ? »

Il s'est penché vers moi. Brûlant, tout en angles et en ombres, il a encore réduit le peu de distance qui nous séparait.

« À la rivière, une fois, en pleine nuit, j'ai entendu quelqu'un patauger, le souffle court. Elle a surgi comme un fantôme, pleine de gouttelettes scintillant au clair de lune, pour foncer tête baissée comme si elle avait le diable aux trousses.

– Où ça, dans la rivière ? » j'ai demandé d'un ton sec.

Il se tenait si près de moi que je distinguais les veines de ses yeux injectés au regard vide. Il a vacillé un instant, comme en transe, à croire qu'il ne se rappelait plus de quoi on parlait.

« Où était Cheri ? j'ai insisté.

– Je ne saurais pas te le dire au juste. En amont. »

Je me suis demandé si elle n'allait pas en ville chercher des secours. Jamie aurait pu la sauver s'il était intervenu, non ?

« Tu n'as pas essayé de l'aider ? j'ai demandé.

– Je l'ai prise pour un fantôme, il a chuchoté. Elle m'a regardé sans me voir et n'a même pas ralenti sa course. J'ai pensé que mon imagination me jouait des tours.

– Mon cul, ouais », j'ai rétorqué.

Je me suis quand même demandé s'il ne disait pas vrai, s'il ne planait pas tellement qu'il ne reconnaissait plus la réalité, qu'il ne pouvait plus se fier à son cerveau pour la distinguer. Je me suis efforcée de prendre un ton plus amène.

« Tu en as parlé à quelqu'un d'autre ?

– Ouais, à deux ou trois personnes, juste après. Elles se sont bien marrées. »

Il s'est interrompu, le temps de siffler une autre gorgée.

« Pourquoi tu m'en causes ?

– Tu n'es pas comme les autres, tu sais ? »

Il a tracé une ligne imaginaire autour de mes cheveux, de ma

silhouette, sans me toucher, bien qu'il en ait eu manifestement envie. Une pointe de nostalgie a infléchi son intonation.

« Tu lui ressembles. À Lila. »

Je me suis levée sans prévenir en le repoussant. Jamie en est resté bouche bée. Je me suis demandé si, quand il me regardait, comme Gabby, il voyait ma mère. Il devait être encore gamin au moment de sa disparition. D'une manière ou d'une autre, à sa façon typiquement énigmatique, elle l'avait malgré tout marqué. Quelle injustice qu'elle ait laissé une trace dans le cerveau cramé de Jamie Petree, alors que j'avais passé ma vie à tenter de la ressusciter en pensée sans résultat.

Bess n'a pas cherché à me retenir et n'a même pas dû remarquer mon départ. J'ai ôté mes sandales au bord de l'eau où je me suis avancée jusqu'à l'ourlet de ma robe. Le léger tissu s'est aussitôt gorgé d'eau et le frisson qui m'a saisie a éclipsé tout ce que je ressentais par ailleurs. La peau et les cheveux encore imprégnés par les relents du hasch de Jamie, je me suis risquée un peu plus profond pour asperger mes bras nus. Sans cette robe blanche idiote, j'aurais carrément plongé sous la surface, histoire de me débarrasser une bonne fois pour toutes de sa puanteur.

« Tu comptes piquer une tête ? »

J'ai reconnu la voix de Daniel et réprimé un petit frisson d'excitation. Il n'y avait aucune chance, cette fois, que le destin et une bouteille vide nous obligent à fricoter au coin du feu, même si je continuais en un sens à l'espérer. Je me suis retournée pour lui faire face.

« J'allais justement sortir.

– On pourrait peut-être causer quelques minutes, alors. À moins que tu ne sois pressée de retourner à la fête ? »

Il m'a décoché un sourire taquin.

« Je ne crois pas que je manque à qui que ce soit

– Que tu dis ! Je ne sais pas ce que tu as fait à Jamie, mais on croirait un demeuré à le voir se balancer comme il le fait.

– Très drôle. »

Je me suis assise en tailleur sur la berge rocailleuse et il a pris place à côté de moi, face à la rivière.

« Qu'est-ce que tu fabriquais ? Tu espionnais entre les broussailles ?

– Plus ou moins, il a admis. Tu as intérêt à garder ce type à l'œil. »

Les rumeurs assourdies de la fête se mêlaient au murmure du courant, aux modulations du chant des insectes. J'aurais voulu rester auprès de Daniel dans la pénombre, sans rien dire, jusqu'à ce que les autres rentrent chez eux.

« Alors, il a repris. Tu ne comptes pas me raconter ce qui s'est passé, l'autre jour, au mobile home ? »

Je ne pensais pas qu'il remettrait ça sur le tapis.

« Rien du tout. Je t'ai dit que je ne me sentais pas dans mon assiette. Il fichait les jetons, ce mobile home. Toi-même, tu l'as reconnu.

– Mais encore ?

– Pourquoi tu insistes autant ?

– Parce que... il a poursuivi d'un ton posé, pas comme le mien. Quand tu es ressortie de la chambre du fond, tu n'étais plus la même. Tu t'es refermée comme une huître. Je sais bien qu'on ne se connaît pas des masses. Je ne devine pas ce que tu penses. J'ai l'impression, quand tu me parles, que dans ta tête se poursuit une autre conversation à laquelle je ne prends pas part. Quand tu es revenue dans le couloir, ça s'est vu à ta mine que tu avais peur. Tu n'as pas eu le temps de le dissimuler, ou alors tu n'as pas su, tellement tu paniquais. »

Au nom de quoi se fier à quelqu'un qu'on connaît à peine ? Difficile de ne pas se laisser influencer par des intuitions sujettes à caution. La sincérité du regard noisette de Daniel. Son odeur de propre, rassurante, et malgré tout sensuelle. Birdie m'avait enseigné des milliers de moyens de trancher des questions insolubles, hérités pour la plupart de la sagesse populaire – l'observation d'animaux, de graines qu'on ouvre en deux ou encore d'os. Elle se fiait aussi à la Bible et à l'almanach du fermier. « Mais dans le cas où rien ne donnerait de résultat, écoute ton intuition, m'assurait-elle. Tu sais ? On sent comme une boule dans l'estomac quand ça ne marche pas comme ça devrait, quand on s'apprête à prendre une mauvaise décision. » Rien ne me garantissait que Daniel méritait ma confiance. En attendant, aucune boule ne se formait dans mon ventre. Et que ce soit ou non avisé de ma part, je souhaitais me fier à lui. Alors j'ai pris le risque.

« C'est au sujet de Cheri, j'ai lâché. Elle n'est pas morte tout de suite après qu'elle a disparu. Dans l'intervalle, elle a bien dû vivre quelque part, non ? Eh bien, je crois qu'elle a été au mobile home. »

Je me suis retenue de justesse d'insinuer qu'elle y avait trouvé la mort.

Daniel n'a pas bronché.

« Qu'est-ce qui t'amène à le croire ? »

Si j'avais commis une erreur en m'ouvrant à lui, j'allais à présent aggraver mon cas.

« J'ai trouvé un truc qui lui appartenait. Dans la chambre du fond. Ça plus les rideaux cloués au mur, la moquette arrachée... J'ai pensé que, si elle était venue là, il resterait des traces de sa présence, que j'arriverais à savoir ce qui lui était arrivé. Mais quand je suis retournée au mobile home, il avait disparu.

– Ouais, il a soupiré. J'ai même filé un coup de main, au moment de l'enlever. Jamais je n'aurais pensé que Cheri...

– Mon oncle sait ce qu'il est devenu – il connaît l'acheteur ?

– La vente n'a pas abouti comme prévu, à ce qu'il a dit. Il l'a envoyé à la casse. »

Ma gorge s'est serrée.

« On va le démolir, alors. »

Daniel a posé une main sur mon épaule, et ça a été plus fort que moi : j'ai repensé aux autres occasions où il m'avait touchée – ses doigts hésitants sur ma joue, le soir de notre baiser, sa poignée de main à me broyer les os chez Dane, sa paume autour de mon poing, en jouant à pierre, feuille, ciseaux et, maintenant, cette pression protectrice, presque paternelle, sur ma clavicule –, aucun de ces gestes n'avait été assez appuyé ni ne s'était assez prolongé à mon goût.

« Tu en as parlé à Crete ?

– Non. S'il avait su quelque chose à propos de Cheri, il me l'aurait dit. Je l'interrogerais bien sur le mobile home, mais d'après Judd, un ami à lui a vécu là, et je ne voudrais pas qu'on croie que j'accuse qui que ce soit avant d'en savoir plus. »

Sa main a glissé le long de mon bras avant de s'en détacher.

« Tu ne m'as pas l'air du genre à laisser courir, mais c'est sans doute la meilleure chose à faire.

– La meilleure chose n'est pas forcément la plus juste. »

Daniel a gardé le silence une minute.

« Et la mère de Cheri, tu lui as parlé ?

– Non. Les flics l'ont questionnée en long, en large et en travers. Elle ne leur a rien appris. Ça m'étonnerait qu'elle me confie quoi que ce

soit. »

J'ai frotté mes pieds l'un contre l'autre pour me débarrasser des petits cailloux collés à ma peau.

« Tu ne perdrais rien à tenter le coup.

– Tu ne viens pas de dire que ce serait de la folie de me mêler de ça ? »

Encore un sourire taquin.

« Pas du tout. Seulement, à mon avis, tu ne l'auras pas belle, toute seule. Un coup de main ne serait pas du luxe. Tu ne crois pas ?

– Je peux compter sur Bess, j'ai dit en me levant pour chercher mes sandales le long de la berge.

– Hum... Elle m'a l'air pas mal occupée, là. »

J'ai pris l'air le plus sérieux que j'ai pu et son sourire s'est encore élargi.

« Laisse-moi au moins te reconduire. Je ne voudrais pas que tu te tapes toute la route pieds nus. »

Personne n'a remarqué qu'on s'en allait ensemble. Les différentes parties du pick-up de Daniel ne tenaient plus ensemble que grâce à une couche de peinture et de rouille. Ça m'a étonnée que le moteur crachotant finisse par démarrer. Un courant d'air a traversé l'habitacle, m'emmêlant les cheveux. On a un peu parlé de l'école, de ses cours du soir à l'institut professionnel de Springfield. Il espérait mettre assez d'argent de côté pour s'y inscrire à temps complet à l'automne. Il m'a demandé si j'attendais avec impatience ma dernière année de lycée, et j'ai répondu que j'étais surtout impatiente d'en finir.

Il n'y avait pas de lumière chez Birdie, quand on est passés devant chez elle, mais ça ne voulait pas dire qu'elle n'espionnait pas par la fenêtre. Daniel a stationné dans l'allée sans couper le moteur.

« Merci de m'avoir ramenée. »

Je n'ai pas fait mine de descendre. En théorie, on ne sortait pas ensemble, mais j'ai pensé que, à force de rester l'un auprès de l'autre, l'idée lui viendrait peut-être de m'embrasser. Je mourais d'envie de savoir s'il y avait vraiment de l'alchimie entre nous, ou si j'avais gaspillé mon énergie à fantasmer sur lui, alors que pour grimper aux rideaux, il suffit de picoler un peu. Je n'étais pas hostile à l'idée de prendre les devants, mais jusqu'ici, rien n'indiquait que Daniel désirait plus que mon amitié. Et pas question de me jeter à la tête d'un type que je n'intéressais pas. Je ne comprenais pas comment Bess

supportait de se mettre en frais pour Gage alors qu'il sortait tout le temps avec d'autres filles.

Daniel a observé ma maison dans la pénombre, ses boiseries chantournées à moitié pourries, jouant avec son porte-clés comme s'il hésitait à couper le moteur.

« Je peux te raccompagner jusqu'à la porte, ou ton père va surgir, un fusil à la main ?

– Il n'y manquerait pas, s'il était là », j'ai répondu, lui renvoyant son sourire.

Une fois sur le perron, on a encore passé une bonne minute à se détailler, non sans gêne. Un chœur de coyotes et d'engoulevents, dans les collines derrière la maison, nous donnait la sérénade.

« Bon, bonne nuit », j'ai lâché.

Je devais me rendre à l'évidence : il ne comptait pas, dans l'immédiat, mener les recherches nécessaires pour déterminer si un baiser me liquéfierait les jambes ou pas. Je lui ai tendu la main.

Il l'a saisie sans la broyer comme chez Dane, mais sans la lâcher non plus.

« Je me doute bien que ça t'a coûté, tout à l'heure, de me confier ce que tu m'as dit. À propos de Cheri, tout ça. »

Il a examiné ma main au creux de la sienne, les lignes de ma paume, comme s'il comptait y lire mon destin.

« J'ai dit que je te connaissais de l'école, mais on s'est déjà croisés au bord de la rivière. Au jeu de la bouteille. J'ai pensé que tu ne t'en rappelais pas, ou que ça te gênait d'en parler. Pourtant, moi, je n'en garde pas un mauvais souvenir. »

Il a souri de toutes ses dents.

« J'ai eu l'impression que ça t'a plu, non ? »

Il m'a lâché la main avant de descendre du perron.

« Bon... Quoi qu'il en soit, je voulais juste tirer ça au clair. »

De la fenêtre du salon, j'ai regardé son pick-up s'éloigner en pétaradant, grisée par notre poignée de main si prolongée qu'elle entrerait dans la catégorie des étreintes intentionnelles. D'accord : il me chambrait, au moins un peu. D'un autre côté, il n'avait pas oublié. Je n'avais pas de petit copain, peu d'amis et personne à qui me fier en dehors de Bess, pourtant, j'avais mis Daniel dans la confidence, rien que par instinct et parce qu'il m'avait proposé son aide à propos de

Cheri. Il ne s'était pas dit, comme beaucoup, que ça ne servirait à rien, que la piste s'était déjà refroidie. Comme toujours, en pensant à Cheri, j'ai aussi pensé à ma mère : j'aurais bientôt le même âge qu'elle, au moment de sa disparition. Et, du coup, je me rendais mieux compte de son extrême jeunesse, à l'époque. Cheri et Lila, deux disparues, deux maillons d'une chaîne formée de mystères. Une illumination m'est venue : s'il était possible de retrouver l'une, pourquoi pas l'autre ? Je ne perdrais rien à me renseigner. Quelqu'un en savait peut-être un peu plus long que moi sur ma mère. Avec un peu de chance, il n'était pas encore trop tard pour en avoir le cœur net.

Je tombais de fatigue et ne souhaitais plus qu'une chose : ôter ma robe et y tailler des chiffons. Au moment de baisser le store, j'ai aperçu une silhouette longiligne sur la route, avançant pas à pas, voûtée. Birdie effectuant sa ronde de nuit.

Lila

Quelques jours plus tard, quand Carl m'a déposée au garage, après le travail, Crete m'attendait. Sa présence m'a rendue nerveuse. Il a chambré Carl, comme toujours, comme si tout allait bien, et pourtant non. Nos relations s'étaient tendues, depuis que je le battais froid : c'était à peine s'il m'adressait la parole. Finies, les conversations amicales. Enterrés, les projets de m'installer la clim. J'en avais conclu qu'il n'était pas accoutumé à ce qu'on le rembarre, que ça le contrariait ou l'humiliait, mais que, tôt ou tard, il passerait outre.

« Hé ! il s'est écrié, après le départ de Carl. C'est le jour de ta paye, aujourd'hui. »

Il m'a remis une enveloppe.

« Merci », j'ai dit en l'ouvrant.

Au lieu d'un chèque, j'y ai trouvé du liquide. Et pas beaucoup. D'accord, il fallait déduire de mon salaire le gîte et le couvert, mais enfin, combien ça pouvait lui coûter de me laisser moisir dans sa saleté de garage ?

« Et le reste ?

– J'ai jugé préférable de le placer sur un compte d'épargne : comme ça, tu n'as pas à t'en occuper. Tu as l'intention de tout mettre de côté, non ? En plus, tu n'as pas beaucoup de dépenses. Un peu d'argent de poche devrait te suffire.

– Merci, mais j'aimerais autant gérer mes affaires moi-même. Je pourrais passer en ville ouvrir un compte courant. »

Il a soupiré.

« Navré, mais je crois que ça vaut mieux comme ça.

– Eh bien, pas moi. Je l'ai gagné, cet argent, ce n'est pas à vous de décider à quoi je l'emploie.

– Ce n'est pas ce que stipule le contrat. J'imagine que tu n'as pas lu les petits caractères. »

J'enrageais tellement que j'en tremblais. Muette de colère, je l'ai regardé remonter à bord de son camion.

« Trou du cul ! »

L'insulte a jailli alors qu'il s'éloignait déjà le long de la route. Je me doutais bien qu'il cherchait à se venger, à me prouver qu'il maîtrisait la situation, mais il poussait le bouchon trop loin. Il n'avait pas le droit de garder mon argent. Le hic, c'est que j'ignorais comment me défendre. J'ai fait les cent pas dans le garage, en me creusant les méninges.

Crete n'est pas venu, le lendemain. Ransome m'a dit que des affaires l'appelaient en Arkansas, et qu'il m'avait établi un nouvel emploi du temps. J'aurais désormais mes jeudis libres. Quand, à l'heure du déjeuner, elle a étalé sa bâche par terre, et s'est assise sur le côté pour me laisser de la place, je l'ai prévenue que j'avais besoin de repos : je suis allée grignoter des crackers et du bœuf séché, seule dans le garage. Quand j'en suis ressortie, Ransome fixait des plants de tomate à un tuteur à une extrémité du champ. Elle avait déposé une tasse en plastique de thé sur le pas de ma porte. J'ai chassé les fourmis qui grimpaient sur le rebord et l'ai portée à mes lèvres.

Quand Carl s'est pointé au restaurant, ce soir-là, je lui ai pratiquement sauté dessus, et il a paru on ne peut plus ravi que je me soucie autant de lui. Je craignais qu'il ne travaille le jeudi, et à raison, mais il m'a promis d'adapter ses horaires. Il aurait largement le temps de me conduire en ville, mais ne semblait pas décidé à repartir tout de suite après : il a insisté pour m'emmener casser la croûte à la boulangerie et m'aider dans mes démarches. « Tu auras besoin que quelqu'un t'indique où trouver ce que tu cherches », il a déclaré. J'avais relevé dans le mince annuaire téléphonique les coordonnées de l'épicerie et du seul avoué qui ait placé une annonce dans les Pages jaunes. Leur adresse se trouvait dans la même rue, à un pâté de maisons près.

Le lendemain matin s'est présenté au garage un Carl propre et net, fleurant bon l'eau de Cologne.

« Tu es ravissante, aujourd'hui », il m'a dit, au moment de m'ouvrir la portière de son camion.

Il se faisait des illusions : je n'avais rien tenté pour me mettre en

valeur, les cheveux pas encore secs, les yeux cernés par manque de sommeil.

« Je n'aurais pas dû dire ça, il a rectifié, tout sourire. Tu es tous les jours ravissante. »

Sa gentillesse m'a paru presque insoutenable après les quelques jours merdiques que je venais d'encaisser. Ne trouvant pas la force de le regarder, j'ai baissé les yeux. Je portais une robe bain de soleil jaune empruntée à Crystal, que je ne lui avais jamais rendue.

« Hé ! Ça va ? » il m'a demandé.

Du coin de l'œil, je l'ai vu approcher sa main de moi, puis la retirer.

« Tu as le mal du pays ? »

Il semblait persuadé que le pire problème au monde, c'était le mal du pays. Je lui ai indiqué que non. Ce que je me rappelais de mon chez-moi me manquait, mais je n'avais plus de chez-moi, dans le sens où je m'en souvenais. Les principaux éléments autour desquels s'ordonnait ma vie d'avant étaient morts et enterrés, et je n'y changerais rien en retournant d'où je venais.

« Ça va, j'ai prétendu alors qu'un ruban d'asphalte se déroulait devant nous et que je regardais défiler par la vitre la végétation luxuriante.

– J'espère que tu ne te laisses pas plomber le moral par les clients du restau. »

Je n'avais aucune envie de discuter de ce qui me contrariait pour de bon, à savoir principalement son frère. J'ai hoché la tête.

« C'est que des cons. »

Carl s'est éclairci la voix.

« Le barbu... Je l'ai entendu te faire une remarque, l'autre soir. »

Je ne voyais même pas de qui il parlait. J'aurais juré qu'ils avaient tous du poil au menton et qu'ils étaient tous aussi désobligeants les uns que les autres.

« J'ai l'intention de dire deux mots à Joe Bill Sump, il a promis d'un ton rogue. Histoire de mettre les choses au clair. Ne te bile pas à cause de lui. »

Joe Bill ? Probablement le prénom le plus moche que j'aie entendu jusque-là. J'ai souri malgré moi en imaginant Carl prendre ma défense.

On a franchi la limite de la municipalité de Henbane. Population :

707 habitants. Le panneau de bienvenue était criblé de trous, comme si on y avait déchargé une carabine. Le siège du comté, un bâtiment en calcaire d'un étage, dominait la grand-place plantée d'arbres et bordée de magasins sur trois côtés. Henbane, m'a expliqué Carl, est la principale ville du comté d'Ozark. Et pourtant, la population au grand complet pourrait sans doute tenir sur la pelouse du siège du comté.

Le Paradis du donut, c'était un peu comme chez Dane : tout le monde m'y a dévisagée et on y mangeait gras. Carl a insisté pour régler la note. Je n'ai pas protesté, vu le peu de liquide dont je disposais. Après le petit déjeuner, on est passés chez l'avoué. Je ne voulais pas avertir Carl de mon intention de consulter un homme de loi, de crainte qu'il n'en parle à Crete, mais impossible de le lui cacher. Je lui ai raconté que c'était à propos de l'héritage de mes parents.

« Je t'accompagne. Je connais Ray Walker depuis tout petit. »

Il en disait autant de tous ceux qu'on croisait. Comme si, en dehors de moi, aucune nouvelle tête n'était apparue dans son entourage, les autres étant tous là depuis toujours.

« Si ça ne vous ennuie pas, j'ai dit, je me sentrais plus à l'aise seule. Je n'aime pas trop parler... de mes parents.

– Oh. Pardon. Je comprends. J'attendrai dehors. Prends ton temps. »

Il s'est assis sur un banc, devant le cabinet.

« Tu n'as qu'à crier si tu as besoin de moi. »

Dans le hall d'accueil, une clim sans pitié m'a filé la chair de poule. La secrétaire s'est entretenue un bref instant avec M. Walker par téléphone avant de m'ouvrir la porte de son bureau. Sur le coup, il a paru stupéfait – sous le choc de voir un visage inconnu, j'imagine –, mais il n'a pas tardé à reprendre contenance :

« Entrez, je vous prie. »

Grand, les traits anguleux, les cheveux grisonnants gominés rabattus sur le côté, il portait une chemise blanche aux manches roulées et une cravate desserrée. Il a posé sur moi ses yeux pâles au regard perçant, dans l'expectative.

« B'jour. Je suis Lila Petrovich.

– Je sais, il m'a répondu, me tendant la main. Je suppose que toute la ville est au courant. Je m'appelle Ray Walker. Mais asseyons-nous plutôt. »

J'ai contourné à sa suite la table de billard qui occupait à peu près

tout l'espace. Il s'est installé à un bureau en acajou poli et moi, en face de lui.

« Qu'est-ce qui vous amène ? »

Le temps que je réfléchisse à ce que je devais dire, il a versé du café dans deux tasses et en a poussé une vers moi.

« Ce qu'on vous confie, vous êtes tenu de le garder pour vous ? » j'ai demandé.

Puisqu'il connaissait Carl, il connaissait sans doute Crete aussi, or je ne voulais pas que notre conversation vienne aux oreilles de mon employeur.

« Ma foi, il a dit, touillant du sucre dans son café. Vis-à-vis de mes clients, je m'en tiens au principe de confidentialité, si c'est ce que vous voulez savoir. »

Ça n'a pas soulagé mes craintes. D'un autre côté, je n'avais pas trop le choix.

« Je me pose des questions à propos d'un contrat. Je me demandais si vous pourriez y jeter un coup d'œil. »

Il est parti d'un rire qui s'est mué en quinte de toux, et il lui a bien fallu une minute avant de s'éclaircir la voix.

« Un contrat passé avec Crete Dane ? »

J'ai hoché la tête.

« J'imagine que les termes en sont plutôt contraignants, alors. »

Je me suis soudain sentie comme qui dirait à l'étroit dans son cabinet.

« C'est vous qui l'avez rédigé ?

– Ouuh là, non ! il a gloussé. Celui qui s'en est chargé occupe un cabinet plus... prestigieux, je dirais, à Springfield. Tant mieux pour vous, en un sens : pas de conflit d'intérêts.

– Donc, vous pourriez m'aider.

– En théorie. Il me faudrait une provision sur honoraires et une copie du contrat. »

Deux choses que je n'étais bien sûr pas en mesure de lui fournir.

« De quel montant, la provision ? »

Il a noté un chiffre sur un carnet qu'il a tourné vers moi. J'ai remué sur mon siège.

« On peut vous payer en plusieurs fois ? »

Il m'a étudiée comme pour jauger je ne sais quoi qu'il aurait été en défaut de rapporter à une quelconque échelle de mesure. Il a bu une gorgée de café et soupiré.

« Vous avez de l'argent ? »

– Ouais. Enfin, pas beaucoup. C'est d'ailleurs pour ça que je suis venue. Si vous pouviez juste me donner un conseil... »

Il m'a interrompue, d'un geste de la main.

« Je suis un avoué de campagne, ma p'tite dame. J'ai déjà accepté des poulets en règlement d'arriérés et je ne doute pas que nous pourrions trouver un terrain d'entente. Mais je me dois d'exiger un petit pourcentage en liquide d'entrée de jeu. Bonnie vous expliquera à la sortie, vous pourrez revenir me consulter dès que vous en aurez les moyens.

– Merci, j'ai conclu, prête à partir.

– Vous ne craignez pas qu'il ait vent de votre visite ? »

Sa question m'a pétrifiée.

« Je devrais ? »

– Je ne dirai rien, bien sûr. Bonnie non plus. Sa place est en jeu. Mais on a pu vous voir entrer. Et les gens causent. Crete Dane ne m'a pas à la bonne. À votre place, je veillerais au rang que j'occupe dans son estime.

– Trop tard, j'imagine. »

M. Walker a fait tourner son café dans sa tasse.

« C'est aussi ce que je dirais », il a conclu.

À l'épicerie, je savais déjà ce que je voulais. Les boulettes de ma grand-mère, c'était le plat idéal pour se remonter le moral : facile à préparer, à base de peu d'ingrédients, et pas cher. Carl a poussé le Caddie, m'aidant à trouver ce qu'il me fallait. Il saluait tout le monde d'un « bonjour » amical sans se laisser démonter par les coups d'œil appuyés et sans gêne qui s'attachaient à nous. À l'approche de la caisse, une blonde à la carrure de camionneuse lui a mis le grappin dessus en pépiant à nous casser les oreilles. Ils ont discuté le bout de gras. En dehors d'un coup d'œil assassin au début, elle m'a totalement ignorée. J'ai battu en retraite vers le présentoir à journaux et vu un

type en blouse secouer un gamin par le col. En m'approchant, j'ai aperçu une barre chocolatée dans sa main. Le gamin a levé les yeux, terrorisé. Je lui ai souri. Des années plus tôt, on m'avait prise en flagrant délit de vol de bonbons dans une supérette de Cedar Falls. Le gérant, s'apitoyant sur mon sort, m'avait laissée filer.

« Permettez... »

Je me suis avancée, fouillant dans ma poche.

« Je vais vous régler. »

Je lui ai présenté des pièces de monnaie. Il m'a regardée, bouche bée, se dressant peu à peu de toute sa hauteur.

« Tenez ! » j'ai insisté, un sourire aux lèvres, afin de le décider.

Il a empoché la somme qu'il lui fallait avant de relâcher le gamin, qui a refermé la main sur la barre chocolatée puis filé aussi sec.

« Ça va, Junior ? a lancé Carl, me rejoignant avec le Caddie. Alors ? Tu as fait la connaissance de Lila ? Elle vient d'arriver en ville.

– C'est ce que je vois. »

Junior a repris ses esprits et son poste à la caisse.

« Désolé pour celle-là, m'a dit Carl. C'est une vieille copine d'école, elle a le chic pour tenir le crachoir.

– Ce n'est rien. »

Me croyait-il jalouse ? Est-ce que je l'étais, d'ailleurs ? Junior a fourré mes achats dans un sac avant d'encaisser ce que je devais. Il n'allait pas me rester grand-chose.

« Vous n'auriez pas des casseroles à me prêter ? » j'ai demandé à Carl, de retour au camion.

Il avait insisté pour porter mes deux petits sacs de courses.

« Si, bien sûr. Tu n'as qu'à venir te servir de ce qui te manque.

– Je ne voudrais pas m'imposer. Il y a une plaque électrique, au garage. Il me faudrait juste une casserole.

– Allez, ça me ferait plaisir. J'aimerais trop goûter à ta cuisine. Il y a un sacré bout de temps que je n'ai rien mangé de fait maison. »

Carl n'a pas eu trop de mal à me convaincre. Je ne brûlais pas d'envie de retourner au garage et ça me démangeait de voir où il habitait. J'ai noté le délabrement croissant des routes à mesure qu'on s'éloignait de la civilisation. La double voie express à la sortie de la ville avait été taillée dans la roche. De hautes parois formées d'un

empilement de couches de terre à nu se dressaient de chaque côté. À partir du tronçon bitumé, la route – ou plutôt ses constructeurs avaient rabattu de leur superbe. Au lieu de pulvériser le décor pour continuer tout droit, ils lui avaient fait épouser la crête moutonnante d'une colline, aux versants pentus. Après ça, on a bifurqué dans un chemin de terre et roulé à n'en plus finir entre des bois délimités par du barbelé. Les arbres ont laissé la place à des prés sur notre gauche, et on est passés devant une petite maison de bois au jardin tondu de frais, au perron bordé d'iris. Une minuscule vieille dame en tenue de jardin nous a regardés passer, campée là, un arrosoir à la main. Son chien a aboyé, mais il n'a pas bougé. Carl l'a saluée de la main, et elle, d'un mouvement de tête.

« C'est Birdie, il m'a expliqué. L'accoucheuse. »

Quelques minutes plus tard, on s'est arrêtés devant chez Carl ; une maison toute simple, à part la moulure décorative sous le porche. D'un côté s'étendait un jardin à l'abandon, où quelques fleurs pointaient au hasard entre les mauvaises herbes.

« Nous y voilà, il a conclu, s'emparant des sacs de courses. Entre. »

Je m'attendais à une cuisine spartiate de célibataire, mais non : la sienne était plutôt bien équipée, de casseroles et d'ustensiles patinés par l'usage. Carl s'est excusé de me laisser seule, le temps de mettre de l'ordre – il ne s'attendait pas à de la visite, à ce qu'il a dit. J'en ai profité pour observer à la dérobée l'abécédaire au point de croix encadré sur le mur, les assiettes en porcelaine dans le vaisselier. Une photo de Carl et Crete enfants, reconnaissables entre tous, le bras de l'aîné placé d'un geste protecteur sur l'épaule du cadet. Au dos de la porte de la cuisine, des traits de crayon scandaient leur croissance. Le plus haut m'arrivait bien au-dessus de la tête. Ils avaient donc grandi là.

« Je peux t'aider, dis-moi ? » m'a demandé Carl à son retour.

De l'aide, je n'en avais pas besoin. Ces boulettes, j'en avais préparé chez toutes les familles d'accueil où on m'avait autorisée à cuisiner. J'avais hâte de peser et de malaxer les ingrédients et d'enfoncer mes mains dans la pâte, et que le rituel du pétrissage et du façonnage me ramène aux fourneaux de ma maman.

« Vous pouvez me tenir compagnie, tant que vous ne gênez pas le passage. »

Il s'est adossé au plan de travail, bavardant pendant que je m'affairais. Une fois les boulettes prêtes, on s'est installés dans la salle à manger pour les déguster. Carl m'a complimentée à plusieurs reprises sur ma cuisine et englouti la part que je gardais pour mon

déjeuner du lendemain. Une fois sortis de table, on a pris place sur la balancelle, dehors, un verre de thé glacé à la main.

« Je voulais te demander : comment ça s'est passé, avec Ray ?

– Bien.

– Je ne voudrais pas me montrer indiscret. J'imagine que le sort de ta famille t'a beaucoup affectée. Ça se voit à ton expression, quand j'en parle. Je vais essayer d'éviter, alors. »

J'ai regardé autour de moi : le jardin paisible, les collines. Rien dans l'étendue ininterrompue de vert alentour ne laissait soupçonner l'existence d'autres personnes ailleurs. Un couple d'oiseaux a crié dans un arbre, comme s'ils se prenaient le bec.

« On habitait une ferme, j'ai fini par raconter. Moi, ma mère, mon beau-père, et ma grand-mère. Mon beau-père, c'était un type formidable : il me traitait comme sa fille. Je n'ai pas connu mon vrai père, ma mère n'en parlait pas. Ma grand-mère m'a raconté un jour que c'était un prof de fac, un expatrié – elle ne se rappelait plus de quel pays. Ma mère l'a rencontré au début de ses études à l'université du Nord de l'Iowa, ils ont rompu avant ma naissance. Ma mère enseignait l'anglais au lycée de Waverly, et mon beau-père s'occupait de la ferme. Un soir, ils sont allés en ville acheter une pizza à emporter pour dîner – comme parfois, le week-end. Il y avait une moisson-batte au milieu de la route, ils ne l'ont pas vue à temps. Ils sont rentrés dedans et ont fait un tonneau. Peu après, ma grand-mère est décédée, et je me suis retrouvée en famille d'accueil. À douze ans. »

J'avais si souvent raconté mon histoire dans ses grandes lignes au fil des ans que j'arrivais à en parler sans émotion. Quand j'en récitais la version abrégée tout haut, elle me semblait se rapporter à quelqu'un d'autre. « Dieu merci, tu n'étais pas dans leur voiture », m'ont dit les voisins. « Quelle chance que tu n'aies rien. » Comme si j'allais pouvoir continuer comme avant.

« Je suis sincèrement navré », a lâché Carl.

Il m'a pris la main. Je ne l'ai pas retirée. J'ai siroté le thé qu'il venait de préparer : il ne soutenait pas la comparaison avec celui de Ransome.

« Et de la famille, vous en avez ? j'ai demandé. À part votre frère ?

– J'ai des cousins dans tout le comté. Mon père est décédé, il était plus âgé que ma mère. Elle vit encore, mais il a fallu la placer.

– Où ça ? » j'ai demandé, me libérant enfin la main.

Carl a paru gêné.

« En fait, elle... elle ne sait plus très bien où elle en est. Un jour, elle a sauté par la fenêtre de l'étage et s'est cassé la jambe. Sur le moment, mon père m'a raconté qu'elle était tombée. Il a planté des buissons tout autour de la maison, au cas où elle recommencerait. Des fois, elle déprimait, traînant au lit toute la journée sans parler à personne en dehors de mon père. À partir du moment où il n'a plus été là pour veiller sur elle, ç'a été de mal en pis.

– Du coup, vous l'avez placée ?

– S'il y avait eu moyen de s'arranger autrement, je l'aurais gardée à la maison. Mais je n'y suis pas assez souvent pour m'occuper d'elle. »

La balancelle a oscillé. La chaleur du plancher se communiquait à mes pieds nus.

« Votre frère..., j'ai repris. Vous êtes proches, tous les deux, non ?

– Ouais. Depuis tout petits. Comme il avait déjà dix ans à ma naissance, il s'est plus ou moins occupé de moi. J'ai beaucoup d'estime pour lui, tu sais ? Pour la manière dont il gère nos affaires et tout le reste. Bon, c'est sûr : ça nous arrive de nous disputer, on n'est pas toujours d'accord, mais je ne pourrais pas rêver meilleur frangin.

– Ça vous ennuerait de ne pas lui parler de l'avoué ? C'est juste que... Vous l'avez bien senti, non ? Mes parents... Je n'aime pas en parler. Mieux vaut ne rien dire. »

Mon histoire comportait d'autres épisodes, que j'aimais autant ne pas mentionner devant Crete. À la mort de mes parents, je m'attendais à m'installer à Waverly chez de la famille de mon beau-père, mais ils se sont désistés les uns après les autres : pas assez de place, pas assez d'argent, aucune envie d'assumer la responsabilité d'une préadolescente. Je les fréquentais pourtant depuis toute petite, je déjeunais avec eux le dimanche. Ils ont eu l'air sincèrement navrés de me dire non. En même temps, je les ai sentis soulagés : je n'étais pas du même sang qu'eux. Mon beau-père avait beau me donner ma place auprès de ses proches, eux me considéraient avant tout comme la fille de ma mère, pas comme l'une des leurs, et ça m'a fait mal de l'admettre.

Pour finir, de guerre lasse, un cousin de ma mère au deuxième ou au troisième degré, un type que je connaissais à peine, à Decorah, a bien voulu m'héberger chez lui. Il m'a fait asseoir à sa toute petite table de cuisine et m'a expliqué la charge que je représentais pour lui. On allait vendre la ferme de mes parents pour liquider leurs dettes, et une fois leurs affaires en ordre, il ne me resterait plus grand-chose. J'allais devoir gagner ma croûte. Le premier soir, alors que je dormais sur le canapé-lit, il a glissé une main sous ma couverture pour

explorer le relief de mon corps. Le lendemain, il a soulevé les draps, et je l'ai tailladé avec un couteau de cuisine. En un sens, ce que je venais de lui faire m'a terrifiée – le cri perçant qu'il a poussé, le sang qui a imbibé ma chemise de nuit, les tournants de plus en plus obscurs que prenait ma vie. D'un autre côté, je n'ai pas pu m'empêcher de me dire qu'il en garderait une sacrée cicatrice. Je n'ai pas eu l'occasion de la voir. Le troisième soir, j'ai dormi dans un centre d'accueil temporaire des services de protection de l'enfance.

Lucy

À mon retour du travail, samedi soir, j'ai trouvé papa à la maison : il revenait d'une journée de pêche à Rockbridge. Au dîner, il m'a épatée en préparant de la truite et des boulettes de maïs frites sans que j'aie besoin de l'aider. Bess est passée pendant que je lavais la vaisselle. Elle m'a baratinée jusqu'à ce que je lui pardonne. Je l'ai obligée à me réciter la liste de tout ce que je lui interdisais à compter de ce jour : me coiffer, me choisir ma tenue, me traîner à proximité des Petree. On a préparé des biscuits à la mélasse et bavardé dehors sous l'avancée du toit jusqu'à ce que papa nous rappelle l'heure et insiste pour reconduire Bess chez elle. Bess a été presque aussi déçue que moi quand je lui ai dit qu'il ne s'était rien passé avec Daniel, vendredi soir. Elle n'a pas parlé de l'issue de sa soirée avec Gage, et je n'ai pas posé de question.

Quand j'ai revu Daniel chez Dane, il m'a proposé de m'accompagner voir la mère de Cheri. On n'a pas reparlé de notre petite conversation sur le jeu de la bouteille, mais c'était chouette de ne plus devoir passer quoi que ce soit sous silence. Revenir sur notre secret à tous les deux avait à l'évidence dissipé la tension entre nous, et je lui parlais désormais normalement, comme à un ami.

Après le boulot, il est venu à la maison pour me conduire chez Mme Stoddard. J'ai emporté le reste des biscuits à la mélasse en guise de prétexte à ma visite. Je me disais que, une fois attablés pour les déguster, je pourrais interroger Mme Stoddard, mine de rien.

À notre arrivée, un mini camping-car stationnait devant le mobile home de la mère de Cheri. Un gringalet de quatre ou cinq ans jetait des cailloux sur des déjections d'animaux, non loin de là. Les yeux masqués par des mèches blondes, il nous a suivis du regard.

« Z'avez pas intérêt à entrer ! il nous a prévenus. Il va vous botter le cul. Il a dit : reste-ici-bouge-pas.

– Oh ! je me suis exclamée, me demandant qui ce “il” pouvait bien être. D'accord. On peut patienter ici avec toi ? »

Il a haussé les épaules et lancé des cailloux de plus belle. On l'a regardé en silence, en se dandinant, pas très à l'aise, dans l'attente que le type à l'intérieur, quel qu'il soit, termine ce qu'il avait à faire. Des mouches grouillaient autour des déjections et déguerpissaient en bourdonnant, chaque fois qu'un caillou menaçait de les atteindre.

« Ouais ! s'est écrié le gamin. Je t'ai eue, salope ! »

Daniel et moi, on s'est échangé un coup d'œil. « Tu as attrapé une mouche ? il a demandé au petit. Bravo ! Elles sont rapides, pourtant.

– Hé ! je l'ai interpellé, ouvrant mon sachet. Tu veux un biscuit ? »

Le petit a jeté un coup d'œil méfiant, d'abord à moi, puis au biscuit. Pour finir, il me l'a arraché des mains avant de l'enfourner aussi sec. Je lui en ai proposé un autre.

Un type échevelé, en chemise de flanelle et pantalon de toile écrue, est sorti en trébuchant du mobile home. Il a reniflé, craché par terre et, en levant la tête, s'est aperçu qu'on l'observait tous. Il a planté ses yeux droit dans les miens et s'est tourné vers le petit.

« Qu'est-ce que c'est ? il a grommelé. Où t'as trouvé ça ? »

Le gamin s'est figé, à deux doigts d'enfourner le biscuit que le type a fait tomber par terre d'une claque. « N'accepte pas de la merde des étrangers, il a conclu, avant de traîner le gamin par le bras vers le camping-car.

– Excusez-moi, je suis intervenue. Ce n'était qu'un biscuit, je ne pensais pas... » Daniel a posé une main sur mon épaule, et je me suis tue.

« Qui c'était ? j'ai demandé alors que le camping-car s'éloignait.

– Je ne sais pas. Je ne l'avais encore jamais vu à Henbane. »

On a laissé passer une minute avant de frapper. Doris Stoddard s'est présentée en robe d'intérieur miteuse. « Je ne mets pas les pieds à l'église et, des Tupperware, j'en veux pas, elle nous a prévenus.

– Bonjour, madame Stoddard. Je suis Lucy Dane, l'amie de Cheri. J'habite au tournant. »

Elle a plissé les yeux et paru me remettre. « Qu'est-ce qui t'amène ?

– Je vous ai apporté ça », j'ai annoncé en lui tendant mon sachet de

biscuits.

Elle me l'a pris, l'a examiné et tiré une sale tête. Sans doute qu'elle ne raffolait pas de la mélasse. Un rottweiler lui tournait autour. Elle lui a lancé un biscuit d'abord, puis le sachet entier, qu'il a déchiqueté à belles dents. À l'eau, mon plan.

« Ça vous ennuerait qu'on discute une minute ? j'ai insisté. À propos de Cheri ? »

Un grognement lui a échappé. « De son vivant, elle ne m'apportait que des ennuis, et maintenant qu'elle est morte, v'là son satané fantôme qui me turlupine. C'est tout ce que j'ai à dire.

– S'il vous plaît ! Je crois que j'ai découvert où elle est passée, après sa disparition. J'aimerais juste vous poser quelques questions. Savoir si Cheri n'avait pas de nouvelles fréquentations, au moment où on a perdu sa trace. »

Mme Stoddard est devenue pâle comme un cachet d'aspirine.

« Comment tu saurais où elle est passée ? »

J'ai hésité, me demandant ce que je devais révéler ou pas. Elle semblait à la fois en colère et terrifiée.

« J'ai trouvé un truc qui lui appartenait. »

Elle m'a fixée un long moment puis elle a fait mine de me refermer la porte au nez. « J'ai du pain sur la planche.

– Vous venez de dire que son fantôme vous importunait, s'est interposé Daniel, haut et fort, passant devant moi. C'est vrai ? »

J'ignorais ce qu'il mijotait, mais il avait au moins réussi à retenir l'attention de Mme Stoddard. Elle a serré les lèvres et hoché la tête.

« Vous voulez vous en débarrasser ? a poursuivi Daniel. Je peux vous aider. Il y a un moyen. »

Elle s'est inclinée vers Daniel pour l'examiner de plus près. « Toi, je te connais, elle a repris, à mi-voix. Tu es le fils de la guérisseuse de Crenshaw Ridge. J'ai cru qu'elle raccrocherait après cette sale histoire avec la petite Walker. »

Daniel en imposait par son maintien, par son air calme, sûr de lui : il jouait franc-jeu. « Elle pratique encore à l'occasion, mais il ne faudrait pas que ça se sache. »

Mme Stoddard a hoché la tête avec vigueur.

« Bien sûr. »

Ça se devinait à son regard à quel point elle souhaitait s'en convaincre.

« Vous imaginez bien qu'en principe, ses services ne sont pas donnés, mais elle s'occupera de vous à l'œil, à condition que vous répondiez à Lucy. Que vous lui dites tout ce que vous savez.

– D'accord. Je lui parlerai, sitôt débarrassée du fantôme. »

« Alors... », j'ai commencé.

Daniel et moi, on se baladait le long de la rivière, les pieds au frais dans l'eau.

« Ta mère chasse les esprits ? Elle m'a l'air encore plus sorcière que la mienne, dis donc !

– Pas tout à fait, il a répondu en me décochant un sourire en coin. Son truc, c'est plus les herbes, ce genre-là. »

Un mocassin d'eau s'est faufilé dans l'onde avant de remonter le courant.

« Qu'est-ce qu'elle a voulu dire, Mme Stoddard, à propos de la petite Walker ? Janessa, c'est ça ?

– Ouais, tu la connais ? m'a demandé Daniel, roulant un galet entre ses paumes.

– De réputation. Elle allait à l'école avec mon père, qui est pote avec son oncle Ray. À ma connaissance, c'est l'une des rares personnes qui ait quitté Henbane pour ne plus y revenir. Comment elle s'y est prise pour attirer des ennuis à ta mère ?

– À l'époque, c'était la fille du maire. Ray, lui, était avocat – et pas juge, comme maintenant. Mais ils avaient déjà le bras long, l'un comme l'autre. Janessa allait à la fac quand elle a fait appel à ma mère, pendant les vacances d'été. »

Daniel a détourné la tête vers la berge opposée, où le tronc d'un arbre s'inclinait assez bas pour tremper ses feuilles dans le courant.

« Janessa souffrait d'insomnie. C'est en tout cas ce qu'elle a prétendu, au début. Elle avait entendu dire que ma mère était capable de remédier à ce genre de problèmes. M'man lui a donné de la racine de valériane à infuser. Janessa est revenue quelques jours plus tard. Elle s'est plainte que ça ne lui faisait rien et s'est mise à chialer, et m'man a compris que quelque chose d'autre ne tournait pas rond. Ma

mère a le chic pour amener les gens à s'ouvrir – tu verras quand tu la connaîtras. Au bout d'un moment, elle a réussi à calmer Janessa et lui a demandé ce qui se passait, pourquoi elle ne trouvait plus le sommeil.

– Et alors ?

– Tu promets que tu ne diras rien, même à Bess ?

– Promis. »

Daniel a lancé son galet : il a ricoché une, deux, trois fois avant de couler. « En fait, ses parents étaient furax : ils venaient de découvrir qu'elle n'allait plus en cours depuis la mi-semester. Ils comptaient sur elle pour étudier le droit avant de revenir à Henbane travailler avec l'oncle Ray. Son père l'a menacée de lui couper les vivres si elle ne retournait pas à la fac, et sa mère a été si déçue qu'elle a cessé de lui adresser la parole. Ils ne voulaient pas que ça se sache : ç'aurait été la honte pour la famille Walker. Malgré tout, Janessa n'a pas voulu reprendre les cours, ni retourner à Henbane.

– Pourquoi elle séchait la fac ?

– Attends ! C'est ça, le plus fou : elle sortait beaucoup, avec des types qui n'auraient sans doute pas plu à ses parents. Eux lui reprochaient d'avoir tout fichu en l'air avec Carl – ton père –, alors, pour se le sortir de la tête, elle fréquentait des types à l'opposé. Rien de sérieux, juste pour s'éclater.

« Un soir, un gars lui a filé à boire un truc qui l'a étourdie et l'a rendue malade. Quand elle lui a demandé de la ramener, il l'a entraînée dans un chemin de traverse et l'a fait s'allonger à l'arrière d'une camionnette. À ce moment-là, elle n'avait plus les idées très claires, mais d'après elle, un type est apparu : les yeux masqués par une casquette, le visage à moitié mangé par une barbe hirsute. Le ton est monté entre lui et le copain de Janessa, et elle a juré à m'man qu'il tenait à la main une paire de menottes. Elle a entendu le barbu dire un truc du genre "Pas question que je touche à la fille d'un maire". Le lendemain, elle s'est réveillée dans des buissons, derrière un magasin d'alcool. À partir de là, elle s'est cloîtrée dans sa chambre, trop flippée pour oser retourner en cours. À la fin du semestre, elle est rentrée chez ses parents. Mais elle ne se sentait plus en sécurité à Henbane : ce type qui la connaissait comme la fille du maire... elle craignait de le recroiser. Au point qu'elle se méfiait de tout le monde.

– Eh ben ! Ça paraît dingue. On dirait une série télé.

– Ouais. M'man l'a pourtant crue. Janessa n'avait pas de raison d'inventer une histoire pareille, et ça se voyait qu'elle flippait. La pauvre ! Elle se bilait tant qu'elle en a perdu l'appétit et le sommeil.

Elle a demandé à m'man un truc plus costaud que les infusions pour lui calmer les nerfs, mais m'man n'avait rien de mieux à lui prescrire. Elle a tenté de la convaincre de se confier à ses parents ou de consulter un médecin. Janessa a dû finir par se procurer un remède plus musclé ailleurs : elle a avalé un truc qui a manqué de peu la tuer. Je ne sais pas ce qu'elle a raconté à ses parents, mais les Walker s'en sont pris à ma mère. Ils l'ont menacée d'un procès et de la chasser de Henbane, même s'ils ne pouvaient rien prouver.

– Voilà pourquoi depuis ta mère ne donne plus que des consultations sous le manteau.

– En gros, oui.

– Et c'est pour ça aussi que Janessa n'est pas revenue à Henbane ?

– Je suppose. Ses parents l'ont envoyée je ne sais où, et elle n'a pour ainsi dire plus remis les pieds ici. »

Je me rappelais les photos de Janessa dans le vieil almanach du lycée de mon père : son brushing des années quatre-vingt et son franc sourire – capitaine de l'équipe de volley, membre du club civique, reine de la moisson. Difficile d'admettre qu'une fille comme elle ait pu se fourrer dans un tel pétrin. D'un autre côté, il y a chez les autres tant de choses qu'on ne soupçonne pas, tapies sous le vernis des apparences, invisibles à l'œil nu. Il m'arrivait de feuilleter nos vieux albums photo en cherchant à identifier du désespoir dans le sourire de ma mère ou un dégoût de la vie dans son attitude alors qu'elle me tenait, ravie, à bout de bras. Quelque chose qui trahisse son intention de se supprimer. De m'abandonner. Eh bien non : rien d'assez criant pour que je le décèle. En photo, ma mère semblait nous aimer à la folie, mon père et moi. Nos albums, s'ils indiquaient quoi que ce soit, la montraient plus belle et heureuse que quiconque ne le méritait à Henbane.

Les portraits de Cheri étaient plus parlants. Celui qui datait de la classe de seconde laissait deviner la trace d'un hématome sur sa joue. Une certaine lassitude dans son regard. Et l'ombre d'un sourire qu'a dû lui arracher le photographe, un inconnu loin de se douter que son œuvre finirait à la une de centaines de journaux. Au cou de Cheri pendait bien en évidence le papillon bleu, symbole de notre amitié.

J'ai repensé à Mme Stoddard : d'après ce qu'elle avait dit, le fantôme de Cheri la hantait. Faute d'éclaircir ce qui lui était arrivé, Cheri errerait à jamais dans les limbes, incapable de s'incarner pour de bon. Elle me hanterait, sachant que je ne lui avais ni évité son sort de son vivant ni apporté la paix après sa mort. J'aurais mieux aimé que m'apparaisse son fantôme, comme j'espérais depuis toujours une visite

de celui de ma mère. Mais les fantômes ne viennent jamais quand on le souhaite, or je ne voyais pas ce qui pourrait me dissuader de souhaiter leur apparition.

Le week-end suivant, comme mon père devait retrouver des amis chez Bell, il m'a déposée chez Bess. En général, le samedi soir, sa mère préparait avec elle un repas qui tenait au corps, et après, Bess et moi, on regardait un film pendant que Gabby jouait au bingo – l'un des rares vices auquel elle n'avait pas renoncé. À vrai dire, elle s'y raccrochait comme à un article de foi.

Dehors en compagnie d'un chien envahi de puces, Bess et moi on a grillé le poulet au barbecue pendant que Gabby préparait une salade de pommes de terre en cuisine. Des nuages ont obscurci le ciel et un vent frais qui laissait présager un orage a fait tinter le carillon dans les arbres à proximité du mobile home.

« Gage ne m'a pas encore rappelée, m'a confié Bess, écartant le pelage du chien pour en ôter une puce gorgée de sang.

– Navrée pour toi. »

Je voyais bien qu'elle ne s'en étonnait même pas. Des éclairs ont crevé les nuages et j'ai eu le temps de compter jusqu'à dix avant que retentisse le grondement assourdi du tonnerre.

« Alors, quoi de neuf avec Daniel ? m'a demandé Bess en me pinçant le bras.

– On est potes.

– Tu ne fais pas assez d'efforts.

– Et même aucun. »

Gabby nous a crié de mettre le poulet à l'abri et on est rentrées avant que les premières gouttes de pluie ne s'abattent sur le mobile home. Au dîner, chaque fois que je levais le nez de mon assiette, je surprenais le regard perplexe de Gabby posé sur moi. Quand je lui ai demandé si les opossums se portaient bien, elle a hoché la tête d'un air absent. À la fin du repas, on a déposé nos assiettes par terre et les chats se les sont disputées. Gabby s'est éclipsée pendant que Bess et moi on faisait un sort à la tarte aux myrtilles. Vautrées sur le canapé, on se demandait quel film regarder, quand Gabby a reparu, un carton dans les bras. Elle l'a posé à mes pieds.

« Pour toi, elle m'a annoncé, le visage contracté, comme sur le point

de fondre en larmes. Des affaires à ta mère, des habits, surtout. J'ai pensé qu'ils t'iraient peut-être. À l'époque, ton père m'a demandé de l'en débarrasser. Sans doute que ça lui aurait fait trop mal de les garder. Je les ai conservés pour toi, enfin, la plupart.

– Merci. »

Je ne me doutais pas qu'il restait d'elle autre chose que des albums photo. Ma mère ne possédait pas beaucoup d'affaires.

« Quand je... Mince ! Quand je te regarde, aujourd'hui, c'est dingue ! Je croirais presque la voir, elle. »

Quelques larmes lui ont échappé.

« Ouuh là ! C'est la ménopause qui te met dans cet état-là ? a relevé Bess avant de se tourner vers moi. Je te jure : dès qu'elle arrête de planer, elle chiale.

– Faut que j'aille à mon bingo, a conclu Gabby, qui s'est essuyé le nez avant de partir.

– Bonne chance ! » je lui ai souhaité.

On a entendu la voiture démarrer puis s'éloigner sous la pluie.

« J'ai l'impression qu'elle perd la boule, m'a confié Bess. Tu sais ce qu'elle m'a dit ? Que ce carton traînait sur une étagère de sa penderie depuis des années et que, l'autre jour, il est tombé sans raison et s'est renversé par terre. »

Elle l'a repoussé du bout du pied.

« Tu comptes l'ouvrir ? »

J'ai secoué la tête.

« Choisis un film, peu importe. »

Je ne voulais pas déballer ce carton devant elle, ni devant personne, à vrai dire.

« Qu'est-ce que c'est ? » m'a demandé papa, quand il est venu me chercher.

Il empestait la bière et le tabac mais ne semblait pas soûl.

« Des fringues, c'est tout. »

J'ai pris place dans sa camionnette, le carton sur les genoux.

« Gare aux ennuis si tu commences à t'habiller comme Bess ! »

Un cerf s'est avancé dans le rayon des phares, et il a fait une embardée pour l'éviter ; les pneus ont roulé sur les gravillons du fossé, détournant son attention de moi et du contenu du carton.

Une semaine venait de s'écouler depuis que j'avais cuisiné des boulettes chez Carl. Je guettais maintenant son apparition chez Dane, à l'heure du dîner – au seul moment de la journée dont je pouvais espérer qu'il n'allait pas mal se passer. Quand je pensais à lui, je me surprenais à sourire. Ça me paraissait un peu bête de ma part, mais tant pis. Malheureusement, entre son frère et moi, ça ne s'arrangeait pas. Crete m'obligeait à servir midi et soir au restau, et à bosser à la ferme entre les deux. Il pensait peut-être qu'à force d'en baver, je reviendrais sur ma décision et je coucherais avec lui. Je n'en savais trop rien. En tout cas, il me gardait rancune plus longtemps que je ne l'aurais cru. Sa mauvaise humeur mettait Ransome sur les nerfs : la moindre bourde de ma part la fichait en rogne.

« Souris, ma puce ! s'est écriée Gabby quand j'ai pris mon poste. On annonce plus de 32 degrés aujourd'hui : si ça se trouve, on mourra d'une insolation avant de servir le moindre client. »

J'ai souri malgré moi. Gabby incarnait à mes yeux ce qui s'approchait le plus d'une amie, depuis la disparition de Crystal.

« Tu as l'air heureuse, dis donc.

– Ouais. J'ai un nouveau copain. Tu sais, j'adore la phase “tout nouveau, tout beau”, quand le type n'ose pas encore péter au lit.

– Hum. Pourvu que ça dure. »

À l'heure du dîner, Carl m'a apporté des lys attachés par un ruban. Gabby a plaqué une main sur sa bouche, sans doute dans l'idée de garder pour elle ses commentaires.

« Salut ! il a dit en me tendant son bouquet. Quand je l'ai vu, j'ai pensé à toi. »

C'était gentil de sa part. La vue des fleurs m'a malgré tout rendue un chouïa mélancolique. Le dernier à m'en avoir offert, ç'avait été mon

beau-père, à l'issue d'un récital de piano où j'avais massacré *La Lettre à Élise*. Ses roses se sont desséchées un bon moment sur ma commode. Je les ai ensuite fourrées dans mes bagages au moment de vendre la maison, encore que ce ne soit pas très pratique de trimballer des fleurs fanées. Mon cousin a dû les jeter : on m'a envoyée en famille d'accueil munie de ma valise et de ce qui tenait dedans et je n'ai plus revu le reste de mes affaires.

Carl s'est attardé au comptoir jusqu'à la fermeture. À ce moment-là, Gabby m'a dit de ne pas m'en faire s'il restait du boulot. « Amusez-vous bien, les tourtereaux ! elle s'est exclamée quand on est partis.

– J'espère que ça ne t'ennuie pas si je ne te ramène pas tout de suite ? m'a demandé Carl, rayonnant comme un gamin qui tente de garder un secret. Je voulais t'emmener quelque part, ce soir. »

J'étais vannée mais pas spécialement pressée de retourner au garage. En fait, j'avais plus envie de la compagnie de Carl que de dormir.

« Avec plaisir ! » j'ai dit, les fleurs au creux de mes genoux.

J'ai posé la tête contre le dossier du siège pendant qu'on roulait, et je pionçais presque quand il a parqué la camionnette au fond d'une cuvette bordée d'arbres.

« Voici ma maison de famille, il m'a annoncé d'un ton empreint de fierté. Papa n'a bâti celle de la rue du Chant-du-crapaud qu'à la veille de son mariage. Mes grands-parents ont vécu ici jusqu'à leur mort. Crete et moi, on venait tout le temps jouer ici, quand on était petits. »

Il m'a fait faire le tour du propriétaire. La vue des dépendances en ruine lui a filé le bourdon. Il m'a raconté des histoires de famille, un peu barbantes pour certaines, difficiles à croire pour d'autres. Son grand-père avait un temps été maire, suite au décès du détenteur officiel du poste, mordu par un serpent. Les tartes à la crème de sa grand-mère faisaient l'orgueil de la kermesse de l'église baptiste. Ça m'a fait penser que je n'écoutais que d'une oreille distraite les histoires de famille que ma grand-mère me répétait pour la énième fois, persuadée que j'aurais encore je ne sais combien d'occasions de les entendre. À présent, elles se confondaient en se morcelant dans ma mémoire et je regrettais de ne pas y avoir prêté plus d'attention.

À la fin de la visite, Carl m'a conduite à l'habitation principale. Un édredon y avait été disposé sur le plancher, devant une vieille cheminée en pierre. Le toit manquait mais certaines portions du mur tenaient encore debout. L'ensemble m'a paru à la fois lugubre et magnifique.

« Je ne l'ai pas amené là pour te fiche les jetons, il a précisé, montrant du doigt l'édredon. Je tenais juste à ce que tu voies la ferme telle que je m'en souviens, que tu te fasses une idée de qui je suis. J'ai pensé qu'on pourrait s'allonger là pour contempler les étoiles et apprendre à mieux se connaître. »

Il a placé des bougies dans l'âtre, et j'ai mis un moment à percuter : il ne m'avait pas entraînée là pour abuser de moi. À vrai dire, l'idée ne m'avait pas traversé l'esprit. Pas une seconde, je n'avais appréhendé de me retrouver seule avec Carl.

Allongés l'un auprès de l'autre, on a discuté, l'oreille tendue aux bruits de plus en plus distincts de la nuit, alors que l'obscurité s'installait pour de bon. Au bout d'un moment, la Voie lactée s'est détachée contre le noir d'encre du ciel. Carl s'est soulevé sur un coude.

« Qu'est-ce que tu désires le plus au monde ? » il m'a demandé.

Je n'ai pas eu besoin de réfléchir à ma réponse. Depuis le temps que j'y songeais !

« Je voudrais une famille. »

Il a hoché la tête d'un air solennel.

« La famille, c'est ce qui compte le plus. Les liens du sang. »

Ceux qui le rattachaient à Crete, par exemple. Impossible de passer outre.

« Et toi, qu'est-ce que tu voudrais ? » j'ai demandé.

Son expression s'est adoucie. Un sourire a éclairé son visage et il s'est levé.

« Danser avec toi. »

Il m'a tirée par la main avant de m'entraîner dans un tourbillon, manquant de peu me renverser.

« Pardon ! il a gloussé. Je n'ai pas mesuré ma force. »

J'ai passé les bras autour de son cou – dans la mesure où ma taille me le permettait. Il m'a attirée vers lui avant de se balancer d'un pied sur l'autre, comme à un bal de promo. Il m'a enveloppée d'un geste chaleureux, protecteur. Je me suis laissée aller contre son torse. Quelque chose en lui m'amenait à me sentir en sécurité, détendue, ce qui ne m'était plus arrivé depuis un bout de temps. Plus tard, alors qu'on discutait, étendus l'un auprès de l'autre, je me suis approchée de lui, mes cheveux lui sont tombés sur les joues, et je lui ai volé un premier baiser, que j'espérais doux et tendre, comme lui. Je n'ai pas été déçue. D'un autre côté, il m'a paru sur la réserve. Je l'ai embrassé

une autre fois, avec plus d'insistance, et il s'est enfin lâché : on aurait dit qu'on cherchait à se fondre, l'un dans l'autre. Nos baisers ont redoublé d'intensité, la température est montée, et pourtant, il n'a pas fait mine de pousser les choses plus avant. D'habitude, ça ne passait pas ainsi et ç'a fini par me frustrer. Je me rendais bien compte qu'il avait envie de moi. Tout à coup, une illumination a dissipé la brume de mon désir. Il me laissait l'initiative. Il voulait que ce soit moi qui décide. Je me suis écartée de lui et me suis déshabillée pour me retrouver nue à la clarté des étoiles, parmi les vestiges de sa maison. Ses yeux se sont promenés sur mon corps avant de se river aux miens. Il m'a regardée comme si rien d'autre au monde ne méritait d'être vu. Il m'a tendu la main et je l'ai rejoint. J'étais certaine à ce moment-là que, ni lui ni moi, on ne le regretterait.

Sur le chemin du retour, Carl m'a appris qu'il venait d'accepter un boulot sur un chantier en Arkansas et ne reviendrait pas avant un mois. La nouvelle m'a brusquement tirée de ma rêverie. Je n'étais pas certaine que je tiendrais le coup face à Crete en l'absence de Carl. J'étais malgré moi devenue dépendante de sa présence, le rayon de soleil de ma journée, l'antidote à son frère.

« Tu songes des fois à t'en aller pour de bon ? j'ai demandé. On pourrait rouler, longtemps, longtemps. Ne plus revenir. »

Ma proposition a dû lui paraître désespérée, mais tant pis. À l'approche du garage, mes craintes m'ont de nouveau accablée. Il m'a pressé la main.

« J'apprécie ta compagnie. Mais j'ai ma vie à Henbane, ma famille, mes racines. Je ne peux pas tout plaquer, renoncer à mon boulot.

– Je pourrais t'accompagner à Little Rock. »

Il a souri.

« J'aimerais bien. Mais je ne crois pas que Crete apprécierait que je t'emmène au plus fort de la saison.

– Je le vois mal se fâcher contre toi. Ta présence le met toujours de bonne humeur.

– Pas à tous les coups, non. J'aime autant te dire qu'il vaut mieux ne pas avoir affaire à lui quand il tire la tête. Il n'est pas beau à voir, ces jours-là. »

Il s'est arrêté devant le garage et m'a embrassée.

« Navré de filer après... tu sais quoi. Ça m'embête de devoir partir. J'aimerais mieux rester ici auprès de toi. »

J'ai hoché la tête, me mordant la lèvre.

« Hé ! il a repris, coinçant une mèche derrière mon oreille. Ne te bile pas. Je serai de retour en un rien de temps. »

J'aurais voulu l'avertir que Crete ne me versait pas tout mon salaire et me battait froid, mais je ne savais pas comment amener le sujet. Quelque chose me rongeait – l'éventualité qu'à tout prendre, il se rangerait peut-être bien du côté de son frère. Quoi qu'il ressent pour moi, nous n'étions pas du même sang. Ce n'était pas moi qu'il aimait depuis tout petit.

Quand je suis arrivée au travail, le lendemain matin, il a suffi à Gabby d'un coup d'œil pour se rendre compte qu'il y avait du nouveau.

« Il y en a une qui s'est couchée tard, hier soir, on dirait. »

Je me suis retenue comme j'ai pu de sourire.

« Ouais.

– Comment ça s'est passé ? Qu'est-ce que vous avez fait ?

– On a discuté... C'était sympa.

– Sympa ? Sympa comment ? elle a demandé en haussant les sourcils.

– Gabby !

– Ma puce, ça se voit à ta tête ! Tu as de la chance. Les célibataires ne courent pas les rues, par ici. Surtout comme lui : beau gosse, travailleur, issu d'une bonne famille, possédant un peu de terrain. Il ne roule pas autant sur l'or que Crete, à cause du magasin et tout ça, mais quand même. Je ne sais pas comment il s'est débrouillé pour qu'aucune fille ne lui ait encore mis le grappin dessus.

– Il a déjà eu des relations sérieuses. On en a parlé, hier soir.

– Ouais, des tas de filles ont essayé de l'alpaguer : comme des mouches sur de la confiture. Et toi, il a suffi que tu te pointes, sans effort... »

Elle est partie d'un petit rire alors qu'elle empilait les menus qu'elle venait de nettoyer.

« Tu lui as fait un effet bœuf, tu sais ? Dès le début, je l'ai remarqué. »

Elle a baissé la voix.

« Il vaudrait mieux que tu saches : les langues se délient. L'aigreur, tu saisis ? La jalousie. Certains ne veulent pas admettre que tu es celle qu'il faut à Carl, que vous avez des atomes crochus, toi et lui. On raconte que tu lui as jeté un sort pour qu'il te mange dans la main. On te prend pour une sorcière, figure-toi. »

Gabby a baissé les yeux, comme si ça la gênait d'aborder le sujet.

« Ah bon ? Pour de vrai ? Et il y en a qui y croient ?

– Certains, oui. À mon avis, ce sont surtout des médisances : on cherche à te donner le mauvais rôle. Mais certains parmi les vieilles générations y croient. Beaucoup de superstitions ont cours, ici. On se méfie des étrangers. »

J'ai éclaté de rire.

« Super ! Si j'étais vraiment une sorcière, je me télétransporterais loin d'ici. Sans vouloir être désobligeante. »

Gabby a paru soulagée que je ne le prenne pas mal.

« Ne t'en formalise pas. La plupart des filles t'envient : elles aimeraient être ne serait-ce qu'à moitié aussi jolies que toi et sortir avec Carl. Il est mordu, tu sais. Je ne l'avais plus vu comme ça depuis le lycée, du temps où il sortait avec Janessa Walker. Il t'en a parlé ?

– Janessa, c'est celle qui l'a trompé ? »

Elle a hoché la tête avec force.

« Ils étaient quasiment fiancés... quand elle a couché avec Crete.

– Ah bon ? Il ne m'a pas dit avec qui elle avait fricoté. Aïe !

– Eh oui. Crete, c'est un beau parleur, mais, vu qu'il a dix ans de plus que Carl, ils ne s'étaient pas encore disputés pour une fille. Crete l'a crié sur tous les toits, il s'en est vanté. En ville, ç'a fait scandale, comme Crete était plus âgé et que c'était une Walker... Tout le monde a pris le parti de Carl, même les Walker – sur le point de l'accueillir dans la famille. Tu penses s'ils n'ont plus su où se mettre ! Carl en a eu le cœur brisé, il s'est bagarré avec Crete, lui a cassé le nez et n'a plus voulu entendre parler de Janessa. »

Un client est entré, un vieux qui marchait avec une canne. Gabby s'est empressée auprès de lui, le saluant par son nom, comme à peu près tous ceux qui fréquentaient le restau. L'histoire de Janessa a

suscité en moi un malaise. Comment réagirait Carl s'il apprenait ce qui s'était passé entre Crete et moi ? Je n'avais pas couché avec son frère, j'avais juste perdu les pédales un soir. Heureusement, ça n'avait pas été bien loin, et après, j'avais tiré les choses au clair de mon mieux. En plus, à ce moment-là, il n'y avait encore rien entre Carl et moi. N'empêche que je me rendais bien compte que ça produirait mauvais effet, et que Crete pourrait s'en servir contre moi au besoin, d'autant qu'il m'en voulait déjà. Le boulot ne m'a pas fait oublier mes soucis, même si des réminiscences de la soirée de la veille s'immisçaient sans arrêt dans mes pensées. J'avais connu des tas d'autres types – des gars du lycée, des amis de mes familles d'accueil, un cuistot de la cafétéria où je travaillais –, mais, à aucun moment, je n'avais pris ça au sérieux. Avec Carl, je ne savais pas quoi penser. Auprès de lui, parmi les vestiges de sa vieille maison, sans rien autour de nous que des arbres, des étoiles et du vent, à des kilomètres à la ronde, j'avais ressenti quelque chose d'entièrement nouveau.

« Ça te dirait de sortir, ce soir ? m'a proposé Gabby pendant qu'on passait le comptoir à l'éponge. Tu dois te sentir seule depuis le départ de ton soupirant.

– Je suis fatiguée. Et Crete va sans doute me ramener.

– Je peux te déposer, moi. Je dois passer par chez toi pour aller chez Bell. Et en chemin, je te convaincrai peut-être de m'accompagner. »

Elle m'a donné un pinçon taquin, au bras.

« Allez ! J'appelle Crete pour le prévenir que tu t'es trouvé un chauffeur. D'accord ? »

Dans le break de Gabby, c'était le foutoir : de vieux tickets de loterie et des cannettes de soda vides jonchaient les sièges et le plancher. En conduisant, elle m'a parlé d'elle. Je la croyais tout juste sortie du lycée, comme moi, mais non, elle avait déjà vingt-deux ans et n'avait pas passé une seule nuit de sa vie loin de Henbane. Elle habitait dans un camping où des vacanciers venaient parfois pêcher, et qu'elle gérait en échange d'un emplacement pour sa caravane.

« Demain soir, a dit Gabby en introduisant une cassette dans l'autoradio, je vais à une fête à la grotte du Grand Bouc, si ça te dit... Tu sais ? Cette vieille grotte qui fiche les jetons, au beau milieu des bois.

– Une fête dans une grotte ?

– Hé ! Ne me dis pas qu'on n'organise pas de fêtes dans des grottes en Iowa ?

– Pas que je sache, non.

– La grotte du Grand Bouc n’a rien de pittoresque comme celle de la Mariée ou de Meramec, qu’on traverse en petit train touristique. Si on s’aventure trop loin, on s’enfonce dans les crottes de chauve-souris jusqu’aux genoux. Et il y a des galeries dans tous les sens. Parfois, il y a des gens qui se perdent et tombent au fond d’un trou dont ils n’arrivent plus à ressortir. Un type de la protection de l’environnement y est mort noyé, il y a déjà un bail. Mais il y a un grand espace ouvert, à l’intérieur : l’auditorium. Un super endroit pour une fête.

– Ça a l’air chouette », j’ai menti.

Ça avait plutôt l’air pas rassurant. Le soleil s’était déjà couché, quand Gabby m’a déposée au garage, et je me suis aussitôt mise au lit. J’ai rêvé d’une grotte, une immense gueule noire qui m’avalait, et de coups frappés contre une paroi pour m’indiquer la sortie. Ils ont continué jusqu’à ce que je me réveille : en réalité, on frappait à la porte. Quand, à moitié réveillée, j’ai traversé la pièce pour voir qui c’était, la porte a refusé de s’ouvrir. J’ai allumé la lampe, et c’est là que j’ai vu que la fenêtre avait été condamnée par des planches.

Lucy

Ça représentait une sacrée trotte jusque chez Daniel, par la route des crêtes, toute en virages, en montées et en descentes, comme un manège à sensation. À Crenshaw Ridge, une poignée d'habitations aux jardinets en pente creusés dans le schiste s'accrochaient au versant de la colline. La maison de sa mère, en planches brutes, se confondait avec les troncs d'arbres alentour. Un petit porche s'étendait sur toute la largeur de la façade. Du bois de chauffage s'y entassait jusqu'au toit, à chaque extrémité. Près de la porte, des chats indolents occupaient deux fauteuils à bascule.

La mère de Daniel nous attendait dans la cuisine, une pièce de guingois rajoutée après coup, à l'arrière de la maison. Sur un mur d'étagères, derrière la table, s'alignait une bonne centaine de vieux bocaux à conserve remplis de graines, d'herbes séchées, de champignons sauvages, de plumes, de lichens, de racines, d'écorces d'arbres et d'un tas de trucs que je n'ai pas réussi à identifier à travers le verre. Mme Cole est venue à ma rencontre, la main tendue, un sourire avenant aux lèvres. Elle avait une frange noire semée de cheveux gris en dents de scie. Comme si elle la coupait elle-même.

« Ravie de faire ta connaissance. Je m'appelle Sarah. Assieds-toi. J'ai préparé une infusion de sassafras. »

J'avais reconnu l'odeur des racines mises à bouillir sur la cuisinière ; douceâtre, terreuse, comme celle de la racinette. Sarah a vidé en le cognant contre le plan de travail un bac à glaçons qu'elle a répartis dans trois tasses. Elle a versé dedans du sucre puis l'infusion avant de prendre place en face de moi et de Daniel.

« Tout est prêt pour Mme Stoddard, a déclaré Sarah, touillant sa boisson à l'aide d'une cuiller en argent ternie. Je t'ai noté mes instructions, suis-les à la lettre, surtout.

– Entendu. »

Elle a hoché la tête et siroté son infusion.

« Daniel, tu veux bien aller chercher un carton dans le cagibi ? Et tout emballer pour Lucy ? »

Elle a attendu qu'il nous laisse seules avant de poursuivre :

« J'avais raison, en ce qui te concerne, elle a repris, balayant de son regard mes cheveux, mes yeux, mes mains. Je l'ai dit à ta mère, et par chance pour toi, elle m'a écoutée.

– Vous la connaissiez ?

– Ouai ! C'est pour ça que j'ai demandé à Daniel de t'amener ici aujourd'hui, je voulais te voir en vrai. En avoir le cœur net. Mais je l'ai deviné, alors que tu n'étais encore qu'un petit machin de rien du tout dans le ventre de ta mère et j'ai compris, quand mon garçon m'a parlé de toi. Je sens tout.

– Vous étiez l'amie de Lila ? Excusez-moi mais mon père ne m'a jamais parlé de vous.

– Non, elle est venue me demander de l'aide, comme beaucoup. C'est une amie à elle qui me l'a présentée. Elle venait de se rendre compte qu'elle était enceinte et elle ne savait pas quoi faire. »

Ah bon ? Mon père m'avait toujours assuré que ma mère désirait à tout prix un enfant, qu'elle me désirait, moi. Mais bon. Qu'est-ce qu'il allait me dire d'autre ?

Les mains de Sarah se sont refermées sur les miennes. « Ne le prends pas mal, petite. Ta mère avait un mauvais pressentiment, des doutes sur l'identité de ton père. Je lui ai dit que tu te portais comme un charme, je l'ai senti à travers son ventre.

– Elle ne te soûle pas, ça va ? s'est inquiété Daniel, un franc sourire aux lèvres, en nous apportant le carton. M'man, je t'avais dit de ne pas l'effrayer. »

Sarah m'a lâché les mains en riant tout doucement et je me suis tassée sur ma chaise, abasourdie.

« On papotait entre filles. Je n'en ai pas souvent eu l'occasion avec mes garçons. »

Plusieurs hypothèses ont défilé dans ma tête sur le trajet du retour. Je savais que papa et maman étaient mariés à ma naissance, mais pas depuis quand – et ça ne m'étonnait pas qu'on ne parle jamais de leur

anniversaire de mariage, qu'on ne marque pas le coup, ce jour-là. Un anniversaire de mariage, ça ne se fête pas seul. Toute ma vie, j'avais cru au conte de fées qu'on m'avait servi : le coup de foudre, le tourbillon de la passion, la vie commune, et puis moi. Ça ne me choquait pas que les étapes aient pu s'enchaîner dans un autre ordre, que ma mère soit tombée enceinte avant la noce. Mais jamais je n'aurais imaginé qu'il y avait un autre homme dans sa vie – ou que Carl n'était pas mon père. Si elle avait fréquenté quelqu'un d'autre entre son arrivée à Henbane et sa rencontre avec mon père presque aussitôt après, je n'en avais en tout cas pas entendu parler. Même ceux qui répandaient des bruits sans queue ni tête, et l'accusaient d'ensorceler des tas d'hommes, n'avaient en aucun cas prétendu qu'elle s'intéressait à un autre homme que Carl Dane.

Peut-être Sarah avait-elle tout imaginé. C'est ça, le problème des récits de seconde main. Qu'on y croie ou pas, pas moyen de savoir s'ils collent à la vérité. Ça me semblait impossible que je sois la fille d'un autre. J'avais beau ressembler à ma mère, j'avais hérité des Dane aussi. Ma taille. Ma fossette au menton. Mon deuxième orteil un chouïa plus long que le premier. Autant d'indices dont je devais toutefois reconnaître qu'ils ne résisteraient pas à un examen sérieux.

Quand Daniel m'a déposée chez moi, je lui ai demandé si sa mère lui avait déjà parlé de la mienne.

« Pas avant que je lui annonce que je travaillais avec toi. Elle m'a dit que Lila Dane était la plus belle femme qui ait mis les pieds dans le comté d'Ozark. Et que la beauté pouvait être une malédiction. »

Il a souri, l'air de s'excuser.

« Elle n'a rien dit qui t'ait perturbée, j'espère ? Des fois, elle parle à tort et à travers. Il ne faut rien en déduire de spécial. »

Si elle n'avait pas raconté à Daniel l'histoire de ma mère, alors elle ne l'avait peut-être confiée à personne. Cela dit, elle m'avait parlé d'une amie qui lui avait présenté Lila. En dehors de mon père et de Birdie, ma mère n'avait qu'une amie : Gabby.

De retour à la maison, j'ai sorti le carton de Gabby. Je l'avais mis de côté, mais là, n'en pouvant plus d'attendre, je l'ai ouvert. Sur le dessus se trouvait une robe taille empire à la jupe plissée. Un vêtement de grossesse. On l'avait donc porté ensemble, ma mère et moi. La tenue suivante, je l'ai reconnue tout de suite : la robe fourreau verte de la photo sur le poste de télé. On y voyait Lila, un lys dans les cheveux,

après de mon père, un bras passé autour d'elle. C'était Ray Walker qui les avait pris en photo avec l'appareil de mon père. Le jour de leur mariage. Je me suis demandé si j'étais déjà présente à ce moment-là, et si elle le savait. Elle avait l'air heureuse, alors, rayonnant de bonheur jusqu'au-delà du cadre. J'ai ôté mon tee-shirt et enfilé la robe au tissu soyeux, qui sentait le renfermé, un peu large pour moi. J'ai détaché mes cheveux pour les étaler sur mon épaule, comme maman sur la photo. Le miroir m'a renvoyé une image qui m'a troublée et, un instant, j'ai essayé de me figurer dans sa peau. Une jeune mariée attendant un heureux événement, préoccupée par le choix de nuances de peinture, l'aménagement du jardin et l'acquisition de meubles pour enfants.

Sous les habits s'entassaient des papiers. J'ai exhumé un petit carnet rempli de croquis de plantes et de leurs descriptions. Au verso avait été tracé au crayon le contour de deux mains, l'une à l'intérieur de l'autre. J'ai suivi du doigt la plus grande. *Celle de ma mère*, j'ai pensé. L'autre devait correspondre à la mienne. J'ai plaqué la paume sur la couverture du carnet en essayant de la faire coïncider avec les autres : non seulement elle les recouvrait, mais j'arrivais encore à replier les doigts sur les côtés.

Une porte a claqué en bas et papa a crié mon nom. Je me suis avancée vers l'escalier alors qu'il agrippait d'une main la rampe. Sa stupeur n'a pas tardé à se muer en colère.

« Où t'as trouvé ça ? »

La robe. J'en ai écarté de moi le tissu, soudain pressée de m'en détacher, furieuse contre moi-même, le ventre noué, comme si j'avais commis une faute impardonnable.

« Gabby », j'ai répondu à mi-voix.

Il m'a tourné le dos sans dire un mot et m'a laissée en plan sur les marches. De retour dans ma chambre, je me suis allongée sur mon lit, parmi les affaires de ma mère, et mes larmes se sont répandues dans mes cheveux. Papa ne parlait plus que rarement d'elle, gardant pour lui ses souvenirs. Ce n'était pas juste, vis-à-vis de moi. Je ne me formais qu'une image fragmentaire et déformée de ma mère, à partir de ce que m'en disaient les autres. En particulier Gabby. Elle persistait à entretenir le conte de fées, pour me faire plaisir, mais ça se sentait qu'elle s'en voulait d'être encore là alors que ma mère, non. Je connaissais par cœur ses anecdotes et ne demandais qu'à en entendre d'autres encore. Je voulais connaître les bons côtés de Lila aussi bien que les mauvais. Il me fallait toutes les facettes de ma mère telle que s'en rappelait Gabby pour lui donner de l'épaisseur, de la réalité.

Gabby sommeillait sur une chaise longue, les pieds en hauteur, la tête en arrière. Elle a tressailli quand une mouche a vrombi autour de son nez.

« Gabby, j'ai dit en lui pressant le pied. Il faut que je te parle. »

Elle a secoué la tête comme pour manifester son désaccord avec son rêve.

« Gabby ! »

Elle a ouvert les yeux et s'est redressée d'un coup.

« Mince ! elle s'est écriée, le souffle court.

– Pardon. »

J'ai ôté des bouloches de la robe. Celle de Lila.

« Je ne voulais pas te faire peur. Tu as vu ? Elle me va, enfin à peu près. Peut-être un peu courte, non ? Elle était plus petite que moi, hein ? Ma mère ? »

Gabby a hoché la tête et sorti une cigarette du paquet sur ses genoux. Ses mains ont tremblé au moment de l'allumer.

« Ouais, une demi-tête de moins, je dirais. »

Elle s'est raclé la gorge avant d'aspirer une longue bouffée de tabac.

Je me suis appuyée contre la balustrade. Le carillon à vent tintait sans entrain.

« Je suis allée à Crenshaw Ridge, tout à l'heure. Sarah Cole m'a dit qu'elle avait rencontré ma mère, qu'une amie la lui avait amenée en vue d'une interruption de grossesse. »

Gabby a piqué un fard. Un silence s'est établi. La fumée de sa cigarette alourdissait l'atmosphère.

« Ce n'est pas ce que tu crois, elle a fini par murmurer, secouant les cendres de son mégot.

– J'ai besoin de savoir, Gabby. Je ne suis plus une gamine. J'ai presque le même âge qu'elle, quand elle m'a eue.

– Tu parles. Ce qu'elle a enduré dans sa jeunesse, ça oblige à grandir. À dix-neuf ans, elle avait la maturité d'une centenaire.

– Dis-moi ! je l'ai suppliée. Raconte ! Tout ce que je sais d'elle, je l'ai appris par ouï-dire. Tu ne penses pas que c'est dur pour moi ?

– Elle ne voulait pas interrompre sa grossesse, a affirmé Gabby. Elle craignait un problème avec son enfant... avec toi. Un mauvais pressentiment lui était venu. Je l'ai emmenée voir Sarah parce qu'elle a un don, elle sent les choses. J'étais sûre qu'elle dirait à ta mère que tout allait bien. Et sinon, ma foi... Sarah a la réputation de ne jamais se tromper dans ce genre de cas. C'est elle qui a dit à la femme de Ray Walker que leur enfant ne survivrait pas.

– Sarah m'a dit que m'man avait des doutes sur l'identité du père. De mon père. »

Gabby a marqué un temps de silence.

« Ça crève les yeux, qui est ton père.

– Qu'est-ce qui a pu l'amener à en douter, alors ? »

Gabby s'est frotté les yeux avec le gras de la paume. « Sarah a peut-être mal compris : ta mère ne m'a rien laissé entendre dans ce sens. Même si j'imagine que ce n'est pas le genre de trucs qu'on clame à la ronde. Quand je l'ai connue, elle ne parlait que de ton père.

– Tu crois qu'elle aurait pu tomber enceinte avant d'arriver ici ? »

Elle a tapoté une autre cigarette contre le paquet mais, celle-là, elle ne l'a pas allumée. « Au niveau des dates, c'est possible. Enfin, je n'en sais rien. Et comme ça n'a pas d'importance, tu ferais aussi bien de laisser courir.

– Elle a caché à mon père un secret aussi énorme !

– Oh, ça va. N'en fais pas tout un plat. On a tous nos secrets. Toi aussi, je parie. Des secrets que tu caches à ton père, pour son bien. »

Elle m'a lancé un coup d'œil incisif.

« Ta mère gardait des secrets, d'accord, mais en rapport avec son passé. Le jour de son mariage, elle est repartie de zéro. Pendant un temps, du moins, tout est allé bien, ne le perds pas de vue. »

Ni elle ni moi, on n'a repris la parole : on se disait toutes les deux que ça n'avait pas duré, qu'un changement était survenu vers la fin. J'avais déjà interrogé Gabby sur les motifs du départ de ma mère un bon millier de fois. J'en venais à me dire qu'elle ne mentait pas en affirmant en ignorer la raison. C'était l'amie de ma mère, mais elles ne se confiaient pas tout. Gabby disait vrai : on a tous des secrets qui pourraient blesser des tiers ou nous rendre vulnérables, or c'est justement ce qu'on veut éviter. Je ne pouvais pas le reprocher à ma mère.

Le martèlement a cessé. J'ai couru à la porte pour essayer de l'ouvrir à nouveau. J'ai entendu le pêne tourner à l'intérieur de la serrure et le battant a pivoté sur ses gonds. Crete se tenait sur le seuil, la mine butée, impénétrable.

« Je ne te comprends pas », il m'a dit d'un ton plat.

J'ai reculé, perplexe, me dépêtrant en hâte des relents de sommeil qui m'enveloppaient encore, dans l'espoir de saisir ce qui m'arrivait.

« Après tout ce que j'ai fait pour toi, c'est à peine si j'ai droit à un regard de ta part. Ça t'écorcherait de me remercier des opportunités que je t'offre ? Je laisse mon frère te véhiculer et tu ne trouves rien de mieux que de te le taper. Figure-toi qu'il se croit amoureux, c'est quelque chose, hein ? À mon avis, tu dois être un peu sorcière pour manipuler ainsi les hommes à ta guise. »

À cet instant, mon cœur m'a fait l'effet un oiseau en cage résolu à s'enfuir. Crete ne pouvait pas être au courant de ce qui s'était passé entre Carl et moi dans l'ancienne ferme. Carl ne lui en avait certainement pas touché mot. J'ai battu en retraite. Il s'est avancé, refermant la porte derrière lui. Sa colère vibrait comme un câble tendu au maximum, redoublant à chaque pas de sa part dans ma direction. Mon dos a heurté le plan de travail de la kitchenette : plus moyen de reculer.

La main de Crete s'est refermée sur ma gorge. Il m'a écrasée de tout son poids contre l'arête du plan de travail qui m'est rentrée au creux des reins. Des larmes m'ont brouillé la vue. Il a frotté contre ma joue son menton mal rasé, m'écorchant la peau.

« Ça t'a plu de baiser mon frère, petite salope ? Hein ? »

J'avais beau savoir que rien ne traînait sur le plan de travail, j'y ai cherché à tâtons de quoi me défendre. J'ai pensé à Carl, Gabby et Ransome, les seuls susceptibles de remarquer ma disparition. Qu'est-ce

qu'il leur dirait ? Que j'étais partie ? Ça chagrinerait peut-être Carl, mais, le temps passant, il n'y penserait bientôt plus. Comme si je n'avais jamais existé.

« On va voir qui te plaît le plus », il a dit en relevant ma chemise de nuit.

J'ai voulu le griffer, mais il m'a coincé les mains comme dans un étau. J'ai senti sa bouche brûlante sur mes seins, mes mamelons, son horrible langue qui me léchait la poitrine, puis il m'a mordue, fort, jusqu'au sang. J'ai hurlé et il m'a étranglée. Les mains de nouveau libres, je l'ai repoussé, en vain. Il a plaqué sa bouche sur la mienne, m'a embrassée de force et un goût de sang m'a envahi la bouche. J'ai tenté de me dégager, mais il était trop costaud. Il a introduit sa main libre entre mes cuisses et l'a refermée sur ma culotte. Son caleçon a produit un bruit étouffé en tombant par terre. Il m'a broyé la gorge à deux mains au moment même où il m'a pénétrée, et une vive douleur a irradié tout mon corps. Ma rage et ma peur se sont dissipées en même temps que ma conscience de l'instant présent, et je suis partie à la dérive, loin de lui, ne tardant pas à me dissoudre comme de la fumée dans les ténèbres.

Je suis restée blottie au lit je ne sais combien de temps, les tempes bourdonnantes, les nerfs à vif, craignant à tout moment de voir débouler Crete. Je n'avais pas de plan, pas la moindre idée de la manière dont je réagirais s'il revenait et, plus je m'efforçais d'ordonner mes idées, plus elles bondissaient en tous sens, comme montées sur ressort. J'avais la gorge meurtrie, enflée, et la peau du dos écorchée par le plan de travail. La morsure sur ma poitrine m'élançait, sensible au moindre contact. La soif a fini par me conduire à la salle de bains, où j'ai bu au robinet avant de passer aux toilettes : j'ai senti comme une brûlure sur ma chair à vif et grimacé. Du sang séché souillait tout un côté de ma chemise. J'ai pressé un linge humide sur mes blessures, sans quitter un instant la porte des yeux, sur le qui-vive.

Je ne saurais dire combien de temps je suis restée là, le regard rivé à l'entrée du garage, à guetter, tendue, le moindre bruit ou mouvement. Mon état d'alerte permanent a fini par m'épuiser au point que j'ai fini par me projeter au-delà de l'instant présent. J'ai pris une douche et enfilé des habits propres avant d'évaluer mes possibilités de sortir de ma prison. Je n'ai pas eu de mal à fracasser la vitre avec ma valise, mais les planches qui condamnaient la fenêtre avaient dû être consolidées : elles n'ont pas cédé d'un pouce. La porte était quant à

elle fermée de l'extérieur. Impossible de passer à travers les murs en parpaings. J'étais prise au piège.

J'ai trouvé sur le plan de travail des paquets de crackers, de raisins de Corinthe et de bœuf séché, plus une tablette d'aspirines. Ça ne ressemblait pas à Crete. C'était sans doute Ransome qui me les avait amenées. D'une manière ou d'une autre, elle trempait dans la combine. Ça m'a fait mal de l'admettre. D'un autre côté, j'en ai conçu un mince espoir. Il me restait une petite chance de la convaincre de m'aider – et tôt ou tard, Carl reviendrait. Crete ne pourrait pas m'empêcher de le voir indéfiniment. Carl n'accepterait pas les explications de Crete. Je me suis convaincue de mon mieux qu'il se lancerait à ma recherche.

Deux jours ont passé. Je n'avais rien à faire à part revenir en pensée sur mon agression que ma douleur me rappelait sans arrêt. J'alternais entre la rage et les larmes, laissant la lumière allumée en permanence, même pendant mon sommeil : la pièce m'aurait parue trop sombre, sinon. Il faisait nuit quand j'ai entendu un bruit de clés, de verrou qui bascule, et je me suis aussitôt raidie. Mon instinct m'a soufflé de me mettre à couvert, mais je n'avais nulle part où me cacher. La porte s'est ouverte pour se refermer aussitôt : Ransome venait d'entrer, prête à repartir aussitôt, s'il le fallait.

« Inutile de tenter quoi que ce soit, elle m'a prévenue, résignée, d'un ton d'excuse. Tu n'irais pas loin, de toute façon.

– Je sais », j'ai répondu, d'une voix éraillée.

Elle s'est approchée de moi, un sac sous le bras, et je me suis demandé si je ne réussirais pas à atteindre la porte en la bousculant. À couper à travers champs avant de filer dans les bois... Je venais de passer des heures à établir un plan d'action, mais, Dieu sait pourquoi : pas moyen de m'arracher du lit. Je me sentais faible, épuisée. Mon corps ne m'obéissait plus. Et je ne savais pas ce qui m'attendait dehors.

Ransome s'est arrêtée à quelques pas de moi, posant son sac par terre. « Ça va ? »

J'ai ri, d'un rire de gorge qui ressemblait plus à un sanglot. L'une de ses paupières a tressailli, et elle s'est agenouillée à ma hauteur, gardant ses distances – de crainte, peut-être, que mon apparente vulnérabilité ne soit qu'une ruse. Elle a sorti du sac une boîte carrée en fer-blanc. « Je t'ai apporté du baume à pis de vache. J'ai pensé que tu pourrais l'utiliser... Tu sais ? » Sur ma poitrine. Elle avait dû venir, la première nuit, pendant que je dormais. Avait-elle remarqué le sang sur ma chemise ? L'avait-elle soulevée pour examiner ma plaie ? Peut-

être Crete l'avait-il mise dans la confiance.

« Merci. »

J'ai fermé les yeux et reposé ma tête sur l'oreiller.

« Tu sais pourquoi il t'a fait venir ici, non ? »

Elle a attendu pour continuer que je rouvre les paupières. Ses lèvres serrées ne formaient alors plus qu'une ligne. Quand je me suis tournée de son côté, elle a dévié le regard.

« Pas pour arracher de mauvaises herbes ni servir au restau. Dès le début, il y a eu des types qui t'ont réclamée, mais il voulait t'y amener en douceur, y aller mollo. Quand j'ai vu à quel point tu lui plaisais, j'ai pensé qu'il changerait peut-être d'avis et t'épargnerait. Mais c'est fichu, maintenant : tu vas devoir te plier à ce qui était prévu. Il ne va plus tarder à t'amener des clients. Dès la semaine prochaine.

– Des clients ? »

Un haut-le-cœur m'a saisie. J'avais à coup sûr mal compris.

« À l'entendre, une fille comme toi, ça vaut de l'or. Je lui ai conseillé de te laisser le temps de te retaper, mais il ne compte pas t'en accorder beaucoup.

– Pas question ! »

Elle a baissé les yeux. « Il a les moyens de vaincre ta résistance.

– Tu pourrais m'aider. Ransome, s'il te plaît ! Tu pourrais m'aider à fuir.

– Navrée. Je... je ne peux pas grand-chose pour toi. J'ai besoin de ce boulot, d'un endroit où vivre, et je n'ai rien d'autre. »

Je comprenais mieux, à présent, qu'elle n'ait pas plus cherché à lier connaissance avec moi. Elle avait partagé avec moi ses repas, mais en gardant ses distances, évitant de son mieux de se mêler de mon sort. Parce qu'elle savait ce qui me pendait au nez. Un afflux massif de larmes refoulées m'a inondé les joues. Elle a pressé un mouchoir au creux de ma main, le maintien raide, pendant que je pleurais et me mouchais.

« Une autre fille est venue, avant toi. Plus jeune, parlant à peine notre langue. Farouche comme un chat de gouttière. Il l'a gardée à la ferme : il ne pouvait pas courir le risque qu'on la voie au restau. Elle n'est pas restée longtemps : elle ne voulait pas y mettre du sien, et un type a fini par l'emmener. »

Ransome s'est essuyé le nez du dos de la main.

« Va falloir que tu lui obéisses, que tu lui montres que tu sais te tenir et que tu fasses ce qu'on te dit. Mieux vaut ne pas l'inciter à te faire partir : il en a déjà l'intention, figure-toi. Il en parle même, tu sais ? À l'entendre, il compte t'éloigner avant le retour de Carl. Faut que tu l'amènes à changer d'avis, qu'il t'autorise à rester. Il y a pire, tu sais ? Le type qui l'a emmenée, l'autre fille... Il y a pire, je t'assure. Ici, ce n'est pas le pire. »

J'ai tenté de mesurer ce qu'impliquaient ses paroles. Au moment de se lever pour partir, elle a conclu, un ton plus bas :

« Ce ne serait pas très malin de ta part de t'enfuir maintenant. Il s'y attend. Mieux vaut prendre ton mal en patience. »

Je me suis figuré des pièges dans les bois, des hommes armés, accompagnés de chiens. Qui sait ce qu'il me réservait ?

Une fois Ransome partie, j'ai ouvert le sac. Des spaghettis en boîte. Des pommes. Et un pichet de son thé. Je l'ai aussitôt bu. Une autre semaine emprisonnée ici et ensuite... Crete se servirait de moi à sa guise. Ransome avait laissé entendre qu'une occasion de m'enfuir se présenterait à condition de me montrer digne de confiance et pleine de bonne volonté. Qui sait combien de temps ça prendrait ? Peut-être que Ransome disait vrai et qu'il y avait pire. D'un autre côté, j'ai repensé à l'agression de Crete et me suis imaginé revivre la même honte, la même peur, le même dégoût et la même rage au quotidien, face à d'autres hommes. Pire ? Mais à quel point ?

Je me sentais en état de choc : consciente de ce qui allait m'arriver sans pour autant y croire tout à fait. Des jours ont passé. Mes ecchymoses et mes égratignures se sont estompées. Mais pas la morsure. Je l'avais badigeonnée de la pommade jaune poisseuse de Ransome, mais elle continuait à m'élancer, enfler et suinter du pus. La température au garage devenait suffocante. Je n'en pouvais plus de fatigue. L'ampoule s'est mise à grésiller. Comme je ne voulais pas la voir griller, je me suis roulée en boule sur l'édredon et me suis endormie.

Lucy

« Pas question que je te laisse aller seule chez la mère Stoddard », a déclaré Daniel, un soir que je l'aidais à ranger les canoës, après le travail.

Son ton d'autorité m'a couru sur les nerfs. Pour être honnête, j'avais envie qu'il vienne avec moi, mais ça ne me plaisait pas qu'il décrète tout à coup ce que j'étais en droit de faire ou pas. Ça me donnait envie de le contrarier exprès. Je n'appréhendais pas d'aller voir Doris Stoddard seule, malgré les types qui traînaient parfois aux alentours de son mobile home. La plupart nous connaissaient, moi et mon oncle Crete : ça leur couperait l'envie de m'embêter. S'ils ne me prenaient pas pour une sorcière, ils craindraient que Crete ne leur fiche une raclée.

« Je croyais qu'on était de mèche, sur ce coup-là. Tu n'as pas besoin que quelqu'un te conduise ? » a insisté Daniel. Tu vas être chargée, avec ton gros carton...

– Je pourrais demander à Bess.

– Et si ça se passe mal, comment elle te défendra ?

– Je n'ai pas besoin qu'on me défende. Je vais rendre visite à la mère d'une amie. C'est simple comme bonjour, non ?

– À la mère de ton amie assassinée, tu veux dire. Pour la débarrasser d'un fantôme. Tu as raison : rien de plus simple. »

Ça me vexait qu'il m'arrache un sourire malgré moi quand la moutarde me montait au nez.

« Et toi, comment tu comptes me défendre ? En neutralisant les méchants par la seule force de ton sourire enjôleur ? »

Je n'ai pas eu le temps de dire « ouf ! » qu'il m'a tordu les bras dans le dos pour me coincer entre le hangar à bateaux et son corps. J'ai senti les muscles de son torse se raidir et eu droit à un sourire

espiègle.

« Tu as devant toi le champion de lutte du district, section junior. »

Il a relâché son étreinte sans prévenir. Le souvenir de sa peau contre la mienne a un peu tardé à se dissiper. À force de désirer ce que je ne devais pas, il m'est venu des papillons dans le ventre.

« Frimeur !

– Excuse-moi. Je n'emploie la force qu'en cas de nécessité. D'habitude, mon sourire enjôleur suffit.

– Ça va, j'ai conclu en levant les yeux au ciel. Tu n'as qu'à m'accompagner. »

On est arrivés au mobile home au crépuscule. Doris nous a ouvert, vêtue de la même robe d'intérieur que la dernière fois. Une cigarette tremblait entre ses doigts.

« Ça y est ? » elle a demandé.

Je lui ai montré le carton. « Tout est là. » J'avais bien lu les instructions détaillées de Sarah. Je doutais un peu qu'elles réussissent à chasser les esprits du mobile home, mais peut-être qu'elles suffiraient à en persuader Doris. J'ai demandé à Daniel s'il y croyait. D'un haussement d'épaules, il m'a répondu qu'en tout cas, ça ne ferait de mal à personne.

On a commencé par former un cercle à trois en se tenant par la main, le temps que je récite la bénédiction de Sarah mot pour mot. J'ai ensuite fait brûler un bouquet de sauge dont la fumée devait en principe purifier le mobile home, à mesure que je passais d'une pièce à l'autre en récitant des prières. La chambre empoussiérée de Cheri sentait le renfermé. La lumière ne fonctionnait plus et il ne restait plus de draps au matelas posé à même le sol. J'ai placé dans chaque coin des oranges des Osages vertes et ridées. Si je me rappelais bien, d'après Birdie, les oranges des Osages éloignent les araignées, pas les fantômes. Mais bon, peut-être qu'elles ont de l'effet sur toutes les créatures nuisibles.

Après le rituel de la sauge, on devait en principe se sentir soulagés par le départ des esprits libérés. Pourtant, la pesante atmosphère du mobile home ne m'a pas paru allégée. Les instructions de Sarah ne prévoyaient rien pour le cas où, selon moi, ça ne marchait pas. J'ai pris le bocal de sel et de feuilles broyées afin de passer à la suite. Cette partie-là du rituel visait à empêcher les esprits de revenir. Ils ne

devaient plus reconnaître leur lieu de vie sur terre : devenu inhospitalier, celui-ci était censé ne plus les attirer loin de la lumière. Pour autant qu'on y croie, la facilité avec laquelle on peut détacher quelqu'un de tout ce qu'il a connu jusque-là est à la fois navrante et cruelle. On a fait le tour du mobile home en répandant sur la terre le mélange de sel et d'herbes, répétant les mêmes bénédictions que tout à l'heure. On a fini par allumer des chandelles et on est revenus sur nos pas en versant leur cire sur le sel, jusqu'à l'entrée du mobile home, où on a soufflé sur leur flamme.

Daniel et moi, on a suivi Doris à l'intérieur. Une brise ondoiyante soulevait les rideaux en emportant avec elle la fumée de la sauge.

« Vous sentez ? elle a demandé, les paumes tournées vers le ciel, promenant les yeux autour d'elle. Enfin, je respire ! »

Je ne sentais rien, mais j'ai hoché la tête et tout remballé dans le carton. Doris s'est laissée tomber sur un fauteuil inclinable et je me suis juchée sur l'accoudoir d'un canapé en loques dont j'ai supposé aux poils et à l'odeur que c'était celui du chien. Daniel s'est adossé au mur.

« Reste encore un truc pour être sûr que ça marche, il a déclaré. On en aura terminé une fois que vous aurez dit à Lucy ce qu'elle veut savoir.

– Cheri, j'ai insisté. Elle avait de nouvelles fréquentations au moment où elle a disparu ? »

Doris a reniflé. « Parce que tu crois qu'elle avait d'autres amis que toi ?

– J'ai pensé que, peut-être, un des types... ? »

Elle a plissé les yeux, à moitié pliée sur son siège. Le tissu de sa robe baillait entre les boutons-pression, dévoilant des pans de sa chair.

« Écoute, je vois bien que tu cherches à tout me coller sur le dos, mais si tu savais ! C'est elle qui a tout fichu en l'air. Moi, j'ai fait ce que j'ai pu. J'ai dû m'occuper de trois gamins, sans compter celui que ma sœur m'a laissé sur les bras quand elle en a pris pour cinq ans à Chillicothe. En ce temps-là, toute la sainte journée, je cousais des uniformes à l'usine de Mountain Home et, le soir, je me tapais encore le ménage à la maison de retraite. Résultat : il n'y avait pas toujours quelqu'un pour surveiller les petits. Des fois, je les confiais à mon aîné, Joey, un bon gamin, responsable. Il se débrouillait bien. Un soir, il a mis des nouilles à cuire pour le dîner et Cheri – pas moyen de lui faire entrer quoi que ce soit dans le crâne, à celle-là, on a eu beau lui dire qu'en touchant à la gazinière elle se brûlerait, il a fallu qu'elle y mette la main –, v'là qu'elle t'attrape la casserole par la poignée et

qu'elle renverse l'eau bouillante sur Joey. Pour le brûler, ça, elle l'a brûlé. Lui, en revanche, l'a repoussée au dernier moment, et elle n'a rien eu. Pas une marque. En rentrant, j'ai mis de la pommade à Joey, mais ça n'a pas suffi : ses cloques ont fini par prendre un sale aspect. Je l'ai emmené chez la guérisseuse, un jour que, pour une fois, je ne travaillais pas. Elle m'a envoyé illico chez le médecin. J'ai fait comme elle a dit, je suis allée en ville, au médecin, mais on m'a quand même retiré la garde de mes enfants. Pour les placer en famille d'accueil, comme s'ils allaient être mieux traités chez des étrangers. Et Cheri, figure-toi, on me l'a ramenée. La cause de tous nos soucis ! Soi-disant qu'il lui fallait plus d'attention qu'aux autres, et que, comme elle était encore petite, elle n'arrêtait pas de réclamer sa maman. Et que je devrais mieux m'en sortir, avec une seule gamine. Moi, je vais te dire pourquoi ils me l'ont ramenée : ils n'en étaient pas maîtres. Toujours à répéter les mêmes questions idiotes, et les mêmes bêtises, à faire pipi dans sa culotte et se pavaner comme si de rien n'était.

« Il a fallu que je travaille à domicile pour m'occuper d'elle. Personne d'autre n'en voulait. Depuis ce qui s'était passé, ça se savait que c'était une plaie, cette gosse. J'ai dû renoncer à mes droits sur mes autres enfants. Plus moyen de m'occuper d'eux. Curtis ? Il s'est fait adopter, mignon comme il était ! Mais Joey, avec ses cicatrices... Personne n'a voulu de lui. Il m'écrivait des lettres, où il me suppliait de revenir, mais maintenant, il ne m'écrit plus. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. »

Doris s'est frotté les yeux.

« Je suis désolée... »

Elle a continué son histoire sans paraître m'entendre.

« Cheri se fourrait toujours dans mes jambes quand j'avais du pain sur la planche. Elle rappliquait quand il ne fallait pas et restait là à me regarder. À dix ans, elle a attrapé une poitrine du tonnerre sans que ça lui vienne à l'esprit de se mettre un soutien-gorge. Mince ! elle l'a cherché, qu'on lui tourne autour. Ça lui plaisait, j'aime autant te le dire. Elle montait sur les genoux de ceux qui attendaient pour leur montrer ses dessins, des trucs d'attardée, en bâtons d'allumettes. »

J'ai songé à M. Girardi, à l'air ravi de Cheri quand il la soutenait en classe, prenant son travail au sérieux. Elle aurait fait n'importe quoi pour attirer l'attention sur elle, dans le bon sens ou non.

« Elle ne parlait de personne en particulier ? Avec qui elle aurait voulu s'enfuir ?

– Difficile à dire. Elle parlait à tort et à travers. Surtout de son prof de dessin. C'est ce que j'ai dit aux flics.

– Qu'est-ce que vous ne leur avez pas dit ? » a demandé Daniel.

J'avais presque oublié sa présence.

« Hé ! Je ne balance personne, moi. Et je n'ai aucune preuve de quoi que ce soit.

– Ma mère est capable de faire apparaître des revenants. Cheri ne dirait peut-être pas non à un peu de compagnie ? »

Doris s'est tournée vers Daniel, les traits durcis. De la crainte se lisait dans son regard. Elle avait goûté à la liberté en l'absence de Cheri et voulait à tous les coups continuer à en profiter.

« Il y a bien un type..., elle a fini par admettre, s'adressant à moi. Une tête de nœud, mais gentil avec elle. Il venait exprès à l'heure où elle rentrait de l'école. Mais il ne lui a jamais rien fait. Ils s'asseyaient sur le perron pour causer, c'est tout. Après coup, je me suis dit que c'était justement ça, le plus bizarre – qu'il ne lui faisait rien.

– Comment il s'appelait ? »

Elle a ri. « Je ne connais pas son vrai nom. Il n'est pas d'ici. Il roule en mini camping-car, c'est tout ce que je sais.

– Il n'était pas là, l'autre jour, quand on est passés ? » a demandé Daniel.

Doris a baissé les yeux.

« Peut-être bien. »

Daniel et moi, on a échangé un regard. Elle ne voulait pas nous en dire trop : juste assez pour s'assurer que le spectre de Cheri ne reviendrait pas. Comme elle n'ajoutait rien, je me suis levée. « Merci, j'ai conclu.

– Faites ce qu'il faut pour qu'elle ne revienne pas et allez-vous-en. Laissez-moi tranquille. »

« Pauvre Cheri, a dit Daniel, de retour à sa camionnette. Grandir avec une mère pareille...

– C'est pire encore que de ne pas en avoir. Qu'est-ce qu'on est censés faire, là ? Je n'ai rien vu de plus dans les instructions de Sarah. »

Il a haussé les épaules.

« Si on se met en tête qu'on vit dans une maison hantée, alors elle

l'est. Et ça marche aussi dans l'autre sens. Peu importe, tant qu'elle y croit. »

II

Ransome

Ransome se rendait tout de suite compte quand une plaie s'infectait. Du temps où, petite fille, elle habitait sur la crête de la colline, son chien Beans avait affronté un coyote et eu le dessus. Bagarreux, il veillait sur les poulets comme un vrai chien de garde, comme s'il avait ça dans le sang, et d'ailleurs, ça se pouvait bien – bâtard, il provenait d'un croisement entre une demi-douzaine de races au bas mot. Le coyote a dû regretter d'avoir mordu Beans, si tant est qu'il ait regretté quoi que ce soit depuis le fond de la marmite, mais pas autant que Ransome. Beans avait beau se dévisser le cou, il n'arrivait pas à lécher sa plaie en haut de sa cuisse arrière. Ransome et sa sœur l'ont nettoyée soir après soir avant qu'il ne bondisse sur leur lit où il passait la nuit, mais un linge humide n'a pas les propriétés curatives de la salive, sans compter qu'au matin Beans allait se rouler dans la gadoue, comme tout bon chien qui se respecte.

Sa morsure a fini par suppurer et Beans est tombé malade. Le museau couvert de pustules, il s'est mis à dormir sur la dalle de pierre derrière le saloir, au frais, à l'ombre, toute la journée, les flancs frissonnant, le souffle court. La mère de Ransome ne raffolait pas précisément des animaux qui ne se mangent pas. À l'entendre, à la mort de Beans, un autre corniaud viendrait abuser de leur hospitalité à sa place. Mais à force d'insister, Ransome a convaincu son père de faire venir Birdie Snow. Au service, à l'époque, d'un vétérinaire de campagne, elle accouchait des bêtes plus souvent que des femmes. Elle a préparé à Beans un cataplasme pour soulager sa douleur et l'aider à surmonter l'infection, mais selon elle, il lui faudrait peut-être quand même un antibiotique. Le père de Ransome lui a remis une poule naine en échange des médicaments. Un marché pas tout à fait équitable, que Birdie a malgré tout accepté, s'en tenant pour quitte.

Beans a repris du poil de la bête. Assez vite, il a recommencé à chaparder du porc salé en cuisine. Mais la morsure d'un homme, ce n'est pas celle d'un coyote. On pourrait la croire plus saine et pourtant

non, une morsure d'homme, c'est du venin. Du poison. Peut-être parce qu'un homme doit réfléchir avant de mordre, le vouloir. Le poison réside dans l'intention. Ransome a pressenti dès le début que Lila ne s'en remettrait pas, bien qu'elle ait tenté de se persuader du contraire. Elle a enduit la plaie de la pommade à Birdie, connue pour guérir à peu près tout.

Après sa dernière visite à Lila, Ransome a gravi la colline à pied. Elle n'en dormait plus, de la savoir dans le garage, à guetter la suite des événements dans la pénombre. Elle a repensé à l'autre gamine, la sauvageonne, que Crete avait envoyée Dieu sait où. Encore une gosse, et le diable au corps, comme aurait dit son père. Celle-là, pas une seule fois elle n'a baissé la garde, pas une seule fois elle n'a obéi à Crete. N'empêche que Ransome l'entendait pleurer la nuit, à gros sanglots, la respiration entravée par son nez qui coulait. Son départ avait ôté un poids à Ransome, qui aimait mieux ne pas savoir où elle avait échoué. Elle pensait que Crete avait depuis renoncé à ce genre de négoce, au commerce des filles : il avait dû perdre de l'argent à cause de la première, or s'il y avait bien quelque chose qu'il n'aimait pas, c'était ça.

Ensuite, Lila était arrivée, et Ransome tentait de se convaincre que c'était différent, cette fois, qu'elle était venue à la ferme de son plein gré. On avait du mal à imaginer une fille aussi mignonne obligée de se vendre. À Henbane, en principe, avec son physique, elle aurait épousé le fils du concessionnaire de voitures. Ransome s'attendait à ce qu'elle s'habille comme une pute et passe son temps à se limer les ongles pendant que Crete racolait des clients, mais non, pas du tout. Lila s'intéressait vraiment à la ferme, comme si elle se croyait venue là pour y travailler. Et mince ! Peut-être bien que c'était le cas, qu'elle ne voulait pas admettre dans quel sac de nœuds elle s'était fourrée.

Ransome se demandait par quel concours de circonstances Lila avait pu échouer dans un trou pareil, mais elle ne lui a pas posé de question. Elle était attachante, cette petite, comme si elle refusait malgré tout de baisser les bras. Des fois, en plein champ, elle levait la tête au ciel, un petit sourire aux lèvres, et Ransome se rappelait qu'avec sa sœur, elle jouait entre les épis de maïs, petite fille, contente de courir au grand air, s'en fichant pas mal du reste. Elle se demandait si Lila ressentait la même chose. Ransome avait malgré tout gardé ses distances et laissé les ennuis surgir. Elle avait moins pris soin de Lila que de son corniaud. D'un autre côté, elle avait besoin d'un logement et d'un salaire, et imaginait mal la réaction de Crete au cas où elle le contrarierait. Elle a fini par se dire que Lila s'habituerait à son nouveau boulot, ou qu'elle disparaîtrait Dieu sait où, et dans un cas comme dans l'autre, ce ne serait plus son problème.

Le dernier soir, celui avant la venue du premier client, elle a trouvé Lila au lit en sueur, les draps trempés, brûlante de fièvre. Lila n'a pas réagi quand Ransome a soulevé sa chemise. De la morsure partaient en étoile des lignes rouges. Impossible de nier que s'était déclarée une infection susceptible d'entraîner la mort de Lila, faute de soins. Or il n'était pas question que Lila meure. Le boulot de Ransome consistait entre autres à veiller sur le patrimoine de Crete, qui lui avait bien dit que Lila représentait une mine d'or. Ransome a donc prévenu Crete par téléphone, un peu avant minuit, qu'il fallait un médecin à Lila. Un silence s'est installé, le temps qu'il réfléchisse aux paramètres de l'équation. Ça ne lui a pas pris longtemps. Certains considéraient Crete comme un sans-cœur, mais Ransome savait qu'il n'avait pas que de mauvais côtés. Il a promis de s'en occuper avant toute chose.

Le lendemain matin, Ransome est sortie désherber avant que le soleil ne cogne trop fort. Au bout d'un moment, une camionnette est venue stationner devant le garage. Elle a plissé les yeux pour voir si c'était Crete ou le médecin. Ni l'un ni l'autre : Joe Bill Sump et sa vieille Dodge bicolore. Ransome s'est épongé le front avec son mouchoir avant de traverser le champ au pas de course pour voir ce qu'il voulait. Même s'il avait rendez-vous, il devrait patienter un peu. Ça l'aurait étonnée que Lila le laisse approcher, à moins qu'on ne lui donne des sédatifs. Et Ransome n'allait certainement pas s'y risquer, au vu de son état.

« J'ai besoin que tu m'ouvres, lui a expliqué Joe Bill, crachant du jus de chique à ses pieds. Crete a dit qu'il lui fallait une mise en train, à la petite. Je comptais m'en charger avant d'aller bosser.

– Va falloir que tu reviennes. Elle est mal en point, là.

– J'ai déjà payé. Laisse-moi entrer ou... Gare à toi !

– Attends que j'appelle Crete, a dit Ransome, sur le point de rebrousser chemin. Histoire de m'assurer qu'il n'y voit pas d'objection. »

Joe Bill a tiré sur un pan de son chemisier dans l'intention de récupérer la clé dans sa poche.

« Hé ! »

Un bruit de pas précipités sur le gravier. Joe Bill a bousculé Ransome, qui a manqué de peu se ramasser.

« Qu'est-ce qui se passe ici ? »

Carl venait de débouler des bois. Elle ne l'attendait pas avant plusieurs semaines. Il a saisi Joe Bill par sa chemise mais c'était Ransome qu'il observait.

« Ça va ? »

La question l'a prise de court. Des mensonges ont tout à coup jailli de sa bouche comme de l'eau d'une source : en abondance et avec le plus grand naturel.

« Il a perdu la boule. C'est après Lila qu'il en a. Il s'en est déjà pris à elle. Il a fallu la mettre sous clé pour sa sécurité. Crete est parti chercher un médecin.

– Un médecin ? Elle va bien ?

– Elle ment, cette salope », a érupté Joe Bill, s'arrachant à la poigne de Carl.

Ransome s'est mordu la lèvre en secouant la tête. La mine de Carl s'est assombrie. À cet instant précis, on aurait dit le portrait craché de son frère. Il a fait volte-face et poussé Joe Bill contre le mur. « Je t'avais dit de lui fiche la paix, il a grommelé.

– Je suis dans mon droit, a rétorqué Joe Bill, qui l'a poussé à son tour. Si tu veux te la taper, tu n'as qu'à faire la queue, comme tout le monde. »

Ce qui a suivi s'est passé si vite que tout s'est confondu dans l'esprit de Ransome. Une seule chose lui a paru claire : le crac ! du crâne de Joe Bill quand il a heurté le garage sous l'impulsion de Carl. À leurs pieds s'étendait à présent un cadavre disloqué. Le résultat d'un accident. En se campant un peu plus loin, Joe Bill aurait évité à sa tête de valdinguer contre le mur du garage avec une telle force – ou même de valdinguer tout court. Et en faisant moins le con, il ne se serait pas fait cogner, pour commencer. Ransome se rendait bien compte qu'elle aussi avait sa part de responsabilité. Sans ses mensonges, Joe Bill vivrait encore. La suite des événements avait découlé de cette porte ouverte par sa faute sur un avenir jusque-là inconsistent. Ses mensonges avaient toutefois mieux valu pour tous. Pour tous hormis Joe Bill, encore qu'on ne puisse pas dire qu'il lui manquerait.

Après ça, Ransome a dû se dépêcher d'arrondir les angles. Elle a envoyé Carl chercher sa camionnette – il avait parcouru les bois à pied pour faire la surprise à Lila – puis elle a couru appeler Crete. Elle lui a raconté l'altercation entre Joe Bill et Carl, surgi à l'improviste, son propre mouvement de panique, qui l'a poussée à tout coller sur le dos de Sump, faute de mieux. Puis elle a lâché qu'il fallait se débarrasser de Joe Bill et que Carl était trop préoccupé par Lila pour s'en charger. Crete a gardé le silence un court instant avant d'annoncer d'un ton égal à Ransome qu'il retiendrait sur son salaire les cent dollars que Joe Bill n'allait plus lui verser, maintenant qu'il était mort, encore qu'elle eût bien fait de vérifier s'il avait payé d'avance. (Non, en fait.) Elle n'a

pas trouvé ça juste mais l'a bouclée. Elle pouvait déjà s'estimer heureuse qu'il ne lui en coûte pas plus. Crete lui a confié un message pour Carl – il s'occuperait lui-même de Joe Bill, et Carl lui revaudrait ça –, puis il a conclu que tout était fichu, maintenant : autant laisser filer Lila, mais en s'assurant qu'elle la bouclerait, sinon Ransome se retrouverait à la rue et gare à ses fesses.

Ransome a foncé au garage alors que ses jambes menaçaient de se dérober sous elle. Puis elle a réveillé Lila en la secouant. La petite était dans les vapes. Ransome lui a pris la tête entre les mains, le temps de lui expliquer que, si elle voulait filer, c'était maintenant ou jamais, et qu'elle devait se tenir à carreau, sinon toutes les calamités de la terre leur pleuvraient dessus et, si par chance elles n'en crevaient pas, elles se retrouveraient enchaînées dans une cave à sucer des bites de péquenauds tout le temps que se prolongerait leur vie de merde. Ransome n'était pas certaine de ce qui les attendait mais elle ne voulait sûrement pas en arriver là.

« Il te laisse filer, mais ne te crois pas libre pour autant. Ne dis rien à Carl, ni à personne. Sinon, il va te liquider, compris ? Tu m'entends ? » Ransome a crié sous le nez de Lila en guettant un signe de compréhension de sa part et Lila a cligné des yeux et hoché la tête entre les mains de Ransome. Elle lui a fait signe que « Oui, d'accord », et Ransome l'a serrée contre elle, lui a donné une accolade désespérée, sous le coup de la panique, soulagée d'avoir tenu bon ces premières minutes abominables où le ciel aurait pu lui tomber sur la tête.

Une fois Lila partie chez Carl pour se laisser examiner par Birdie Snow, et une fois Joe Bill plié en deux à l'intérieur d'un sac, à l'arrière de sa Dodge que Crete comptait conduire Dieu sait où, Ransome est partie nager à son point d'eau habituel. Dissimulé entre les cèdres. Alimenté par une source profonde. En sous-vêtements, les cheveux détachés, elle s'est immergée dans l'eau glacée où elle est restée aussi longtemps qu'elle a pu. Le froid qui ralentissait ses mouvements a fini par l'obliger à regagner la surface. De retour au soleil, rien n'avait changé. Ransome était toujours la même, certainement pas meilleure. Elle n'aurait su expliquer pourquoi elle s'attendait à autre chose : elle n'allait tout de même pas changer de peau. Elle s'est rhabillée sans même se sécher et s'est essoré les cheveux avant de retourner au travail. Ses articulations l'ont élancée pendant que le froid se dissipait. Assez vite, elle a recommencé à transpirer.

Il n'a pas fallu longtemps pour que la disparition de Joe Bill donne lieu à des racontars. Son ex-femme n'admettait pas qu'il ait disparu par pur hasard deux jours avant le versement de sa pension alimentaire. En plus, personne n'avait revu sa camionnette. Inutile de

se demander ce qui s'était passé. Malgré tout, des amis à lui ont mentionné Lila : il comptait passer la voir, le jour où on a perdu sa trace. L'adjoint du shérif, Swicegood, a coincé Ransome, un samedi, au rayon céréales de l'épicerie Ralls, et lui a demandé si elle avait vu Joe Bill à la ferme, ce fameux jour. Angie Petree a marqué un temps d'arrêt auprès des paquets de riz soufflé, la tête inclinée, l'oreille tendue. Au stand boucherie, Junior Ralls les a observés, la main sur le jambon qu'il n'a pourtant pas cessé de débiter à la trancheuse. Ransome a dit à Swicegood qu'elle avait travaillé dans les champs avec Lila comme n'importe quel autre jour. Et qu'elle n'avait rien remarqué.

« Ah bon ? il a relevé d'un air méfiant. Rien du tout de la journée ? Absolument rien n'a retenu votre attention ?

– C'est possible que j'aie vu un serpent, tapi dans l'herbe. Mais quand j'ai regardé de plus près, il n'était déjà plus là. »

Angie Petree a hoché la tête d'un air pas dupe et Swicegood s'est éloigné à contrecœur.

J'ai passé la fête de l'indépendance à travailler : le 4 juillet a été un jour d'affluence chez Dane. La rivière grouillait de monde, des gens du coin aussi bien que de l'extérieur. À ce moment-là, papa travaillait sur le chantier d'un nouvel hypermarché à Branson, mais il est revenu pour le pont, histoire de s'assurer que je serais de retour à la maison avant que les pochtrons ne se mettent à lancer des feux d'artifice. Bess est venue me tenir compagnie. Mon père nous a filé un sachet de serpenteaux et de feux japonais acheté sur le bord de la route. On a fait partir nos feux de gosses depuis les marches du perron alors que le crépitement d'installations plus sophistiquées retentissait en sourdine dans les collines alentour.

Dès le 5 juillet, papa est retourné travailler. Après son départ, je me suis installée sous l'avancée du toit avec mon journal intime, le regard attaché aux herbes hautes des prés qu'agitait la brise, de l'autre côté de la route. Je réfléchissais à une nouvelle liste : « Ceux qui ont connu ma mère. » Papa, Crete, Gabby, Birdie, Ray Walker, Ransome Crowley, Sarah Cole. Pas grand-chose à se mettre sous la dent, vu que j'avais déjà cuisiné Sarah, que mon père et Crete ne me parlaient pas beaucoup de ma mère – et que j'avais déjà exploité tout ce que Gabby et Birdie étaient prêtes à me confier, jusqu'à ses chansons et plats préférés, dont j'avais d'ailleurs dressé la liste sous le titre « Ce que je sais de ma mère ». Des ratures surchargeaient le bas de la page. De retour de chez Sarah, j'avais noté que Lila ne voulait pas de moi, avant de me raviser à coups de biffures.

Je pouvais toujours m'adresser à Birdie, mais elle me répétait à chaque fois les mêmes histoires, dont sa préférée, sur ma naissance. Comme quoi maman avait maudit la terre entière à pleins poumons pendant tout l'accouchement, et insistant pour nettoyer par terre entre les contractions. Comme quoi un cri inhumain lui a échappé quand Birdie m'a enfin mise au monde, la tête tournée vers le ciel, avant de me poser encore humide et vagissante contre sa poitrine. Maman s'est

alors mise à rire, parce qu'elle venait de remporter son pari avec papa : j'étais une fille, et ça lui donnait le droit de choisir mon prénom. Lucy, en hommage à sa grand-mère Lucille.

Une autre anecdote dont raffolait Birdie concernait les boulettes à l'écureuil que ma mère lui a un beau jour apportées sans crier gare – le mets le plus savoureux que Birdie ait jamais goûté. Elle a essayé de m'apprendre à en préparer à partir de la recette manuscrite de ma mère, sans succès. J'ai fini par renoncer, vu que mon père refuse par principe d'y toucher.

Je ne savais pas si Ray Walker avait bien connu ma mère en dehors de son mariage où il lui a servi de témoin, mais en tout cas, ce serait facile de le contacter à son cabinet du siège du comté. Restait Ransome. Elle avait travaillé avec ma mère à la ferme de Crete. Depuis, elle avait dû prendre sa retraite, il y a quelques années de ça, à cause de son emphysème. Je l'avais vue des tas de fois, de loin, en voiture avec papa : une silhouette courbée en plein champ. Jusqu'ici, je n'avais encore échangé avec elle que peu de mots. Je savais malgré tout qu'elle vivait à présent dans le comté de Hovell, dans la même maison de retraite où ma Grand-maman Dane avait fini ses jours.

Après une longue explication sur la marche à suivre au cas où sa camionnette ne démarrerait pas, Daniel me l'a prêtée pour aller rendre visite à Ransome au Centre de soins Bellevue. On ne voyait pourtant rien de particulier de ce centre, même pas la rivière. Un bâtiment en fer à cheval beigeasse au toit plat encadrait une cour de graviers entre lesquels poussaient des soucis en pots et des touffes d'herbe desséchée. Papa affirmait m'y avoir emmenée dire bonjour à Mémé Dane un peu avant sa mort, mais j'étais trop jeune pour m'en souvenir.

La porte d'entrée s'ouvrait sur une salle commune mal éclairée où les fauteuils roulants des pensionnaires stationnaient trop près du téléviseur. Ransome se tenait le dos collé au mur, sur un siège pliable, accoudée à son déambulateur. Des balles de tennis y remplaçaient les embouts pour le rendre plus facile à pousser et une bouteille d'oxygène y était fixée à un panier. Ransome n'approchait que les soixante-dix ans, mais on aurait dit une antiquité : fripée comme une momie dans son édredon en vieilles nippes. Malgré les tubes qui lui apportaient de l'oxygène par les narines, elle maintenait grande ouverte sa bouche aux coins tombants pour aspirer l'air à pleins poumons. En me voyant, elle a écarquillé les yeux et sa poitrine s'est agitée comme celle d'un cheval apeuré.

« J'ai encore toute ma tête, elle m'a assuré d'une voix rauque, alors que je m'asseyais à côté d'elle. C'est juste mon corps qui me lâche. Je n'ai pas perdu la boule. On m'a prévenue que tu allais venir. C'est comme ça que j'ai compris que ce n'était pas elle que j'avais en face de moi. Tu n'es pas une revenante mais sa gamine. »

J'ai hoché la tête, m'efforçant de sourire face à son corps ravagé.

« Je m'appelle Lucy. »

Tout en me détaillant, elle a tendu la main vers moi avant de se rétracter, comme si elle désirait me toucher mais craignait une morsure.

« Tu te souviens de moi ? » m'a demandé Ransome.

Un interminable rôle ponctuait ses moindres phrases.

« T'es venue à la ferme, une ou deux fois, quand t'étais petite. Je t'ai baladée dans la brouette. Je t'ai même donné des fraises à manger. »

– Non, navrée. »

Ses épaules se sont affaissées. « Bah. C'est normal. T'étais petite. Qu'est-ce qui t'amène, dis-moi ?

– Vous avez travaillé avec ma mère, j'ai commencé.

– Ouai. Du jour où elle a débarqué jusqu'à ce qu'elle s'installe chez ton père. Après, elle a laissé tomber. Elle n'en avait plus besoin, j'imagine.

– Comment elle était ?

– Jolie, ça tu le sais, et futée. Et dure à la tâche. Même si elle rêvassait pas mal. Le nez en l'air pendant qu'elle désherbait. Fallait faire gaffe à ce qu'elle n'arrache pas aussi les carottes.

– Elle ne vous a jamais parlé de ce qu'elle avait ressenti, en arrivant ici, loin de chez elle ? De ce que lui inspirait son travail ou sa rencontre avec mon père ? »

Ransome a remué. « Elle ne parlait pas d'où elle venait. Ça n'avait pas l'air de lui manquer. En fait, on ne parlait pas beaucoup, en dehors du boulot.

– Oh. »

Je me suis efforcée de masquer ma déception. Ransome faisait partie du petit nombre de ceux qui avaient été proches de ma mère, or ce qu'elle me disait là, je le savais déjà.

« Elle n'a jamais parlé d'un garçon qu'elle aurait connu avant ? Ou

même ici ? Personne à part mon père ? »

Les yeux de Ransome ont larmoyé et un sifflement a entravé sa respiration.

« Comme je t'ai dit : elle ne parlait pas d'où elle venait. »

Elle a tripoté les brins de laine de son édreton.

« Et d'abord, pourquoi tu poses tant de questions, après tout ce temps ?

– C'était ma mère, et je n'ai pas eu l'occasion de la connaître. J'espérais en découvrir un peu plus sur elle, me former une idée de sa vie. J'aimerais comprendre pourquoi elle est partie. Vous ne sauriez rien qui puisse m'aider ? »

Elle m'a dévisagée pendant un long moment de gêne, remuant les lèvres comme un poisson. « Ça fait un bail, maintenant, que j'ai de l'emphysème, même si ça n'a vraiment empiré qu'à mon arrivée ici. Avant, j'arrivais encore à m'occuper du jardin, à remplir les mangeoires à oiseaux-mouches. Je pouvais encore fumer, aussi, même si le médecin me l'interdisait. Maintenant, chaque matin, quand l'infirmière vient, je lui dis : si vous ne voulez pas me donner de cigarette, donnez-moi au moins un couteau, que je me tranche la gorge. Eh ben non. La clope ou le couteau. Je n'en ai plus pour longtemps, Dieu merci ! je n'en peux plus de moisir ici, attachée à ce déambulateur. Je ne me rappelle même plus ce que ça fait de sentir de la terre entre les doigts. Ce n'est pas une vie. Il ne risque plus de m'arriver grand-chose, si je parle. Au pire, on abrègera mes souffrances.

– À quoi vous faites allusion ?

– À des trucs dont je ne suis pas fière. D'un autre côté, j'ai tenté ce que j'ai pu pour l'aider, j'ai essayé.

– C'est bon, j'ai dit, le ventre noué. Racontez-moi juste ce qui s'est passé.

– Tu sais qu'elle travaillait pour ton oncle.

– Bien sûr. C'est même pour ça qu'elle est venue ici. Pour bosser.

– En un rien de temps, elle a épousé ton père et adieu la ferme ! Bon, Crete et Carl ont toujours été proches, mais à ce moment-là, il y a eu des frictions entre eux. À propos de ta mère.

– Comment ça ? Crete ne voulait pas que mon père l'épouse ? Ça l'a mis en rogne qu'elle renonce à travailler pour lui ?

– Un peu des deux, je dirais. Ta mère produisait un de ces effets sur

les gens : il fallait le voir pour le croire. C'était quelque chose. On aurait dit qu'elle les attirait comme un aimant. Elle donnait envie de l'approcher, de la toucher, de la renifler, de s'assurer qu'elle était bien réelle. Elle faisait un peu peur, aussi – on lui en voulait d'inspirer du désir, ou alors de ne même pas le remarquer. Ton oncle, il a tout de suite vu que c'était quelqu'un de spécial, il ne voulait pas la laisser partir comme ça. »

Si j'avais eu mon mot à dire, je ne l'aurais pas non plus laissée partir. J'ai attendu que Ransome continue. Hélas ! elle contemplait un passé invisible pour moi, des images qui n'existaient plus hormis dans sa mémoire.

« Crete s'est brouillé avec mon père à cause d'elle ? Rien de plus ? j'ai insisté.

– Elle est passée par de sales moments. Mais elle s'en est sortie. Et comment ! Un mari, un enfant, une maison. Que demander de plus ? »

Ça m'agaçait que Ransome reste autant dans le vague. « Comment ça, de sales moments ?

– Un marché a été conclu. La situation s'est tendue. Bon, j'ai dit tout ce que je pouvais décemment te dire. Le reste, il faut que je l'expie. Dans cette vie-ci et la suivante, j'imagine.

– Un marché ? Si vous savez ce qui s'est passé, pourquoi vous ne me le dites pas ? »

Elle a reporté son attention sur l'édredon, suivant du doigt une couture. Sa bouche s'est ouverte un instant, mais aucun son n'en est sorti. C'était l'une des rares personnes à pouvoir m'aider. Seulement, elle ne le voulait pas. L'envie m'a pris de me jeter à ses pieds pour l'implorer, de la secouer, toute ratatinée qu'elle était, pour lui arracher des réponses, mais à voir sa tête, j'ai compris que ça ne servirait à rien. Sa souffrance amassée dans ses yeux enfoncés se lisait dans les rides de son visage buriné. Ce qu'elle gardait enfoui en elle en se refusant à le communiquer l'empoisonnait peu à peu. Curieusement, son histoire se concluait par le bonheur de ma mère. Elle n'avait pas évoqué sa disparition. Peut-être que ce qui troublait Ransome était survenu avant et n'avait pas eu d'incidence sur la suite.

« Merci », j'ai conclu en me levant. Ses doigts déformés par l'arthrose ont effleuré mon poignet. Il lui a fallu toute une série de raclements de gorge avant d'ajouter encore :

« Elle aimait parfumer son thé à la menthe. »

J'ai souri. La menthe envahissait notre potager. J'avais voulu en arracher un peu pour planter à la place de la sauge et du thym, mais

elle repoussait à chaque fois en occupant tout l'espace disponible. Au moment d'abandonner Ransome dans ce dédale de salles sombres à l'odeur de renfermé, dont elle ne sortirait plus, je me suis quand même demandé ce qu'elle avait fait pour estimer mériter une telle pénitence.

Mon travail me maintenait occupée. Une fois Crete de retour de sa dernière escapade pour affaires, ç'a été plus fort que moi : je me suis mise à éplucher ses moindres faits et gestes, tout ce qu'il disait. J'essayais de me figurer ses rapports avec ma mère. Avait-il été amoureux d'elle en secret ? Ce n'était pas tout à fait ce que laissait entendre Ransome. Cela dit, je commençais à mettre en doute ce que je tenais jusqu'ici pour assuré. Au magasin, Crete m'a confié plus de responsabilités en rapport avec la comptabilité, la planification des tâches et l'inventaire. Le temps qu'il ne consacrait pas à la ferme, il le passait enfermé dans son bureau. Je m'étais promis d'aller inspecter en douce ses reçus de loyer, la prochaine fois que je trouverais la porte ouverte, afin de découvrir qui avait occupé le mobile home. Mais pour l'instant, l'occasion ne s'était pas encore présentée.

Comme c'était moi qui me chargeais du planning, je m'arrangeais pour que le jour de repos de Daniel coïncide avec le mien. Tant que je n'aurais pas fureté dans le bureau de Crete, notre piste la plus prometteuse pour élucider la disparition de Cheri resterait celle du type au mini camping-car, dont avait parlé Doris. Pour autant, en admettant qu'on lui mette la main dessus, je ne savais fichtre pas ce qu'on ferait de lui. Il ne s'était pas précisément montré sympa, lors de notre première rencontre. J'espérais que Jamie Petree le connaîtrait, mais ça ne m'emballait pas des masses de lui demander son aide.

À peu près tous les soirs, je discutais avec Bess au téléphone, même si on ne passait pas autant de temps ensemble que d'habitude, l'été, à cause du boulot. Elle m'a confié qu'elle sortait avec un type et voulait m'en dire plus, mais face à face, curieuse de voir ma tête quand elle m'apprendrait son nom : je n'allais pas y croire. Pourvu que son nouveau copain vaille mieux que Gage Petree, ou du moins, qu'il ne soit pas pire !

Ce que m'a dit Ransome m'a trop inquiétée pour que je me sente soulagée quand Carl m'a tirée du lit et m'a portée jusqu'à sa camionnette. J'ai plus ou moins saisi que je ne devais rien dire à Carl de ce que mijotait son frère. Ransome m'a d'ailleurs facilité la tâche en lui mentant elle-même.

Une fois chez Carl, je me suis retrouvée dans une chambre à l'étage aux murs blanchis à la chaux, meublée d'un vieux lit en fonte. Sur le plancher dansaient les rayons du soleil filtré par le feuillage des arbres devant la fenêtre. Quel bonheur de ne plus moisir dans l'obscurité, de distinguer le jour de la nuit et de garder conscience du passage du temps ! Sitôt les idées un peu plus claires, je me suis fait la réflexion que la décoration de la chambre était trop féminine pour que ce soit celle de Carl – plutôt de sa mère. Face au lit, une coiffeuse au grand miroir rond me montrait mon reflet adossé à un tas d'oreillers en plume d'oie. J'avais une tête de sorcière de conte de fées : les yeux cernés, les cheveux hirsutes, emmêlés.

Je suis restée une semaine entière au lit, bourrée de pilules par Birdie Snow, qui m'enduisait d'onguents poisseux sous le regard anxieux de Carl. Je m'attendais à ce qu'il me réclame des détails des récents événements, mais je n'ai eu droit qu'à peu de questions. Il m'a semblé que Carl craignait de me perturber s'il remettait ça sur le tapis. De mon côté, je redoutais que Crete ne s'en prenne à moi, au cas où je trahirais son secret. Bien sûr, il n'y avait pas moyen de dissimuler mes bleus ni ma morsure, mais Carl les attribuait à Sump. J'ignorais ce qu'il avait raconté à Birdie. Elle parlait peu quand elle s'occupait de moi, à part pour m'ordonner d'avalier je ne sais quoi, de relever ma chemise de nuit ou de me tenir tranquille.

Au bout d'une semaine chez Carl, mes meurtrissures ont disparu. J'ai réussi à me lever et me déplacer seule, même si ça me rendait nerveuse de quitter ma chambre ne serait-ce que pour aller aux toilettes, de l'autre côté du couloir. Carl me tenait compagnie autant

qu'il pouvait, mais il y avait quelqu'un d'autre encore que je voulais voir. Je lui ai demandé le numéro de Gabby.

Elle a paru surprise et contente de recevoir de mes nouvelles, et ça m'a mis du baume au cœur de constater que j'avais manqué à quelqu'un. Elle m'a demandé si le rythme avait ralenti à la ferme. Crete lui avait raconté que le travail aux champs ne me laissait plus le temps de servir au restau. Je n'ai pas démenti sa version des faits. Je suis même allée dans son sens en prétendant, comme convenu avec Carl, que j'avais chopé un microbe qui m'avait complètement abattue. Gabby a voulu savoir par quel concours de circonstances j'avais échoué chez Carl, et tout ce qui m'est venu à l'esprit, c'est de lui dire qu'il s'était fait du mouron pour moi. Elle n'a eu aucun mal à le croire.

Le lendemain matin, Gabby est venue me voir. Carl l'a amenée dans ma chambre. Elle s'est forcée à sourire, m'a serrée contre elle et n'a pas fait de remarque sur ma mine affreuse. On s'est assises sur mon lit, le temps qu'elle me mette au courant des derniers potins. En ville, on ne parlait plus que de Joe Bill Sump, comme quoi il avait pris le large histoire de faire la nique à son ex-femme, qui dépendait de lui pour nourrir leurs gosses. « Quel salaud ! » s'est écriée Gabby, ajoutant qu'il n'allait pas lui manquer. De sa vie, il ne lui avait pas laissé un seul pourboire. Je me suis demandé si des ragots couraient sur mon compte aussi. Je ne sais pas si mon absence au restaurant avait inquiété quelqu'un d'autre que Gabby : quoi qu'il en soit, elle n'a pas abordé le sujet.

Après ça, Gabby s'est mis en tête de passer me voir chaque jour sur le chemin du travail. Dès son arrivée, elle prenait place auprès de moi sur le lit de la mère de Carl et me coiffait, me vernissait les ongles, ou insistait pour que je me farde. Elle ne voulait pas que je me laisse aller en présence d'un homme à la maison. Gabby avait déjà enchaîné deux petits copains depuis la dernière fois qu'on s'était vues. Elle m'a cuisinée au sujet de Carl, histoire de savoir si c'était sérieux entre nous, et si je ne trouvais pas ça romantique qu'il m'héberge chez lui, le temps que je me refasse une santé.

« Pas tant que ça, j'ai dit. Il m'a filé la chemise de nuit de sa mère et elle me va comme un sac à patates. » Gabby a ri. Moi aussi. Pour la première fois depuis mon départ du garage, j'ai cessé un instant de craindre que Crete ne se pointe pour me ramener d'où je venais. Je ne me sentais pas en sécurité – des souvenirs de son agression continuaient de planer au-dessus de moi comme des nuées d'orage –, malgré tout, dans ma chambre claire, j'avais un peu moins la trouille.

À ce moment-là, Carl traînait à la maison, même si, la plupart du temps, il me laissait me reposer seule. Je l'entendais au rez-de-

chaussée, manipuler des casseroles ou regarder la télé. Quand je l'ai interrogé sur la raison de son retour anticipé de l'Arkansas, il a prétendu que les travaux ne reprendraient pas avant un jour ou deux à cause d'un accident sur le chantier. D'après lui, ce n'était pas plus mal, vu qu'il tenait à me parler d'un truc. Malgré tout, il n'a rien voulu me dire, hormis que ça pouvait attendre. En fait, à l'en croire, tout pouvait attendre que j'aille mieux. J'ignorais combien de temps il comptait mettre sa vie entre parenthèses pour moi. Voilà déjà près de deux semaines qu'il ne sortait pratiquement plus, et ça ne me rassurait pas d'imaginer ce qui se passerait après son départ.

Le dimanche soir, Carl a monté dans ma chambre deux bols de soupe aux légumes. J'ai bu le mien sur un plateau, au lit, et lui, assis sur une chaise. « Miam ! j'ai dit, savourant la première cuiller. Ça, c'est de la soupe maison. C'est Birdie qui l'a amenée ?

– Attends ! Pourquoi tu crois toujours que ça vient d'elle quand c'est bon ? Je sais cuisiner.

– Pardon.

– Je blague ! » Il m'a souri et tapoté la jambe. « Bien sûr que c'est elle qui l'a apportée. Il en reste des seaux pleins au congélo. On en aura jusqu'à l'hiver. »

J'ai baissé les yeux sur mon bol, me demandant si l'avenir s'annonçait vraiment comme il semblait le croire. Est-ce qu'on serait encore là, tous les deux, à se régaler avec la soupe de Birdie, l'hiver prochain ? Je ne connaissais pas les intentions de Crete. Je ne savais pas non plus si je ne courais pas de risques à rester là, ni même si je souhaitais rester là.

« Et sache que ce n'est pas la peine de te biler pour le boulot. Crete a embauché un petit jeune pour filer un coup de main à Ransome, et il cherche quelqu'un à mi-temps au restaurant. Tout va s'arranger. » Il a soudain pris un air ombrageux mais j'ai peut-être été le jouet de mon imagination : il m'a aussitôt souri et taquinée à propos de la quantité de soupe que je venais d'avaler. Je ne voulais pas de rab ? Non ? Sûr ? C'était bon signe, il a conclu, que je retrouve l'appétit.

Le lendemain, quand Birdie est venue jeter un coup d'œil à ma morsure, je me sentais affaibli. D'habitude, je fermais les yeux quand elle enlevait mon pansement. Ça me filait des haut-le-cœur de repenser à la bouche de Crete sur mon corps. Cette fois, elle ne me l'a pas renouvelé. Mes blessures avaient guéri. Je lui ai dit que, des fois, quand je me levais pour me doucher, la tête me tournait. Elle m'a expliqué que c'était parce que je passais beaucoup de temps allongée. Plus je bougerais, mieux je me sentirais. Selon elle, je n'avais plus de

raison de garder le lit.

Quand Gabby est arrivée, Carl est parti faire des courses. Je me sentais alors plus d'aplomb. En congé ce jour-là, Gabby avait du temps devant elle. Du coup, je lui ai proposé de m'accompagner dehors.

« Carl est d'accord ? elle a demandé, ne blaguant qu'à moitié.

– Birdie, en tout cas, oui. Elle estime que j'ai besoin de prendre l'air, de me réhabituer à utiliser mes muscles. »

Elle m'a aidée à me lever et m'a guidée vers la porte. « Attends ! elle s'est exclamée. Tu ne peux pas sortir avec cette chemise de nuit à la con. Sans vouloir manquer de respect à Maman Dane.

– Mes habits sont là ?

– Je ne sais pas. De toute façon, Carl t'a amené deux ou trois trucs. » Elle a ouvert la penderie, dont elle a sorti une robe toute simple. « Elle est d'occase, mais tu ne trouveras pas mieux en ville. S'il avait été OK pour te laisser seule plus longtemps, il aurait poussé jusqu'à Mountain Home t'acheter des habits neufs. »

Gabby et moi, on est restées un petit moment sur la balancelle, dehors, à regarder les nuages passer au ralenti. « Si on marchait un peu ? j'ai proposé.

– D'accord, si tu t'en sens la force. »

On a avancé pas à pas, nous arrêtant à intervalles réguliers pour déloger de mes sandales d'occasion des cailloux coincés entre les lanières. On n'avait pas été bien loin quand j'ai remarqué un truc qui pendait à la clôture en barbelé. En m'approchant, j'ai vu que c'était un serpent, d'un mètre vingt de long, peut-être, à la peau brune semée de taches en diamants. Je l'ai montré à Gabby.

« Oh ! C'est pour amener la pluie. Une vieille superstition. Quand il a fait très sec, il y a quelques étés, on trouvait du serpent salé à tous les coins de rue. »

L'odeur m'est montée à la tête. Un vertige m'a saisie. Je me suis pliée en deux et j'ai vomi en plein milieu du chemin.

« Oh, oh. Vaudrait mieux qu'on rentre. » Gabby m'a pris le bras et m'a ramenée chez Carl, m'obligeant à me coucher. Mon envie de rendre m'était pourtant passée.

« Ça va, à mon avis, c'était juste l'odeur.

– Ça ne puait pas tant que ça. Tu devrais en parler à Birdie. Peut-être qu'il y a encore quelque chose qui ne tourne pas rond.

– Je lui ai dit que je me sentais faible et que j'avais des étourdissements. Mais seulement le matin. Elle m'a répondu que c'était normal. »

Gabby m'a regardée comme quelqu'un qui a une araignée sur lui mais à qui on ne sait pas comment l'annoncer.

« Tu as des nausées, le matin. »

J'ai hoché la tête. « Mais ça ne dure pas : à l'heure du déjeuner, je meurs de faim.

– Je vois. Et de quand datent tes dernières règles ?

– Mes règles ? Aucune idée. Je n'ai jamais eu de cycles réguliers.

– Tu ne serais pas enceinte ? »

En voilà une question stupide. « Non.

– Mais ça se pourrait, non ? Qu'est-ce qui te garantit que ce n'est pas le cas ? »

Le temps s'est arrêté pendant que je me livrais à des recoupements. Chez Carl, je m'étais laissée bercer par une bienheureuse insouciance, sans plus penser aux tournants épineux que prenait ma vie, de plus en plus merdique. Je rêvais d'une nouvelle famille, mais pas maintenant, pas comme ça. Sur le moment, je n'aurais rien pu imaginer de pire qu'une créature en train de prendre forme en moi, et je me suis sentie trop mal même pour pleurer.

On est restées là, puis, au bout d'un moment, j'ai remarqué que Gabby me tenait la main. Carl allait bientôt revenir, et il y aurait un truc horrible de plus que je ne pourrais pas lui dire.

« Ça ira, m'a assuré Gabby. Carl n'est pas comme certains. Il ne va pas voir rouge ou s'imaginer que tu l'as fait exprès. »

Je ne voulais pas lui avouer que ce n'était peut-être pas lui, le père. Moi-même je ne pouvais me résoudre à l'envisager.

Carl

Il avait du mal à trouver le sommeil. À la nuit tombée, il éteignait les lumières au rez-de-chaussée et faisait le tour des portes et des fenêtres en se postant devant pour y scruter la pénombre. À chaque fois, il distinguait la même chose, encore qu'avec un cadrage un peu différent : la route de nuit, les champs de nuit, les collines de nuit. Personne dehors, pas un chien, rien. Il n'aurait su dire à quoi il s'attendait. À voir surgir Joe Bill Sump, à moitié dévoré, réchappé d'une mangeoire à cochons ? Ses ossements débités comme du bois de chauffage après une longue chute au fond de la Gorge du Diable ? Carl ignorait ce que Crete avait fait de son cadavre, où il était passé et s'il en restait même quoi que ce soit. Joe Bill n'était plus de ce monde et c'était Carl qui l'avait tué. La scène se rejouait en boucle dans ses rêves, un disque rayé répétant à n'en plus finir un refrain sans mélodie. Le mouvement de piston de son bras fusant pour démolir les propos de Joe Bill avant même qu'il n'ouvre la bouche. Son poing endolori par le craquement aigu du choc contre la mâchoire de Joe Bill. La tête de Joe Bill heurtant le mur. La disparition soudaine de Joe Bill, en dépit de la présence par terre d'un corps qui restait le sien. Le bourdonnement de la voix de Ransome au creux de son oreille : « Prends ton camion, va-t'en ! » Et sa fuite à toutes jambes, parce qu'il y avait plus préoccupant encore que Joe Bill : s'assurer que Lila allait bien.

Les remords n'étaient apparus que plus tard, une fois Lila chez lui, en voie de rétablissement, et une fois lui-même certain que plus personne ne lui ferait de mal. Depuis, ça oui, il regrettait d'avoir tué Joe Bill : en aucun cas, il ne comptait en arriver là. Il s'en voulait aussi de se féliciter de sa disparition. Comment Carl aurait-il pu s'en tenir à son train-train habituel sachant de quoi Sump s'était rendu coupable et qu'il risquait de ne pas s'arrêter là ? Sachant qu'il était capable de s'en prendre à Lila ? Il n'avait plus à s'en inquiéter, et maintenant qu'il ne s'inquiétait plus, il avait tout le loisir de battre sa coulpe. Certes, il finirait par s'accommoder d'un tel fardeau. En attendant, il avait du

mal à trouver le sommeil.

Crete connaissait des tas de moyens de se débarrasser d'un cadavre. Des moyens qu'ils avaient appris de leur père et de leur grand-père en grandissant, Carl et lui. Leur père aimait mieux procéder dans les règles, creuser une tombe digne de ce nom et la combler en tassant bien la terre avant l'arrivée des proches en deuil. Mais ce n'était pas toujours ce qu'on lui demandait. Parfois, il fallait s'assurer que rien ne s'éventerait, que rien ne filtrerait. « L'âme a fui, comme aurait dit son père. Il ne reste qu'un cadavre, et un cadavre sans âme, ça se décompose, qu'on le veuille ou non. » Parfois, on était bien obligé de manquer de respect au cadavre, ça faisait partie du boulot. Impossible d'y échapper.

Crete avait donc pris les choses en mains. Un bon frère aîné, Crete : toujours prêt à défendre Carl face aux petites brutes de la cour de récré ou à le repêcher dans la rivière quand le courant l'entraînait trop loin. À l'entendre, c'était leur rôle, en frères dignes de ce nom, de se serrer les coudes, et d'ailleurs, il lui avait montré l'exemple, non ? Joe Bill avait disparu, sa camionnette aussi, sans que Crete lui dise ce qu'ils étaient devenus. « Mieux vaut pas que tu saches. » Crete avait gardé le portefeuille de Joe Bill et sa plaque d'immatriculation, sans lui expliquer pourquoi, mais Carl s'en doutait : pour le tenir, au besoin. Au fond, Crete se méfiait de tout le monde, y compris de son propre frère. « Je te suis redevable », lui avait dit Carl, et il le pensait sincèrement. Et depuis, il avait au moins pu promettre à Lila que Sump ne l'approcherait plus jamais.

Jamie

Jamie connaissait le type au camping-car blanc, celui que Lucy avait vu chez Doris Stoddard – sinon, au pire, il aurait menti, prétendu le contraire, monté un bateau, n'importe quoi du moment qu'elle reste auprès de lui, à portée de main. Elle avait rejoint Jamie à son point de pêche habituel, le long de la rivière, et pour ça, elle avait d'abord dû retrouver Gage là où il squattait ce jour-là et le persuader de la renseigner. C'était bon signe qu'elle ait pris tant de peine. Ça voulait dire qu'elle attachait de la valeur aux informations qu'il détenait. À force de dealer et de marchander, Jamie pressentait comme par instinct jusqu'où telle personne irait pour obtenir tel truc. Quand il regardait quelqu'un dans les yeux, il voyait osciller dans sa tête une balance qui soupesait ses besoins et mesurait son désir à l'aune de son orgueil et de ses principes moraux. Lucy avait accepté son marché sans discuter. Il n'en croyait pas sa chance, que du simple fait de son mode de vie, il disposait de ce dont elle avait besoin. Un tas de gens avaient besoin de lui, à un degré plus ou moins aigu, critique, même, mais pas des gens comme Lucy. Jamais Lucy ne lui tomberait dessus dans un coin louche pour lui agiter ses seins sous le nez et le supplier de lui filer des amphètes en échange d'une pipe.

Il l'avait approchée au feu de camp, à une distance plus réduite que jamais encore, assez près pour sentir son haleine. Il avait parlé de Cheri, en partie pour attirer son attention, et aussi parce qu'il avait flippé, ce jour-là – il en suffoquait encore, quand il se rappelait du souffle rauque de Cheri filant en l'éclaboussant au passage, le traversant du regard comme si c'était lui, le revenant –, et il souhaitait en faire part à Lucy, de son impression de ne plus savoir si lui-même n'était pas irréel, ou le monde alentour, ou quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs. Il savait que Lucy le croirait, qu'elle le comprendrait au moins en partie : il la supposait familière d'un monde spectral, d'un royaume de l'inaccessible situé au-delà d'un tamis invisible, et peut-être qu'à condition de le vouloir assez, il parviendrait à se dissoudre en minuscules morceaux susceptibles de filtrer de l'autre côté.

Lucy avait mordu à son histoire : elle l'avait interrogé, cuisiné, pris au sérieux, comme il s'y attendait. Sauf qu'il ne tablait pas sur une telle fureur de sa part. Il n'avait pas songé à se porter au secours de Cheri alors qu'elle détalait le long de la rivière. Ç'aurait plutôt été à lui de lui demander son aide, comment parvenir là où vivent les revenants sur terre, comment se fondre parmi eux sans que plus personne ne soupçonne sa présence. Il ne s'attendait pas à ce que l'intérêt de Lucy pour Cheri le prive de l'occasion de lui parler d'autre chose de bien plus important : à douze ans, il avait croisé la mère de Lucy à l'épicerie Ralls, et elle lui avait jeté un sort qui l'a maintenu sous son emprise toutes ces années – ces années vides de sens, jusqu'à ce que Lucy surgisse de nulle part.

À l'époque, Jamie n'était encore que l'avorton du clan Petree, le plus gringalet de la fratrie. Du temps où il ne faisait pas encore d'« affaires » et ne s'entraînait pas à soulever des parpaings, du temps où on le qualifiait encore de « maigre » plutôt que de « sec », comme on dit des maigres auxquels il ne fait pas bon se frotter. Un jour, à l'épicerie Ralls, il avait tenté de chourer une barre chocolatée planquée dans son pantalon. Junior Ralls l'a saisi par son col de chemise en lui meurtrissant la nuque avec ses articulations calleuses. Jamie a fait l'idiot, ce qui ne lui a pas coûté beaucoup ; souvent, gamin, il ne comprenait pas ce qu'on attendait de lui ou en quoi il décevait les autres, ce qui lui arrivait d'ailleurs plus souvent qu'à son tour. Junior avait secoué Jamie comme un prunier en persiflant sous son nez : « Réponds-moi, gamin, tu te crois en droit de voler, petit blanc-bec de mes deux ? »

À cet instant, un ange était apparu, nimbé par la lueur du frigo à lait comme par une auréole. Et cet ange l'avait regardé droit dans les yeux. Il avait vu son reflet dans ses pupilles, un pauvre petit con avec, coincée dans la ceinture de son pantalon de toile écrue de récup', une barre chocolatée. Il avait beau en réclamer à sa mère, jamais elle ne lui en achetait, parce qu'à force de la battre, son beau-père cul béni l'avait convaincue que tout ce qu'il y a de bon dans la vie est l'œuvre du Malin, y compris le chocolat, les sodas et les goûters d'anniversaires. L'ange – Lila – avait payé à sa place, laissant à Junior le soin de recueillir au creux de sa paume la monnaie nécessaire. Junior avait ensuite relâché le col de Jamie, qui avait compris au regard de l'épicier, bouche bée, la mâchoire décrochée, que le pouvoir de Lila ne résidait pas que dans son imagination. Peu à peu, il lui était venu à l'esprit que ce n'était pas un ange. Les anges ne portent pas de décolleté et ne sourient pas aux gamins comme lui. Non, cette Lila, c'était autre chose. De longs cheveux brillants comme l'aile d'un corbeau, des yeux de louve, magnifiques, au regard acéré, où se

devinaient tout un tas de secrets. Il ne comptait plus les fois où il s'était branlé en pensant à elle. À vrai dire, sitôt sorti de l'épicerie, il avait filé droit chez lui et balancé la purée sur le tapis de la salle de bains. Dès qu'il avait su son nom, il s'était mis à le murmurer en gémissant, au rythme de va-et-vient de son poignet. *Lila, Liilaaa*. En jouissant du mouvement de sa propre langue, du goût exotique de son prénom dans sa bouche à lui.

Un jour, sa mère l'avait surpris et s'était mis en tête qu'il était possédé. Elle avait clamé à la ronde que Lila Petrovich, l'allumeuse qui servait depuis peu chez Dane, n'était en réalité qu'une bonne vieille sorcière à l'ancienne. Sous sa belle apparence trompeuse et ses cheveux soyeux, elle cachait à coup sûr des rides et des pustules centenaires. Or cette sorcière de Lila, en approchant de trop près son garçon, lui avait jeté un sort : il était envoûté, prisonnier de ses charmes, sans plus de défense qu'une mouche engluée dans du sirop. Jamie aussi y avait cru. Lila avait dû lui jeter un sort afin qu'aucune autre femme ne soutienne à ses yeux la comparaison avec elle. Et aucune ne l'avait de fait soutenue jusqu'à l'apparition de Lucy au feu de camp, une Lucy quasi adulte, dont la chair aux veines palpitantes avait donné une coloration nouvelle à son souvenir, une Lucy aux yeux identiques à ceux de Lila, sauf qu'ils ne l'avaient pas jaugé de la même façon. Il aurait tant voulu qu'elle lui adresse le même genre de regard que Lila, qu'elle s'intéresse à lui, mais non, les yeux de Lucy lui opposaient une barrière.

Il avait recommencé à rêver de Lila, le soir où il avait croisé Lucy, à la fête au bord de la rivière. Dans ses rêves, Lila lui semblait aussi vivante que jamais, sauf qu'elle ne souriait plus et ne tendait plus la main, comme avant. Elle cherchait à lui dire quelque chose qu'il ne comprenait pas et ses propos se distendaient sans bruit comme des bulles sous l'eau. Ses yeux restaient cependant on ne peut plus limpides et, quand il y plongeait les siens, il se retrouvait à douze ans face à Junior Ralls, et elle le tirait de ses griffes, et un immense soulagement l'envahissait, tout freluquet qu'il était.

C'était de Lila dont il rêvait mais, à son réveil, il pensait à Lucy. Depuis ce fameux soir, il cherchait un moyen de la revoir. Et voilà que Lucy avait d'elle-même retrouvé sa trace jusqu'au coin reculé où il aimait à pêcher et, campée devant lui sur la berge, les bras croisés sur la poitrine, elle attendait. Elle avait des questions à lui poser, à propos de Cheri et du mini camping-car, et ils avaient conclu un marché. *Je te dirai ce que je sais à condition que tu m'embrasses. Un baiser, un seul. C'est moi qui te le donnerai, et c'est moi qui y mettrai fin.*

C'était sympa de la part de Jamie d'accepter de me dire ce qu'il sava. Tant pis s'il y avait un prix à payer. Il s'est approché de moi, le visage à moitié masqué par ses cheveux filandreux, et je me suis raidie en prévision de la suite. Je me suis convaincue que c'était un gars comme un autre, du lycée ; pas un dealer d'une dizaine d'années de plus que moi. Venir ici seule sans rien dire à personne n'avait pas été la décision la plus avisée de ma vie. D'un autre côté, je ne voulais pas devoir me justifier, avouer à quoi j'étais prête pour obtenir ce que je voulais. Jamais je n'aurais cru me servir un jour de mon corps comme d'une monnaie d'échange. Enfin ! Ces derniers temps, j'en étais à me dire qu'on n'est ce qu'on est que tant que la situation où on se trouve n'oblige pas à se réinventer. Je n'allais pas m'engager sur la voie de la perte, non. Je ferais simplement ce que j'avais à faire. D'après Birdie, il ne faut pas attendre que les serpents sortent d'eux-mêmes de leur repaire mais, au contraire, inonder ce dernier de gasoil.

Rien qu'un baiser, je me suis rappelé. Jamie n'avait rien exigé de plus, même s'il désirait plus. Je le sentais à l'électricité qui se transmettait de lui à moi.

« Vas-y, qu'on en finisse », j'ai dit.

Il s'est penché vers moi, l'haleine âcre. Un souffle de vent a projeté ses cheveux longs contre mes bras, et son odeur repoussante de sueur et d'humus, celle de feuilles mortes qui brûlent, m'est montée au nez. Pendant un long moment, il m'a observée, m'a caressé les cheveux, sa main s'est attardée sur ma joue. J'ai pris un air détaché, m'efforçant de ne pas frémir. Les yeux bien ouverts, il a incliné la tête et pressé ses lèvres contre les miennes. Il a ensuite reculé un chouïa pour me détailler et j'ai cru qu'il en avait terminé. Rien ne s'était pour ainsi dire passé, rien qu'un frôlement d'un instant. Et c'est là qu'il a plaqué sa bouche humide sur la mienne. Un mouvement de recul m'a échappé. Il m'a maintenue entre ses bras comme entre les barreaux d'une cage. Je me suis efforcée de ne pas perdre mon calme et de

penser plutôt à ce qui m'avait amenée dans une situation pareille. J'ai desserré les lèvres et sa langue s'y est introduite. Je lui ai trouvé un goût de tabac et d'alcool aux relents acides dont je n'ai pas identifié l'origine. Il a relâché son étreinte et ses mains se sont baladées sur mon corps, hésitantes, effleurant à peine le renflement de mes seins avant de plaquer mes hanches contre les siennes. Des frissons de panique m'ont remonté l'échine. Je m'étais fiée à un délinquant et à ma certitude de pouvoir me défendre seule au besoin. Il s'est pressé contre moi avec plus d'insistance et j'ai enfin imaginé ce qui se passerait au cas où il me plaquerait par terre. Je me débattrais, bien sûr, mais rien ne me garantissait que j'aurais le dessus.

J'ai pris le risque de le fâcher en me dégageant, petit à petit, et il a ouvert les yeux, hébété. Avant que j'aie le temps de dire ouf, il a collé sa joue contre la mienne et chuchoté au creux de mon oreille. Si quelqu'un nous avait surpris, il nous aurait pris pour des amoureux en train de se bécoter.

« Il s'appelle Emory, il m'a dit. Je ne sais pas si c'est son nom ou son prénom. J'ai entendu dire qu'il créchait du côté de Caney Mountain, mais je n'ai jamais été chez lui, et toi non plus, tu n'iras pas. Sinon, ses clebs vont te bouffer. Ce gars-là, il trafique. Des armes, de la drogue. Un pote à moi m'a dit, il y a de ça un bail, qu'il faisait même dans la traite de filles. Tu te rappelles Eldon Johnson ? On l'a retrouvé mort au pied de sa cabane pendant la chasse au cerf. Tout le monde a pensé qu'il s'était cassé la pipe en se rétamant, fin soûl. C'était bien son genre ! Il me semble que c'est ton père qui l'a enterré, dans un pré à ses parents. Figure-toi que cet Eldon répandait des bruits sur le compte d'Emory. »

Jamie a plongé le nez dans mes cheveux et inspiré un bon coup avant de me lâcher.

« On me prend pour un taré, il a conclu, me lorgnant comme si ma vue lui abîmait les yeux, mais j'ai encore assez de bon sens pour me méfier de certaines personnes. »

Sa remarque devait s'appliquer à Emory. Sans doute valait-il mieux pour moi ne pas m'en approcher. L'idée m'est quand même venue que c'était peut-être pour ça que Jamie m'avait libérée au lieu de m'extorquer de force ce qu'il voulait. Il craignait peut-être que mon père ou mon oncle ne s'en prennent à lui, ne l'ensevelissent dans une tombe anonyme. Peut-être aussi qu'il accordait foi à ces histoires de sorcière. Mes genoux se sont mis à trembler mais j'ai tenu bon. En m'éloignant, j'ai résisté à l'envie pressante de me retourner pour voir s'il me suivait du regard. Le rythme de ma respiration n'est redevenu normal qu'à bonne distance de lui, et j'ai gardé encore un moment en

bouche le goût de sa salive, dont l'amertume s'est mêlée à la peur au fond de ma gorge.

Les joues de Daniel ont pris une teinte rouge inédite quand je lui ai avoué ce que je venais de faire. J'avais d'abord songé à ne rien lui dire, avant d'opter pour une version édulcorée des faits, histoire de ne pas devoir mentir effrontément, au cas où ça finirait par se savoir que Jamie m'avait embrassée.

« Il m'a juste réclamé un petit bisou. C'est flippant, non ? Et triste, en un sens, qu'il manque à ce point d'affection. D'un autre côté, je vois mal une fille accepter de l'embrasser de son plein gré. »

J'ai dissimulé le tremblement de mes mains en les coinçant sous mes fesses.

Daniel a paru sur le point d'exploser, en surchauffe, comme le vieux percolateur de Birdie.

« Tu n'as pas réfléchi même deux secondes à ce qu'il aurait pu tenter ? Pour autant qu'on sache, c'est lui qui a liquidé Cheri. »

Inutile de confier à Daniel les doutes qui m'étaient venus au bord de la rivière. Je ne m'en étais d'ailleurs pas encore remise. Un dicton de Birdie m'est venu à l'esprit : *Si le loup veut vraiment entrer, il trouvera bien un moyen.* « Il ne se gênerait pas pour me brutaliser, s'il en avait vraiment l'intention ; que je l'embrasse ou non. Et il n'a pas tué Cheri. Je ne pourrais pas te dire ce dont il est capable, mais de la tuer, je ne crois pas, non. »

Daniel s'est frotté les joues comme pour faire partir son malaise. « D'accord. Je n'en suis pas aussi sûr que toi, mais mettons que Jamie n'ait rien à se reprocher, sur ce coup-là. Nous, on est partis du principe que, si cet Emory trafique des filles, il a pu vendre Cheri. Mais on ne sait toujours pas à qui, ni qui l'a tuée. Et ça m'étonnerait qu'il nous l'apprenne. Et d'abord, comment quelqu'un peut-il vivre à Caney Mountain ? Toute la zone est protégée. »

Caney Mountain se dressait juste au nord de Henbane. Dans un parc naturel qui couvrait trois mille deux cents hectares de sources, de grottes, de bois et d'à-pics. À en croire les dépliants touristiques, on y jouissait des plus belles vues des Ozarks. Bess et moi, on y avait été en voyage de classe, en primaire, à l'occasion d'un pèlerinage au plus grand tupélo de tout le Missouri.

J'ai haussé les épaules. « C'est une bonne planque.

– Tu aurais imaginé, toi, un truc pareil ? À propos de Cheri ? On a tout envisagé, depuis des sacrifices sataniques jusqu'à des rituels vaudous en passant par une liaison avec le prof de dessin. Mais jusqu'ici, je n'avais pas encore entendu dire qu'on l'avait vendue.

– Eh non. Ça ne figurait pas sur la liste que j'ai dressée.

– C'est difficile à croire que, dans un trou comme ici, où tout le monde est au courant des affaires de tout le monde, il reste encore des secrets. »

Il y a peu, je lui aurais sans doute donné raison, mais, ces derniers temps, j'en découvrais de nouveaux chaque jour. « Tu sais crocheter une serrure ? j'ai demandé.

– Pardon ?

– On est dans l'impasse, là. J'ai besoin d'accéder au bureau de Crete, de consulter ses archives. Il faut qu'on sache qui louait le mobile home. »

Daniel a soupiré. « Tu sais que mes frères sont en prison pour vol avec effraction ? »

J'ai détourné la tête et regretté d'avoir ouvert la bouche.

« Dans ma famille, on est doués pour crocheter les serrures, pas pour s'en tirer en toute impunité.

– Ne te sens pas obligé de m'aider. Montre-moi juste comment faire. »

D'un pas lent, Daniel a marché en cercle dans la terre battue, les mains dans les poches.

« Mieux ! il a fini par dire en levant un nuage de poussière du bout de sa chaussure. Je sais où les trouver, les clés. »

La lueur argentée d'une demi-lune se répandait sur le parking à l'heure où on s'est introduits en catimini chez Dane. J'aurais préféré une nuit noire, mais il fallait agir avant le retour de papa, et une fois que j'ai su que Daniel avait accès aux clés, je n'ai plus eu la patience d'attendre.

Daniel m'a énuméré les raisons pour lesquelles il ne m'avait rien dit à propos des clés : il ne voulait pas que je m'attire des ennuis, il ne voulait pas perdre son boulot, il ne voulait pas que sa mère ait à rendre visite à ses trois fils en prison. Malgré tout, il a insisté pour

m'accompagner. À l'aide de sa propre clé, il a ouvert le hangar à bateaux : sous une latte du plancher de la réserve à fournitures se trouvait un trousseau de secours. Daniel ne savait pas quelle clé ouvrait quoi, mais, un soir, il avait surpris Judd en train de les ranger dans leur cachette après avoir fermé la caisse dans le bureau.

J'ai attendu du côté du hangar dans la pénombre, l'oreille tendue au cliquetis des clés, que Daniel m'annonce à mi-voix qu'il venait de trouver la bonne. J'ai couru le rejoindre, mais il m'a stoppée dans mon élan avant même que je n'entre.

« Attends dehors, il m'a dit, la main sur la clochette au-dessus de la porte, pour éviter qu'elle ne tinte. Tu n'as qu'à monter la garde. »

J'allais protester quand il a refermé le battant derrière lui, poussant le verrou. Il venait de s'introduire en douce chez Dane sans moi.

J'ai pris mon mal en patience et me suis assise, encore en nage à cause de la chaleur. La rivière qui scintillait au clair de lune me tendait pour ainsi dire les bras de l'autre côté de la route. Je me suis demandé si je ne pourrais pas convaincre Daniel de piquer une tête avec moi, quand on en aurait fini. L'arbre dédié à Cheri s'inclinait à la surface de l'onde comme pour se désaltérer. Son assassin avait-il contemplé cette même scène nocturne au moment de se débarrasser du cadavre ? Non, il faisait froid, cette nuit-là, un froid glacial, sans parler du brouillard. Sans doute n'avait-il pas prêté attention au décor alentour.

Le faisceau d'une lampe torche a balayé les pompes à essence. J'ai tressailli, sur mes gardes, et frappé deux petits coups à la porte d'entrée avant de me réfugier sur la pointe des pieds à la terrasse. Une autre porte y donnait accès au restaurant. On avait prévu de filer par là au cas où ça tournerait au vinaigre. J'espérais que Daniel avait entendu mon signal. Mais bon, je ne m'inquiétais pas trop : sans doute s'agissait-il d'un campeur à la recherche d'un distributeur de boissons fraîches. J'ai attendu que passe devant moi la torche ou son propriétaire, en vain. C'est alors qu'a tinté la clochette de la porte d'entrée.

Mes muscles ont tressailli sous une poussée d'adrénaline. Ne voulant pas courir le risque de retourner de l'autre côté, j'ai collé le nez à la petite ouverture de la porte de la terrasse pour y distinguer des silhouettes dans la pénombre à l'intérieur du magasin. L'une d'elles a bondi vers moi et je me suis écartée, une seconde avant que Daniel ne sorte en coup de vent. Le trousseau de clés a cliqueté entre ses mains, le temps qu'il retrouve celle de la serrure.

« On file ! » il a ordonné à voix basse. Il a tiré de sous son bras un

dossier qu'il a coincé dans ma ceinture et pressé contre ma peau moite, en soulevant ma chemise.

La porte a craqué avant qu'on ait eu le temps de déguerpir.

« Hé ! »

Le grain rauque, reconnaissable entre tous, de la voix de Judd.

« Mais qu'est-ce qui se passe, ici ? »

Daniel s'est retourné, le bras tendu pour me maintenir à l'écart.

« Eh bien, eh bien ! a fait Judd. Vous devriez déjà être couchée, Miss Lucy.

– J'allais juste...

– Je ne suis pas aveugle. »

Il a ponctué sa remarque d'un crachat par terre.

« Je vais la reconduire, s'est interposé Daniel.

– Ce serait plutôt à moi de m'en charger.

– Ça va, Judd, je vais rentrer toute seule comme une grande.

– C'est normal que tu traînes dans les bois à la nuit tombée ?

– Je rentre direct, promis. Je cours, je vole. »

J'ai reculé dans les ténèbres, rajustant ma chemise dans mon pantalon pour y coincer le dossier. Pourvu que Daniel arrondisse les angles avec Judd !

De retour à la maison, avant même de consulter le dossier, je me suis enfermée dans ma chambre, même si j'étais seule. En tailleur sur mon lit, j'ai lu en diagonale un premier document. Un contrat de location, mais pas du mobile home de Henbane, où était passée Cheri, non : celui d'un appartement à Springfield. Le document suivant, idem, et celui d'après, aussi. Ça ne m'étonnait pas que mon oncle possède tant de propriétés : il mangeait à plus d'un râtelier et ne mettait pas précisément un point d'honneur à me parler de ses affaires. J'ai fini d'éplucher le dossier sans y trouver ce que je cherchais. L'intérêt de fouiller en douce dans le bureau de Crete consistait à identifier le locataire du mobile home, vu que lui saurait peut-être ce qui était arrivé à Cheri. Comme Crete gardait une trace de tout, l'absence de contrat de location du mobile home en dirait long en soi. J'ai épluché une nouvelle fois les papiers de mon oncle en m'assurant de n'en avoir oublié aucun, collé au suivant.

Quelqu'un a frappé à la porte, en bas. Daniel, à tous les coups. J'ai

couru lui ouvrir.

« Je n'ai rien trouvé ! je lui ai annoncé. C'était le seul dossier avec des quittances de loyer ? »

Il a paru troublé. « Je ne sais pas. Je n'en ai pas repéré d'autre, mais j'ai fait vite. Alors, comme ça, rien sur le mobile home ?

– Non. Qu'est-ce qui ne va pas ? Judd t'a passé un savon ?

– Non, non... Ce n'est pas lui, le problème. Je... Je crois que je n'ai pas refermé le bureau. Le classeur, si. Je me rappelle avoir remis la clé en place, et verrouillé la porte en partant, mais le bureau...

– Crete ne le remarquera peut-être pas. »

Daniel a froncé les sourcils. « Tu le connais mieux que moi. À ton avis ?

– On pourrait y retourner. De toute façon, il faut que je remette en place ce fichu dossier qui ne nous avance à rien.

– Non. Judd traîne peut-être encore dans les parages. À cause de lui, je n'ai pas remis les clés en place. Il faut que je m'en charge avant que quelqu'un remarque leur absence. On ne peut pas courir le risque de retourner demain dans le bureau de Crete éplucher sa paperasse. »

J'ai saisi les mains de Daniel.

« Navrée ! »

On est restés plantés là une bonne minute, sans oser se regarder.

« Tu veux rester ? »

Il m'a décoché un sourire pas très convaincu, m'a pressé les mains avant de les lâcher.

« Nan, Lucy. Repose-toi. On se voit demain. »

Je suis retournée au boulot, le lendemain, pas très rassurée, et encore moins à l'idée que quelqu'un le remarque. J'avais passé le plus clair de la nuit à préparer des réponses aux questions qui risquaient de se présenter, puis à me les répéter pour me convaincre qu'elles semblaient cohérentes. Mon peu d'assurance a malgré tout fondu quand j'ai vu Crete en train de m'attendre sur le banc devant chez Dane.

« Assieds-toi une minute. Il faut que je te parle. »

J'ai obéi.

« Judd m'a téléphoné, hier soir, il m'a dit qu'il t'avait surprise en train de zoner ici avec Daniel. »

Je tenais une réponse toute prête : « Il n'y a rien de sérieux entre nous. On est juste amis.

– Ça, on en parlera plus tard. Ce que j'aimerais savoir, c'est ce que tu fabriquais ici.

– J'aurais du mal à te le dire. On ne s'était pas concertés. Je n'arrivais pas à dormir, alors je suis sortie me baigner. Et c'est là que je l'ai croisé. »

Le regard de Crete m'a clouée sur place.

« Donc, il ne t'a pas proposé de le rejoindre. Tu t'es juste pointée alors qu'il était là ? »

J'ai hoché la tête.

« C'est peut-être grâce à toi, alors, qu'il a renoncé à me voler. »

Non. Non. Non. Quelque chose lui avait mis la puce à l'oreille. Sans doute le tiroir, pas verrouillé, comme le craignait Daniel.

« Le jeu de clés de secours a disparu, or seul quelqu'un ayant accès au hangar à bateaux a pu savoir où je le rangeais. Apparemment, Daniel est entré dans le bureau, sans réussir à ouvrir le coffre. »

J'ai secoué la tête, le cerveau en ébullition, en quête d'un moyen de me dépêtrer de cet imbroglio.

« Impossible. Jamais il ne te volerait. Il ne m'a rien dit, en tout cas.

– Il a menti : il a prétendu qu'il était venu ici avec toi. De toute façon, il vient d'une famille de menteurs et de voleurs. Je ne l'ai embauché que pour faire plaisir à son père. On a grandi ensemble, tu sais, bien avant qu'on ne le prenne en flag'. Dire qu'il espérait que son benjamin ne finirait pas comme les autres, qu'il ferait quelque chose de sa vie !

– Daniel voulait sans doute dire qu'on est venus ici ensemble, de la rivière. On est restés sur la terrasse et je ne l'ai pas quitté d'une semelle.

– J'ai dû le virer, Lucy. Et je ne veux plus que tu le fréquentes. Vaut mieux pas que tu côtoies une telle racaille. »

À cause de moi, Daniel avait été fichu à la porte. Toute la journée, j'en ai eu le ventre noué et, quand j'ai enfin réussi à joindre Daniel par téléphone, ce soir-là, il m'a semblé à des années-lumière de distance.

« Je ne suis pas furax, il a répété pour la dixième fois, d'un ton qui

m'a pourtant semblé furax. Tant mieux pour toi si tout va bien et si Crete s' imagine que tu n'as rien à te reprocher. Ç'aurait pu tourner encore plus mal pour moi aussi. Il aurait pu déposer plainte.

– N'empêche que tu quittes la ville. »

Il a grogné.

« Comme je t'ai dit, j'ai besoin d'un travail pour financer mes études, et par ici, je ne trouverai rien. Surtout si Crete raconte partout que je l'ai volé. »

Il a baissé la voix, au point que j'ai eu du mal à saisir la suite.

« La dernière chose que je souhaite, c'est de te laisser ici seule, avec tout ce qui se trame en ce moment. Dès que j'aurai de quoi me loger à Springfield et un peu d'argent devant moi, je reviendrai te voir. Je veux bien t'aider à tirer les choses au clair, mais pas que tu crées des remous en mon absence. D'accord ?

– Ouais. »

Mieux valait que je renonce à le tenir au courant de mes démarches, sinon il s'en inquiéterait tant qu'il me casserait les pieds. Autant lui laisser croire que j'attendrais son retour pour passer à la suite. Encore que s'il avalait ça, c'est qu'il me connaissait mal.

« De toute façon, je serais parti le mois prochain. Même sans ça

– Je sais. »

Jusqu'ici, l'éventualité de son départ ne me semblait malgré tout pas réelle : elle s'inscrivait dans un avenir lointain, dont une infinité de possibles nous séparaient encore. Une foule d'éléments aurait pu l'amener à revenir sur sa décision, le convaincre de rester auprès de moi. Dans mes rêves, oui ! Je ne pouvais quand même pas tabler sur le fait qu'il renonce à ses projets pour rester à Henbane alors que moi-même je n'attendais qu'une chose : m'en aller. Daniel ne serait pas resté, même si je le lui avais demandé. Il aurait repris ses études, comme il s'apprêtait maintenant à le faire. En un sens, mieux valait en finir une bonne fois pour toutes. Mieux valait qu'il suive son chemin. Et que moi, je suive le mien. Règle n° 4 : ne pas laisser de garçon faire obstacle aux règles n° 1, 2 et 3.

J'en étais à ma troisième semaine chez Carl quand il a enfin admis qu'il ne retournerait pas travailler en Arkansas. Il cherchait du boulot dans le coin, mais, pour l'instant, la chance ne lui souriait pas vraiment. Maintenant que j'étais plus à l'aise pour me déplacer, on avait pris l'habitude de dîner ensemble dans la salle à manger. Un soir, il a réchauffé des croquettes à la sauce au gibier apportées par Birdie au petit déjeuner. Quand je les ai vues à moitié détrempées dans mon assiette, je n'en ai d'abord pas voulu, mais comme tout ce que prépare Birdie, elles avaient meilleur goût qu'il n'y paraissait. En plus, je mourais de faim. Chaque fois qu'un haut-le-cœur me remontait dans la gorge, je pensais à la créature dans mon ventre et me nourrissais pour la calmer : ça me débarrassait de mes nausées et me permettait de prétendre que tout allait bien.

Après le dîner, j'ai emporté les assiettes à l'évier dans l'intention de les laver, mais Carl m'a promis de s'en charger plus tard. Maintenant que j'avais retrouvé mon autonomie, ça me gênait de le voir autant aux petits soins. Je me suis demandé, comme chaque soir, jusqu'à quand je pourrais prolonger mon séjour chez lui. Certainement pas à tout jamais. Carl et moi, on s'est regardés sans savoir comment se comporter en cet instant où je n'étais plus à strictement parler une invitée et pourtant pas encore autre chose.

« Ça te dirait, un peu de musique ? il a proposé.

– Oui, volontiers. »

Il m'a conduite au salon où un ventilateur portable brassait l'air qui entrait par les fenêtres ouvertes. Je me suis installée sur le canapé pendant qu'il réglait la stéréo. Carl s'est assis auprès de moi et m'a tenu la main, le temps d'un disque. Un vinyle crachotant. Une chanson émouvante. Un duo accompagné par un genre de guitare.

« Tu viens d'entendre mes parents, m'a expliqué Carl, à la fin du disque. Ils se sont connus à la chorale de l'église. Ils chantaient

souvent dehors, assis sous l'avancée du toit. De vieilles ballades des montagnes, tu vois le genre. Papa jouait du banjo.

– C'était magnifique. Elles prennent toutes autant aux tripes, les chansons folkloriques des Ozarks ? »

Carl est parti d'un petit rire.

« Je t'avouerais que je n'y avais pas pensé, mais ouais. La plupart, en tout cas. Surtout celles qui parlent d'amour. »

Il a mis un autre album et je me suis détendue presque au point de m'assoupir. Je me suis demandé si la minuscule créature à l'intérieur de mon ventre ne m'aspirait pas déjà mon énergie, se fortifiant contre ma volonté.

« Tu te plais, ici ? m'a demandé Carl, et il m'a pressé la main.

– À Henbane ? »

Il m'avait déjà posé la question, et je n'avais pas voulu me montrer désobligeante envers sa ville natale.

« Ici, il a précisé. Chez moi. En ma compagnie.

– Ouais.

– Je voudrais que tu restes.

– T'es sûr ? »

Il a hoché la tête. J'ai souri sans répondre. À en croire Ransome, Crete me laisserait tranquille tant que je garderais le silence. Peut-être qu'il trouverait quelqu'un d'autre à exploiter, quelqu'un qui se laisserait faire. Je me demandais comment je réagirais, au cas où il amènerait ici une autre innocente, comme moi. Est-ce que j'accepterais de me taire, sachant ce qui la guettait ?

Je dormais seule dans la chambre de la mère de Carl. Encore un peu et je l'aurais d'ailleurs considérée comme la mienne. Carl ne semblait pas vouloir y dormir avec moi, encore qu'à mon réveil, le premier matin, je l'ai trouvé en train de somnoler dans un fauteuil. Sans doute qu'il me considérait en convalescence, et tant mieux, vu que je ne me sentais pas en état d'avoir avec lui des relations intimes. Souvent, je posais une main sur mon ventre à l'affût d'un mouvement, d'un renflement, mais non : je ne sentais rien que ma bonne vieille peau. Peut-être que ça se passait dans ma tête, que je me faisais des idées à cause de Gabby. Rien ne me garantissait que j'étais enceinte. Et ça ne servirait à rien d'en parler à Carl avant d'en obtenir la certitude.

Cette nuit-là, j'ai fait des rêves obscurs, confus, pleins d'impasses et de chemins trompeurs qui me ramenaient à mon point de départ. Un

branle-bas d'ombres sur les murs et le plancher m'a réveillée en sursaut. De l'autre côté de la fenêtre, entre la lune et moi, j'ai vu comme une avalanche de chauves-souris. À me les figurer en train de s'échapper d'une fissure dans la terre, une peur panique m'a saisie, que je n'ai pas su m'expliquer.

« Bon... Alors, il a amené ses chemises à la laverie, il y a de ça quelques semaines, a commencé Bess. Tu te souviens que, depuis que sa femme l'a quitté, on le voit toujours avec des habits fripés ? On pourrait croire un type comme lui capable de se servir d'un truc aussi bête qu'un fer à repasser. J'imagine qu'il avait juste la flemme. » Bess essayait de m'expliquer par quel concours de circonstances elle fricotait avec Sorrel, le proviseur adjoint du collège, dont je me rappelais surtout la transpiration excessive et le sourire de faux jeton. Moi, j'essayais de ne pas la juger trop vite, mais franchement, ça ne s'annonçait pas simple. Les taches jaunes sur les chemises de Sorrel au niveau des aisselles me revenaient sans cesse en mémoire.

« Ça t'ennuierait de m'épargner le récit de la découverte de ses talents cachés ? »

Bess a paru gênée. Je m'en suis voulue de l'avoir interrompue.

« Attends ! elle a repris. On n'en est pas arrivés là tout de suite. Comme je te le disais, il m'a amené ses chemises et m'a promis un pourboire à condition de les repasser sur-le-champ. Il a prétendu qu'il en avait besoin pour un entretien d'embauche. En principe, mon cousin m'oblige à lui laisser le repassage, vu que, sinon, je lui salope à chaque fois le boulot. Mais bon : j'ai dit oui. Je le voulais, moi, son pourboire. Au début, Sorrel est resté là à me lorgner pendant que je chargeais la machine. Il avait pris un magazine, tu vois, mais sans le lire. Là-dessus, il s'est mis à discuter : genre qu'il n'en revenait pas que j'aie tant grandi depuis le collège, comment ça se passait pour moi au lycée, qu'est-ce que je pensais des profs, et ainsi de suite. Au bout d'un moment, j'en ai eu marre, alors j'ai dit : "Pourquoi vous ne passeriez pas à la cabine de bronzage en attendant ? Ça vous donnerait bonne mine pour votre entretien." Ah ! Tu l'aurais vu ! L'idée du siècle ! Je l'ai emmené à la cabine. Il m'a demandé s'il devait se déshabiller, alors j'ai répondu : "Rien ne vous y oblige, mais en principe, oui, et comme je nettoie le lit de bronzage à l'antiseptique après chaque

client, il n'y a rien à craindre." »

J'ai imaginé le proviseur adjoint tout nu, son corps mou et pâlichon comprimé dans un lit de bronzage comme un panini à la manque.

« Je suis retournée à la laverie. Au bout de quelques minutes, il m'a semblé entendre un bruit par-dessus le vacarme de la machine. Je suis allée jeter un coup d'œil aux cabines : Sorrel avait entrouvert la porte de la sienne et il m'appelait. Il a prétendu qu'il ne savait pas dans quelle position se mettre et m'a demandé mon aide. Je commençais à regretter d'avoir dit oui pour ses chemises, vu qu'il commençait à me tanner et qu'en plus, il m'empêchait de regarder mes feuilletons télé. Mais bon, je pouvais bien l'aider à faire rentrer son gros cul dans le lit de bronzage, pour un peu de fric. Ça n'allait pas me prendre cent sept ans, non plus. Bon. Alors j'entre, et je le vois là, tout nu sur le lit, sa trique pointée droit sur moi, l'air pas net, comme s'il guettait ma réaction pour décider s'il allait me chauffer ou faire le gêné.

– Bess ! Comment tu as réagi ?

– À ton avis ? Tu crois quoi ? Que je suis montée faire un tour de manège ? J'ai dit : "Vous m'avez pourtant l'air de bien vous débrouiller tout seul" et j'ai fait mine de refermer la porte. Sur le coup, j'ai pensé lui cramer ses chemises, les lui rendre toutes brunies comme des chips pour qu'il ne remette plus les pieds à la laverie de son vivant.

– Mais ce n'est pas ce que tu as fait, si ? »

Elle a soupiré.

« Non. Il s'est mis à geindre avant même que je referme la porte, il m'a suppliée de ne parler à personne de ce qui venait de se passer, comme quoi il avait mal interprété mon attitude, que ça lui arrivait, des fois, que c'était plus fort que lui. Je ne l'ai pas complètement cru. N'empêche qu'il faisait peine à voir. Je l'ai pris en pitié. »

Bess avait beau se moquer de Gabby et de son faible pour les cas désespérés, au final, elle suivait le même chemin que sa mère, incapable de rembarquer les chiens édentés et les paumés dont elle croisait la route.

« Je l'ai écouté s'expliquer, a poursuivi Bess. Et comme il a vu que je ne flippais pas trop, il s'est calmé et on s'est mis, genre, à discuter.

– De quoi tu peux bien discuter après ça ? Il est resté tout le temps tout nu ? »

Bess a ri.

« Il a posé son pantalon en travers de ses genoux. Au début, on a un

peu parlé de sa femme. Il ne semblait pas lui en vouloir de son départ. Au contraire, ça le soulageait plutôt : au moins, il n'avait plus à faire semblant que tout allait bien. Il m'a dit de ne jamais me marier sans une mise à l'épreuve préalable. Il s'est aperçu trop tard que, sortie du rembourrage de ses soutifs, sa femme n'avait pas de poitrine. Plate comme une planche à pain ! En plus, elle ne trouvait pas ça bien de coucher, sauf pour faire un gamin. Là-dessus, il a pris une mine rêveuse et m'a dit que, sauf mon respect, j'avais une poitrine parfaite, ça se voyait à travers mon chemisier, et il espérait se trouver une fille comme moi.

– Je n'y crois pas. Sorrel ? Ça ne t'a pas dégoûtée qu'il parle de tes seins comme ça ?

– Ch'ais pas. En un sens, il m'a presque émue. Il est marrant, en fait, et puis c'est quelque chose, de voir se terrer tout nu dans un coin le gars de l'école qui planque une grosse badine dans son bureau. J'imagine que ça m'a plu. » Elle s'est mordillé une peau morte le long d'un ongle. « Il m'a demandé si je pouvais lui livrer ses chemises chez lui, après mon travail. Il a dit qu'il me paierait en liquide et qu'on pourrait peut-être discuter encore un peu. »

Jamais au grand jamais je n'aurais mis les pieds chez le proviseur adjoint s'il m'avait montré sa queue. D'un autre côté, j'avais bien laissé Jamie Petree m'embrasser au bord de la rivière en échange de ce que je voulais. Quoi qu'ait décidé Bess, elle avait ses raisons.

« Je n'aime mieux pas te demander ce qui s'est passé chez lui : ça va déjà me filer des cauchemars de l'imaginer à poil sur le lit de bronzage. Laisse-moi deviner, il a une badine dans sa chambre ? »

Bess a piqué un fard.

« Non ! je me suis exclamée. Je blaguais. C'est vrai ? Il a tenté de... Il a voulu que tu... »

– Un jour, il a joué avec. Il a pensé que ce serait drôle, et j'ai cru qu'il allait juste me donner une petite tape, mais il m'a fait mal, et je n'ai plus voulu qu'il recommence. »

Son intonation s'était infléchie. L'impression m'est venue qu'elle ne se sentait pas aussi rassurée qu'elle s'en donnait l'air. Ça m'a tracassée.

« Combien de fois tu as été chez lui ?

– Ces dernières semaines, pas tous les jours mais presque. Il a le câble et la clim et me file des cigarettes, des trucs. Ce n'est pas qu'un plan cul. »

Elle a eu du mal à le dire.

« Des fois, tu vois, on matait juste des films. Avec la clim à fond. On se blottissait sous une couverture en se partageant une pizza. »

Elle a gardé le silence un moment.

« Ça n'avait pas l'air de le brancher, de coucher pour de vrai... Il avait du mal à... tu sais... à se mettre en condition. Souvent, il se contentait de me montrer... comment branler un mec, par exemple. Il m'a demandé si j'avais déjà pris mon pied avec un gars. En fait, non. Il a dit que ça ne l'étonnait pas, que la plupart des jeunes n'ont aucune idée de ce qu'ils font : à fourrer leurs doigts partout comme pour déloger des écrevisses de la gadoue. Du coup, il s'est mis, comme qui dirait... à jouer à me faire jouir, dans l'idée que, peut-être, s'il relevait le défi, je le récompenserais en le laissant tenter d'autres trucs.

– Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

– Ch'ais pas. Tu étais occupée avec Daniel et cette histoire de Cheri. Je faisais ça juste pour le fun, tu sais. Des fois, c'est fun d'avoir un secret. Et puis, j'ai passé de bons moments avec lui, Luce. Je sais que ça paraît bizarre, mais il me faisait rire, il m'écoutait. Et quand il me caressait, ouh là ! Tu aurais dû voir : il savait s'y prendre, lui. En fait, il me plaisait bien, malgré tout. Je ne dis pas que je ne pensais pas à Gage en fermant les yeux, mais bon sang ! Gage Petree, quand il se tortille au-dessus de moi comme un épileptique en pleine crise, il ne me file pas des sensations pareilles. »

On est restées encore un moment sur les marches du perron. Je me demandais comment Sorrel s'y prenait au juste pour mettre Bess dans un tel état, mais mieux valait peut-être ne pas lui poser la question. Ce n'était pas nouveau que Bess s'aventure en éclaireuse sur des terres inconnues. Seulement, d'habitude, elle entrait tant dans les détails que j'avais l'impression de l'accompagner à chaque pas.

« Oublie ! a conclu Bess en écartant une mèche de ses yeux. Ce n'est pas ça, l'important. Il s'est passé un truc, depuis la dernière fois que je t'ai parlé. Lui et moi, on... on a cessé de se voir. J'ai été chez lui, l'autre soir. Il buvait de la tequila, mais moi, je n'en ai pas voulu, parce que l'autre fois, à la rivière, ça m'a rendue malade, tu te souviens ? »

J'ai hoché la tête.

« Bon, donc il était là à se soûler et il a voulu qu'on fricote, qu'on essaye un nouveau truc. Je me suis demandé ce qu'il allait me sortir – je fermais déjà les yeux en m'imaginant Gage. Bon. Il est passé dans sa chambre chercher un vieux téléphone déglingué, qu'il voulait connecter à une batterie en fixant sur moi les câbles, sur mes mamelons, genre, ou je ne sais quoi. À l'entendre, j'allais grimper aux

rideaux. Il y a un truc qui ne m'a pas plu dans son attitude. En y pensant bien, ça n'avait pas l'air fun, son plan : on aurait plutôt dit qu'il voulait m'électrocuter. Personne ne savait où j'étais. Personne ne savait que je le fréquentais. C'est là que je me suis dit que je devais m'en aller fissa. Au début, il a été super gentil : il a tenté de me convaincre de rester. Il m'a dit qu'il connaissait des filles qui prenaient leur pied comme ça et que moi aussi j'allais m'éclater. Mais quand j'ai fait mine de m'en aller, il m'a barré le chemin. Il a viré cramoisi et il a grimacé au point que je me suis demandé comment j'avais pu un jour ne pas le trouver laid. Et c'est là qu'il a lâché : "Va falloir que je t'attache, comme l'autre attardée ?" J'imagine qu'il a compris, à ma tête, qu'il venait de merder : il a fait marche arrière. Il a plus ou moins ri et prétendu qu'il blaguait, qu'il ne fallait pas le prendre au sérieux. "Ouais, tu m'as bien eue, j'ai fait, mais faut vraiment que je rentre. J'ai dit à ma mère que je passais déposer ton linge : elle va m'attendre." Là-dessus, j'ai filé et je n'ai plus remis les pieds chez lui. Tu penses bien !

– Cheri, j'ai lâché, abasourdie. "L'autre attardée." Tu crois qu'il voulait parler de Cheri ?

– Qui d'autre, sinon ? C'est vrai quoi ! Jouer les pervers avec des petites jeunes, c'est son truc. C'est peut-être lui qui l'a fait venir au mobile home. »

L'esprit en ébullition, j'ai envisagé plusieurs scénarios possibles. Sa femme avait pu le percer à jour. Ce qui l'aurait poussée à partir ? « Dieu merci, tu t'en es sortie ! Imagine un peu jusqu'où il aurait pu aller ! Tu n'as pas peur qu'il s'en prenne encore à toi ?

– J'y ai pensé, au début. Mais je crois qu'il attendait de voir si j'allais moufter ou pas. Il a dû se dire que personne ne me croirait.

– On ne peut pas le laisser s'en tirer. Il ne devrait pas bosser dans une école, au contact de gamins.

– Alors on va devoir démontrer l'existence d'un lien entre Cheri et lui, vu que je ne peux rien prouver, moi. Personne ne nous a vus ensemble. Et sans doute que personne ne me croirait. Ben tiens ! Ma parole contre la sienne. »

J'ai dû admettre qu'elle avait raison. Et si Sorrel avait craint qu'on puisse le rapprocher de la mort de Cheri, il n'aurait pas laissé Bess s'échapper.

« Bah ! j'ai conclu. Je vais avoir tout le temps d'y réfléchir : fini de rigoler, à partir de maintenant !

– Hé ! a repris Bess, qui m'a pressé le genou. Daniel n'en aura pas

pour si longtemps à terminer ses études. Et après, il reviendra. Ils reviennent tous. »

J'en avais marre d'entendre cette rengaine. Tout le monde ne revenait pas à Henbane. Janessa Walker n'y avait pas remis les pieds. Les fils de Birdie non plus. Et quant à moi... Qui sait ? Peut-être que j'irais dans l'Iowa et qu'une fois là, je continuerais mon chemin.

Gabby

Du plus loin qu'elle s'en souvenait, Gabby aimait les trucs nouveaux, pas forcément extraordinaires, comme d'aller en voiture à Mountain Home acheter une nouvelle paire de tennis au magasin de chaussures. Du moment que ça changeait, rien qu'un tout petit peu, par rapport à d'habitude, à la routine quotidienne. À Henbane, tout était toujours pareil, et comme disait son frère Rich : « Y arrivera jamais rien de bon, ici. » De chez eux, on ne distinguait pas les maisons voisines, et pas un de leurs voisins ne voyait ce qui se passait chez eux, ce qui la confortait dans sa terrible et désespérante impression d'être seule au monde, de pouvoir hurler à s'en casser la voix sans que nul ne l'entende, sans que nul ne vienne s'assurer qu'elle allait bien. À vrai dire, elle n'allait pas bien, même si personne ne s'en souciait. Ils étaient pauvres, certes, mais pauvre ne signifie pas forcément malheureux. Tout dépend avec qui on subit sa condition. Un soir, elle avait été chez une copine de classe, et n'en était pas revenue que sa famille s'entende aussi bien, dans sa caravane miteuse. À table, le père avait raconté des blagues en mangeant – des tartines au bœuf séché, le plat de la fin du mois, en attendant l'arrivée de nouveaux coupons alimentaires – et la mère avait demandé à tout le monde de raconter le meilleur moment de sa journée. Gabby en avait attrapé mal au ventre. Quand la mère de son amie s'était tournée vers elle pour lui poser à elle aussi la question, Gabby n'y avait plus tenu et s'était mise à chialer. Et plutôt que de faire semblant de rien, la mère de sa copine lui avait tapoté l'épaule jusqu'à ce que ses larmes se tarissent.

Gabby et ses frères vivaient à la merci de la ceinture de leur père. Quant à leur mère, elle ne bronchait pas plus qu'une sourde-muette, du moment ce n'était pas elle qui encaissait les coups. Son attitude inspirait à Gabby de la rancœur, mais bon : sa mère avait d'autres fardeaux à porter – soir après soir, ils entendaient leur père remuer en grognant au-dessus d'elle, dans la chambre à côté. Son frère aîné aussi aurait voulu quelqu'un au-dessus de qui remuer en grognant. Gabby

dormait en jeans, ceinture bouclée, dans l'espoir que quelqu'un dans la chambre se réveillerait avant qu'il en vienne là où il voulait en venir. Ils avaient beau se procurer eux-mêmes de quoi se chauffer et se nourrir, ils se ressentaient tous du froid et de la faim. Gabby avait inventé un jeu qui consistait à détendre une partie de son corps après l'autre en commençant par les extrémités. L'objectif était de se relaxer et de condenser au plus profond d'elle la souffrance et le manque, une couche après l'autre, comme ça, si jamais quelqu'un l'ouvrait en deux, il tomberait sur une perle parfaitement ronde et luisante, aussi dure qu'une dragée sortie des usines de Willy Wonka.

Chaque fois qu'il y avait du nouveau dans les environs, Gabby se prenait à espérer une autre vie que la sienne, où il se passerait d'autres choses, et qu'un jour, peut-être, elle ferait partie de ceux à qui ces autres choses arrivaient. Pas forcément meilleures mais différentes, au moins, nouvelles.

À l'époque, la mère de Gabby travaillait à l'usine textile. Au moment des vacances de Noël, les repreneurs ont cherché quelqu'un à qui confier leur chat. Quelqu'un qu'ils étaient prêts à payer vingt dollars la semaine. Malgré tout, au début, personne n'a voulu leur rendre ce service : comme ils n'étaient pas du coin, ils n'auraient pas dû racheter l'usine textile, pour commencer. C'est la mère de Gabby qui a fini par récupérer le chat, vu qu'elle n'avait pas accepté de s'en charger mais n'avait pas refusé non plus. La veille de Noël, une petite boule de poils blancs est apparue sur la table de la cuisine, dans un panier flambant neuf, plus propre que n'importe quoi d'autre à la maison. Le chat, qui répondait au nom de Clancy, a été le premier de leurs invités à passer la nuit chez eux.

La famille Johnson au grand complet a pris place à table tandis que Clancy se pavanait sous leur nez. Ça a tout de suite été évident que ce chat était extraverti et populaire. En tant qu'être humain, il aurait été le capitaine d'une équipe de foot, souriant aux laissés-pour-compte comme à des amis, quand bien même jamais ils ne pourraient en réalité le devenir. Un désir irrationnel est venu à Gabby de questionner Clancy, de lui demander ce qu'on ressent quand on dort dans un lit propre et neuf, et s'il y avait de la moquette, chez lui. Il se nourrissait de boîtes qui sentaient meilleur que certains des plats à la table des Johnson. Gabby aurait fait n'importe quoi pour faire plaisir au chat, pour entrer dans ses petits papiers.

Au bout de quelques jours, Clancy s'est sali dans les cendres du poêle à bois. Gabby s'est mis en tête de rendre à son pelage sa blancheur éclatante. Elle n'avait pas vu un seul chat blanc dans les parages avant lui, et ne voulait pas que Clancy prenne l'air

autochtone, qu'il devienne aussi terne et hirsute que l'un d'entre eux. En plus, le maintenir propre maintiendrait du même coup son intérêt. Gabby a donc baigné Clancy dans l'évier de la cuisine en utilisant le shampoing pour chats fourni par ses maîtres, mais Clancy n'a pas apprécié son bain autant qu'elle l'aurait cru. À la fin, Gabby l'a enveloppé dans un torchon à vaisselle, dans l'idée qu'il se sécherait sur son lit, dans sa chambre, mais Clancy s'est libéré d'un bond pour atterrir sur le poêle à bois. Glapissant de douleur, il a sauté à terre et s'est réfugié fissa derrière la poubelle. Après ça, Clancy n'a plus laissé Gabby l'approcher. Jusqu'à la fin de son séjour, chaque fois qu'elle passait à proximité de lui, il filait se cacher.

Par la suite, Gabby n'a plus rencontré de chat comme Clancy. Elle a malgré tout trouvé du réconfort auprès des créatures infirmes, infestées de puces, qui se présentaient sur le pas de sa porte. Un faon boiteux. Un chien de chasse borgne. Une portée entière de chatons jetée dans le fossé près de la boîte aux lettres. D'accord, ils n'étaient pas tout beaux tout propres comme Clancy, mais après tout, elle non plus. Et ils s'en fichaient pas mal qu'elle soit prête à tout en échange d'un peu d'affection : eux aussi en manquaient cruellement.

Le jour où Lila a fait irruption chez Dane, il est venu à Gabby la même bouffée d'allégresse que quand Clancy est apparu dans leur cuisine. Elle habitait alors une petite caravane rien qu'à elle. Au début, ç'avait été nouveau, grisant, et nettement mieux que chez ses parents. Elle n'avait plus à se coltiner qui que ce soit d'autre, et dans sa solitude, le froid et la faim ne la gênaient plus. Malgré tout, elle continuait à souffrir d'un désir de nouveauté dans sa vie, que ses petits copains successifs ne parvenaient pas à combler.

On aurait pu coller à Lila un néon clignotant qu'elle n'aurait pas attiré plus l'attention. Gabby la voyait comme une mannequin digne de poser en une, exotique et raffinée, n'ayant échoué que par erreur dans un boulot de serveuse, vêtue d'habits qui ne ressemblaient à rien. Gabby se réjouissait tant de la présence de Lila à ses côtés qu'elle aurait fait son boulot à sa place et de bon cœur à condition qu'elle reste là, l'air mystérieux. Lila n'était pourtant pas comme ça. Elle bossait dur, soucieuse de bien faire. Les pieds sur terre – et en même temps la tête dans les nuages –, elle ne se plaisait apparemment pas des masses à Henbane.

Gabby se sentait l'envie de la protéger, de jouer auprès d'elle les mamans poules. Elle a été frappée par le regard de Carl Dane, lorsque Lila est entrée dans son champ de vision : comme s'il venait de capturer dans ses filets une sirène mais se demandait si on l'autoriserait à la garder. C'était probablement le seul type de

Henbane à qui Gabby n'en voudrait pas de lorgner Lila. Sur le coup, elle n'aurait su dire si Lila répondrait à ses avances, mais ça ne l'a pas étonnée que ce soit le cas. Rêvant de se faire enlever sur un beau cheval blanc, Gabby se jetait dans les bras de tous les hommes dont elle croisait la route, au cas où l'un d'eux eût été celui qu'elle attendait. Au final, elle n'a pas trouvé de prince charmant comme Lila, mais, vu la suite des événements, ce n'était pas une raison pour l'envier.

Quand Lila lui a annoncé sa grossesse, Gabby s'est réjouie pour elle. Gabby se doutait bien que Lila n'avait pas l'intention de piéger Carl – il se serait laissé piéger de bon cœur, de toute façon –, pour autant, elle venait de s'assurer un bon parti, doté d'un boulot et d'une maison, et ce sans le moindre effort. Gabby ne comprenait pas pourquoi Lila ne s'en félicitait pas. Au contraire, ça paraissait même l'inquiéter. Le lendemain du jour où elle a découvert qu'elle allait devenir mère, Lila a fait part à Gabby d'un mauvais pressentiment. La créature à l'intérieur de son ventre... Elle voulait s'en débarrasser. Croyant d'abord à un genre de superstition, Gabby a conduit Lila chez Sarah Cole : s'il y a quelqu'un en mesure de lutter contre une superstition, c'est bien Sarah. Elle sent les choses, et pour autant que Gabby puisse en juger, elle ne se trompe jamais.

Sarah a tenu à discuter seule avec Lila, et quand Lila a reparu, même pas un quart d'heure plus tard, une main pressée sur son ventre, Gabby a compris qu'elle garderait le petit.

Sarah Cole a mis à nu mon abdomen en relevant l'ourlet de ma chemise avant d'émietter des feuilles séchées au creux de sa main. Elle y a ajouté quelques gouttes d'un liquide ambré, qui ressemblait à de l'huile de l'olive, et en a enduit mon ventre encore plat. Elle a fermé les paupières et un sourire s'est formé au coin de ses lèvres. Un instant, je me suis demandé, à table auprès d'elle dans sa cuisine, si elle ne comptait pas me rôtir au four, comme la sorcière de *Hansel et Gretel*.

Elle s'est essuyé les mains à son tablier avant d'allumer une bougie. Tout en tenant dans sa barbe des propos que je n'ai pas réussi à saisir, elle a fait couler de la cire sur un bout d'écorce qu'elle a examiné.

« Je vois une balance. Elle apportera de l'équilibre. »

Sarah a scruté l'écorce encore un moment.

« Elle se porte à merveille, tu devrais la garder, elle a conclu.

– Qu'est-ce qui vous amène à le croire ? Qu'est-ce que ça veut dire ? j'ai demandé, me référant à son fatras de feuilles et de cire, qui ne signifiait rien pour moi.

– Je ne saurais te dire comment ça se fait que la vérité m'apparaît : c'est un don que j'ai reçu, je ne cherche pas à me l'expliquer. »

Je ne lui accordais pas beaucoup plus de crédit qu'à une diseuse de bonne aventure à la foire, mais j'espérais qu'elle disait vrai. « Vous avez dit "elle". Vous pensez que c'est une fille ?

– J'en ai l'intuition. On peut essayer autre chose, si tu veux. »

Elle a jeté un coup d'œil à mes mains.

« Tu ne portes pas d'alliance ? »

J'ai fait signe que non. Elle a ôté une bague de son annulaire et sorti d'un tiroir un bout de ficelle auquel elle l'a suspendue. Son pendule de

fortune a oscillé au-dessus de mon ventre, dans un mouvement de va-et-vient. Sarah a souri.

« J'avais raison, tu vois ? Dans ce sens-là, c'est une fille. Moi, chaque fois que j'ai été enceinte, il a tourné en rond. »

La porte d'entrée a claqué et on a entendu comme un troupeau de bêtes sauvages débouler dans la cuisine. Une ribambelle de gamins nous a rejointes.

« M'man ! Regarde ! Daniel a attrapé un poisson. »

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'ils m'ont remarquée : les trois aînés se sont pétrifiés, les yeux comme des soucoupes. Le plus petit – Daniel, j'ai supposé – s'est avancé, un seau dans les bras, tout fier de sa prise. Il a tendu le seau à Sarah avant de poser ses mains sur mon ventre à nu, imitant sans doute le geste qu'il avait vu sa mère pratiquer sur d'autres femmes. Il m'a souri et Sarah l'a gentiment écarté. « Allez vous débarbouiller, les garçons, on va passer à table, elle a ordonné, puis elle a pressé l'épaule de Daniel un bref instant. Emmenez-le avec vous. »

Ce n'était pas comme ça que je comptais l'annoncer à Carl. Même si, pour l'instant, je n'avais pas de meilleure idée. Je l'ai vu sur le seuil de la salle de bains en me relevant : il avait l'air paniqué, comme s'il pensait que j'allais enfin me rétablir et puis que non, quelque chose allait de travers, et qu'il se le reprochait. Sur le moment, j'ai avant tout tenu à le rassurer.

« Je ne suis pas malade, j'ai expliqué, la main devant la bouche. Je suis enceinte, c'est tout. »

Il a paru encaisser un choc et on a échangé un long regard muet, de gêne. Pour finir, il m'a attirée contre lui, a enfoui son nez dans mes cheveux et m'a serrée dans ses bras un bon moment avant de s'en aller.

« Ne bouge pas, il m'a dit alors que je le regardais s'éloigner, du haut des marches. Attends-moi. »

Je me suis étendue sur mon lit en patientant. Je ne savais pas ce qu'il mijotait, mais Gabby avait raison : il ne semblait pas fou de rage. Quand il est rentré, le soleil s'appropriait à se coucher et des lucioles voletaient à l'orée de la propriété.

« Navré d'avoir autant tardé, il s'est excusé, avant de me conduire à la balancelle, dehors. Il a d'abord fallu que je passe chercher quelque

chose. »

Je me suis assise. Lui s'est agenouillé à mes pieds, et m'a pris la main.

« Il y a déjà un moment que je voulais te le dire : ne va pas croire que c'est à cause du bébé. Le soir où je t'ai vue pour la première fois chez Dane, j'ai eu l'impression que j'étais venu là chaque jour de ma vie dans l'espoir de te voir apparaître, et tout d'un coup : ça y était ! Tu étais là. Celle que je cherchais. Tu es si différente des autres, ici. Tu ne fais pas semblant d'être ce que tu n'es pas. Tu t'en fiches de ce que les autres pensent de toi. Et moi, la seule chose qui m'importe, c'est ce que toi, tu penses de moi. Parce que je t'aime. Je veux passer le reste de ma vie auprès de toi. »

Il m'a souri.

« J'étais venu te le dire, l'autre jour, au garage, mais... »

Il s'est éclairci la voix. J'ai deviné ce qui allait suivre. Je me suis crue sur le point de suffoquer : l'air s'échappait de mes poumons mais pas moyen de l'y faire rentrer. Carl m'a lâché la main et il a sorti de sa poche une alliance, toute simple, en or.

« Si tu restes à mes côtés, je t'offrirai un foyer, à toi et au petit, il a murmuré. Tu veux bien m'épouser ? »

Ces cinq derniers mots... Ils sont tombés comme des cailloux au fond d'un puits, happés par les ténèbres. Ce serait une folie, d'épouser Carl. À dix-huit ans, je ne savais pas vraiment ce que j'attendais de la vie. Sans compter qu'il y en avait à présent une autre, de vie, en moi, exerçant une pression sur mes moindres décisions. Je ne doutais pas de mon amour pour Carl. Mais je n'étais pas certaine que cet amour éclipserait tout le reste, qu'il suffirait à faire pencher la balance. Parce que, si je lui disais oui, alors je devrais rester à Henbane, à proximité de Crete.

J'ai gardé le silence. Je ne saurais dire combien de temps. Assez pour le tracasser. Ses doigts se sont resserrés autour de l'alliance.

« Oui », j'ai lâché dans un souffle. Je l'ai d'abord dit comme pour voir quel effet ça ferait.

Puis j'ai dû admettre que je n'avais pas répondu « oui » à la légère. Je venais d'opter pour une famille, un foyer, auprès de Carl et du petit. Après tant d'années sans racines, je venais de trouver ce que je cherchais : un endroit sur terre où l'on m'aimait, où l'on me désirait. Mon soulagement m'a tourné la tête et je me suis levée, invitant Carl à en faire autant. « Oui.

– Tu vas m'épouser.

– OUI ! »

Un énorme sourire s'est formé sur son visage, et il a poussé un « Youh-ouh » de cow-boy. Il m'a portée jusqu'au jardin et m'a fait danser en cercles, s'arrêtant à peine le temps de me passer l'alliance au doigt.

Je me suis concentrée sur l'air pesant du soir, la douce odeur du chèvrefeuille, le coassement des grenouilles, histoire de graver l'instant dans ma mémoire, de le préserver comme une fleur entre les pages d'un livre. Histoire de me rappeler, plus tard : voilà ce que c'est que le bonheur.

Lucy

Dès que j'ai eu un jour de repos, je suis allée au siège du comté consulter Ray Walker. Il n'y a pas loin d'un an, je lui avais dit que ça ne ressemblait pas à Cheri de s'enfuir, qu'à tous les coups il lui était arrivé quelque chose. Je n'en aurais pas juré, mais ça me semblait dur à avaler qu'elle mette les voiles sans me prévenir. Je m'attendais à ce que Ray remue ciel et terre et fasse appel à des équipes de recherches et des enquêteurs pour la ramener chez elle. Pas du tout : il s'est contenté de m'asséner qu'on ne connaît pas les gens aussi bien qu'on croit. Qu'ils finissent toujours par nous surprendre. « Ça se peut que tu aies raison, il m'a dit. Mais rien ne te permet d'en être certaine. »

J'ai trouvé Ray identique au souvenir que je gardais de ma dernière visite : en chemise amidonnée et nœud papillon, les cheveux plaqués en arrière. Il a sorti de son mini-frigo une cannette de Coca qu'il a partagée entre deux verres.

« J'aurais besoin de conseils, j'ai commencé. Et j'aurais surtout besoin que mon père n'en sache rien. »

Ray a grogné, inclinant son verre, le temps que les bulles éclatent.

« Ça commence mal, ma puce. »

J'ai souri : il ne m'avait pas dit non.

« Il s'agirait de conseils, disons, juridiques, j'ai repris. Combien faut-il fournir de pièces à conviction à la police pour qu'elle s'occupe d'une affaire ? Est-ce que de simples on-dit suffisent ? Si tant est qu'on appelle ça comme ça ?

– Oh, Lucy ! »

Il a posé son verre et j'ai lu de l'appréhension dans ses yeux clairs.

« Qu'est-ce qu'il y a encore ? C'est à propos de Cheri ?

– Oui, j'ai eu vent de certains trucs et j'en ai vu d'autres encore. Je

n'ai rien de concret pour l'instant, mais ça ne devrait plus tarder. Je me demandais juste ce qui se passerait si j'alertais la police, si je leur faisais part de ce que je sais, encore que sans être en mesure de me justifier. »

Ray a suivi de l'index le bord de son verre. « Il y a une chose dont tu dois tenir compte : la personne vers laquelle tu te tournes. Le shérif et ses hommes sont en rapport avec des centaines d'habitants du comté. Si tu te mets à accuser leurs proches, ils ne le prendront pas forcément bien. Et même s'ils ne sont pas de la famille de celui que tu soupçonnes, qui te garantit qu'ils ne font pas d'affaires ensemble ? Qu'untel ne leur verse pas de pots-de-vin ou ne leur vend pas de drogue ? Je ne dis pas que les représentants de la loi, ici, sont tous corrompus, mais on ne sait jamais au juste dans quoi ils trempent. Tu dois être sûre de pouvoir te fier à celui à qui tu t'adresses, sûre que ça ne va pas se retourner contre toi.

– Et comment m'en assurer ? »

Il a souri d'un air cynique.

« À Henbane, c'est impossible. Et c'est pour ça que je ne tenterais rien sur la base d'un simple oui-dire. Une fois que tu auras du solide – et je ne veux surtout pas dire par là que tu devrais continuer à enquêter, vu qu'il ne vaudrait mieux pas –, une fois que tu disposeras de preuves dignes de ce nom, tu pourras court-circuiter le shérif et contacter directement la police d'État. Je me ferais d'ailleurs un plaisir de m'en charger à ta place. »

J'ai songé à lui demander si le collier à lui seul suffirait, à défaut du mobile home ou d'un document attestant l'identité de son occupant, mais je n'ai rien dit.

« C'est tout à ton honneur, Lucy, de te soucier à ce point de ton amie. Je n'aimerais rien tant que de voir cette affaire résolue et l'assassin traîné en justice. En attendant, Cheri a disparu. Et d'ici un an, tu t'en iras vivre ta vie loin d'ici. Je ne sais pas dans quel guêpier s'est fourrée Cheri, mais il vaut mieux que tu ne t'y engouffres pas. De toute façon, rien de ce que tu pourrais tenter ne nous la ramènera. »

En résumé : je devais oublier Cheri, maintenant qu'elle reposait en paix. Fallait-il aussi que je tire un trait sur ma mère, faute de pouvoir la ressusciter ?

« Vous pensez parfois à Lila ? » j'ai demandé.

Ses traits se sont durcis.

« Oui, chaque fois que je te vois.

– Vous croyez qu'elle s'est suicidée ? Vous n'avez pas cherché à comprendre ce qui avait pu lui arriver ?

– Sa disparition a porté un rude coup à tous ceux qui la connaissaient. Moi y compris. Je n'ai pas voulu croire à un suicide. Mais, comme je te l'ai dit, on ne sait jamais à quoi s'attendre. J'avais ma petite idée sur ce qui s'est passé. J'en ai parlé au shérif. Ça n'a abouti à rien.

– Parce que vous faisiez fausse route ou qu'il ne vous a pas écouté ?

– Je ne disposais d'aucune preuve. Rien que des sous-entendus de Lila. Et les morts ne peuvent pas témoigner. »

Les morts. Il en paraissait si sûr. Et encore meurtri.

« Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

– Quelle importance ?

– Pourquoi ça n'en aurait plus ?

– Tu es encore une enfant, Lucy. Pas assez mûre pour comprendre qu'il y a des choses qu'il vaut mieux ignorer. Ça ne t'aiderait pas de le savoir. Tu te crois en mesure de redresser des torts, mais c'est rarement aussi simple.

– Je veux juste savoir ce qui est arrivé à Cheri », j'ai insisté, les coudes plantés sur le bureau de Ray.

Il m'a considérée d'un œil à la fois chagrin et nostalgique et j'ai deviné qu'en me voyant moi, il la revoyait, elle. J'en ai attrapé la chair de poule.

Il a soupiré, reportant son attention sur son agenda aux lignes toutes remplies par sa belle calligraphie soignée.

« Je suppose que personne ne connaît la vérité entière, ma petite. Il nous manque à tous des pièces du puzzle. Ce que je peux au moins te conseiller, c'est d'ouvrir grand les yeux. Intéresse-toi aux gens de ta connaissance et demande-toi à quel point tu les connais. Considère les différentes possibilités ; remets en question ce qui, selon toi, va de soi. Comme on dit au catéchisme : ce n'est pas parce qu'on ne voit pas le diable qu'il n'existe pas. Il ne se balade pas avec une fourche à la main. C'est à la vue de tous qu'il se cache. »

Le discours de Ray m'a secouée. Douter de tout et de tout le monde... De retour à la maison, j'ai ouvert mon journal à la page « Ceux qui ont connu ma mère » et j'ai ajouté un astérisque à presque tous les noms de la liste.

Je voulais appeler Daniel, mais ne savais pas à quel numéro le joindre. Son départ remontait à quelques semaines et il me manquait. Plus que je ne l'aurais cru. Le soir, au lit, je me repassais la scène de notre baiser en imaginant aller plus loin, en essayant de revivre le contact de nos peaux nues, l'une contre l'autre, de ses doigts entortillés dans mes cheveux. Je ne comprenais pas pourquoi ça ne l'intéressait pas de devenir autre chose que mon ami. La seule fois où je l'avais surpris à lorgner mes courbes, il avait aussitôt détourné le regard. Est-ce qu'il gardait ses distances parce qu'il estimait de son devoir de me protéger ? Ou parce qu'il me trouvait trop jeune ?

Les touristes avaient beau affluer à la rivière, au boulot, je me sentais bien seule. De temps à autre, un étudiant amateur de canoë m'invitait à me joindre à lui et ses amis après mon travail, le temps de siffler quelques bières au coin d'un feu de camp. Ils se ressemblaient tous avec leurs tee-shirts et casquettes de membres d'équipes de sport ou de clubs universitaires, leurs sourires aguicheurs et leurs biceps gonflés révélateurs de leurs intentions. Je ne peux pas dire que leurs propositions ne me tentaient jamais. C'était alléchant, en un sens, la perspective d'une étreinte anonyme avec quelqu'un ne sachant rien de moi, à qui je n'aurais pas à faire la conversation et qui s'en irait le lendemain. Mais je me rendais bien compte qu'ils ne serviraient que de substituts à Daniel, faute de mieux, quand, les yeux fermés, je l'imaginerais à leur place.

Bess et moi, on a repris l'habitude de traîner ensemble, comme avant. Depuis sa dernière visite à Sorrel, Bess s'intéressait de plus près à Cheri. Un soir de la fin juillet qu'on sirotait de la limonade sur la balancelle, on a réfléchi à un moyen de tirer les vers du nez de Sorrel.

« Je ne le vois plus en ville, a dit Bess, mais je crois qu'il vit toujours à Henbane. S'il avait décroché un nouveau job et déménagé, ça se serait su. Je pourrais l'appeler. Sans que ça m'oblige à le revoir.

– Qu'est-ce que tu lui dirais ?

– Ch'ais pas. Dommage que je ne puisse pas lui faire croire que je suis enceinte. Le faire chanter.

– Ça ne marcherait pas. Il exigerait des preuves. Il n'est pas complètement stupide. De simples menaces ne suffiraient pas à le convaincre de t'obéir. »

Les narines de Bess ont frémi. « J'essaye de t'aider. Je n'ai pas d'autre idée.

– Excuse-moi. J'ai tellement tourné et retourné le problème dans ma

tête ! Et malgré tout, je n'arrive qu'à des impasses. Rien de ce qu'on pourrait tenter ne l'amènera à nous dire quoi que ce soit. »

Bess a fait osciller la balancelle de travers, comme quand on était petites. Birdie nous serinait qu'à force, on finirait par valdinguer à l'autre bout du jardin. Hélas ! Ses mises en garde ne nous incitaient qu'à nous balancer de plus belle, pour voir si elle disait vrai.

« Hé ! a repris Bess. Et si on m'enregistrait pendant que je discute avec lui, comme dans les séries télé ? Même s'il ne veut rien admettre, il risque de lâcher un truc qui pourrait nous servir. Ou si je lui tendais un piège ? Il n'est pas si malin que ça. »

Je lui ai souri, déplaçant mon poids pour la coincer au moment où la balancelle pencherait de son côté. Elle m'a rendu la pareille l'instant d'après et on a pouffé de rire comme des gamines.

« Elle me plaît bien, ton idée », je lui ai avoué.

Malgré la quantité de séries télé que j'avais vues, je ne me souvenais pas si la loi autorisait à enregistrer une conversation téléphonique ou à s'en servir au tribunal. Mais ce n'était pas ce genre de détail qui m'inquiétait. Il nous fallait un truc, n'importe quoi, à même de relancer au plus vite l'enquête sur le meurtre de Cheri.

Deux jours plus tard, Bess a enfin trouvé le cran d'appeler Sorrel. J'ai suivi à ses côtés leur conversation, qu'elle a enregistrée sur son répondeur. Elle lui a sorti toute une histoire, comme quoi sa mère avait mis la main sur son journal intime, découvert qu'ils fricotaient ensemble, et qu'il lui avait parlé de Cheri. Sorrel n'a pas bronché. Bess a ensuite prétendu que sa mère comptait avertir la police. Un long silence s'est installé à l'autre bout de la ligne. Bess et moi, on s'est échangé un regard, dans l'expectative, sa main agrippée à mon bras.

Sorrel a poussé un long soupir, comme une bouduche qui se dégonfle.

« Ça ne tourne pas rond, chez toi, il a commencé, prudent. On sait bien, toi et moi, que c'est tout à fait ton genre d'inventer une histoire pareille. Ce que je me demande, c'est si tu te rends compte dans quel guêpier tu te fourrerais. Tu ne tiens pas à te retrouver dans un centre de redressement ? Ou en prison ? C'est pourtant ce qui pend au nez de ceux qui répandent des accusations à tort et à travers ou qui montent de toutes pièces de soi-disant preuves. »

Bess est devenue rouge comme une tomate.

« Je vais te laisser le temps de réfléchir, il a conclu. Si tu veux me voir, en discuter avec moi face à face, tu n'as qu'à me rappeler la semaine prochaine. »

Au final, il a raccroché sans révéler le moindre détail incriminant. En plus, il venait de retourner la situation au point de persuader Bess que c'était à elle de se faire du souci.

« Il bluffe, j'ai dit. Il cherche à t'intimider, pour que tu battes en retraite. »

Bess s'est enfoncée dans le canapé, secouant la tête.

« On l'aura », je lui ai promis, lui pressant la main.

Je dois reconnaître que mon intonation n'était pas très convaincante.

« Il ne nous reste plus beaucoup de temps. L'école va bientôt reprendre. »

J'ai repêché la télécommande entre les coussins du canapé et allumé le poste.

« Je vais chez Crete », j'ai annoncé.

Bess m'a pris la télécommande des mains et réduit la télé au silence.
« Qu'est-ce que tu comptes faire ?

– Fourrer mon nez dans ses affaires. Dans son bureau, il n'y avait rien sur le mobile home. À tous les coups, les documents qu'on cherche se trouvent chez lui. Il garde une trace de tout. Ils doivent bien être quelque part.

– Pourquoi tu n'attends pas d'abord de voir si je n'arrive à rien tirer de Sorrel ?

– Tu viens de dire qu'il ne nous restait plus beaucoup de temps. L'été touche à sa fin. On ne peut pas laisser Sorrel retourner au collège. Et je n'arrête pas de penser au type dont m'a parlé Jamie. Emory. S'il trafique bel et bien des filles, il y en a d'autres encore qui risquent de finir comme Cheri, au moment même où je te parle, si on reste les bras croisés.

– Je t'accompagne.

– Pas question. Qui viendra à mon secours s'il m'arrive quelque chose ? »

Bess m'a regardée.

« Tu ne plaisantes pas, hein ? »

J'ai haussé les épaules. J'avais dit ça comme ça, mais au fond de moi, je me doutais bien que ce n'étaient pas des paroles en l'air : je me demandais vraiment dans quoi on allait se fourrer.

Birdie

Birdie avait commencé par se méfier de Lila. Sa propre famille vivait à Henbane depuis les années 1800. Au bout d'un moment, les gens oublient que leurs ancêtres viennent d'ailleurs et qu'il y a de ça un bon siècle, c'étaient eux, les nouveaux en ville : les natifs du Kentucky.

À l'arrivée de Lila, on ne comptait pas beaucoup de nouveaux venus à Henbane, où rien n'aurait de toute façon pu les attirer – et certainement pas du travail. De temps à autre venaient des retraités résolus à passer leurs dernières belles années dans les Ozarks, mais la plupart se rendaient vite compte que ça n'avait rien à voir avec les brochures touristiques. Ils s'étonnaient qu'on ne les accueille pas à bras ouverts. C'est qu'il faut du temps pour s'ouvrir aux autres. Jusqu'à des générations. Certains à Henbane n'avaient jamais vu de Noir ni d'Asiatique. Quand Birdie était petite, avant qu'elle n'ait l'occasion de croiser quelqu'un de vraiment différent, son oncle, au retour d'une fête foraine dans l'Arkansas, lui avait confié avoir vu un Noir, un vrai, en chair et en os, sur une grande roue. Pour Birdie et les autres gamins, il aurait aussi bien pu rencontrer le croque-mitaine. Quand Lila, soi-disant originaire de l'Iowa, était apparue à Henbane, ç'avait tout de suite sauté aux yeux que ce n'était pas une banale fille du Middle West. Elle avait quelque chose d'exotique ; son épaisse chevelure noire, ses yeux verts d'une clarté insolite et son teint plus que hâlé. En ville, on se demandait si elle n'était pas métisse ? À moitié indienne ? arabe ? Mexicaine ou quelque chose dans ce goût-là ? Du moins, avant qu'il ne soit question de sorcellerie et pire encore. Du simple fait qu'elle n'était pas comme les autres, les langues s'étaient déliées. Dont celle de Birdie ; elle ne rougissait pas de l'admettre.

Birdie avait entendu dire que Carl flirtait avec la petite nouvelle au restaurant, elle l'avait même vu la conduire chez lui, et ne savait qu'en penser. Les hommes, on sait ce que c'est – dès qu'ils repèrent une jolie

filles, il faut qu'ils lui tournent autour. Birdie ne pensait pas que ça irait plus loin. Jamais elle n'aurait cru qu'un Dane épouserait une étrangère. D'autant qu'elle ne voulait surtout pas la voir s'installer à deux pas de chez elle, de l'autre côté de la route.

Des rumeurs ont vu le jour, de sorcellerie et tout le bataclan. Il suffisait d'un coup d'œil à cette fille pour se figurer une force surnaturelle à l'œuvre, un genre de charme qui la rendait irrésistible. Des foutaises, à coup sûr. Quoi qu'il en soit, Birdie avait décidé de ne pas s'approcher d'elle, jusqu'au coup de fil de Carl lui annonçant que, mal en point, elle nécessitait des soins. Birdie n'avait pas une seule fois refusé de l'aide à un Dane, et même si elle n'était pas médecin et n'avait pas prêté serment de se porter au secours de son prochain, elle a chargé son matériel dans sa camionnette et hop ! Pour autant : loin d'elle l'idée de jouer les saintes. Ce qui la motivait, c'était en partie la curiosité, un peu comme son oncle, face au noir sur la grande roue.

Carl l'avait prévenue que Lila s'était fait attaquer, sans préciser par qui. Birdie l'a fait sortir, le temps d'examiner Lila, étendue là sans plus de vigueur qu'un sac de farine. Ses meurtrissures commençaient à dater : difficile de déterminer de combien de temps au juste. Sous ses vêtements, Birdie a remarqué quelque chose de plus préoccupant. La morsure sur sa poitrine – ce ne pouvait être que celle d'un homme, même si ça semblait dur à admettre – n'avait pas été nettoyée comme il fallait. D'accord, ç'aurait pu être pire, mais en l'absence de soins, ça risquait encore d'empirer. Birdie s'est attelée à la préparation d'un cataplasme de tabac et de bouillon-blanc avant de réclamer des antibiotiques à son cousin. Pendant près d'une semaine, elle s'est occupée de Lila, renouvelant les cataplasmes, lui administrant des gélules. Dès que Carl entrait, Birdie s'assurait qu'un drap la couvrait. Une fois le gonflement et les rougeurs estompés, elle a distingué plus nettement les marques sur la poitrine de Lila, l'assemblage unique de traits et de points, et bien qu'elles aient connu des tas de gens aux dents de travers comme celles-là, elle a tout de suite pensé à Crete. Un peu plus tard, quand elle a eu vent de la disparition de Joe Bill Sump, qui coïncidait à peu près avec la date à laquelle il lui avait fallu soigner Lila, elle s'est demandé si c'était lui, l'agresseur. Puis elle s'est rappelé qu'il lui manquait des dents de devant et, donc, qu'il n'aurait pu lui laisser une telle marque.

Ça semblait étrange à Birdie que Lila occupe le lit d'Althea Dane, alors même qu'Althea dépérissait dans une maison de retraite. Althea avait été pour elle une bonne voisine, y compris quand sa santé s'était mise à décliner. Amicale, elle gardait malgré tout ses distances, n'apportant des tartes que quand il fallait. Du temps où leurs enfants étaient encore petits, Birdie et son mari Sy faisaient de la musique

avec Althea et Earl. Amateur de dulcimer, Sy avait appris à Birdie à en jouer, encore qu'elle n'eût jamais réussi à l'égaliser en habileté.

Quelques semaines après son rétablissement, Lila est venue frapper à la porte de Birdie, tel un représentant sans gêne. Birdie lui a ouvert, mais en occupant tout l'encadrement de la porte, pour ne pas qu'elle voie à l'intérieur.

« Je vous ai apporté un petit quelque chose, a annoncé Lila. Carl m'a dit que vous aimiez l'écureuil. »

Birdie a jeté un coup d'œil à l'assiette couverte d'une feuille d'alouette que Lila tenait en mains : on y devinait les motifs du service en porcelaine d'Althea. À priori, Lila ne semblait pas du genre à cuisiner de l'écureuil dans les règles de l'art, mais comme elle n'était pas venue les mains vides, Birdie n'a pas eu d'autre choix que de la laisser entrer.

« Ce sont des boulettes, a précisé Lila, en les posant délicatement sur la table de la cuisine. J'ai suivi la recette de ma grand-mère. L'écureuil mis à part. »

Un sourire hésitant a flotté sur ses lèvres.

« Merci bien, a lâché Birdie avant de retourner à la porte.

– Je ne vous remercierai jamais assez de votre aide. Je vous dois une fière chandelle. »

Les yeux de Lila ont larmoyé. Birdie a espéré qu'elle n'évoquerait pas ce qui, qu'on le veuille ou non, finit par se savoir, entre un patient et son guérisseur. Birdie n'avait parlé à personne de la morsure et n'éprouvait aucun désir d'en discuter avec Lila. À cet instant précis, le regard de Lila s'est arrêté sur un objet, derrière Birdie, et son visage s'est illuminé.

« Je n'avais encore jamais vu d'instrument comme celui-là. »

Birdie s'est écartée pour permettre à Lila de mieux voir. « C'est un dulcimer. Celui de mon mari.

– Ah ? Moi, je joue du piano. Enfin, j'en jouais. Il y a longtemps que je n'ai plus touché un clavier. J'étais nulle, de toute façon. »

Birdie ne lui a pas proposé de manipuler le dulcimer. « Cet instrument-là n'a rien à voir avec un piano. On le pose sur ses genoux et on en pince les cordes. Mon mari en avait un autre, dont on frappait les cordes à l'aide de baguettes, mais je l'ai donné à mon aîné.

– Un jour, vous pourrez peut-être me montrer comment on s'en sert. J'aimerais bien entendre en jouer.

– Je ne suis pas très douée », a prétendu Birdie avant de reconduire

Lila à la porte.

Après son départ, Birdie s'en est un peu voulu. Après tout, Lila lui avait apporté de quoi la remercier, or elle venait de se montrer rien moins qu'aimable. Seule dans sa cuisine, elle a soulevé la feuille d'aluminium pour examiner les boulettes. Elle a songé à les écraser dans la gamelle du chien, mais a jugé préférable de les renifler d'abord, or elles sentaient plutôt bon. Elle a passé la langue dessus, et leur trouvant un petit goût de beurre, a mordu dedans : elles valaient franchement mieux que le tout-venant des boulettes. Mieux, même, que les siennes. Les jours suivants, Birdie les a mangées les unes après les autres, se demandant comment cette drôle de fille avait pu accomplir un tel miracle à partir de simple viande d'écureuil.

Carl

Il y a eu un moment, à l'annonce de la grossesse de Lila, où tout a dérapé.

L'impression lui est venue que son cœur cessait de pomper son sang pour le laisser refluer au fond de ses pieds. Étourdi, pris d'une bouffée de chaleur, il a cru s'évanouir. Il a cligné des paupières. Ses oreilles ont tinté. Lila, guettant sa réaction, lui a paru se ratatiner à vue d'œil, alors il l'a prise dans ses bras et l'a serrée contre lui. Il n'aurait pas pu faire plus. « Je t'aime », elle lui a dit. Il a répondu que lui aussi l'aimait. Dieu sait que c'était loin de rendre compte de ce qu'il ressentait, mais il ne parviendrait pas à exprimer le principal : cette idée qui venait tout à coup de surgir parmi ses pensées comme parmi celles d'un gamin fébrile d'impatience, le matin de Noël. *Je l'ai eue. Elle est à moi. Elle va rester, maintenant.*

Il a fallu régler des détails pratiques : aménager une chambre d'enfant, conduire Lila chez un médecin qui lui prescrirait des vitamines à doses de cheval, annoncer la nouvelle à sa mère au Centre de soins Bellevue. Avant toute chose, il l'épouserait. Il a laissé Lila en plan sur le palier pour filer chez Crete lui réclamer l'alliance de Grand-maman Dane, sachant pertinemment que son frère ne s'en servirait jamais. Il a dû un peu insister, mais Crete a fini par céder.

Plus tard, ce soir-là, alors que Carl inspectait sa penderie à la recherche d'une cravate, Joe Bill, qui dérivait la plupart du temps au fin fond de ses pensées, a refait surface. Il ignorait ce qui s'était passé entre Joe Bill et Lila, ce que celui-ci lui avait fait subir, or on ne pouvait exclure que... Il ne voulait pas remettre ça sur le tapis, obliger Lila à revivre de pénibles souvenirs. D'un autre côté, il devait en avoir le cœur net.

Il est entré dans sa chambre pour se blottir auprès d'elle, sur son lit. Ne dormant plus, elle a saisi sa main, embrassé ses articulations calleuses, avant de presser ses lèvres chaudes contre sa paume. Ils

n'avaient pas fait l'amour depuis l'agression, et il avait du mal à croire que ça ne leur était arrivé qu'une fois, à l'ancienne ferme des Dane. Il désirait, il avait besoin de se sentir enveloppé, par son corps, son odeur, son goût, sa chaleur. D'abord, il fallait qu'il sache.

« Peu importe, il a lâché, ça ne change rien, en tout cas pas ce que je ressens pour toi ou le petit. »

Elle a lâché sa main, dans l'expectative.

« Joe Bill, quand il... il a... il t'a forcée à... ? »

Elle l'a regardé droit dans les yeux.

« Non », elle a murmuré, approchant sa bouche de la sienne en prélude à un baiser qui a expédié le souvenir de Joe Bill à vingt pieds sous terre.

Là-dessus, elle a ôté sa chemise de nuit, aidé Carl à se déshabiller, et il s'est pressé contre elle pour la première fois depuis bien longtemps, convaincu qu'enfin tout rentrait dans l'ordre, que tout allait exactement comme il fallait. Il avait dit vrai : ça ne changerait rien à ce qu'il ressentait pour elle. D'un autre côté, et même s'il ne l'aurait pas volontiers admis, il avait menti en ce qui concernait le petit. Il voulait un enfant d'elle, mais un enfant qui soit le sien, le leur. Quand elle lui a juré que Joe Bill ne l'avait pas violée, l'impression lui est venue qu'on l'éloignait du bord d'une falaise en train de s'écrouler. Le voilà sauvé ! Il n'était pas certain qu'il aurait supporté chaque jour la vue d'un enfant aux traits hérités d'un autre, sachant ce que cet autre avait fait subir à sa femme et comment lui-même s'en était vengé.

Ils se sont aussitôt lancés dans les travaux. Sachant qu'il lui laissait carte blanche, Lila n'a pas hésité à rafraîchir leur intérieur. Certes, elle a pris bien soin des souvenirs de famille, ne déplaçant rien dans le vaisselier, hormis pour faire les poussières. Et la chambre de sa mère, elle l'a laissée telle quelle. Le reste, en revanche, elle s'y est attaquée de bon cœur. Gabby est venue l'aider à tout nettoyer de fond en comble. Elles n'ont négligé aucune plinthe, briquant les moindres placards, tiroirs et penderies, graissant les charnières qui grinçaient, polissant les surfaces en bois, dépoussiérant les plafonds. Elles ont changé les meubles de place, recousu les housses des fauteuils, aéré les tapis, lavé et reprisé les rideaux. Ensemble, elles ont passé une fin de semaine entière à ôter les tableaux et les bibelots des murs en vue de les repeindre avant de tout remettre en place. Depuis, dans chaque pièce dominait une couleur différente : le jaune en cuisine, le vert

dans la chambre, le rose dans la salle de bains. Les couloirs étaient quant à eux bleu turquoise et la chambre d'enfant, d'une délicate teinte lilas, vu que Lila était persuadée d'attendre une fille. Carl ne raffolait pas de la salle de bains rose, mais si ç'avait pu rendre sa femme heureuse, il l'aurait laissée dessiner des pois sur le toit. Ils ont maintenu toutes les fenêtres ouvertes, le temps que la peinture sèche. À la fin, il se serait cru dans un intérieur flambant neuf. Sa maison resterait à jamais celle de sa famille, mais ce serait aussi celle de Lila, désormais.

Un soir, après toute une journée à confectionner des ballots de foin – Carl acceptait n'importe quel travail à condition de rester auprès de Lila –, il l'a trouvée avec Gabby dans la cuisine : elles dansaient comme des folles sur une musique à plein volume. Les ondulations suggestives de Lila, dont il n'avait jusque-là pas vu d'exemple aux bals des environs, l'ont émoustillé et intimidé en même temps ; quand il lui a demandé où elle avait appris à remuer comme ça, elle s'est contentée de rire et de l'attraper par la main, et ils se sont lancés dans une contredanse que venait de lui montrer Gabby. C'était quelque chose, de la voir se détendre autant, rire et s'amuser de si bon cœur. Il aurait pu passer la soirée entière à la regarder. Et tant mieux que Gabby soit là pour lui tenir compagnie. En dépit de son petit côté fofolle, c'était une bonne amie, fidèle.

Après son mariage, Carl est passé voir sa mère à plusieurs reprises pour arrondir les angles, mais bon, ça n'est jamais facile d'admettre que son fils a mis une fille enceinte et qu'il n'a pas eu d'autre choix que de l'épouser au siège du comté. Ce n'est certainement pas la marche idéale à suivre. L'état de santé de sa mère n'arrangeait rien : dégradé au point que celle dont il gardait le souvenir ne faisait plus que de rares apparitions. Sa mère s'était changée en la paranoïaque enragée dont il avait eu quelques aperçus éclair au fil de son enfance, même si papa et Crete lui avaient caché de leur mieux ses crises.

Lila a eu dès le début du mal à admettre que sa mère ne vive pas sous le même toit que ses proches. Il a fini par comprendre qu'elle n'avait pas laissé sa chambre intacte par simple respect pour Althea mais parce qu'elle s'attendait à la voir revenir à la maison. Elle l'a supplié de ramener Althea auprès d'eux, lui promettant de veiller elle-même sur sa mère. Il a objecté que ça ne s'annonçait pas simple de s'occuper à la fois d'un parent âgé et d'un nouveau-né, mais peu importait à Lila. Dès son plus jeune âge, elle avait vécu avec sa grand-mère et n'aurait pas imaginé son enfance sans elle. « Ta mère vit

encore », lui avait-elle dit, et il voyait bien que ça la chagrinait de ne plus avoir ses propres parents, et qu'ils ne puissent pas connaître leurs petits-enfants. Il ne croyait pas qu'un tel arrangement fonctionnerait, mais il ne se sentait pas la force de contrarier Lila. Il n'allait quand même pas lui refuser ce qu'elle demandait, s'il était en son pouvoir de le lui accorder.

Soucieuse de réserver à Althea une chambre impeccable à son retour, Lila a récuré le parquet et changé les draps du lit, arrangé avec goût les oreillers et replié le couvre-lit en chenille, pile comme il fallait. Puis elle a encore disposé dans un vase blanc sur la coiffeuse des zinnias et des asters du jardin. Carl lui a donné un baiser d'adieu. Elle lui a décoché un sourire qui lui a donné envie de l'embrasser encore et encore plutôt que de la laisser là pour se rendre en voiture au centre Bellevue. Elle comptait préparer du pain et de la soupe de légumes selon la recette d'Althea, comme ça, ils passeraient à table dès son arrivée. Elle a même cueilli de la menthe dans le potager devant la cuisine pour infuser du thé comme lui avait montré Ransome.

Tout le long du trajet, la mère de Carl, de bonne humeur, a chantonné dans sa barbe. Peut-être qu'après tout, c'était une bonne idée, a songé Carl, de la ramener à la maison. La grossesse de Lila ne datant que de quatre mois, ils auraient tout le temps de trouver leurs repères, d'ici à la venue au monde du petit. Peut-être allaient-ils former la famille dont rêvait sa femme. Lila leur a ouvert la porte alors qu'ils montaient les marches du perron, et lorsqu'elle a enfin aperçu Althea, son sourire a vacillé. Sa mère ne ressemblait plus que de très loin à la blonde rieuse aux courbes généreuses sur les vieilles photos de famille qu'il avait montrées à Lila. Les cheveux gris clairsemés, coupés aussi court que ceux d'un homme, elle n'avait plus que la peau sur les os. Un pli de dépit lui a crispé la bouche.

« Ah ! Voilà la sorcière, elle s'est écriée, lançant à Lila un regard hostile. Tu ne me fais pas peur. »

Lila a serré les lèvres, décoché à Carl un coup d'œil résolu et ouvert un peu plus grand la porte.

Birdie

Elle avait entendu dire qu'Althea était de retour, mais elle ne l'a croisée pour de bon qu'en allant pour la énième fois rapporter l'une de ses assiettes en porcelaine chez les Dane. Birdie ne considérait pas ce service comme appartenant à Lila, même si celle-ci avait l'habitude de s'en servir pour lui apporter des boulettes. Au moment de lui rendre son assiette, la première fois, Birdie avait presque eu honte. De son manque d'amabilité, d'une part, et aussi du peu de temps qu'elle avait mis pour manger les boulettes. Puis elle s'est dit que c'était ridicule. Que Lila n'avait pas à se douter qu'elle s'était autant régalée. Pour ce qu'elle en savait, Birdie avait simplement hâte de lui rendre son assiette. Cette première fois, Lila a mis du temps à remarquer Birdie qui la hélait du bord de la route. Elle a aussitôt couru vers elle en faisant une drôle de tête, comme si quelque chose clochait. Il lui a fallu une bonne minute pour comprendre que Birdie n'allait pas défaillir et ne perdait pas non plus la boule mais la saluait tout bonnement avant de franchir les limites de sa propriété. C'est une question de courtoisie, lui a expliqué Birdie, de signaler son arrivée, plutôt que de frapper à la porte sans prévenir, comme les jeunes ont tendance à le faire. En disant ça, elle a lancé un regard appuyé à Lila, mais celle-ci n'a pas paru mesurer son impolitesse : elle a juste semblé soulagée que tout aille bien. Birdie ne comptait pas lui avouer qu'elle avait fait une chère de roi avec les boulettes, mais quand Lila lui a posé la question, elle n'a pas vu de raison de lui mentir. À partir de là, Lila a pris le pli de lui apporter des boulettes chaque semaine.

Birdie n'aurait su dire combien de fois elles avaient répété la scène des boulettes et de l'assiette. Lila lui apportait à manger et, plus tard, Birdie lui rendait sa vaisselle sans qu'elles songent une seule fois à transférer la nourriture dans un Tupperware pour que Lila s'en retourne sans attendre avec son assiette. En toute honnêteté, Birdie commençait à apprécier la compagnie de Lila. En général, Lila avait plein de questions à poser à Birdie, qui se félicitait d'en connaître les réponses. Elle lui demandait par exemple : « Qu'est-ce qu'on peut faire

avec ces baies ? », celles qui poussaient à l'orée de son terrain, et Birdie lui expliquait : « C'est du raisin d'Amérique, toxique, mais les bourgeons, au printemps, sont comestibles, à condition de les faire bouillir à trois reprises en changeant l'eau entre deux. » Lila le notait dans un carnet, à côté d'un croquis de la plante, pour mémoire. Un jour, Lila a montré à Birdie une solanacée, à la limite des bois. Birdie lui en a expliqué l'usage en médecine et aussi en tant que poison, avant de dissenter sur ses autres noms – la belladone, la cerise du diable, la belle-dame et ainsi de suite. Elle n'a pas précisé qu'on prête parfois à la belladone l'aspect d'une superbe femme fatale, vu que certains, en ville, comparaient déjà la plante à Lila.

Ce jour-là, Birdie avait amené des graines d'ipomées en plus de l'assiette, parce que Lila admirait les siennes et que c'était le bon moment d'en planter. Résolue à mettre en garde Lila contre leur toxicité, Birdie a soudain trouvé ça curieux que tant de belles plantes contiennent du poison, et s'est demandé si elle ne ferait pas mieux d'éviter le sujet. Qu'est-ce qui empêcherait Lila de se débarrasser d'elle en lui mitonnant une fournée de boulettes vénéneuses ? Birdie s'est aussitôt moquée d'elle-même et de ses idées saugrenues. Elle prêtait trop l'oreille aux rumeurs de sorcellerie que répandaient ceux qui ne connaissaient pas Lila.

Bien qu'elle lui ait crié « bonjour » du bord de la route, Lila n'est pas venue à sa rencontre. Elle devait pourtant être là, vu qu'elle ne s'absentait que quand Carl ou Gabby l'emmenaient en ville. En plus, Lila s'attendait sûrement à sa visite. À vrai dire, Birdie a trouvé ça limite vexant de ne pas voir paraître Lila sur le seuil. Tout en se disant qu'elle n'aurait pas dû, elle s'est risquée dans le jardin, au cas où Lila, en train de bêcher, ne l'aurait pas entendue. Aux abords du potager, elle a distingué des laitues et des petits pois en pleine croissance : la preuve que Lila avait suivi ses conseils à propos des plants d'automne. De mauvaises herbes menaçaient cependant de tout envahir et Birdie – ç'a été plus fort qu'elle – a posé l'assiette et les graines dans l'herbe pour les arracher, accroupie. C'est à ce moment-là qu'elle a entendu des cris, reconnu la voix d'Althea et déduit qu'elle était de retour.

Quelque chose s'est brisé à l'intérieur de la maison. Birdie a collé le nez contre la porte de la cuisine. « Bonjour ! C'est Birdie ! Je ramène l'assiette. » Des bris de verre ont encore retenti, suivis d'un hurlement. Birdie a cogné contre la porte à plusieurs reprises avant d'envoyer au diable les bonnes manières. Autant entrer. Qui sait si quelqu'un n'avait pas besoin d'aide ? Un instant, l'idée lui a traversé l'esprit que c'était peut-être vrai, ce qu'on racontait sur Lila : qu'en ce moment même, elle jetait un sort à Althea. Birdie a couru vers l'origine du raffut : la pièce du devant, où Lila s'abritait derrière un fauteuil à oreilles, tandis

qu'Althea lançait par terre des cadres, sitôt arrachés du mur. Du sang tachait le tapis, à l'endroit où Althea venait de marcher pieds nus sur les tessons.

« Althea ! » elle a crié, et son ancienne voisine s'est retournée.

Elle l'a même reconnue : l'ombre d'un sourire a flotté sur ses lèvres. Mais une rage sourde assombrissait encore son regard, et ça faisait de la peine de la voir dans cet état.

« Bonjour, Birdie. C'était prévu que tu viennes ? »

– Oui. Je me disais qu'on pourrait chanter, aujourd'hui, toutes les deux. En nous accompagnant au dulcimer. »

Lila les a fixées l'une et l'autre de ses yeux ronds comme des soucoupes. Althea a frappé dans ses mains.

« Mais oui ! Quelle bonne idée ! Il faut juste que je chasse cette sorcière de sous mon toit... »

Birdie l'a gentiment saisie par le bras. « Si on allait plutôt chez moi ? J'ai préparé du thé et des biscuits, rien que pour toi.

– Hum, a marmonné Althea, désorientée. C'est gentil de ta part d'être venue me chercher. J'avais complètement oublié l'heure. »

Birdie l'a fait sortir et asseoir sur la balancelle, où elle lui a demandé de l'attendre, le temps de rassembler des pansements, de l'antiseptique et une paire de pantoufles. Quand Birdie est descendue, Lila la guettait au pied des marches.

« Elle refuse de prendre ses médicaments, a expliqué Lila en se tordant les mains. Aujourd'hui, elle est mal lunée, mais il y a des jours meilleurs. Elle finira par se calmer. Quand Carl est là, elle ne me pose aucun problème.

– Elle ne peut pas rester ici. Je l'emmène chez moi en attendant le retour de Carl.

– Non, s'il te plaît ! Ne lui dis rien. Je ferai des efforts, je trouverai bien un moyen de la ramener à la raison. »

Birdie a secoué la tête.

« Ma pauvre petite ! Son état ne va pas s'améliorer. Comment comptes-tu t'en sortir avec un nouveau-né sur les bras ? »

Lila l'a saisie par la manche.

« Je veux que ma petite fille connaisse sa grand-mère. »

Birdie ignorait ce que Lila espérait au juste d'une grand-mère, mais

elle ne l'obtiendrait certainement pas d'Althea.

« Ça ira », elle a conclu, tapotant la main de Lila, avant de la laisser seule, nettoyer le sang et le verre cassé.

Sitôt éloignée de Lila, Althea s'est calmée. Les deux voisines ont passé le plus clair de l'après-midi à chanter ensemble des hymnes, comme à leur habitude, le dimanche, du vivant de leurs maris. Birdie a posé sur ses genoux le dulcimer dont elle a pincé les cordes. Althea n'a eu aucun mal à se rappeler les paroles de ses chants favoris. Après ça, elles ont bu du thé et Althea lui a confié que la sorcière avait élu domicile chez elle et jeté un sort à sa maison. Lila avait pris son fils dans ses rets et portait en elle une semence maléfique, le ventre enflé par le péché. Aussi insensé que ça paraisse, elle a dit ça de l'air le plus sérieux du monde.

Birdie avait été de ceux qui voyaient au début en Lila une obscure menace, une force étrangère. Malgré tout, le regard désespéré de Lila quand elle-même avait repoussé Althea ne lui avait pas échappé. Lila n'était qu'une petite fille apeurée en mal de repères dans son nouvel environnement. Birdie s'est reproché de ne pas lui venir plus en aide. Le soir même, après son travail, Carl est venu chercher sa mère, et quand Birdie lui a raconté ce qu'elle avait vu et entendu, il a décidé de la reconduire illico au centre Bellevue.

Le lendemain, Birdie est passée chez Lila l'aider à boucler les valises d'Althea. Visiblement à bout, Lila n'a pas dit grand-chose. Elles descendaient des cartons au rez-de-chaussée quand Birdie a remarqué une chambre vide repeinte en lavande.

« C'est celle de l'enfant ? » elle a demandé.

Lila a hoché la tête et elles ont jeté un coup d'œil au petit nid douillet.

« Je pourrais lui servir de mamie », a déclaré Birdie.

Elle y avait songé toute la nuit, à ce petit plus qu'elle était en mesure d'apporter à Lila. Elle avait quatre petits-fils, deux de son fils pasteur installé dans le sud-est de l'État, et deux de son autre fils, établi dans l'Oklahoma, mais elle ne les voyait pas aussi souvent qu'elle l'aurait souhaité.

« Je pourrais lui préparer des biscuits. Lui faire la lecture. Lui raconter de longues histoires ennuyeuses. »

Lila a posé par terre un carton d'habits d'Althea pour serrer Birdie contre elle, avec plus de force que Birdie n'en aurait cru capables ses petits bras fluets, pressant son ventre arrondi contre l'estomac creux de sa voisine.

Lucy

Le premier jeudi de chaque mois, l'oncle Crete va aux réunions de son club de bienfaisance : l'occasion rêvée de m'introduire en douce chez lui. Crete n'en raffole pourtant pas, de ces réunions. Il a surtout adhéré pour faire la nique à certains hommes d'affaires du coin qui auraient voulu l'en exclure. N'empêche que, quand il se trouve en ville, il ne manque pas une seule session de son club. Avant de partir, j'ai promis à Bess de l'appeler dès mon retour, et lui ai dit de s'inquiéter si elle ne recevait pas de coup de fil de ma part d'ici au lendemain matin.

« M'inquiéter... au point d'alerter la police ? » elle m'a demandé.

J'ai secoué la tête, repensant au conseil de Ray Walker.

« Contacte plutôt mon père. De toute façon, ça m'étonnerait qu'il m'arrive un pépin. Je vais juste chercher quelque chose qui pourrait nous servir. Le temps que mon oncle rentre, je serai déjà de retour. »

La route était longue jusque chez Crete et la chaleur du mois d'août étouffante, même la nuit. D'un autre côté, je ne voulais pas emprunter la voiture de Bess au risque qu'on me repère. Dans mon sac à dos, j'avais fourré une lampe de poche, un couteau suisse, cadeau de Noël de papa, et une bouteille d'eau. Je m'étais dit que ce ne serait pas du luxe d'avoir sous la main un genre d'arme, au cas où, mais bon, je n'allais quand même pas emporter un fusil. Le couteau ferait l'affaire. J'ai commencé à imaginer des situations où j'aurais besoin d'une arme, mais ça m'a paru délirant : je cherchais vraiment la petite bête. M'introduire en catimini chez mon oncle ne pouvait quand même pas me mettre en péril à ce point. Après tout, on était parents. Pas une seule fois dans sa vie, il ne m'avait manqué d'égards. Je me suis secoué les puces : j'allais juste chez Crete. Pas de quoi en faire une montagne.

Et pourtant ! Mon oncle avait beau aller et venir chez nous quand ça lui chantait, moi, je n'avais plus mis les pieds chez lui depuis des

années. Il vivait dans une maison semblable à la nôtre, encore que plus petite, bâtie pour la sœur de Grand-papa Dane, une vieille fille. Après sa mort, comme plus personne n'occupait la maison, Crete, qui en a hérité en même temps que de sa part de terrain, a décidé de s'y installer. Du temps où j'allais encore en primaire, Crete y a ajouté une annexe plus moderne à l'arrière, avec une terrasse et une piscine hors sol et, malgré la situation du terrain, au beau milieu des bois, il a cru bon de dresser une palissade tout autour. Un jour, mon père m'a emmenée nager là-bas, et on a trouvé sur la terrasse une femme toute nue, étalée sur le ventre. Papa m'a dit de ne pas regarder, mais bien sûr, je ne lui ai pas obéi. Il a retourné la femme sur le dos et cherché son poulx. Du sang coulait de son nez dans sa bouche, et je me suis demandé si elle avait sniffé un truc ou si elle était juste tombée face contre terre. Papa s'est penché sur elle, l'oreille tendue à son souffle. Quand elle est revenue à elle, riant, toussant, elle lui a entouré le cou de ses bras. Dès qu'il a réussi à s'en dépêtrer, il m'a ramenée à la camionnette et on est partis. Ce soir-là, je l'ai entendu dire à Crete au téléphone qu'on ne viendrait plus nager chez lui. Il a ajouté que Crete restait le bienvenu à la maison, tant qu'il n'amenait pas de copine à lui.

À la sortie du bois est apparue la maison de Crete, identique à mon souvenir, en dehors du nouvel enclos à chiens contre la palissade. Deux pit-bulls se sont jetés contre le grillage en aboyant. La porte d'entrée avait été fermée à clé : plutôt étrange, compte tenu de la situation de la maison, au beau milieu des bois, encore que ça ne m'ait pas étonnée, venant de Crete. Pas moyen de forcer les fenêtres en façade. Dans l'idée d'escalader la palissade, je me suis hissée sur le dessus de l'enclos, redoublant du même coup la fureur des chiens. La porte vitrée coulissante qui donnait sur la terrasse était fermée, elle aussi, mais il y avait une fenêtre ouverte à l'étage. Je suis passée par la grille et, sur un côté de l'abri de jardin, j'ai repéré l'échelle pliante que j'avais toujours vue rangée là. Je l'ai transportée jusqu'à la maison et dépliée pour atteindre la fenêtre. Heureusement, la moustiquaire n'était pas aussi solide que chez nous : il ne m'a pas fallu trop d'efforts pour la déloger.

Elle défendait l'accès à une chambre assez peu meublée. Je l'ai remise en place avant de m'aventurer dans le couloir. Je cherchais un bureau ou un débarras mais n'en ai pas repéré à l'étage. Sur la pointe des pieds, je suis descendue au rez-de-chaussée où j'ai fourré mon nez partout sans rien découvrir d'utile. J'ai ouvert la porte de la cave et allumé la lumière. Les marches menaient à une autre porte, plus lourde. Je l'ai poussée. Elle s'est aussitôt refermée derrière moi. Je me trouvais à présent dans la partie la plus récente du sous-sol, que je ne

connaissais pas du tout. J'ai poussé plusieurs portes, qui m'ont conduite à un débarras où s'entassaient des piles de cartons. Je les ai aussitôt ouverts : ils étaient bourrés à craquer de carnets et de dossiers. Je me suis permis de croire que j'y trouverais ce que je cherchais : l'identité de l'occupant du mobile home. Il fallait juste que je me dépêche de mettre la main sur le bon papier.

J'ai passé en revue plusieurs cartons, jetant d'abord un coup d'œil aux étiquettes des dossiers avant d'éplucher le petit nombre d'entre eux qui me semblaient prometteurs. Les papiers amassés là ne dataient pas d'hier. Je ne me suis pas attardée sur chaque liasse, de crainte de ne découvrir que des informations périmées. J'en étais à la dernière quand un intercalaire a retenu mon attention. *Petrovich, L.* Le nom de jeune fille de ma mère. À ce moment-là, je n'ai plus pensé aux contrats de location. Tant pis si l'heure tournait. Tant pis si Crete n'allait plus tarder à rentrer. J'ai ouvert le dossier et me suis assise pour en examiner le contenu. Un trombone retenait contre le verso de la couverture une photocopie noir et blanc d'une photo de ma mère. Depuis le temps que j'étudiais en détail les rares prises de vue à ma disposition, ça m'a fait un choc d'en découvrir une que je ne connaissais pas encore. Ma mère y semblait différente. Aussi belle qu'à l'accoutumée, sauf que pour une fois elle ne souriait pas, la mine espiègle et enjôleuse, coiffée à la va-comme-je-te-pousse. Elle portait un bikini, ce qui m'a enfin donné une idée d'à quoi elle ressemblait en petite tenue. À la voir ainsi, j'ai eu le sentiment de pénétrer dans son intimité et ça m'a fait mal. Quelqu'un avait découpé la photo pour en chasser une silhouette dont la main fantôme était calée au creux de sa taille.

Il m'a fallu toute la force de ma volonté pour m'arracher à la contemplation de cette photo. Venaient ensuite des coupures de presse, des petites annonces comme on en trouve à la fin des magazines. Des agences de placement de bonnes d'enfant, de gardiens, de mannequins. J'ai fini par déplier une feuille, un genre de questionnaire. Le nom de ma mère y figurait en haut, mais je n'ai pas reconnu son écriture et me suis vite aperçue qu'il ne s'agissait pas d'un formulaire d'embauche classique. *Cheveux : châtain foncé et longs. Yeux : verts. Taille : 1 m 68. Poids : 54 kilos. Poitrine : 90D.* Il était précisé que, de nationalité américaine, elle parlait anglais, et n'avait ni MST ni tatouages. La rubrique « Remarques » indiquait : *Pas de famille/ Orpheline/ Exotique 10+.*

Je savais que Crete avait recruté ma mère par le biais d'une agence. Il ne rougissait pas d'admettre que personne, dans la région, n'aurait accepté de trimer aussi dur qu'il l'exigeait en échange du salaire qu'il proposait. Mon oncle était du genre à grappiller ce qu'il pouvait. Cela

dit, il n'avait pas embauché une employée quelconque : il avait sélectionné la plus belle, la plus exotique. Une orpheline, en plus. Simple hasard ? À moins qu'il n'eût voulu s'assurer que personne ne demanderait de ses nouvelles, et qu'elle n'ait nulle part où aller ? Je venais d'étaler autour de moi le reste des documents et d'entamer la lecture de ce qui s'annonçait comme le contrat de travail de ma mère, quand j'ai entendu un bruit sourd.

Je me suis raidie, à l'affût. Je me suis risquée dans le couloir et l'ai de nouveau entendu : il venait du sous-sol, pas de l'étage. J'ai consulté ma montre. Encore une bonne heure avant le retour de Crete.

« Hé, oh ? » j'ai lancé.

Je n'avais pas la moindre idée de comment je réagirais, au cas où je tomberais sur quelqu'un. Mieux valait en tout cas que ce soit une copine pocharde de Crete – que je pourrais facilement embobiner avant de filer. Becky Castle, peut-être ? En admettant qu'elle sorte encore avec mon oncle. Je pourrais lui parler de sa fille, Holly, lui demander si elle élevait encore des lapins.

« Hé, oh ! » j'ai repris, plus fort, l'oreille aux aguets.

Un bruit sourd a rompu le silence, suivi d'un autre encore. J'ai remonté le couloir : il menait à une sorte de resserre dans la pénombre où des étagères supportaient des caisses de bière et de soda, des boîtes en plastique de bretzels, des flacons d'eau de Javel et des rouleaux d'essuie-tout. Il aurait suffi d'un meilleur éclairage pour qu'on se croie dans un rayon de supermarché.

D'autres coups ont retenti derrière les étagères. Bien que ça m'ait dans un premier temps semblé impossible, j'ai dû admettre que le sous-sol d'origine se trouvait de l'autre côté de la paroi. J'avais entrepris de vider la partie centrale des étagères des paquets de papier toilette et de détergent qui l'encombraient quand elle a coulissé, montée sur roulettes. En la poussant au maximum, je me suis trouvée face à une porte en acier munie d'un pavé numérique.

J'en ai ressenti des picotements sur tout l'épiderme, comme quand j'avais découvert le coffre dans le plancher du bureau de Crete, chez Dane. La différence, c'est que cette porte-ci n'avait aucune raison d'être. Qu'est-ce que mon oncle prenait donc tant de peine à cacher ?

« Il y a quelqu'un ? »

J'ai retenu mon souffle et tendu l'oreille. Pas de réponse. J'ai actionné la clenche, qui n'a bien sûr pas cédé. D'autres coups encore ont suivi. Ils venaient peut-être d'un dispositif mécanique, un genre de vieille pompe qui ferait des siennes. Je ne distinguais pas de voix. Sans

doute que mon imagination me jouait des tours.

J'ai scruté le pavé numérique sans qu'il me livre la moindre indication. Ça semblait peu probable que Crete ait choisi un code facile à retenir. D'un autre côté, je ne perdrais rien à tenter le coup. J'ai pressé 1234. Une petite lumière rouge a clignoté, me signalant mon erreur. Si seulement je savais combien de chiffres comportait le code ! J'ai essayé 12345, au cas où. Encore une lumière rouge intermittente. J'ai entré la date de naissance de Crete : ma troisième tentative malencontreuse. Un bip a retenti et la diode a viré au rouge pour de bon. Quoi qu'il y ait de l'autre côté du mur, Crete tenait à en défendre l'accès. Ce qui a encore accru ma détermination à découvrir de quoi il s'agissait.

Il devait bien exister un moyen d'entrer. Me rappelant tout à coup que dehors une paire de portes au ras du sol donnait accès à l'ancienne cave, je suis sortie en vitesse. Les chiens ont aboyé de plus belle. J'ai contourné la maison. À la place des portes dont je me souvenais se trouvait une épaisse dalle de béton – un genre de terrasse ornée de pots de fleurs vides.

L'heure tournait. J'ai dû me rendre à l'évidence : je n'ouvrais pas la porte en acier ce soir. Il fallait que je remette l'échelle en place et que je m'en aille avant le retour de mon oncle. Au final, mes recherches n'ont réussi qu'à redoubler mes soupçons. C'était quand même bizarre, les circonstances de la venue de ma mère ici. Quelque chose me disait que, directement ou pas, Crete était mêlé à la disparition de Cheri. Et comme si ça ne suffisait pas : il avait blindé une partie de sa cave. Quoi qu'il mijote, ça ne me paraissait pas net.

Je suis retournée au sous-sol effacer en vitesse les traces de mon passage. Puis j'ai ramassé mon sac à dos et ouvert la porte de l'escalier. Et c'est là que je me suis retrouvée nez à nez avec mon oncle. J'ai lutté de mon mieux contre la panique. Il venait de me prendre la main dans le sac et c'était trop tard pour y remédier.

« Lucy ! il a grommelé, rouge de colère, d'un air de ne pas en revenir. Je m'attendais à moitié à tomber sur le petit Cole, après ses exploits dans mon bureau. Je n'aurais pas cru que c'était toi qui avais déclenché l'alarme. »

Une alarme ? Sans doute que ma série de codes erronés en avait mis une en route. Crete a serré le poing. Les muscles de son bras ont sailli. C'était mon oncle, jusqu'ici, il n'avait pas une seule fois levé la main sur moi et je voulais encore croire qu'il n'oserait pas. Dans ma tête, je me suis répété : *Il ne te fera rien*. Malgré tout, je tremblais.

« Pourquoi tu ne me dis pas ce que tu cherches ? »

J'ai réfléchi à un mensonge crédible.

« Ma mère... Je sais qu'elle a travaillé pour toi. J'ai pensé que tu gardais peut-être... un souvenir d'elle, je ne sais pas. »

Il a secoué la tête. « Je n'ai rien qui lui appartienne. Mais si c'est ce que tu voulais, pourquoi tu ne me l'as pas demandé ? Est-ce que je t'ai déjà refusé quoi que ce soit ?

– Excuse-moi. C'était idiot de ma part. Je n'ai pas vraiment réfléchi. Je ferais mieux de rentrer.

– Pourquoi tu as tenté d'ouvrir la porte blindée ? »

J'ai pris un ton qui se voulait détaché, mais un tremblement agitait mes mains.

« J'ai pensé que je trouverais derrière des documents qui m'en apprendraient peut-être un peu plus sur elle. Ou même rien qu'un papier avec son écriture. »

Il m'a regardée droit dans les yeux et a dû deviner que je mentais. « Je conserve à la cave des choses de valeur, il a fini par admettre. Mais rien qui pourrait t'intéresser.

– Pardon, je ne comptais pas te voler. »

Il est parti d'un petit rire sec.

« Je sais, ce n'est pas ton genre.

– Je te demande vraiment pardon. Ça ne se reproduira plus.

– Oh non. »

Je l'ai observé, dans l'expectative, attendant qu'il s'écarte pour me laisser passer. Mais non, il s'est approché de moi et m'a pris la main. « Il faut qu'on parle. » Mon cœur a cessé de battre un instant avant de repartir à un rythme effréné.

D'une poigne ferme, quoique sans brutalité, l'oncle Crete m'a conduite à la cuisine, où il m'a fait asseoir. Il a sorti une bière du frigo et m'a servi une cannette de soda. La gorge sèche, j'en ai bu un peu, la tenant à deux mains pour ne pas qu'elle tremble.

« Je sais que tu t'es fait du mouron pour cette Cheri Stoddard, il a commencé, au moment de prendre place en face de moi. Je me rappelle, quand elle a disparu, tu ne voulais pas croire qu'elle ait mis les bouts. Et ça t'a tellement retournée, quand on l'a retrouvée ! Ça me fait souffrir de te voir souffrir, j'espère que tu en es consciente. »

On aurait dit que mes bras et mes jambes ne m'appartenaient plus, ne se rattachaient plus au reste de mon corps. Je me suis demandé si,

au cas où j'essayerais de courir, j'en trouverais la force.

« Je ne voulais pas que tu mettes les pieds au mobile home. Tout est de la faute de Judd, j'aurais dû t'en parler tout de suite, tirer les choses au clair. Mais, sur le coup, je n'ai pas compris ce que tu combinais. Du moins, pas avant que tu ne te mettes à glaner à la ronde des renseignements sur Cheri. À ce que j'ai entendu, tu te prends pour Alice détective. »

J'aurais donné n'importe quoi pour déguerpir. Je me suis demandé si mon oncle me retiendrait.

« J'ai des choses à te dire, dont j'aurais mieux aimé ne pas devoir te parler. Jusqu'ici, je les gardais pour moi, histoire de ne causer de tort à personne, mais il semblerait que je n'aie plus le choix : il va falloir que je te mette au courant. »

Je le dévisageais, comme assommée. *Je pourrais t'expliquer, mais après, il faudrait que je te tue* – voilà la phrase qui m'est venue à l'esprit. J'ai jeté un coup d'œil à ma montre. L'heure n'était pas encore venue pour Bess d'alerter mon père.

« Ton amie Cheri, elle ne l'avait pas belle à la maison, tu sais. Elle est partie de son plein gré. Peu après, quelqu'un qui voulait l'aider a fait appel à moi. Elle s'est installée au mobile home. Seulement, je n'ai rien à voir avec ce qui s'y est passé. J'ai encaissé le loyer, et le reste, je ne m'en suis pas mêlé. D'après ce que m'a dit mon locataire, Cheri était ravie de ne plus habiter chez sa mère. Je n'ai pas demandé de détails. »

J'ai pensé à ce que m'avait raconté Jamie, à la course éperdue de Cheri le long de la rivière, la mort aux trousses. Peut-être bien qu'elle avait d'elle-même décidé de partir. D'un autre côté, elle ne savait pas ce qui était bon pour elle. Cette fille, on pouvait la convaincre de tout et n'importe quoi, y compris de se fourrer dans une situation pire que celle qu'elle cherchait à fuir. J'avais du mal à déterminer quelle part de vérité contenait le récit de Crete, si tant est qu'il y en ait une. Il pouvait aussi bien mentir sur toute la ligne.

« Bon, ça me fait mal au cœur de te le dire, mais je n'ai pas le choix. »

Il s'est approché de moi et m'a pris la main.

« Ton père est la dernière personne qui a vu Cheri avant qu'on ne la retrouve dans l'arbre. C'est lui qui l'a déposée là. »

J'ai senti comme un gouffre se creuser en moi. « C'est faux ! j'ai protesté.

– Demande-lui. Tu verras bien s'il a le cran de te mentir. »

Il s'est rassis et a fini sa bière. « Si tu comptais revenir sur ce qui est arrivé à Cheri, autant t'avertir que tu risques d'attirer de gros ennuis à ton père. J'imagine que la police l'arrêterait. Au cas où on en arriverait là, sache que tu es la bienvenue sous mon toit. Tu fais partie de la famille, je continuerai à prendre soin de toi, comme je l'ai fait jusqu'ici, quoi qu'il arrive. Mais bon, je n'aimerais pas voir mon petit frère en taule. Ou pire encore. »

Les yeux rivés à ma cannette de soda, je ne savais plus à quoi me raccrocher. Crete mentait peut-être pour se protéger. Ça semblait le plus logique. Impossible que mon père trempe là-dedans. D'un autre côté, qu'est-ce qu'il dirait, si je lui posais la question ? S'il me mentait, est-ce que je m'en rendrais compte ?

« Ce n'est pas la première fois que j'ai dû le couvrir, a poursuivi Crete. Il a déjà tué un type qui avait des vues sur ta mère. Devant témoin, en plus. Vas-y, demande-lui. Il y a des tas de choses qui, pour peu qu'elles viennent à se savoir, conduiraient ton père en prison. Je regrette d'avoir dû t'en parler, mais tu es en âge d'être mise au courant, et en un sens, ça vaut mieux. Crois-moi, je n'ai jamais cherché qu'à l'aider. »

Je suis restée prostrée sur ma chaise un long moment. Pendant ce temps-là, Crete a mis un peu d'ordre dans la cuisine : il a jeté à la poubelle des cannettes de bière et déposé des assiettes sales dans l'évier. J'ai fini par me convaincre qu'il ne chercherait pas à me retenir. Il venait déjà de me désarmer par le seul effet de ses révélations. Plus aucun bruit en provenance du sous-sol n'a rompu le silence. Je me suis levée et j'ai hissé mon sac à dos sur mon épaule.

« Tu veux que je te reconduise ? » il a proposé.

Je me suis raidie.

« Tu n'as pas à avoir peur de moi. Ni de ton père. Jamais il ne lèverait la main sur toi. On est du même sang, et on se serre les coudes. Bon. Souviens-toi de ce que je t'ai dit. Je suis sûr que tu prendras la décision qu'il faut. »

Il m'a ébouriffé les cheveux et m'a reconduite à la porte.

« Fais attention ! Je t'ai à l'œil. »

Je suis sortie, comme assommée. Arrivée aux bois, j'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai couru jusqu'à ce que mes poumons me brûlent et qu'un point de côté me plie en deux. Dès que la douleur est passée, j'ai repris ma course jusqu'à la maison. En entrant par l'arrière, j'ai trouvé papa dans la cuisine, en train de boire une bière à table –

une scène atrocement pareille à celle que je venais de vivre. Les accusations de Crete ont fait écho dans ma tête. *Ton père a tué un homme. C'est lui qui a déposé Cheri dans l'arbre.*

« Hé ! Devine un peu qui va être privée de sortie ? »

Je l'ai dévisagé, à bout de souffle. Sur la table traînaient plusieurs cannettes de bière écrasées et une bouteille de whisky largement entamée. Depuis combien de temps m'attendait-il en picolant ?

« Je parie que tu te demandes ce que je fabrique à la maison. »

Je n'ai pas réagi, mais il a continué quand même.

« J'ai reçu un coup de fil de Daniel Cole, aujourd'hui, à Springfield. On s'est donné rendez-vous pour discuter. Il se fait du mouron, figure-toi. À ce qu'il a dit, tu t'es lancée à la recherche de l'assassin de Cheri. Il a peur que tu ne t'attires des ennuis si personne ne garde l'œil sur toi. »

La moutarde m'est montée au nez. Daniel n'avait pas pris la peine de m'appeler depuis son déménagement. De quel droit avait-il contacté mon père ?

« Birdie aussi avait des choses à me dire. Elle a remarqué dans le voisinage des allées et venues à des heures indues. Après l'heure du couvre-feu. Qu'est-ce que tu mijotes, Lucy ? Où tu étais passée ? Avec Bess ? J'espère pour toi que tu n'as pas bu. »

Je n'ai rien répondu. Il m'a tourné autour en reniflant mon haleine, mes cheveux. Un comble, vu les relents d'alcool qui émanaient de sa personne.

« Au moins, tu ne traînais pas avec un garçon, puisque ton petit copain n'est plus là. »

Mon petit copain ?

« Encore que j'aimerais sans doute mieux te savoir auprès de lui. Il est plus âgé que je ne le souhaiterais, mais il m'a l'air d'un bon garçon. Pas bête. Et digne de confiance. Dommage que tu n'aies pas pensé à nous présenter. »

Ma respiration était à peu près revenue à la normale, mais mon cœur battait encore la chamade. Je me remettais à peine de ce qui venait de se passer chez Crete et voilà que mon père, fin soûl, me cherchait des poux dans la tête à propos de Daniel ! Son attitude m'a suffisamment fichu la trouille pour que je réfléchisse à deux fois à ce que venait de me raconter Crete.

« Il se fait tard, il a conclu. Une petite discussion nous attend, toi et

moi, demain matin. Je ne reprendrai pas le travail avant plusieurs jours. »

J'ai hoché la tête, retrouvant enfin ma langue.

« Faut juste que j'appelle Bess, pour la prévenir que je suis rentrée. »

Je ne voulais pas qu'elle s'inquiète ou, pire, qu'elle contacte mon père, en l'absence de nouvelles de ma part.

« Non ! il s'est interposé, sans me laisser le temps de saisir le combiné. Je m'en charge. Je n'ai pas encore décidé si j'allais te priver ou non de téléphone. »

Il a peiné à déchiffrer la liste de numéros sur le frigo et c'est d'un doigt gourde qu'il a pressé les touches.

« Bess ? Lucy est rentrée. Et tu risques de ne pas la revoir avant un petit moment, vu qu'elle est privée de sortie pour entorse au cou-de-pied et Dieu sait quoi d'autre encore. »

Il a écouté une minute, l'air exaspéré par ce que lui racontait Bess. Il a tenté de l'interrompre, mais en vain : le front barré d'un pli, il a pris son mal en patience avant de me tendre le combiné. « Elle a un truc à te dire. Je te laisse une minute, et après : au lit ! Ou sinon, gare à tes fesses.

– Lucy ? »

Je n'aurais su dire si Bess chuchotait ou pleurait. J'aurais voulu que papa me laisse seule pour lui parler, lui raconter ce qui venait de m'arriver, mais il est resté là, l'air furibard, à tapoter sa montre comme un gardien de prison.

« Qu'est-ce qu'il y a ? j'ai demandé, tournant le dos à mon père.

– Sorrel... Il s'est pendu. Il est mort. »

Une fois au lit, j'ai attendu que papa commence à ronfler avant d'aller à pas de loup dans la salle de bains prendre une longue douche. À la fin, il n'est plus resté d'eau chaude, alors j'ai laissé le jet glacé me pilonner jusqu'à ce que je claque des dents au fond de la baignoire aux pieds griffus. De retour à ma chambre, j'ai tenté de trouver un sens aux annotations de mon journal. Ne sachant comment qualifier ce qui venait de m'arriver, ce que je ressentais, je l'ai noté pêle-mêle sous forme de liste. Je n'étais pas convaincue que mon père ait tué qui que ce soit. Selon moi, ça ne collait pas. L'homme que Crete accusait mon père d'avoir supprimé, il avait pu l'abattre en état de légitime défense.

Et à bien y réfléchir... Crete n'avait pas dit mot pour mot que papa avait tué Cheri, mais qu'il l'avait déposée au creux de l'arbre. Au point où on en était, ça me semblait difficile de prendre pour argent comptant ce que disait Crete. Comment déterminer la part de vérité de son récit ?

Je repensais malgré moi aux bruits en provenance de la pièce secrète. Même si rien ne m'incitait à croire à la présence chez mon oncle d'un être humain détenu là contre sa volonté, je n'en gardais pas moins cette éventualité présente à l'esprit. Il y a peu encore, jamais l'idée ne me serait venue que mon oncle, dont je me sentais souvent plus proche que de mon père, ait pu enfermer quelqu'un dans son sous-sol. C'était d'ailleurs peu probable. Malgré tout, je devais admettre à mon grand dam que ça restait de l'ordre du possible. Si Crete avait quelque chose à voir avec l'affaire Cheri ou la disparition de ma mère, alors qui sait de quoi encore il était capable...

Gabby

Lila avait beau répéter à l'envi qu'elle n'avait pas besoin d'une fête en l'honneur du petit, Gabby savait bien que la future chambre de l'enfant ne contenait rien de rien et que Carl trimait comme un esclave afin de mettre un peu d'argent de côté. On était déjà en janvier et Lila allait sur son septième mois de grossesse. Qu'elle le veuille ou non, Gabby lui organiserait une fête, où Lila devrait ouvrir des cadeaux et se laisser caresser le ventre. Le problème, c'est que Gabby ne savait pas qui inviter, vu que Lila ne fréquentait pas grand monde. Et beaucoup de gens, faute de la connaître, se la figuraient sous un mauvais jour. La moitié de la ville la traitait de sorcière et mêlait son nom à des racontars sans queue ni tête à propos de Joe Bill Sump. Dresser une liste d'invités ne s'annonçait donc pas simple. En dehors de Birdie et Ransome, bien sûr. Birdie avait promis d'en toucher un mot aux paroissiennes de l'église baptiste. Comme Gabby ne pouvait décemment pas se dédire après avoir tant insisté auprès de Lila, elle s'est juré que, même si personne ne venait, elles passeraient un bon moment, toutes les deux.

Gabby n'avait jusque-là assisté qu'à une seule et unique fête en l'honneur d'un nouveau-né, quand son amie Darla était tombée enceinte, au lycée : elle s'inspirerait donc de ses souvenirs. Il y aurait du punch sans alcool, un beau gâteau glacé et des jeux idiots – sans pour autant qu'on picole, comme à la fête chez Darla. Gabby se doutait bien que Birdie, pas plus que Ransome ou Lila, n'aurait envie d'alcool. Cela dit, plus elle y pensait et plus elle-même aurait volontiers bu un coup. Elle s'en est donc versé un, puis un autre, et Duane, le type avec qui elle sortait, est passé la lutiner. Comme il fermait à chaque fois les yeux, Gabby n'aurait su dire s'il pensait à elle ou s'imaginait avec une autre. Quand il jouissait, on aurait dit un soldat, grognant, empalant l'ennemi sur sa baïonnette. Au cours d'histoire, l'un des rares où elle ne dormait pas, au lycée, elle avait appris que les hommes tuaient leurs ennemis avant de violer les femmes de ceux-ci. Elle se demandait pourquoi les hommes se

tapaient ce qu'ils exécaient, se tapaient ce qu'ils aimaient et se tapaient même ce dont ils se tapaient. Peut-être qu'ils voulaient tout se taper, indépendamment de ce que ça leur inspirait ; un simple besoin incontrôlable. Empaler, grommeler, conquérir.

Quand Duane a eu fini, il a reboutonné son pantalon et lui a demandé de lui prêter du liquide. Pour une fois, elle a dit non. Elle mettait de l'argent de côté pour acheter un joli truc à Lila, à l'occasion de la fête. Elle ne savait pas encore quoi, vu que Lila manquait de tout, mais un truc chouette, en tout cas. « Salope », a marmonné Duane avant de claquer la porte de la caravane. Gabby s'est pelotonnée sur les draps humides en se convainquant qu'elle ne souhaitait pas le revoir. À force, elle finirait bien par s'en persuader.

Le jour de la fête, Gabby est arrivée chez Birdie de bonne heure pour s'occuper de la déco. Elle avait emporté du papier crépon rose et aussi du bleu, tant pis si Lila lui serinait qu'elle attendait une fille. Ce n'est jamais bon de se convaincre d'un truc qui ne tournera pas forcément comme on le pense. Le gâteau de Birdie refroidissait dans son moule sur le plan de travail. Un gâteau au glaçage blanc tout bête, sans fioritures ni décorations ni rien. Un gâteau digne d'une entrée dans les ordres.

« Tu n'as rien pour saupoudrer le glaçage ? a demandé Gabby. Du sucre coloré, je ne sais pas, moi ? »

Birdie a froncé les sourcils. Elle portait ce jour-là une robe noire austère, histoire de rester dans l'ambiance monacale, a supposé Gabby. « Pour quoi faire ?

– Rien, oubliée. »

Birdie s'est occupée du bol à punch et des verres pendant que Gabby arrangeait le papier crépon sur le buffet. Deux cadeaux encadraient le gâteau, l'un, de Birdie, et l'autre, emballé dans un sac en papier vert, de Ransome Crowley.

« Ransome ne vient pas ? a demandé Gabby.

– Non, elle a déposé ça hier. Elle est épuisée, la pauvre. Elle ne se sentait pas d'humeur à participer aux réjouissances. »

Des réjouissances ? Un gâteau à se partager en comité restreint, dans un calme mortuaire ? Gabby aurait voulu pousser jusqu'à la ferme et traîner cette demi-portion de Ransome de force à la fête. Non qu'elle mettrait de l'ambiance, mais au moins, Lila la connaissait. Une

voiture s'est alors arrêtée devant la maison et Birdie a couru à la porte, au cas où ç'aurait été ses amies de la paroisse. Gabby en ayant terminé avec sa pitoyable tentative de décoration, elle lui a emboîté le pas.

Dans l'allée stationnait le pick-up de Ray Walker. Lui-même s'affairait à détacher de la plateforme un fauteuil à bascule en bois.

« Hé ! Bonjour ! » il s'est écrié, mettant pied à terre.

Il portait une chemise amidonnée boutonnée jusqu'au col, comme tous les jours de sa vie – et peut-être bien les nuits aussi.

« Je m'excuse de débarquer à l'improviste, il a commencé, d'une voix aussi chaleureuse et suave qu'un vieux bourbon, mais quand j'ai entendu parler de la fête, j'ai tenu à amener quelque chose. »

Le premier invité surprise ! Restait à espérer qu'il ne serait pas le seul.

« Le temps de déposer ça à l'intérieur et je file.

– Bien ! a estimé Birdie.

– Je vais vous aider ! » s'est écriée Gabby, se hissant d'un bond sur la plateforme du pick-up, sans laisser à Ray le loisir de l'en dissuader.

À deux, ils ont réussi à transporter chez Birdie son cadeau.

« Ça, c'est du fauteuil, a estimé Gabby dans le salon.

– Je voulais lui offrir quelque chose de beau. Lui laisser un souvenir. »

Un afflux de sang lui est monté aux joues : il rougissait. Lila faisait bander jusqu'au très distingué M. Walker ! Gabby n'allait pas laisser perdre d'aussi bonnes dispositions.

Devant l'entrée, Birdie balayait de la saleté qu'elle était la seule à distinguer.

« Venez ! a dit Gabby, en entraînant Ray par le poignet de sa chemise et en désignant le gâteau, la guirlande en crépon raplapla. On a besoin d'aide. C'est déprimant. Il nous faut des confettis, des fleurs, des ballons, de tout !

– Je pourrais faire un saut en ville, je suppose. Ramener deux ou trois petites choses.

– Super ! Et je tiens à ce que vous assistiez à la fête. Il nous faut du monde. Amenez votre femme, aussi, si ça la tente. »

Gabby savait que Mme Walker, stérile, fuyait comme la peste ce

genre de réunions, ou alors les passait à pleurer, mais puisque Ray allait venir, il eût été impoli de ne pas l'inviter.

Les dames de la paroisse sont arrivées après le départ de Ray. À cinq. Toutes coiffées pareil, comme des petites vieilles. L'une d'elles avait amené un plateau de biscuits tout à fait dans l'ambiance tristounne. D'un autre côté, la table des cadeaux se garnissait peu à peu, même si l'une des amies de Birdie avait eu le culot d'emballer le sien dans du papier journal. Pour l'heure, elles échangeaient des nouvelles de la paroisse dans la cuisine, décochant à Gabby des regards venimeux par l'entrebâillement de la porte.

Ray est revenu seul, les bras chargés de courses – des roses en sucre et des tubes de colorant alimentaire, une corbeille de fruits et un plateau de petits-fours de l'épicerie Ralls, plus des ballons de baudruche de toutes les couleurs, attachés par des rubans.

« Beau travail, Ray », a estimé Gabby, et il a rougi de plus belle.

Il n'était pas mal, en un sens ; sexy, même, en dépit de sa chemise boutonnée. Un instant, Gabby s'est demandé comment il se débrouillait au plumard.

Sitôt arrivée avec Carl, Lila s'est extasiée sur la décoration avant de serrer Gabby très fort contre elle, les larmes aux yeux. Puis ç'a été le tour de Birdie, au grand dam de ses amies de la paroisse, qui se sont agrippées des deux mains à leur verre à punch, de crainte que Lila ne les embrasse à leur tour, sans doute. Gabby ignorait comment Birdie s'était débrouillée pour les convaincre de venir, mais elle en soupçonnait une ou deux d'avoir répondu présente à l'appel, rien que pour lorgner la sorcière de la rue du Chant-du-crapaud. Ray observait Lila, un sourire timide aux lèvres. Il n'a détaché les yeux d'elle que le temps de serrer la main à Carl. Dans son regard ne se lisait pas que du désir – de ce côté-là, Gabby en connaissait un rayon –, mais autre chose aussi, bien qu'elle n'eût su dire quoi. Elle a offert à Lila du punch et de quoi grignoter avant de la faire asseoir dans le fauteuil à bascule.

« Votre attention, s'il vous plaît ! a lancé Gabby, qui a fait tinter une fourchette contre son verre. C'est l'heure des jeux ! Et après, on passera aux cadeaux et au gâteau. »

Birdie a rassemblé ses amies au salon. Tout le monde y a pris place : sur le canapé, un fauteuil inclinable ou encore un siège pliant. La petite pièce était presque comble, et malgré la mine revêche de deux ou trois dames, l'ambiance tournait enfin à la fête, selon les souhaits de Gabby. Elle a distribué à la ronde des crayons et des bouts de papier. Crete est entré alors qu'elle s'appropriait à expliquer les règles

du jeu. Elle ne l'avait pas invité, mais, plus on est de fous, plus on rit.

« Hé ! Mais qui voilà ? Le futur oncle ! » a relevé Gabby.

Crete a roulé des yeux et s'est campé dans un coin, les bras croisés sur son large torse.

Gabby a continué :

« Bon ! Vous allez noter si, à votre avis, Lila va avoir un garçon ou une fille, et quand son enfant naîtra. Celui ou celle qui aura vu le plus juste remportera un prix. »

Elle espérait qu'à la naissance de l'enfant plus personne ne se rappellerait cette histoire de prix, vu qu'elle n'en avait aucun à offrir. Elle a réuni les bouts de papier dans une enveloppe, qu'elle a remise à Lila.

« Et si tu les lisais à haute voix ? » elle a proposé.

Avec un peu de chance, ça ferait passer le temps, vu qu'elle n'avait prévu qu'un seul autre jeu.

Lila ne semblait pas dans son assiette. C'est d'une main tremblante qu'elle a saisi les bouts de papier. La moitié des dates de naissance dépassaient largement le terme prévu de sa grossesse – sans doute les petites vieilles cherchaient-elles à lui fiche les jetons. Face au dernier morceau de papier, Lila a ouvert la bouche mais s'est ravisée et l'a replié en hâte avant de l'enfouir dans sa poche. Gabby a attendu un peu, mais le silence de Lila, les yeux baissés sur son giron, l'a finalement décidée à passer au jeu suivant. Il faudrait qu'elle lui en touche un mot plus tard.

« Bon ! On va avoir besoin d'un rouleau de papier toilette. Vous allez en prélever la longueur qui correspond selon vous au diamètre du ventre de Lila. Et après, chacun votre tour, vous le lui passerez autour de la taille. »

Ça semblait gêner les vieilles dames de manipuler du papier toilette en public : elles ont dévidé le rouleau avec une telle lenteur que Gabby n'a bientôt plus supporté de les regarder faire. Elle a jeté un coup d'œil à Lila : on aurait dit une statue de sel. Carl était parti se resservir du punch en cuisine. Gabby a pressé le pied de Lila, qui a manqué de peu bondir de son fauteuil.

« Ça va ? »

Lila a hoché la tête sans conviction.

« Je sais qu'ils sont idiots, ces jeux, s'est excusée Gabby. Mais on en aura fini dans une minute. »

Chacun leur tour, les invités, à commencer par Ray, ont entouré de papier toilette la taille de Lila, campée au centre de la pièce. Au radieux sourire qui a illuminé les traits de l'avoué quand il lui a frôlé le ventre, Gabby a saisi ce qui lui échappait jusque-là. Ray désirait Lila, certes, mais pas à la manière des ploucs de Henbane. Ça le minait, lui et sa femme, de ne pas pouvoir fonder de famille. Ray avait gâté sa nièce, Janessa, comme sa propre fille, mais depuis son départ de la ville, quelques années plus tôt, elle ne venait plus les voir. Le pauvre Ray ne s'était sans doute plus senti de joie à l'arrivée d'une jolie orpheline comme Lila. Dans sa tête, il l'avait sans doute d'ores et déjà adoptée.

Crete et Carl se seraient sentis diminués dans leur virilité en participant à un jeu comme celui-là. C'est une dame de la paroisse qui l'a remporté. Quand elle a demandé ce qu'elle avait gagné, Gabby lui a répondu : « Le droit de se vanter », et elle a tordu le nez. Birdie a servi du gâteau à la ronde, et Gabby a posé les cadeaux de Lila au pied de son fauteuil. Lila a d'abord ouvert celui de Ransome. Une couverture en patchwork taillée dans ce qui ressemblait fort à de vieilles chemises. Lila a passé la main sur les carrés de tissu écossais et à fleurs, d'un air d'avoir déjà vu ces imprimés-là quelque part. Sur la doublure en flanelle figuraient des oursons. Lila l'a repliée de manière à la laisser visible avant de ranger son cadeau dans le sac.

Les dames de la paroisse lui ont offert une parure de berceau, des rideaux, des housses à coussins et de matelas à langer assorties de leur confection. Birdie avait quant à elle fabriqué un tapis de sol et une poupée de chiffon au visage brodé et aux cheveux en laine. Les joues baignées de larmes, Lila en est restée muette d'émotion. Gabby a serré contre elle les vieilles dames, l'une après l'autre, avec assez de force pour casser leurs frêles côtes : c'était si gentil de leur part, même si l'idée venait de Birdie !

Gabby a ensuite annoncé que le fauteuil de Lila était un cadeau de Ray, qui a donné l'accolade à Lila en lui essuyant ses larmes, bien qu'elles n'aient pas cessé de couler pour autant. À la fin, avec l'aide de Ray, Gabby a remis à Lila son cadeau personnel : un berceau de seconde main nettoyé et peint en blanc par ses soins. Lila n'arrêtait pas de répéter que c'était trop, beaucoup trop, mais Gabby, elle, estimait au contraire que c'était juste ce qu'il fallait. Elle a cherché des yeux Crete, parti sans rien offrir. Carl et Ray ont tout entassé dans le pick-up de Carl pendant que le reste des invités faisait un sort au gâteau. Gabby n'a pas eu l'occasion de parler à Lila du bout de papier qu'elle n'avait pas lu et il a fini par lui sortir de l'esprit. Au bout du compte, Gabby s'est sentie fière d'elle, limite euphorique, même : elle, une pauvre traînée de la vallée, avait organisé une fête tout ce qu'il y

a de plus réussi. Même Birdie la considérait à présent avec respect.

Lila

La venue de Crete à la fête en l'honneur du petit m'a fait l'effet d'un coup de poing dans le ventre. J'avais réussi à me convaincre que je n'aurais plus à l'affronter même si, au fond de moi, je savais à quoi m'en tenir. Lui n'en avait pas terminé avec moi. *Ce sera un bâtard*, j'ai lu sur son bout de papier. Pas « un garçon », comme sur la plupart des autres, ni « une fille », comme sur ceux de Birdie et Gabby. J'ai ressenti comme un malaise et, à partir de là, je me suis rendue malade à me demander ce qu'il comptait exiger de moi, ce qu'il comptait faire.

Ça m'a mise en rogne que le souvenir de Crete puisse gâcher ma joie de voir naître Lucy. Dès qu'on l'a détachée de moi, j'ai senti un besoin farouche, quasi animal, de la protéger. Que Carl soit ou non son père – et j'étais persuadée que c'était le cas –, c'était ma fille à moi. Tous les doutes et les idées noires qui m'étaient venus au cours de ma grossesse se sont envolés dès qu'on l'a déposée dans mes bras. J'appréhendais tant de ne pas éprouver d'amour pour mon enfant ! Birdie m'avait dit de ne pas me biler si je ne m'attendrissais pas tout de suite, qu'il fallait souvent du temps, mais que, presque toujours, la mère finissait par répondre à l'amour de son enfant. En essuyant le sang et le mucus du petit corps de Lucy, elle m'a adressé un clin d'œil. Elle avait dû se rendre compte que l'amour maternel venait déjà de s'enraciner en moi.

Birdie m'a montré comment allaiter Lucy, la baigner, et quoi faire du reste de cordon ombilical qui dépassait de son nombril, un puissant rappel du lien qui nous unissait. J'ai pleuré le jour où il est enfin tombé.

Carl est resté à la maison auprès de moi et Lucy une semaine avant de devoir reprendre le travail. On avait besoin d'argent. Épuisée par le manque de sommeil et l'allaitement, j'étais encore en chemise de nuit quand Crete s'est pointé, un après-midi. Je n'ai d'abord pas voulu lui ouvrir en l'absence de Carl.

« La porte n'est pas fermée, il a commencé. Le verrou ne tient pas. »

Je me suis figée, terrifiée, prête à m'emparer d'un couteau à viande, au cas où il tenterait d'entrer.

« Je ne suis pas venu te faire de mal, simplement parler. On sait, toi et moi, que la petite... cette petite, là – il a montré du doigt Lucy, comme toujours blottie contre moi – est peut-être la mienne. Tu ne peux pas nous empêcher de nous voir. On fait partie de la même famille, peu importe à quel titre. Je serai présent dans sa vie, que ça te plaise ou non. Tu peux raconter ce que tu veux à Carl, lui au moins sait ce que c'est, la famille. On dépend l'un de l'autre, lui et moi. Si je plonge, il plonge. Et toi aussi, à vrai dire. On plonge tous. »

Crete et moi, on s'est regardés en chiens de faïence à travers la moustiquaire.

« Ou alors seulement toi. On pourrait se débarrasser de toi, et tout rentrerait dans l'ordre, entre lui et moi. À toi de voir. Comme tu l'entends. »

Sa présence si proche de moi m'a rendue malade. Est-ce qu'il voulait vraiment consacrer du temps à mon enfant ? Être présent dans sa vie ? Comment l'accepter après ce qu'il m'avait fait subir ? Comment lui accorder ma confiance à propos de Lucy ? J'aimais ma fille plus que je ne l'aurais cru possible. Peut-être que Carl disait vrai, que Crete s'adoucissait, en tant qu'oncle. Peut-être même qu'il changerait. J'en doutais. À mes yeux, il resterait à jamais un monstre.

Un après-midi, j'ai accompagné Gabby en ville dans l'intention de remettre à Ray un petit mot de remerciement. Son fauteuil à bascule avait trouvé place auprès de la fenêtre de la chambre de ma fille et j'adorais y contempler les collines en câlinant Lucy, en lui chantant des berceuses. Ray avait eu une excellente idée. À la fête, débordée par l'émotion, je ne l'avais pas remercié comme il le méritait.

« Quelle bonne surprise ! » s'est exclamé Ray en m'introduisant dans son bureau.

Il m'a pris des mains le couffin de Lucy, qu'il a posé par terre.
« Qu'est-ce que t'amène ?

– Je voulais juste vous dire que Lucy et moi, on raffole de votre fauteuil. Il suffit que je m'y installe avec elle pour qu'elle cesse de pleurer.

– Ça me fait chaud au cœur de l'apprendre. »

Il a couvé Lucy d'un regard admiratif. « Une vraie petite poupée ! »

J'ai replié sous les pieds de ma fille la couverture de Ransome.

« Comment tu te sens, ces temps-ci ? m'a gentiment demandé Ray. Tu dors assez ? Tu... tu m'as l'air drôlement amaigrie, ma petite.

– Ça va. Sauf que je ne sais plus où donner de la tête. C'est tout juste si j'ai le temps de m'asseoir pour manger.

– Tu as vu un médecin depuis l'accouchement ?

– Birdie est passée me voir.

– Je sais qu'elle a mis Lucy au monde, mais elle n'est pas vraiment médecin. Mince ! elle n'est même pas vétérinaire. Ses ordonnances, elle les obtient sous le manteau du véto qui l'employait – quelqu'un de sa famille. J'ai un ami médecin à Springfield, le Dr Coates. Je pourrais prendre rendez-vous pour toi demain...

– Non, inutile », j'ai protesté, élevant la voix malgré moi.

Lucy a gigoté dans son couffin et j'ai soudain éclaté en sanglots.

« Oh, ma puce ! »

Ray s'est agenouillé auprès de moi et m'a saisi la main. Je me suis laissée aller, en larmes, contre sa chemise repassée de frais. Il sentait la lessive et la lotion après-rasage à l'ancienne ; une odeur qui m'a mis du baume au cœur.

« Ça ira. Tout va bien. C'est normal de se sentir dépassée à l'arrivée d'un nouveau-né. Tu devrais quand même consulter, au cas où.

– Ce n'est pas ça, j'ai répondu d'une voix étouffée par sa manche de chemise.

– Alors quoi ? Tu peux me le dire. Je pourrais peut-être t'aider. »

J'ai senti à son intonation qu'il se souciait vraiment de moi, et j'en ai chialé de plus belle.

« Je ne peux rien vous dire. Jusqu'ici, je n'en ai parlé à personne. Ça ne ferait qu'empirer la situation. »

Ray a sorti de sa poche un mouchoir amidonné qu'il m'a tendu. Ses initiales y étaient brodées au fil d'or.

« Il s'agit de Crete, hein ? il a repris, d'une voix douce. Il t'a menacée ? »

Je n'ai pas répondu. Crete m'avait enjoint de ne rien dire. Et ce n'était certainement pas des paroles en l'air.

« À vrai dire, je craignais justement qu'il ne te fasse payer la rupture du contrat », a soupiré Ray.

Sa remarque m'a laissée perplexe. Mon contrat de travail ? Je n'y

pensais plus depuis belle lurette. Carl m'ayant dit de ne pas m'en soucier, je supposais que Crete avait laissé courir. J'aurais quand même dû me douter que Crete n'était pas du genre à laisser courir quoi que ce soit.

« Le plus probable, c'est qu'il te cherche des ennuis rien que par dépit, a repris Ray. Il n'a aucune raison de se plaindre – Carl s'est plié à toutes ses exigences. Il lui a cédé l'acte de propriété de la maison et sa part de terrain, pour te dégager de tes obligations. J'ai essayé de l'en dissuader, je lui ai répété que le contrat n'était pas applicable à la lettre, mais il n'a pas voulu en démordre. Il tenait à obéir à son frère, à lui donner satisfaction. »

J'ai cru que j'allais vomir. Carl ne m'avait pas dit qu'il avait renoncé à tant de choses pour me libérer. Ni que Crete détenait un pouvoir sur nous, celui de nous expulser de la maison, du terrain, pour un oui ou un non.

« On pourrait réclamer une ordonnance de protection, a poursuivi Ray. Tu devrais en parler à Carl. Je comprends que tu n'aies pas envie de m'expliquer ce qui se passe au juste, mais tu dois au moins en discuter avec ton mari.

– Pas maintenant, j'ai rétorqué, encore secouée par la nouvelle du sacrifice de Carl. Je ne saurais pas quoi lui dire. »

Ray a soupiré.

« Bon, honnêtement – et c'est bien dommage –, les ordonnances de protection ne donnent pas les meilleurs résultats contre ceux qu'elles devraient le plus viser ; elles reposent sur le respect de la loi et font appel à la raison. En attendant, tu dois te protéger, te tenir prête au cas où Carl ne serait pas là pour s'interposer. Ça m'embête de te le dire... »

Il s'est interrompu, le temps de considérer Lucy, qui alternait alors entre la veille et le sommeil.

« Mais il te faut une arme. Tu saurais t'en servir ? »

J'ai secoué la tête. Je n'en avais encore jamais tenu en main.

« Tu n'es pas de taille à lutter contre lui, et il le sait. Munie d'une arme, tu pourrais au moins l'affronter d'égal à égal ou presque. »

Je ne me voyais pas me balader avec en même temps une arme et un nouveau-né, mais est-ce que j'avais le choix ? À partir du moment où un homme de loi m'affirmait que je ne pouvais pas m'en remettre à la loi...

« Demande à Carl de te montrer comment te servir de l'un de ses

petits pistolets. S'il refuse, je t'apprendrai, moi, mais je parie que tu arriveras à le convaincre. Dis-lui que tu te méfies des serpents, dans la nature avec la petite ; que tu veux apprendre à tirer pour te protéger, toi et Lucy. Ce n'est pas complètement faux. »

Ça ressemblait bien à un avocat de recourir à un raisonnement pareil, à une vision aussi tendancieuse de la limite entre mensonge et vérité. D'un autre côté, je mentais déjà à Carl à ma façon, par omission. En un sens, ça ne changerait rien. Je me suis essuyé les yeux et le nez sur le mouchoir de Ray, prenant soin d'éviter les broderies.

« Encore une chose, a conclu Ray. Promets-moi que, si jamais vous en veniez à autre chose qu'une discussion sérieuse, tu m'en parlerais. Si Crete lève la main sur toi, tu me préviens tout de suite. D'accord ?

– Promis », j'ai menti.

Gabby

On aurait dit que Lila savait d'instinct et d'entrée de jeu comment s'occuper de sa fille. Dès que Lucy pleurait, Lila l'emmaillotait si serré que Gabby craignait que la petite ne s'étouffe. Puis elle lui fourrait son mamelon dans la bouche et, au bout d'une minute de tétée, même pas, Lucy dormait à poings fermés. Gabby lui a demandé comment elle s'y prenait. Avait-elle jeté un sort à Lucy ? Lui coulait-il du lait magique ? Lila a répondu que toutes les mères ont du lait magique.

Bien qu'elle eût perdu ses kilos de grossesse en quelques mois, Lila continuait d'arborer une poitrine plus imposante que jamais, du fait de l'allaitement. Les pantalons de Gabby, en revanche, la serraient de plus en plus. Depuis peu, elle ouvrait le bouton de son short sous son tablier, au travail, et bientôt, elle en a carrément baissé la braguette. Faute d'un remplaçant attitré à Duane, Gabby broyait du noir au point de se coucher seule, chaque soir, avec une barquette de fromage à tartiner et une fourchette.

La présence de Lila rassérénait Gabby. La nouveauté qu'incarnait à ses yeux son amie ne s'était pas encore émoussée. D'autant qu'elle avait à présent un bébé tout nouveau tout beau. Gabby profitait de leur compagnie autant que possible. Au cours de l'été, Lila s'est mis en tête d'apprendre à se servir d'une arme à feu et Gabby lui a emboîté le pas. Carl et Ray leur ont donné des leçons, histoire de s'assurer qu'elles n'allaient pas se tuer. Plusieurs fois par semaine, Gabby et Lila déposaient Lucy chez Birdie pour s'entraîner au tir. Toutes les deux réussissaient depuis peu à dégommer des cannettes en équilibre sur un tronc, et Lila, à plus grande distance encore que Gabby. Au bout d'un moment, Gabby a toutefois fini par en avoir marre : elle se contentait désormais de mettre en place les cannettes et d'observer son amie. Lila, en revanche, ne s'en lassait pas. Au point qu'elle voulait même essayer les pigeons d'argile pour se faire la main sur des cibles mouvantes.

Un jour qu'elle regardait les cannettes sauter du tronc à bonne

distance, Gabby a senti du remue-ménage dans son ventre, comme sous l'effet de gaz. Elle a disposé les cibles suivantes sans y prêter autrement attention. Au moment où Lila a pressé la détente, elle a malgré tout ressenti de plein fouet une volée de coups dans son abdomen, comme si on le martelait de l'intérieur. Les deux mains pressées contre son estomac enflé, en saillie sous sa robe, elle a soudain compris. Elle avait été plus naïve encore que Lila, indifférente aux transformations de son propre corps. Elle aurait dû bondir de joie à la perspective de l'apparition dans sa vie d'un nouvel être – après tout, elle raffolait de la nouveauté. Sans compter que Lila s'en sortait à merveille avec la petite. Mais, à la différence de Lila, Gabby n'avait ni mari ni maison, et ne voulait rien avoir à faire avec Duane, le père supposé de l'enfant. Elle vivait seule dans une caravane et ne possédait aucun instinct maternel. En plus, un gamin, ce n'est nouveau qu'un temps. Le lien qui vous unit à lui dure toute la vie.

Ce soir-là, de retour chez elle, Gabby a bu. Elle a sifflé la moindre goutte de ce qui traînait dans la caravane – bière, tequila, vinasse et alcool de menthe, tout y est passé – histoire de s'assurer qu'elle avait siphonné ou empoisonné le petit, qu'elle le retournerait à l'expéditeur par un tour de passe-passe anatomique. Le lendemain matin, encore secouée de haut-le-cœur, elle s'est traînée dans les bois et a piqué un sprint. Dame Nature n'est pas une bonne maîtresse de maison, pas meilleure qu'elle, en tout cas : des feuilles mortes, des champignons, des branches pourries et des insectes s'accumulaient par terre. Des couches de vie et de mort empilées les unes sur les autres, en train de pourrir, de s'empêtrer sous ses pieds. Elle a trébuché, s'est méchamment ramassée puis a rendu. Elle s'est frayé un chemin dans les sous-bois, déshydratée, sonnée, a gravi la colline pour la dévaler aussitôt, se couvrant d'égratignures, de puces et de teignes. De retour à sa caravane, elle s'est alitée, guettant des saignements, en vain.

Sarah Cole lui a confirmé ce qu'elle craignait : l'enfant s'accrochait comme une moule à son rocher. Pas moyen de l'expulser, du moins pas avant qu'il ne soit prêt à sortir. « Tu crains d'être une mauvaise mère, lui a dit Sarah. C'est une bonne chose : les mauvaises mères, ça ne leur vient même pas à l'esprit. »

Lila, au moins, s'est réjouie de la nouvelle. À la fête qu'elle a organisée, Gabby n'a pas reçu de cadeau : Lila et Carl se sont contentés de réunir assez d'argent pour régler la première mensualité d'un mobile home, situé assez près de là où vivait Lila pour qu'elles puissent, à l'en croire, se rendre à pied l'une chez l'autre, en passant par les bois. À ce moment-là, au lieu de petits coups contre son abdomen, Gabby sentait comme une baleine se retourner au plus profond de ses entrailles en comprimant ses organes vitaux.

Bess est venue au monde plus tôt que prévu, le premier lundi de septembre, en pleine canicule, hurlant tout le temps de l'accouchement et chacun des jours suivants. Dès que Gabby lui donnait le sein, elle hurlait. Du coup, elle a opté pour le biberon. Lila a tenté de l'emballoter, mais là encore, Bess a hurlé. Et chaque fois que Bess hurlait, Lucy s'agitait et se mettait à geindre à son tour. À la fin, Gabby et Lila se sont aperçues que, quand elles emballotaient les petites ensemble, elles dormaient paisiblement, du moins tant qu'elles restaient en contact, l'une avec l'autre.

L'hiver venu, Gabby a cessé de voir aussi souvent Lila. Elle n'aurait donc su dire si, à ce moment-là, son amie déprimait ou pas. À vrai dire, Lila semblait plutôt soucieuse. Gabby aussi. Sa première année avec Bess a été longue et pénible. Elle n'a pas eu de trop de toute son énergie pour tenir le coup. S'occuper d'un petit ne lui venait pas naturellement comme à Lila ; en plus, Gabby devait se débrouiller seule. Elle s'estimait heureuse quand elle trouvait le temps de se raser les jambes. Peu à peu, elle a perdu de vue le reste. Elle n'a pas senti ce qui se préparait. Et jamais, non, jamais, elle ne se le pardonnerait.

Birdie

Birdie avait quatre petits-fils : deux de son premier-né et deux autres du cadet, mais elle ne les voyait pas autant qu'elle l'aurait voulu. Son aîné, prédicateur dans une église au fin fond du Missouri, suivait la voie du Seigneur, et l'autre, les traces des intempéries : à la poursuite de la grêle et d'un chèque en échange des réparations que causait le mauvais temps. Birdie pensait jadis que ses enfants resteraient à Henbane, comme tant d'autres, mais il n'y avait apparemment pas assez d'églises ni d'averses pour les y retenir.

Lucy a été la seule petite fille dont Birdie ait eu l'occasion de s'occuper. Au début, elle ne savait pas trop comment s'y prendre, mais elle n'a pas tardé à se rendre compte que Lucy et ses garçons, c'était du pareil au même. Lucy aimait qu'on la berce, qu'on lui chantonne des chansons, et aussi porter à sa bouche les boutons de la salopette de Birdie. Lila ne la lui laissait jamais longtemps, vu qu'elle n'aimait pas ne pas l'avoir auprès d'elle. En plus, Lucy ne s'accoutumait pas au biberon. Elle se plaisait en compagnie de Birdie tant qu'elle n'avait pas faim. Après, elle réclamait sa maman en pleurant.

À la naissance de Lucy, il y a eu du changement. D'abord, Carl a repris son travail dans le bâtiment. Pendant la grossesse de Lila, il s'était contenté de petits boulots dans les environs, histoire de ne pas trop s'éloigner. Depuis peu, il s'absentait toutefois plus souvent, pour gagner plus. À en croire Lila, ils comptaient mettre de l'argent de côté en prévision des études de Lucy. Ce qui a aussi changé, c'est la fréquence des visites de Crete. Depuis qu'il n'habitait plus la rue du Chant-du-crapaud, Birdie ne voyait plus beaucoup son pick-up. Or voilà qu'il surgissait maintenant à n'importe quelle heure du jour. Il passait si peu de véhicules par la fourche que Birdie le remarquait, quand il en venait un. Ça lui semblait curieux que Crete passe voir Lila en l'absence de Carl. D'un autre côté, Lila n'en parlait pas. Un jour, Birdie s'est risquée à lui en toucher un mot, sachant pourtant que ça ne la regardait pas, et Lila a répondu qu'il leur amenait de temps à

autre des provisions de chez Dane. Sans vraiment savoir pourquoi, Birdie a commencé à tenir le compte de ses visites par des bûchettes au verso du signet, dans sa bible. Les mois passant, elle a songé à en parler à Carl ou encore à Lila, et puis non. La multiplication des bûchettes au dos de son signet n'en a pas moins éveillé en elle un malaise.

Un après-midi d'automne, elle a gardé Lucy, le temps que Lila rattrape son ménage en retard. Il faisait encore assez chaud pour se promener en manches de chemise, mais la nuit tombait de bonne heure, chargée de relents de feu de bois. Les kakis mûrs au parfum entêtant de pourriture commençaient alors à tomber. Birdie comptait en ramasser un ou deux seaux pour les chevaux de son cousin, qui les dévoraient comme des sucreries. Elle a installé la chaise d'éveil de Lucy au soleil, attachant la petite pour lui permettre de s'ébattre et de faire du bruit pendant qu'elle-même s'affairerait de son côté. « Bouh ! » s'est écriée Lucy, un grand sourire aux lèvres, en bavant partout. *Bouh*. C'est comme ça qu'elle appelait Birdie.

Birdie a rempli un seau de fruits en transpirant par tous les pores, avant de s'asseoir auprès de Lucy, pour se reposer. Les menottes de la petite se sont refermées sur la chemise de Birdie, qui lui a tendu un kaki bien mûr, afin de lui montrer sa peau cireuse, d'un rose orangé. Lucy a fait mine de saisir le fruit, que Birdie lui a laissé. Elle en a pris un autre du seau, a fendu du bout de l'ongle sa chair poisseuse et cherché les graines à l'intérieur. Elle en a nettoyé une à son tablier et l'a ouverte en deux à l'aide de son couteau de poche, dans l'espoir d'y mettre au jour une partie blanche en forme de fourche au centre, annonciatrice d'un hiver doux. Elle se serait contentée d'y découvrir une cuiller, présage de neige, mais cette graine-là et toutes les autres qu'elle a ouvertes après ressemblaient à un couteau, droites et pointues. « Tu auras intérêt à bien te couvrir, ma petite », elle a prévenu Lucy. Un hiver long et rude se préparait.

Birdie a regretté d'avoir vu juste là-dessus. Lila a disparu au début du mois d'avril, à même pas vingt ans. Birdie se rappelait à peine avoir elle-même été aussi ridiculement jeune, bien avant que les différentes parties de son corps ne se mettent à rouiller, à la lâcher. Les années passant, ses défaillances physiques l'humiliaient de plus en plus. D'abord, les sens s'émoussent : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût. Puis vient le tour des entrailles, des intestins qui n'y mettent plus vraiment du leur. Les articulations tendent alors à se disloquer ou à grincer, selon l'humeur. Le soir venu, Birdie ne trouvait plus le sommeil. En revanche, toute la journée, elle piquait du nez, alors même qu'elle tentait d'avancer dans son travail. Un après-midi, elle s'est armée d'un coupe-ongles et s'est penchée sur ses orteils, aux

ongles friables et jaunis comme les touches d'un vieux piano, et là : plus moyen de se redresser. La voilà réduite à l'impuissance, prisonnière de sa carcasse, comme le bûcheron en fer-blanc du *Magicien d'Oz*, avant que Dorothée ne lui amène de l'huile.

Il lui est alors venu à l'esprit que ce n'est pas par hasard que l'âge vous prive des plaisirs de la vie, vous ôte petit à petit tout ce qui vous procure de la joie ou que vous considérez comme allant de soi. C'est pour éviter qu'il faille vous faire entendre raison, le moment venu. Ce jour-là, vous serez prêt, parce que tout ce qu'il y avait de bon dans votre vie en aura disparu.

Dans le même ordre d'idées, Birdie n'admettrait jamais la disparition de Lila. Lila ne s'était même pas approchée de la pente descendante. Ce n'était qu'une enfant, pour ainsi dire. Birdie avait beau prier, ça ne collait pas, qu'une flamme comme celle qui animait Lila puisse s'éteindre d'un coup alors que celle qui consumait Birdie s'entêtait à trembloter.

Lucy

À mon réveil, le lendemain de mon entrée par effraction chez l'oncle Crete, je me sentais à bout de forces, comme si j'avais passé la nuit à charrier des pierres en dormant. J'aurais voulu rester au lit, mais il fallait que je me lève et que j'affronte la réalité. J'étais consignée à la maison, privée de téléphone. Et sous la stricte surveillance de mon père. Il n'avait pas encore dessoûlé quand il m'a menacée de m'envoyer dans un pensionnat privé en Arkansas. Ça m'a paru un peu exagéré pour une entorse au couvre-feu, du moins si c'était bien ce qu'il me reprochait. J'ai profité qu'il m'emmène en ville acheter des provisions pour lui réclamer la permission de faire un tour à la petite bibliothèque du siège du comté.

« Tu ne m'avais pas dit qu'on n'y trouve rien d'intéressant ? il a grommelé. Ce n'est pas pour ça que tu me demandes à chaque fois de passer à la Foire aux bouquins ?

– S'il te plaît ! J'ai fini tous les livres que tu m'as apportés. S'il faut que je moisisse à la maison, qu'au moins, j'aie un truc à lire !

– Bon, il a cédé. Mais je ne sais pas si tu auras beaucoup le temps de lire avec la liste de corvées que je compte t'imposer. »

Une fois au siège du comté, plutôt que de descendre à la bibliothèque, je suis allée droit au cabinet de Ray. Comme il n'était pas là, j'ai pris un bout de papier et une enveloppe et lui ai laissé un petit mot. *Il faut que je vous parle. Dès que possible.* J'ai fermé l'enveloppe, que j'ai confiée à la réceptionniste avant de filer à la bibliothèque, choisir un livre au hasard.

De retour à la camionnette, j'ai trouvé papa plongé dans la lecture du journal.

« Le directeur adjoint du collège s'est pendu », il m'a annoncé.

J'ai pris l'air étonné. « Que dit l'article ? Il n'a pas laissé de lettre d'explication ?

– Va savoir ! C’est arrivé hier, en tout cas. »

Il m’a jeté un regard en coin.

« Qu’est-ce que tu as emprunté ? »

J’ai découvert en même temps que lui la couverture du livre entre mes mains. Un vieil Harlequin où un type torse nu pelotait une donzelle en corset. Papa m’a regardée comme s’il ne me connaissait ni d’Ève ni d’Adam, et j’ai serré les dents, résistant à la tentation de prendre ma propre défense.

Sur le chemin du retour, j’ai eu droit à un sermon, sur l’air de « tu ne dois pas t’écarter du droit chemin ». Il m’a ensuite annoncé le programme des prochains jours : coupage de bois et débroussaillage – autant de tâches dignes d’assurer le salut d’une jeune frondeuse. Il nous restait plein de bois de chauffage pour l’hiver, mais il fallait déjà penser à la saison suivante, le temps qu’il sèche. Papa m’a seriné son adage favori, celui qui m’agace le plus, aussi : le bois, ça chauffe trois fois, au moment de le couper, de le ranger, puis de le brûler. Je n’ai pas pris la peine de souligner qu’on était en août et que je n’avais aucune envie que ma température monte. Je ne l’écoutais plus que d’une oreille distraite quand il a évoqué son retour au boulot, le lundi suivant. Il ne voulait plus que je reste seule à la maison en son absence : j’allais donc séjourner chez Birdie.

Mon père n’a pas perdu de temps. Sitôt de retour à la maison, il m’a envoyée dans ma chambre me mettre en tenue. J’ai enfilé des jeans et une chemise en flanelle, chaussé mes bottines de travail, et attaché mes cheveux. On s’est aspergés de répulsif à moustiques et j’ai fourré des sandwiches et des pommes dans une glacière pendant que papa chargeait dans sa camionnette ses scies, ses haches et son fusil. J’ai sorti du congélo deux bouteilles d’eau et on est partis dans les bois en suivant l’étroit sentier qu’on avait nous-mêmes dégagé entre les arbres.

Il s’est attaqué à trois chênes, dont il a coupé les branches, après les avoir abattus. J’ai traîné les rebuts jusqu’à un bûcher pendant qu’il débitait le tronc en tranches. Après ça, je devais encore charger les bûches à l’arrière de la camionnette, et recommencer avec l’arbre suivant, jusqu’à ce que la force nous manque de continuer.

L’air était si humide que je baignais dans ma sueur. Je me suis assise sur une bûche pour ôter mes gants de cuir. Je détestais cette odeur de moisi dont ils imprégnaient mes mains. J’ai essuyé la sciure qui me collait au visage et bu à même la bouteille. Le bourdonnement de la tronçonneuse me donnait envie de pioncer. J’aurais voulu me pelotonner à l’intérieur de la camionnette et m’assoupir en oubliant

tout le reste. Soudain, la tronçonneuse s'est tue. Le silence qui a suivi m'a déconcertée. Papa a posé la tronçonneuse sur le capot arrière et sorti ses outils.

« Je ne dirais pas non à un coup de main », il a lâché.

Quand il bidouillait sa tronçonneuse à la maison, il en maintenait la lame entre les planches de son établi mais, dans les bois, il avait besoin de moi pour la tenir. Il a passé une lime entre les dents de la scie afin de les affûter.

« Je voulais te parler d'un truc, il a commencé. J'y avais déjà pensé, l'an dernier, quand... Tu sais ? Le fils du pasteur. Mais depuis que j'ai rencontré ton petit copain, là, l'autre jour...

– Ce n'est pas mon petit copain.

– Bon, ce Daniel, peu importe l'étiquette que tu lui colles, il s'intéresse à toi, il est plus âgé et... Je sais bien que je t'ai toujours dit de ne pas baisser ta culotte et je n'ai pas changé d'avis. J'espère que tu as conscience qu'il a dix-huit ans passés, et toi non, et si ça venait à mes oreilles qu'il y a eu quelque chose entre vous, je pourrais le traîner en justice.

– Papa ! On n'est même pas... Il... »

À vrai dire, j'aurais été bien en peine de qualifier ma relation avec Daniel, et de toute façon, ça ne m'aurait avancée à rien.

Papa a limé sa tronçonneuse de plus belle. Le frottement grinçant du métal contre le métal m'a irritée jusqu'à la moelle.

« Ce que je cherche à te dire, c'est que j'ai essayé de bien t'élever. Mais rien ne me garantit que j'ai fait du bon travail. Ça arrive à tout le monde de se tromper. Je ne veux pas que tu fricotes avec ce garçon, mais je voudrais encore moins que tu tombes enceinte et que tu gâches ta vie. Tu dois aller à la fac, décrocher un beau diplôme qui en jette, et gagner correctement ta croûte. Pour en arriver là, je ferai ce qu'il faudra. »

J'ai bien réfléchi avant de lui demander :

« Ça a gâché la vie de maman de m'avoir ? »

Une vive rougeur lui a coloré les oreilles et le cou.

« Ta mère venait d'un autre milieu. Elle désirait ta naissance plus que tout au monde. »

J'avais déjà entendu ce refrain.

« Et elle ne voulait pas étudier ?

– Si sa vie avait suivi un autre cours, si elle n'avait pas déraillé, ta mère aurait sans doute entamé des études, je ne sais où. Elle ne m'aurait pas rencontré, et ne t'aurait pas eue. Mais la vie est ainsi faite. Elle disait pourtant ne rien regretter. Elle n'aurait renoncé à toi pour rien au monde. D'un autre côté, elle aurait voulu que tu profites de ce qui lui a manqué. Ta mère pensait avoir tout le temps de reprendre des études, une fois que tu aurais grandi. »

Sauf qu'au final, le temps lui a manqué.

« Elle avait des projets, alors. Elle voulait m'élever et, après ça, étudier... Qu'est-ce qui est arrivé ? Pourquoi ça ne s'est pas passé comme prévu ?

– Si je le savais ! Quelque chose la minait, mais elle ne voulait pas en parler. Puis elle a disparu. »

Il a rempli d'essence la tronçonneuse et enfilé ses gants.

« Au boulot ! il a conclu.

– En parlant de boulot, j'ai relevé, je suis censée travailler, demain. À moins que tu ne m'interdises encore de sortir ?

– Je crois me rappeler qu'en acceptant de bosser, tu as aussi promis de te plier à certaines règles. Or tu les as enfreintes. À partir de maintenant, c'est pour moi que tu travailles.

– Tu rigoles ? Je suis rentrée tard un soir, c'est tout ! Tu ne peux pas tout remettre en cause rien que parce que je n'ai pas respecté le couvre-feu. »

Il a tiré sur le cordon de la tronçonneuse, qui a aussitôt vrombi. Papa a paru me mettre au défi de lui tenir tête. Comme je n'ai pas bronché, il m'a tourné le dos et s'est de nouveau attaqué à l'arbre.

Au bout de trois jours à transporter des bûches et à débiter du bois de chauffage à la maison, je ne tenais plus debout et je frôlais la crise de claustrophobie. Je n'avais pas eu l'occasion de parler à Bess, et n'avais pas reçu de nouvelles de Ray. Et je n'espérais plus vraiment de coup de fil de Daniel. Qu'il ait eu droit ou non au sermon de papa sur les relations avant le mariage, ce qu'il lui avait dit n'avait en tout cas rien arrangé. Je bisquais encore d'avoir écopé d'une punition aussi disproportionnée. Même si, en un sens, ça me soulageait de ne plus devoir retourner au travail. Le simple fait de penser à Crete me filait des maux de ventre.

La dernière soirée de mon père à la maison avant qu'il reprenne le boulot à Springfield, il l'a passée à boire, comme à peu près chaque fois qu'il parle de maman. Le moment ne me semblait pas le mieux choisi de lui poser une question, mais je n'en pouvais plus d'attendre.

« Hé ! j'ai lancé, la tête passée par l'embrasure de la porte du salon, où il écoutait un vieil album de bluegrass. J'ai un truc à te demander. »

Il a levé la tête, d'un air absent.

« Tu sais que j'ai fait mon possible pour découvrir ce qui était arrivé à Cheri. Si tu étais au courant, tu me le dirais ? Moi aussi, je serai muette comme une tombe, pareil que toi. Tu n'en doutes pas, hein ? C'est important pour moi de savoir la vérité. Tu ne te rends peut-être pas compte à quel point. »

Il s'est avancé vers la chaîne stéréo et, d'un geste engourdi, a passé en revue une pile de disques.

« Bien sûr, que je suis au courant : elle a été tuée puis découpée en morceaux. Fin de l'histoire.

– Papa... »

Avant de poursuivre, j'ai attendu qu'il se tourne vers moi.

« Quelqu'un pense que tu es mêlé à cette affaire. Moi, je n'y crois pas... Je sais que tu n'as tué personne... N'empêche que c'était mon amie et... »

Il a laissé tomber un disque par terre et s'est avancé vers moi d'un pas incertain. Je venais de toucher la corde sensible.

« *Quelqu'un* ? J'imagine très bien qui ça peut être. Qu'est-ce que ce quelqu'un t'a encore raconté sur mon compte ? Hein ? »

J'ai reculé d'un pas. Mon père m'avait déjà fichu la trouille deux ou trois soirs de soûlerie et je l'avais vu plein de fois en colère, mais jusqu'ici, je l'avais rarement trouvé aussi agressif vis-à-vis de moi.

« Il t'a dit que j'avais tué quelqu'un ? »

Son haleine chargée de whisky a aigri l'atmosphère.

« Je ne l'ai pas cru, j'ai affirmé d'un ton posé.

– Tu as eu tort, il a repris, grinçant des dents. J'ai tué un homme, une fois. »

Il a refermé les mains sur mes épaules et m'a poussée contre le chambranle.

« C'était un accident, mais chaque jour de ma vie, j'y repense. *Quelqu'un* m'a convaincu de ne rien dire et s'est chargé de tout arranger à ma place. Depuis, j'ai une dette vis-à-vis de lui. Quand il a eu besoin de mon aide, j'ai accouru. » J'ai tenté de me dégager, mais il ne semblait pas mesurer la force de sa poigne. « C'est mon frère. Le jour où il a eu besoin de moi, je lui ai filé un coup de main. C'est moi, le fossoyeur de la famille. Un enterrement de plus ou de moins... Seulement, quand j'ai vu... que c'était elle.

– Cheri ? Crete l'a tuée ? »

Mon sang n'a fait qu'un tour. Je n'avais jamais été aussi près de connaître le fin mot de l'histoire !

Papa a secoué la tête.

« Il ne l'a pas tuée et ne m'a pas dit qui s'en était chargé. Il voulait simplement que je la fasse disparaître. Il a parlé d'un accident survenu par malchance sur son terrain. Il ne voulait pas d'ennuis. Elle était déjà morte. Ça n'aurait servi à rien d'appeler la police. »

Il m'a relâchée. Il m'avait tant comprimé les épaules qu'elles me faisaient à présent mal. « N'empêche que tu ne l'as pas enterrée.

– Non, j'en avais l'intention, mais je n'en ai pas trouvé le courage. Elle ne méritait pas de disparaître comme ça.

– C'est... toi qui l'as placée dans l'arbre ?

– Juste en face de chez Dane. Crete est mon frère. Jamais je ne le trahirai. Pour autant, il fallait qu'il comprenne que ce qu'il m'avait demandé n'était pas correct. Je ne vais quand même pas enterrer des petites filles assassinées. Tant pis s'il en sait assez pour me tenir.

– Qu'est-ce qui te permet d'affirmer que ce n'est pas lui qui l'a tuée ?

– Pas une seule fois il n'a hésité à me dire la vérité. Il n'essaye pas de passer pour ce qu'il n'est pas, du moins pas devant moi. »

Ça ne signifiait pas que Crete ne l'aiguillerait pas sur une fausse piste. Il savait depuis le début ce qui était arrivé à Cheri, et malgré tout, il avait tenté de me faire croire à la culpabilité de mon père. Il avait déformé la vérité au sujet de ma mère, de son arrivée ici. Sans doute n'avait-il pas montré à papa les documents de son dossier. Crete n'aurait certainement pas admis devant son frère qu'il avait mûrement sélectionné Lila pour en faire sa créature. Et je ne pense pas non plus que, si Crete avait eu quelque chose à voir avec sa disparition, il l'aurait avoué à mon père.

« Qu'est-ce qu'on va faire ?

– Rien, il a répondu. Garder un profil bas. Rien ne ramènera plus Cheri à la vie. Crete a reçu mon message cinq sur cinq : à partir de maintenant, je ne lui ferai plus de fleur. L'école va bientôt reprendre. Toi, il faut que tu évites les ennuis et que tu décroches ton diplôme. Le reste, tu n'as pas à t'en soucier. Tu n'as qu'à laisser croire à Crete que tu as tout avalé... Mince ! Il ne t'a pas vraiment menti, en un sens. Si jamais ça venait à s'ébruiter, je me retrouverais en taule et lui aussi, pas de doute.

– Tu crois qu'il s'en est pris à maman ?

– Depuis le temps qu'elle est partie, j'ai réfléchi à toutes les possibilités imaginables. Disons que ça m'a traversé l'esprit, ouais. Un jour, je lui ai même carrément demandé s'il était mêlé à sa disparition. J'ai posé la question à tout le monde. Au final, je ne crois pas. Je le connais mieux que personne. Il ne se fait peut-être pas la même idée du bien et du mal que toi ou moi, mais il croit en la famille. J'ai pris un risque en déposant les restes de Cheri au vu et au su de tous. Ça l'a fait enrager. Il aurait pu nous priver de tout ce qu'on a, en un battement de cils, et pourtant non. Il ne s'y résoudra pas, crois-moi. Il a été déçu quand je l'ai prévenu que tu ne travaillerais plus pour lui, mais il n'a pas discuté. » Papa s'est enfoncé dans son fauteuil.

« Tout ira bien. Il ne te reste plus qu'à te concentrer sur l'école. Chez Birdie, tu n'auras rien à craindre en mon absence.

– Je croyais que je n'avais rien à craindre ici non plus. »

Il a dévissé une bouteille de Southern Comfort, dont il a lampé une gorgée à même le goulot.

« Combien de temps tu comptes encore faire durer ma punition ? »

Il a soudain paru las, perplexe. La lumière de la lampe lui donnait un teint cireux, le vieillissait en projetant sur ses traits des ombres peu flatteuses.

« Tout ira bien », il a répété.

Le « bien » a disparu dans le goulot de la bouteille qu'il portait à ses lèvres.

Il se faisait du mouron. Même en admettant que mon entorse au couvre-feu l'ait inquiété, ce n'était pas la seule raison pour laquelle il m'envoyait chez Birdie. Il tenait à me protéger, à me maintenir à l'intérieur d'une boîte dans laquelle je ne rentrais plus, tout en sachant mieux que personne qu'on ne peut pas revenir en arrière. On aura beau faire, le temps ne s'écoulera jamais à l'envers.

Crete

Il était sur la route de Saint-Louis quand Sorrel lui a téléphoné. Sorrel n'appelait en général que pour demander un rendez-vous, or comme il avait en principe un rendez-vous à ce moment-là, Crete a tout de suite pressenti que son coup de fil n'annonçait rien de bon.

Sorrel était un sacré tordu. Crete s'en est tout de suite rendu compte aux accessoires qu'il amenait. La plupart des gars faisaient ce qu'ils avaient à faire et s'en allaient. Il y en avait même un qui ne touchait pas à la fille ; il prenait son pied en se branlant devant elle. Sorrel, lui, passait des heures au mobile home, à combiner des trucs. Quoi au juste ? Crete aimait mieux ne pas le savoir.

À l'autre bout de la ligne, ce jour-là, Sorrel chialait. Entre deux hoquets, il a fini par tout déballer, mais en plus de temps que n'a duré la patience de Crete. Pour autant qu'il ait saisi, Sorrel avait attaché la fille à un appareil électrique censé lui filer des décharges et peut-être bien aussi qu'il lui a maintenu la tête sous l'eau – pas dans l'intention de lui faire du mal mais pour réussir à bander ; sans ces cochonneries, il ne serait pas parvenu à la pénétrer. Toujours est-il que la fille a soudain tressailli avant de s'effondrer comme sous le coup d'une crise cardiaque. Sorrel a cru qu'elle ne respirait plus. Paniqué, il a empoigné le plus gros couteau de cuisine qu'il a pu trouver, dans l'idée de la découper puis de l'emporter à l'intérieur d'une valise. Comme ça, tout rentrerait dans l'ordre. Il a commencé par la jambe, qu'il a sciée comme il a pu au niveau de la hanche. Il avait presque atteint l'os quand la fille est revenue à elle et s'est traînée par terre en gerbant. À ce moment-là, elle perdait déjà pas mal de sang et, avant que Sorrel réfléchisse à un moyen de l'aider, elle s'est étouffée à bout de souffle dans ses propres sécrétions. Du coup, Sorrel s'est échiné de plus belle à la débiter en morceaux, mais il ne disposait pas d'un couteau adapté et la conscience de ce qu'il était en train de faire a fini par le rattraper.

La peur lui déformait la voix. La peur non seulement des

conséquences de ses actes mais de ce que Crete risquait de lui faire subir.

« Tu as maintenant une dette envers moi », lui a asséné Crete.

Puis il a raccroché et contacté Carl.

Il a servi à son frère une version abrégée des faits en partie conforme à la vérité : une pute qui recevait ses clients dans un mobile home, sur son terrain, venait de mourir. Dans des circonstances assez sordides. Un accident, il a prétendu. « Comme quand tu t'en es pris à Sump. » Mais ça n'a pas plu à Carl : selon lui, le meurtre d'une pute n'avait rien à voir avec ce qui s'était passé entre Joe Bill Sump et lui. Carl est monté d'un ton au téléphone. Crete a senti qu'il poussait le bouchon trop loin. Encore un peu et son frère n'allait plus vouloir la boucler ni détourner le regard. Et ce serait pire encore, une fois que Carl se pointerait au mobile home. Malgré tout, Crete gardait confiance en son frère. Vu qu'il ne restait plus de moyen de sauver la fille, ça ne servait à rien de se frotter à la justice.

« Je m'en occuperais moi-même si j'étais là, il a dit. Mais ça ne peut pas attendre. Si tu t'en charges, je passerai l'éponge à propos de Joe Bill. Je me débarrasserai de son portefeuille et de sa plaque d'immatriculation et on n'en parle plus. »

Crete gardait les affaires de Sump sous clé, dans un cagibi, auprès d'autres trucs qu'il tenait à conserver sans que ça se sache. Même s'il ne comptait pas s'en servir contre Carl, il aimait mieux les avoir à disposition. À vrai dire, Crete se serait débarrassé de dizaines de cadavres pour sauver la mise à son frère sans rien en attendre en retour. Mais il y avait peu de chances que Carl sollicite ce genre de faveur.

Quel dommage que Crete n'ait pas pu demander à Emory de régler cette histoire : c'était quand même lui le responsable. Depuis qu'Emory se frottait d'un peu trop près aux méthamphétamines, il se laissait aller. Un petit garçon blond l'avait accompagné à plusieurs reprises. Crete ne lui avait pas demandé si c'était son fils ni ce qu'il tramait au juste. Autant ne pas savoir. C'avait rendu Crete furieux qu'Emory lui amène Cheri, une fille qui vivait à deux pas de chez Lucy et traînait avec elle, du temps où elles étaient gamines. Ce n'était déjà pas malin de s'en prendre à une fille du coin, et plus risqué encore de la garder dans les parages. Emory a promis à Crete qu'elle ne resterait pas longtemps sur son terrain, qu'il l'installerait chez lui dès que possible. N'empêche qu'au final, le temps l'a pris de court.

La tournure de l'affaire n'a pas du tout plu à Crete. Sa part des profits générés par Cheri lui a malgré tout servi de maigre consolation.

Sans compter qu'il n'avait désormais plus à se soucier de la cacher. D'un autre côté, il restait plein d'autres choses à dissimuler, des tas de secrets qui se ramifiaient dans les ténèbres comme des racines s'entortillant au plus profond de la terre.

Des fois, Crete ne coupait même pas le moteur de sa camionnette. Il se contentait de ralentir à la hauteur de chez nous, le temps de jeter un coup d'œil par la vitre. Le temps de m'inquiéter. Certains jours, il amenait des trucs pour Lucy, des jouets, des petits cadeaux. En présence de Carl, j'étais bien obligée de le laisser entrer, mais je m'éclipsais aussitôt sous le prétexte d'allaiter Lucy ou de la coucher à l'heure de sa sieste. Ça me nouait le ventre de la voir dans ses bras. Je me disais qu'il finirait par s'en lasser. Qu'il ne s'intéressait pas vraiment à ma fille. Qu'il ne cherchait qu'à m'intimider et que, à condition de ne pas me laisser intimider, il renoncerait tôt ou tard.

Malgré tout, ses visites ont continué. Et ce n'était pas moi qui accaparaïis son attention. C'était Lucy. Face à elle, il se montrait gentil, s'exprimait d'une voix douce, et elle lui adressait le même genre de sourire enjôleur qu'à moi. C'était encore ça qui me faisait le plus mal. Lucy n'était pas assez grande pour que je lui explique le danger que présentait son oncle. En un sens, j'assumais mal mon rôle de mère. Je restais pieds et poings liés pendant que Crete la marquait de son empreinte.

À force de m'entraîner au tir, sur les conseils de Ray, j'avais appris à me servir des armes de Carl. Je me sentais désormais de taille à nous protéger, moi et la petite, au cas où. Crete ne me menaçait pourtant plus au point de me permettre d'invoquer la légitime défense. Il n'entrait pas non plus chez nous par effraction. À vrai dire, ses dernières menaces remontaient au jour où il m'avait déclaré que je n'avais aucun droit de le maintenir à l'écart de Lucy. Jusque-là, il ne s'était rendu coupable de rien de plus répréhensible que de se rapprocher d'elle. Quel que soit mon désir de me débarrasser de lui, je ne pouvais pas tout bonnement le flinguer, lors de sa prochaine visite.

À la veille du premier anniversaire de Lucy, une vague de froid intempestive s'est abattue sur le comté. Une pluie glacée est tombée toute une nuit, provoquant une coupure d'électricité. Le lendemain

matin, le monde entier scintillait, enchâssé dans un demi-pouce de glace. Je n'avais encore rien vu de tel. Carl et moi, on a enfilé à Lucy sa combinaison matelassée et fait des glissades sur la surface vitrifiée de la cour tandis que notre fille écarquillait les yeux d'émerveillement. Le jour de ses un an, on s'est blottis tous les trois sur le canapé pour se réchauffer devant le poêle à la lumière des bougies. Carl et moi, on a chanté « Joyeux anniversaire » à Lucy, tandis qu'elle piquait du nez sur mes genoux.

À la naissance de Lucy, j'ai pensé que j'avais peut-être enfin trouvé le sens qui manquait à ma vie. Pour une fois, je me suis sentie bonne à quelque chose. Materner : voilà enfin un truc auquel me consacrer. La première année de Lucy a été la meilleure de ma vie. L'amour qu'elle m'inspirait a éclipsé tout le reste, y compris Crete. Je ne menais pas une vie idéale mais elle était malgré tout meilleure que je n'osais l'espérer. J'avais des amis, un mari dévoué, et un enfant en pleine santé. J'oscillais entre la joie à l'état pur et la crainte de me voir privée de tout ce qui me rendait heureuse.

Le temps est redevenu printanier le jour de la fête d'anniversaire de Lucy. Des gousses de givre sont tombées des arbres et, d'un bout à l'autre des collines, on a entendu comme du bris de verre. Birdie est venue chez nous. Gabby et Bess aussi. Et même Ray, avec sa femme. Et Crete, bien sûr. Il a offert à Lucy un cheval à bascule un peu dangereux pour une petite de son âge. Mes invités faisaient déjà un sort au gâteau quand je me suis rappelé la crème glacée au congélateur. Je me suis aussitôt levée pour la leur apporter. Crete m'a suivie sous le prétexte de me filer un coup de main. En réalité, il m'a coincée sous l'avancée du toit.

« Il y a moyen de savoir qui est le père. Suffit de passer un test. Je veux en avoir le cœur net.

– Qu'est-ce que ça change ? j'ai bafouillé. C'est ma fille. La fille de Carl. Tu la vois quand ça te chante, qu'est-ce que tu veux de plus ?

– Moi, ça ne m'est pas égal, il a grommelé. J'ai des droits.

– Tu ne voudrais quand même pas que Carl apprenne ce que tu m'as fait. Pourquoi tu tiens tant à ce test ? »

Il a ricané.

« Jusqu'ici, tu n'as eu aucun mal à garder le secret. À mon avis, c'est toi qui ne veux pas mettre Carl au courant. Il pourrait croire que tu l'as trompé. Ou t'en vouloir à mort de lui avoir menti. Assez, du moins, pour te fiche à la porte, te renvoyer d'où tu viens, en gardant Lucy ici, auprès de nous. Je sais déjà que je peux compter sur son indulgence – mais toi ?

– Et si je refuse le test ?

– Oh, tu n’as pas besoin d’être d’accord. C’est de Lucy, dont j’ai besoin. »

J’en ai ressenti des picotements jusque sous la peau. Si c’était lui, le père de Lucy, j’aimais autant qu’elle n’en sache rien. Ni elle ni personne, d’ailleurs. « S’il te plaît ! Non ! j’ai supplié.

– Tu ne m’arrêteras pas. »

Le contact du bac de glace m’engourdisait les doigts. Je n’avais qu’une envie : retourner auprès de Lucy. « Je ne veux pas parler de ça aujourd’hui. On fête son anniversaire, mince !

– Tu sais ce qui te pend au nez. À moins que tu ne trouves une bonne raison de me convaincre du contraire. On pourrait peut-être arriver à un terrain d’entente, non ?

– Sûrement pas.

– Comme tu veux. Au cas où tu reviendrais sur ta décision, sache que je t’attendrai à la grotte, lundi midi. C’est tranquille, là-bas : aucun risque qu’on nous voie. Je vais te laisser une dernière chance de me persuader. J’ai dit à Carl que j’avais prévu une petite sortie pour l’anniversaire de Lucy, cette semaine. J’ai pensé que ça lui ferait plaisir, de visiter le zoo de Springfield avec son oncle. On en profitera pour passer chez un médecin se renseigner sur le test de paternité. »

Je lui ai tourné le dos avant de m’éloigner.

« Lundi midi », il a répété.

J’ai rejoint le reste des invités dans la cuisine, et leur ai servi la glace, les mains tremblantes. J’ai sorti Lucy de sa chaise haute pour la serrer très fort contre moi. Ses doigts poisseux de nappage se sont pris dans mes cheveux et ses lèvres collantes m’ont barbouillé les joues de bisous.

Ce soir-là, j’ai chanté une berceuse à Lucy dans le fauteuil à bascule, d’une voix de plus en plus douce à mesure que le sommeil la gagnait. Ma confrontation avec Crete m’avait secouée, et surtout, laissée désespérée. Mettons que je dise à Carl la vérité : que Crete m’avait violée. Qui allait-il croire ? Moi plutôt que son frère ? J’aurais aimé me persuader que oui. Sauf qu’entre frères, ils se serraient depuis toujours les coudes et que Crete mentait mieux que personne. Un moment, j’ai pensé que ce serait plus simple de passer le test. Peut-être

que la certitude de ne pas être le père de Lucy inciterait Crete à prendre ses distances, à se contenter de son rôle d'oncle. D'un autre côté, je ne pouvais pas courir le risque que la situation se retourne en sa faveur, qu'il s'assure des droits sur mon enfant au regard de la loi.

Je me suis demandé si Crete comptait vraiment sur notre rendez-vous en privé pour « aplanir la situation » ou s'il ne me l'avait proposé que pour le plaisir de me mettre au supplice. Parce qu'il se figurait peut-être que j'accepterais de coucher en échange de son silence ? C'est du moins ce qu'il avait laissé entendre. Il s'attendait plus probablement à une dernière tentative désespérée de ma part de le faire renoncer au test. À tous les coups, il profiterait de notre petit tête-à-tête pour m'intimider, me blesser, me chasser de sa vie comme j'aurais moi-même voulu le chasser de la mienne. Pourquoi, sinon, me proposer un lieu de rendez-vous aussi reculé ? Quoi qu'il mijote, il ne voulait pas qu'on le voie près de chez moi, ni qu'on nous surprenne ensemble. D'un autre côté, ça pourrait tourner à mon avantage : nous deux, seuls, dans la grotte. Sans que personne ne s'en doute. Crete ne me croyait peut-être pas assez avisée pour me munir d'une arme ni assez forte pour m'en servir.

J'ai pensé à cette lointaine nuit où j'avais tailladé le visage de mon cousin au couteau de cuisine, parce qu'il cherchait à me tripoter sous les couvertures. J'étais capable de faire du mal à quelqu'un pour me protéger. Un peu de sang sur les mains n'allait pas m'empêcher de vivre. Crete avait eu le dessus au garage, mais, cette fois, je l'attendais de pied ferme. Et j'avais désormais une bonne raison de me battre, une raison plus puissante que ma propre vie. Ma fille. Lucy. Je pourrais très bien aller à la grotte et supprimer la seule et unique menace qui pesait encore sur ma famille.

Le lundi matin, j'ai déposé Lucy chez Birdie, après un gros, gros câlin et un baiser sur sa petite bouche rose. Je me suis dit que, quand je repasserais la chercher, tout serait différent. Elle n'aurait plus rien à craindre, et on pourrait vivre notre vie sans que l'ombre de Crete continue de planer sur nous. Je ne me suis pas permis de penser que je ne reviendrais peut-être pas. Ce n'était pas envisageable.

Le givre avait complètement fondu et le soleil brillait dans un ciel pâle. J'avais été à la grotte deux ou trois fois avec Gabby, à l'occasion d'une promenade dans les bois, mais on ne s'était pas avancées au-delà de la salle voûtée près de l'entrée. Elle m'avait indiqué les tunnels qui s'enfonçaient dans les ténèbres, m'avertissant du risque que

j'aurais couru à m'y aventurer, surtout dans celui qui conduisait à une rivière souterraine. Un responsable de la protection de l'environnement y était tombé à travers un faux plancher et le courant l'avait emporté.

J'ai palpé ma lampe de poche et mon arme à l'intérieur des poches de ma veste pour me rassurer. La confiance en moi que j'avais ressentie en serrant Lucy dans mes bras avait entre-temps fondu : je ne me sentais pas en sécurité. J'avais beau me dire que rien ne m'empêchait de liquider Crete à condition qu'il me laisse le temps de viser et de presser la détente, ça ne suffirait pas. Je ne pourrais pas me contenter de l'abattre à l'entrée en laissant son cadavre à la vue de tous. Même en admettant que personne ne me soupçonne – on devait connaître à Crete d'autres ennemis plus redoutables que moi –, je multiplierais mes chances de m'en tirer si son cadavre n'apparaissait pas tout de suite ni même jamais. Tout en tenant à protéger Lucy de Crete, je restais égoïste ; je ne voulais surtout pas me priver d'elle. Je n'avais aucune envie qu'elle passe son enfance à me rendre visite en prison. Crete était trop lourd pour que je parvienne à traîner bien loin sa dépouille et je ne voyais qu'un moyen de le conduire au plus profond de la grotte, à l'abri des regards : l'y attirer. Mais il n'était pas bête. Je me doutais bien qu'il ne me suivrait pas forcément.

Je suis arrivée aux abords de la grotte du Grand Bouc sur des jambes en coton, ignorant si Crete m'attendait déjà à l'intérieur ou pas. Un instant, j'ai hésité à m'en aller en courant. Rien ne m'empêchait de retrouver Lucy chez Birdie en attendant que Carl rentre du travail, ni de tout lui raconter en priant pour que la situation s'arrange comme par miracle. Puis j'ai pensé à Crete, à ses mains autour de mon cou, à son regard, et j'ai compris que je devais aller jusqu'au bout.

Je me suis avancée dans la pénombre. Mes yeux ont mis un petit moment à s'y accoutumer. À la lumière qui filtrait dans la vaste entrée, j'ai distingué par terre de vieilles cannettes de bière et des mégots. J'ai avancé, jetant un coup d'œil aux tunnels qui s'ouvraient comme des bouches béantes dans la paroi en face de moi. Ils se ressemblaient plus que dans mon souvenir, et j'ai tenté d'identifier celui que m'avait indiqué Gabby. J'ai glissé ma main dans ma poche, la refermant sur la crosse du pistolet.

« Je ne pensais pas que tu viendrais. »

Sa voix grave et familière, à jamais associée dans mon esprit à la peur, venait de s'élever dans mon dos. Je me suis retournée, et j'ai sorti mon arme, les mains tremblantes. Mes beaux projets se sont aussitôt envolés en mille morceaux, comme des bouts de papiers

emportés par le vent.

« Ne joue pas à l'idiote », il a dit en essayant de m'attraper par le poignet.

Je me suis reculée juste à temps. Il a foncé droit sur moi. J'ai tourné les talons et couru au tunnel le plus proche, sachant pertinemment, et redoutant, qu'il allait se lancer à mes trousses.

III

Lucy

Lundi matin, une fois papa reparti à Springfield, Birdie est venue me chercher en pick-up, encore qu'elle ait pu s'en passer. Elle prenait peu le volant et pratiquement jamais pour venir chez nous. En plus, je n'avais qu'un sac. J'aurais pu faire la route à pied. Je me suis demandé si elle se méfiait de moi au point de me croire incapable de me rendre à son domicile sans m'autoriser un détour vers des ennuis assurés. Comptait-elle me garder à l'œil jour et nuit ? J'ignorais ce que lui avait raconté mon père, mais elle prenait au sérieux sa mission de me surveiller.

J'ai posé mon sac dans l'ancienne chambre des fils de Birdie, où j'avais déjà dormi je ne sais combien de fois. Birdie avait remisé les bibelots que, plus jeune, je gardais sur la commode – le bocal à boutons, la poupée aux cheveux de laine, la bible pour enfants barbouillée de mes dessins au pastel. À côté de ça, j'ai reconnu mon plaid rose fétiche en travers du lit. Quand même, on étouffait dans cette pièce et plus on avancerait en saison, plus la chaleur deviendrait intenable. J'ai ouvert la fenêtre pour observer les pâturages déserts et les collines au-delà. Je n'avais nulle part où aller ni rien à faire. Au pire, je pourrais toujours me plonger dans une édition abrégée à l'odeur de moisi des romans de *Sélection du livre* que collectionnait Birdie. Mais pour une fois, ça ne me disait rien de bouquiner.

Le téléphone a sonné puis Birdie a frappé à ma porte.

« J'ai reconnu son nom sur la liste de ceux qui ont le droit de t'appeler. »

Une liste de plus ? Super ! Ça m'a étonnée qu'elle ne se limite pas à papa.

« C'est Ray ? » j'ai demandé à Birdie, la suivant au salon, où son téléphone à l'ancienne trônait sur une table basse dans un coin.

Birdie a secoué la tête, et s'est installée dans le fauteuil en face de

moi.

« Non, c'est ce fameux garçon. »

J'ai pris le combiné en m'asseyant sur l'accoudoir du canapé.
« Allô ?

– Hé ! »

J'avais beau lui en vouloir à mort, ça m'a fait plaisir d'entendre Daniel.

« C'est ton père qui m'a indiqué où te joindre.

– Sympa de ta part d'appeler, j'ai lâché, d'un ton qui se voulait distant.

– Je viens tout juste de trouver un téléphone. Désolé !

– Hum, qu'est-ce que tu veux ?

– Savoir comment tu vas, déjà. Je n'arrive pas à croire que tu me manques autant ni que je m'inquiète à ce point pour toi.

– C'est de ta faute. C'est toi qui es parti. Et je ne t'ai jamais demandé de t'inquiéter pour moi.

– J'imagine que tu m'en veux à mort d'avoir prévenu Carl. Je te comprends. Mais je ne cherchais pas à t'attirer d'ennuis, juste à t'aider.

– Attends ! »

J'ai levé les yeux sur Birdie, qui faisait mine de s'intéresser à son panier à laine.

« S'il te plaît, tu veux bien me laisser lui parler en privé cinq minutes ? Ça me gêne un peu de me disputer avec lui devant toi. »

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Birdie a pris son temps pour se rendre à la cuisine. Elle y a mis en route son petit transistor réglé sur une station évangéliste, et m'a décoché par l'entrebâillement de la porte un regard peu amène. Sans doute qu'elle en toucherait un mot à papa, histoire de s'assurer que j'avais bien le droit de parler à quelqu'un sans qu'elle m'espionne. J'ai poursuivi à voix basse, dans l'espoir qu'elle ne m'entendrait pas : « Écoute, en toute honnêteté, toi aussi, tu me manques. J'aimerais que tu sois là, mais même comme ça, tu ne pourrais rien pour m'aider. C'est la merde !

– Qu'est-ce qui se passe ? »

Je l'ai renseigné du mieux que j'ai pu, lui expliquant que j'ignorais qui avait tué Cheri, mais que Crete le savait, lui, et qu'il m'avait

menti. Et que mon père trempait dans l'affaire, ce qui compliquait encore la situation. En revanche, je ne pouvais pas lui parler de Sorrel : Bess m'avait fait jurer le secret.

Daniel a grommelé. Je l'ai imaginé se passer la main dans les cheveux, de cet air exaspéré bien à lui. « Attends ! Une minute : je n'ai pas suivi la moitié de ce que tu m'as raconté, tellement tu parlais bas. Comment tu t'es retrouvée à parler de Cheri devant Crete ? Tu ne lui as quand même pas posé la question de but en blanc en espérant qu'il te dirait la vérité ? Et comment tu peux affirmer qu'il ment, si tu ne sais pas ce qui s'est passé ?

– Je me suis introduite en douce chez lui, pensant y trouver des infos sur le mobile home. À son retour, il m'a pris la main dans le sac au sous-sol. Sachant que j'avais mené ma petite enquête sur Cheri, il a insisté pour mettre au clair deux ou trois trucs.

– Tu es entrée chez lui par effraction ? Tu rigoles ? Mais comment tu as pu croire que ça t'avancerait ?

– Je n'ai pas besoin d'un sermon, merci. Et ce n'est pas tout. »

J'ai jeté un coup d'œil à Birdie, occupée à nettoyer la table de la cuisine pourtant propre. Elle a tripoté le réglage de son transistor à la recherche des prévisions météo.

« En fouillant dans ses papiers, je suis tombée sur un truc à propos de ma mère. On aurait dit un formulaire d'embauche mais avec des précisions qui n'avaient rien à faire là sur son physique et son statut d'orpheline. Ça ne m'a pas paru net. Je me demande si Crete ne l'a pas fait venir ici pour la même raison que Cheri s'est retrouvée dans le mobile home.

– Oh... oh. »

Daniel a gardé le silence un moment.

« Lucy, je regrette de devoir te le dire... Je sais que tu m'en veux déjà à mort, et je ne voudrais pas aggraver mon cas, mais tu ne crois pas qu'il est temps de laisser quelqu'un d'autre s'en occuper ?

– C'est bien mon intention. Je compte en parler à Ray. J'attends juste qu'il me recontacte. Il connaît quelqu'un dans la police d'État.

– Qu'est-ce que tu attends au juste ? Passe-lui un coup de fil, qu'on en finisse.

– C'est à cause de mon père, j'ai expliqué, le cordon du téléphone enroulé autour de mon index. En réalité, il n'a rien à voir avec tout ça. Pour ce qui est du cadavre, il a juste voulu faire passer un message à Crete. Malgré tout, je crains qu'on ne l'envoie en prison, lui aussi. Je

cherche un moyen d'éviter qu'on n'en arrive là.

– J'imagine bien que, selon toi, il ne mérite pas la prison, Luce, mais Crete doit payer pour ce qu'il a fait et l'assassin aussi, quel qu'il soit. Tu ne peux pas les épargner, rien que pour sauver la mise à ton père. Tu ne peux pas les laisser s'en tirer.

– Papa ne veut pas que j'appelle les flics.

– Ton père est un brave type, a estimé Daniel. Mais je te connais, Luce : tu finis toujours par prendre la décision la plus juste.

– Celle que moi je trouve juste, en tout cas.

– Je reviens ce week-end. Si tu veux en parler à la police, je t'accompagne. Moi aussi, je suis passé au mobile home, je peux témoigner que tu dis vrai. Après, tu n'auras plus à t'en soucier. Ce n'est pas à toi de tout démêler. Mieux vaut laisser quelqu'un d'autre s'en charger. »

Ça semblait tellement plus simple dans la bouche de Daniel. Presque facile. Vivement son retour !

« Je suis contente que tu reviennes.

– Moi aussi. On aura beaucoup à se dire. »

Il a malgré tout suffi que je raccroche pour que la réalité reprenne ses droits. Je me doutais bien que rien ne serait simple dans l'hypothèse où j'alerterais la police. Mon père et mon oncle risquaient d'être écroués, le commerce familial ruiné et les Dane déshonorés à jamais. Rester ici deviendrait intenable, or je n'avais nulle part ailleurs où aller.

Et je n'avais pas tout dit à Daniel : je ne lui avais pas parlé des bruits au sous-sol ni de la pièce à l'accès défendu par une alarme. Inutile de l'inquiéter encore plus.

J'ai rejoint Birdie dans la cuisine alors qu'elle préparait des biscuits au saindoux.

« D'après la radio, il faut s'attendre à du mauvais temps, les jours prochains, elle m'a prévenue, essuyant la sueur de son front. Ils ont diffusé un bulletin d'alerte à la tempête. Merle ne tient plus en place, comme chaque fois qu'il va tomber de la grêle. »

Heureusement qu'elle ne m'a pas demandé de quoi j'avais discuté avec Daniel !

« Je pensais aller à la cueillette aux groseilles, j'ai annoncé. J'en trouverai peut-être assez pour faire une tarte. »

Birdie a mesuré la levure.

« La saison des groseilles est déjà presque terminée. »

Elle savait aussi bien que moi que je n'en trouverais pas, que je cherchais juste un prétexte pour sortir. Je lui ai passé le sel, et j'ai sorti du frigo du lait et des œufs.

« Ne t'éloigne pas trop, m'a recommandé Birdie. Tu trouveras un seau sous le porche. »

Merle m'a regardée traverser le pré depuis le pas de la porte. Birdie aussi devait m'observer, par la fenêtre de la cuisine. Comme je ne connaissais pas son terrain aussi bien que le nôtre, j'ai longé la limite des bois jusqu'à une pierre plate assez grande pour m'y étendre. J'ai alors contemplé le ciel brumeux en suivant des yeux deux vautours aux ailes à bouts blancs qui dessinaient des cercles au ralenti, aux aguets, en attendant la mort d'une créature quelconque.

Jamais je n'avais été aussi près de découvrir la vérité sur Cheri. D'un autre côté, j'ignorais encore ce qu'était devenue ma mère. Il me restait tant de questions sans réponse à propos du lien que Crete entretenait avec l'une et l'autre.

J'ai fermé les paupières et inspiré à fond, mais l'air était si lourd que j'ai cru étouffer. Faire un tour dehors ne m'avait pas apaisée, comme je l'espérais. Autant rentrer. Je venais de me redresser quand je me suis sentie épiée. En temps normal, j'aurais cru à un animal, à tous les coups un cerf, mais là, j'étais sur les nerfs. J'ai jeté un coup d'œil aux alentours sans rien remarquer. À l'autre bout du champ, Merle s'est mis à aboyer avec insistance et je me suis levée en résistant de toutes mes forces à la tentation de regarder derrière moi. C'est d'un bon pas que je suis retournée chez Birdie, où j'ai trouvé Bess vautrée dans l'herbe, en train de chercher des puces dans les oreilles de Merle.

« Tu figures sur ma liste de visites autorisées ? » je lui ai demandé, me laissant tomber à côté d'elle.

Bess a roulé des yeux. « Ça me paraît dur à croire. J'imagine mal quelqu'un d'autre venir te voir en captivité ici.

– J'espère au moins que tu m'amènes des nouvelles du monde extérieur ?

– Hum... »

Elle a penché la tête, le temps de gratter le ventre de Merle.

« Tu es déjà au courant, pour Sorrel.

– Et toi, ça va ?

– Bah ! Tu sais, il ne me manque pas ni rien. En un sens, c'est presque un soulagement. Je me demande quand même s'il se serait donné la mort sans mon coup de fil.

– Rien ne prouve qu'il ait lui-même mis fin à ses jours. Quelqu'un d'autre a pu le tuer. D'après le journal, il n'a pas laissé de message. L'auteur de l'article a qualifié son épouse de "désespérée" et ajouté qu'elle restait injoignable.

– Espérons que, s'il a parlé à quelqu'un, il ne lui a rien dit de moi. J'ai déjà assez de mal comme ça à trouver le sommeil. J'ai entendu dire chez Bell qu'on avait fait du feu dans son bidon à ordures. Sans doute pour brûler tout ce qui aurait permis d'établir un lien entre lui et Cheri. Ou moi. »

Les pièces à conviction, les aveux qu'on aurait pu extorquer à Sorrel venaient donc de partir en fumée. J'aimais autant ne pas y penser.

« Tu as entendu d'autres potins, chez Bell ? »

Bess s'est ragaillardie.

« Ouais ! Figure-toi que ta copine Becky Castle est de retour. »

La petite amie de Crete, ou son ex même si, pour moi, elle restait avant tout la mère de Holly.

« J'aimerais savoir pourquoi tu considères Becky comme mon amie. Je ne la connais même pas. »

Bess a ri.

« Je m'attendais à ce qu'en bossant pour Crete, tu en fasses ta copine, mais c'est vrai qu'on ne l'a pas beaucoup vue, cet été.

– Je ne l'ai pas croisée une seule fois. Où elle est passée ?

– Je ne sais pas. Chez de la famille à elle, j'imagine. J'ai demandé à Pam des nouvelles de Holly. Elle m'a répondu qu'elle était en visite chez ses grands-parents et ne retournerait pas à l'école, l'an prochain. Pam a aussi ajouté que Becky planait comme pas possible. Qu'elle n'arrêtait pas de se gratter comme si elle avait la peau en feu.

– Ça vaut peut-être mieux pour Holly d'avoir mis les bouts, alors. Tu te rappelles quand on a formé équipe au club des jeunes, à neuf ou dix ans ? Sa mère l'a déposée en voiture, la laissant se débrouiller seule avec sa grande cage à lapins.

– Ouais, je me souviens. Birdie n'arrêtait pas de nous faire suer. À l'entendre, on aurait dû prendre modèle sur Holly, toujours sage comme une image. »

Lasse d'attendre sa mère en vain, Holly avait fini par repartir toute seule, sa cage serrée dans ses bras maigrichons. Birdie s'était arrêtée pour la reconduire elle-même.

« On n'a pas fait des étincelles, au club des jeunes », j'ai admis, et Bess a éclaté de rire.

Ça m'a fait plaisir de la voir de bonne humeur, et surtout qu'elle m'ait rendu visite. Elle m'avait manqué.

Au moment de son départ, je lui ai envoyé un baiser sur ma paume. Elle l'a écrasé comme un moustique. Je lui en ai adressé une douzaine d'autres, qu'elle a chassés d'un revers de la main, avant de capituler et de m'en renvoyer un.

« Merci », j'ai dit à Birdie en rentrant.

Elle a hoché la tête.

« Une jeune fille a besoin de passer du temps avec ses amis. Et c'est la seule que tu aies. »

J'allais lui rétorquer, indignée, que c'était faux. Sauf que non, en fait, à moins de compter Daniel. Et je n'arrivais alors qu'à deux amis en tout et pour tout.

« Pas de groseilles, j'imagine ?

– Non.

– Il y a une saison à tout. Les noix vont maintenant tomber en un rien de temps. » Elle nous a versé deux verres de thé avant de m'indiquer la table de la cuisine.

« Les biscuits sont quasiment prêts. J'ai sorti de la compote de pommes de la cave, rien que pour toi. »

Je me suis assise alors qu'elle plaçait deux biscuits encore fumants sur des assiettes et on a attendu, à table, qu'ils refroidissent pour ne pas se brûler.

« Raconte-moi encore quand elle est partie », j'ai demandé, plongeant une cuiller dans la compote.

Birdie a cassé son biscuit en morceaux qu'elle a observés un long moment.

« Ça fait un bail que tu ne me l'avais plus demandé. »

On a mangé en silence. Birdie n'a repris la parole qu'une fois vidées nos assiettes.

« Elle t'a déposée chez moi en partant. Elle m'a dit : “Tu veux bien

me la garder, Birdie ?” Comme si elle partait juste faire des emplettes. Pourtant, elle t’emmenait presque toujours, peu importe où elle allait. Elle n’aimait pas ne pas t’avoir auprès d’elle. J’y ai si souvent repensé après, à sa façon de s’adresser à moi, ce jour-là, son intonation, son expression. Je m’en suis voulu : je suis la dernière à l’avoir vue. Sans doute que j’aurais dû la retenir. D’un autre côté, je n’ai rien noté d’inhabituel dans son attitude, hormis qu’elle ne voulait pas que tu l’accompagnes. Elle ne m’a pas dit “surveille-la” d’un air de sous-entendre qu’elle ne reviendrait pas, qu’elle te confiait à moi pour le restant de tes jours. À la manière dont elle l’a dit, elle avait juste un truc à faire, pas très intéressant mais indispensable, et elle ne pensait pas en avoir pour longtemps, vu qu’elle ne m’a pas laissé de son lait. Quand j’ai voulu te faire boire du lait de vache dans une tasse, tu t’es débattue en donnant des coups de pied, comme si c’était le pire supplice au monde et que tu ne l’accepterais jamais. »

J’avais déjà entendu cette histoire, comme quoi Birdie avait été obligée de me sevrer au thé glacé.

« Il m’a fallu du temps avant d’admettre qu’elle ne reviendrait plus. Je n’y croyais tout simplement pas. Elle n’avait certainement pas l’intention de te laisser. Je la connaissais presque aussi bien que Carl ou Gabby. Je suis sûre qu’elle ne comptait pas s’en aller pour de bon. À vrai dire, il y en a plus d’un qui s’est réjoui de sa disparition. Et il n’y en a pas beaucoup qui ont cherché à la retrouver, mais moi, j’ai arpenté les bois chaque jour pendant des semaines dans l’espoir de lui remettre la main dessus, de la ramener à la maison, blessée ou égarée. Ton père, on l’a baratiné avec des histoires de dépression postnatale et de séquelles de la vie en famille d’accueil, des trucs absurdes qui semblaient plausibles, mais qui ne collaient pas, au final. On lui a dit qu’il ne devait pas se reprocher de lui avoir appris à se servir d’une arme, d’avoir cru qu’elle voulait se protéger des serpents dans les bois, alors qu’elle comptait en réalité se supprimer. Il avait tant vu sa mère en baver, fragile comme elle était mentalement, que j’imagine qu’il n’a pas fallu trop insister pour le convaincre, pour lui faire admettre qu’il avait très bien pu ne rien remarquer. Après ça, il s’en est voulu comme pas possible, ça l’a presque détruit. Il ne comprenait pas pourquoi il n’avait rien vu venir. Moi, si : il n’y avait rien à voir. Elle était heureuse. Elle vous aimait, toi et ton père. Parfois, elle se faisait du souci sans dire pourquoi. Je suppose que c’était lié à ce qui lui est arrivé, juste avant qu’elle n’épouse ton père. »

Son regard s’est perdu dans le vide.

« J’imagine que ton père ne t’en a jamais parlé. »

J’ai secoué la tête. C’était possible qu’elle m’apprenne du nouveau

après tant d'années ?

« Elle a été... disons victime d'une agression. Passée à tabac. On l'a mordue, et la plaie s'est infectée. C'est moi qui l'ai soignée, c'est comme ça que je l'ai su. Personne n'a rien dit. Je ne sais même pas si ton père s'en est aperçu, encore qu'il a bien dû remarquer la cicatrice. »

Quelqu'un l'avait mordue ? « Qui s'en est pris à elle ?

– Je ne sais pas, ou plutôt je n'en suis pas certaine. Elle n'a rien voulu dire. Ton père non plus, en admettant qu'il ait été au courant. Le bruit a couru en ville que Joe Bill Sump avait été lui rendre visite. Juste avant qu'on perde sa trace. J'ai d'ailleurs pensé que ça pouvait expliquer sa fuite. Mais la morsure... la marque des dents... Bon. Simple conjecture de ma part, mais je me suis demandé si ce n'était pas Crete qui l'avait attaquée. »

J'ai trituré mes ongles, sans oser regarder Birdie. D'après Sarah Cole, ma mère nourrissait des doutes sur l'identité de mon père. Et si Crete s'en était bel et bien pris à elle ? Et si c'était lui, l'autre, dont elle ne voulait pas l'enfant ?

« J'ai fait ce qu'elle m'a demandé, a poursuivi Birdie. J'ai gardé l'œil sur toi. Et je ne compte pas m'arrêter en si bon chemin. Je te considère comme ma petite-fille, Lucy. »

Voilà bien une remarque à laquelle je ne m'attendais pas de sa part. D'un autre côté, je comprenais.

« En grandissant, on prend conscience du poids des liens du sang, de la famille. On ne peut pas renier ses parents. Mais on n'y peut rien non plus quand nos parents nous renient ou que des étrangers s'intègrent à la famille. Lila a fondé un foyer, ici. Elle avait sa place, auprès de nous. Elle ne s'est pas tuée, je ne peux pas y croire. Je ne dispose d'aucune preuve ni rien, mais des soupçons, ça oui, j'en ai. Crete l'aimait ou la détestait – peu importe, au fond. L'un comme l'autre a de quoi rendre fou. Bon, ce n'est pas à moi de te dire ce qu'il faut que tu penses de ta famille, mais tu dois voir au-delà de ce qu'on t'a toujours enseigné et prêter l'oreille à ce qu'au fond de toi, tu sais être vrai. »

Jamie

À treize ans, Jamie Petree se débrouillait aussi bien que ses frères aînés avec les chiens et ils en étaient conscients. Ils le laissaient chasser seul quand ça lui chantait à condition de ramener quelque chose de comestible. Jamie n'en avait rien à cirer de jouer avec des gamins de son âge. Il aimait mieux traquer des rats laveurs ou abattre des oiseaux dans les bois et s'ébrouer dans la crique. Comme sa mère lui faisait l'école à la maison, lui enseignant principalement les maths et le catéchisme, il lui restait plein de temps libre pour traîner dehors. Sa meute se composait de quatre chiens de chasse : les deux blueticks de Josh et Calvin, le coonhound noir et sable de son petit frère Gage et son molosse à lui, au pelage blond, Custard, dont il s'occupait depuis tout petit.

Bien que sa mère le lui eût interdit, Jamie sillonnait ce jour-là les collines aux alentours de la grotte du Grand Bouc. Sa mère prétendait cette grotte hantée par la sorcière. C'est en tout cas ce qu'elle lui répétait depuis une bonne année – depuis la disparition de Lila – et c'était d'ailleurs bien ce qui l'attirait là. Son désir de revoir la sorcière. Il se rappelait encore leur première rencontre, un peu plus d'un an auparavant, à l'épicerie Ralls : elle l'avait sauvé des griffes de Junior en réglant à sa place le montant d'une barre chocolatée. Jusque-là, personne ne l'avait regardé comme Lila. D'un coup d'œil, elle avait tout embrassé, le dehors comme le dedans, le bon comme le mauvais ; elle avait tout vu et souri.

Au grand dam de sa mère, qui le croyait de ce fait envoûté, possédé, Lila avait éveillé en lui un besoin incontrôlable de se toucher. Sa mère se mettait en quatre pour déloger de lui le mal. Mais la sorcière avait recours à de puissants maléfices. Elle refusait de le laisser tranquille. À l'état de veille, il rêvait d'une Lila séductrice. Dans son sommeil aussi, elle s'immisçait, encore que, pendant ces rêves-là, elle se contentait de lui tenir la main en lui souriant.

On en était alors au moment de la journée préféré de Jamie dans les

bois : l'approche du crépuscule. Au calme, à l'ombre, au frais, sans que la nuit soit encore tombée pour de bon, avant que les insectes se mettent à chanter. Selon lui, c'était la meilleure heure pour que les esprits se montrent. Et, de fait, il guettait l'apparition de Lila. Des cailloux et des feuilles mortes jonchaient le sol où les semelles usées de ses bottes menaçaient de glisser s'il n'y prenait pas garde. Dans les environs, il y avait des crevasses si profondes que le soleil n'y pénétrait jamais.

Piaffant d'impatience, les chiens venaient de partir en éclaireurs à une bonne trotte. Jamie a laissé courir sa main sur l'écorce d'un arbre tombé à terre et s'est agenouillé, au cas où des morilles auraient poussé à l'abri du vent. C'est alors qu'il a entendu un glapissement et, en réponse, un chœur d'abolements. Il s'est relevé à temps pour se rendre compte que ça bardait en haut de la pente. Il n'a pas distingué la proie, mais les blueticks avaient flairé quelque chose et les deux autres, filé sur leurs traces. Et si c'était elle ? De retour rien que pour lui ?

Le temps de rejoindre l'éperon rocheux, Custard avait déjà filé vers la grotte et les autres, disparu dans son ventre noir. L'écho de leurs hurlements se répercutait à présent dans la vallée. Pris de court, Jamie a jugé préférable d'attendre que Lila se montre. Il se doutait bien qu'il ne parviendrait pas à rattraper les chiens. Ils n'étaient pas idiots, du moins pas assez pour se perdre dans la grotte : ils finiraient par rebrousser chemin. D'un autre côté, ils ne manquaient pas de suite dans les idées. Ils risquaient aussi de poursuivre leur proie jusqu'au fond de la gorge du Diable et de ne plus jamais revenir. Après quoi est-ce qu'ils en avaient ? Un fantôme ? Quoi d'autre ? Une créature qui ne se réfugiait en tout cas pas dans les arbres. Un puma ? Un ours ? Il n'en avait jamais vu dans les parages, encore que des tas de gens, si. À ce moment-là, les abolements se sont tus.

Des larmes ont brûlé les yeux de Jamie. Il les a écrasées de ses poings sales. Les chiens allaient s'en tirer. Et dans le cas contraire ? Il ne les avait perdus de vue qu'une minute, le temps de chercher des champignons. Il ne s'attendait pas à ce qu'ils filent dans la grotte et, quand il lui est venu à l'idée de les rappeler en sifflant, c'était déjà trop tard. Il commençait à se demander comment l'annoncer à ses frères – qui allaient à coup sûr l'étriper, et il y avait de quoi – quand les jappements étouffés des chiens ont retenti d'un bout à l'autre de la vallée. Leurs cris ne provenaient pas de l'entrée de la grotte, où se tenait Jamie, mais de l'autre versant de la colline.

Jamie a foncé dans la direction des abolements, glissant, dérapant et se rattrapant de justesse avant de s'enfoncer de plus belle dans les

bois. À l'approche du versant opposé, les cris des chiens lui ont paru plus nets, moins hystériques. Sans les distinguer encore, il s'est approché de l'endroit où ils devaient être selon lui, s'enfonçant dans une crevasse qu'il n'avait pas encore explorée. Des buissons en masquaient l'étroite entrée. La raideur de la pente l'a obligé à s'agripper à des racines pour freiner sa descente jusqu'au lit d'un ruisseau. Les chiens ont alors couru vers lui, le museau écumant, le pelage souillé, la truffe dégoulinante de bave. Custard lui a léché la main tandis que les autres lapaient le mince filet d'eau à ses pieds.

Jamie s'est assis de tout son poids, se raccrochant à Custard, sur le point de chialer de soulagement. Alors qu'il s'essuyait les joues contre la fourrure du chien, il a examiné les alentours. Il ne distinguait pas l'ouverture par laquelle ils s'étaient échappés de la grotte, et pourtant, elle ne pouvait pas être bien loin. Qui sait si le ruisseau lui-même n'en sortait pas ? Et sinon : aucune trace de leur proie.

« Lila », il a prononcé.

Elle les avait protégés, mais elle ne voulait pas se montrer.

Malgré le peu de soleil qui y filtrait, des fleurs envahissaient la ravine : des machins pourpres et bleus, et jaunes aussi, tous jolis, dont Jamie ne connaissait pas le nom. Il a plongé ses mains dans le ruisseau, les a lavées, frottées sur le lit de rocaïlle pour en déloger la saleté. C'est alors qu'il a remarqué un caillou à la drôle de forme, un genre de fossile, et l'a brandi à la lumière du couchant. Il lui a semblé qu'il ne s'agissait pas d'un fossile. Mais d'un os. Un petit os. Il en a approché son index et ça correspondait presque. Une douleur s'est éveillée en lui. Il ignorait de quel animal provenait cet os, mais il lui a paru singulier, à part. Il l'a caressé du bout du doigt sur toute sa longueur, en a examiné le délicat contour, a songé à l'emporter chez lui pour le placer sur le châssis de la fenêtre de sa chambre, auprès de ses autres trésors : un trèfle à quatre feuilles pressé entre deux morceaux de papier sulfurisé, un coquillage bordé de nacre, une petite voiture chapardée à un gamin, à l'église.

Les chiens ont gémi tant ils avaient hâte de rentrer manger. Au lieu de fourrer l'os dans sa poche, Jamie l'a remis dans le ruisseau. Sur le chemin du retour, à travers les bois de plus en plus sombres, il a imaginé une averse sur le point de tomber, une bonne grosse saucée. Il s'est figuré la rivière souterraine, à l'intérieur de la grotte, enfant dans la ravine, emportant l'os avec elle. Qui sait jusqu'où il irait ? Du ruisseau jusqu'à la North Fork River, de là dans le Mississippi, puis au port de La Nouvelle-Orléans, dans le golfe du Mexique, en pleine mer. Encore que peu importe où échouerait l'os : il avait senti, en le tenant au creux de sa paume, que l'esprit qui l'habitait en avait été libéré.

Le jour suivant, le temps est devenu lourd et humide. J'ai déjeuné avec Birdie de sandwiches à la tomate. Une fois sortie de table, elle a étudié sa bible, et moi, je suis restée ce qui m'a paru des heures sous l'avancée du toit à tenter de me concentrer sur la version abrégée de *Fidèle Vagabond* en me demandant au nom de quoi *Sélection du livre* décidait de couper tel passage plutôt que tel autre. J'avais du mal à m'ancrer dans l'univers de fiction de mon bouquin. Je pensais à Crete. Je ne parvenais pas à concilier les deux facettes de sa personnalité : l'oncle qui m'aimait et l'agresseur de ma mère, du moins si je me fiais aux soupçons de Birdie. Je cherchais à me rappeler les bruits au sous-sol, chez lui, mais rien ne m'assurait que mon imagination n'avait pas déformé mes souvenirs. Une autre éventualité se présentait encore et encore à mon esprit, même si je faisais de mon mieux pour la rejeter : j'aimais autant ne pas songer que Crete puisse être mon père.

En début de soirée, Birdie est sortie à son tour, remiser sa mangeoire à oiseau.

« Ça va tomber dru, tout à l'heure, elle m'a prévenue. On annonce une tempête. »

Je l'ai aidée à décrocher les pétunias pour les mettre à l'abri par terre. Et on a pris place sur les marches en regardant les nuages enfler à l'ouest.

« Hier, Bess m'a parlé de Holly Castle, j'ai commencé. Tu t'en souviens ?

– Pauvre petite ! »

Birdie a secoué la tête.

« Si sérieuse ! Elle n'a pas remporté un prix, au concours, avec ses lapins ?

– Si. Bess et moi, par contre, on n'a même pas été citées au

classement.

– Ça, je ne l'ai pas oublié. Vous auriez dû prendre modèle sur Holly. J'ai toujours trouvé ça dommage qu'elle ait une mère comme Becky.

– Bess m'a dit que Holly était partie chez ses grands-parents. Peut-être qu'elle aura plus de chance, là-bas. »

Birdie m'a regardée d'un drôle d'œil.

« Elle n'a pas de grands-parents. Becky ne sait même pas qui est son père, et il y a belle lurette que ses parents à elle ont passé l'arme à gauche. C'est d'ailleurs ton père qui les a enterrés. »

– Elle a dû s'en aller chez d'autres gens de sa famille.

– J'aurais juré qu'ils étaient tous de Henbane.

– Bah, je n'en sais rien, en fait. »

Birdie a claqué la langue, se creusant la tête.

« De toute façon, j'imagine qu'elle ne peut pas plus mal tourner que Becky. »

Je me suis demandé si Becky se réjouissait de sa liberté retrouvée depuis que Holly était partie... Dieu sait où. Rien de plus facile pour des filles comme Cheri ou Holly que de disparaître, s'évaporer dans les airs sans que personne ne pose de questions. Personne ne songerait à les réclamer. Ni à les croire enfermées dans un mobile home. Ou un sous-sol. Les bruits chez Crete... Et si c'était Holly qui en était à l'origine alors qu'elle martelait la porte de ses bras maigrichons que je revoyais encore, agrippés à sa cage à lapin ?

Ça semblait dingue et je me trompais sans doute. Au fond de moi, je savais pourtant que ça restait de l'ordre du possible. Et à partir du moment où quelqu'un moisissait peut-être contre son gré entre les quatre murs de la cave de Crete, je ne pouvais pas rester les bras croisés. Si Holly ou je ne sais qui croupissait là, je devais l'aider. Hors de question d'attendre ! Sinon, ça risquait de se finir comme pour Cheri. Je devais à tout prix convaincre Ray d'alerter la police d'État. Une dénonciation aussi abracadabrante avait plus de chances d'être prise au sérieux, venant de lui.

« Puisqu'une tempête se prépare, j'ai repris, mieux vaudrait que je passe à la maison m'assurer que j'ai bien fermé les fenêtres. » Je ne voulais pas tout expliquer à Ray par téléphone à portée d'oreille de Birdie. Mon coup de fil à Daniel m'avait déjà mis les nerfs à assez rude épreuve.

« Bonne idée, a approuvé Birdie. Je vais te déposer en voiture.

– Hé ! Il fait encore clair, maman poule ! Je file chez moi. En attendant que ça tonne pour de bon, j'en profiterai pour avancer, au jardin. Je parie qu'il est déjà envahi de mauvaises herbes. Si ça te dit, je ramènerai des courgettes et des tomates à mettre en conserves. »

Birdie a scruté l'horizon.

« Surveillance quand même le ciel. Je compte sur toi pour rentrer avant la première goutte de pluie. »

Je me suis éloignée à petites foulées, sans emporter de sac ni rien. L'humidité me pompait mon énergie, comme dans ces rêves où je cours au ralenti, dans un décor qui évolue à peine, en dépit des efforts que je fais. En allant jusqu'au bout de ce que j'avais résolu, je risquais de déchirer ma famille, et je ne me sentais pas de taille à en assumer les conséquences. D'un autre côté, il fallait absolument que je prenne les devants.

Enfin, je suis arrivée chez moi. La maison semblait plus à l'abandon que d'habitude, comme si, dès l'instant où on avait tourné les talons, la peinture s'était écaillée et les bardeaux détachés du toit, pour laisser place à la pourriture. La carotte sauvage dont les délicates fleurs oscillaient sous la brise avait repris possession de la cour. Je suis allée à la cuisine appeler Ray. C'est sa secrétaire qui a décroché, et j'ai compris pourquoi il ne m'avait pas donné signe de vie : il s'était défoncé le genou en jouant au golf à Branson et s'en remettait tranquillement dans sa résidence en bord de lac. J'ai déclaré à sa secrétaire que je devais le contacter de toute urgence.

« Je vais vous donner son numéro, elle a cédé. Mais attendez-vous à ce qu'il soit sorti faire un tour en bateau. »

En effet : personne n'a répondu.

Le combiné encore à portée de main, j'ai hésité à contacter Bess ou mon père ou, pourquoi pas, l'adjoint du shérif, Swicegood, qui jouait avec Crete au poker, une fois par mois. *Lucy*. Une voix a vibré dans le silence de la maison déserte. Je n'aurais su dire si je l'avais bel et bien entendue ou si elle provenait de mon imagination. Je me suis retournée. Une silhouette a pris forme parmi les ombres. Jamie Petree. La peur m'a étreint le cœur et je me suis d'instinct préparée à devoir me défendre ou m'enfuir. Je n'avais plus vu Jamie depuis l'épisode de notre baiser au bord de la rivière, mais je me rappelais encore parfaitement le poids de son corps contre le mien, l'étau de ses bras.

« Je ne voulais pas te fiche la trouille. Je guettais juste une occasion de te parler entre quatre-z-yeux. »

Une formulation pas très heureuse pour quelqu'un qui ne cherchait

soi-disant pas à me faire peur.

« J'ai failli te coincer, hier, près de chez Birdie. Dans les bois.

– Tu m'épiais ? »

J'ai mesuré la distance entre nous, la comparant au nombre de pas qui me séparaient du râteau à fusils, dans le couloir. Jamie s'est approché. J'ai surpris l'éclat d'un objet en métal coincé dans sa ceinture. Une arme de poing comme je n'en avais jusque-là vu qu'à la télé.

« Il faut qu'on y aille, il a déclaré.

– Avec toi, je n'irai nulle part », j'ai rétorqué d'un filet de voix pas très convaincant.

Jamie a levé les mains comme s'il déclarait forfait.

« Je ne suis pas venu t'agresser. »

Je lorgnais tellement son arme qu'il a fini par se rendre compte que je l'avais repérée. Tout doucement, il l'a fait glisser dans son dos, hors de ma vue, comme si ça allait suffire à apaiser mes craintes.

« Écoute-moi, d'accord ? »

À vrai dire, je n'avais pas trop le choix : mes pieds ne semblaient pas convaincus de la nécessité de courir.

« Je dois retrouver un type avec qui je suis en affaires. J'ai pensé que ça t'intéresserait. Tu te rappelles, le gars dont je t'ai parlé ? Bon, il voudrait que je lui file de la marchandise. Mais comme il n'a pas envie de me payer en liquide, il m'a proposé un échange : une jolie petite aux longs cheveux platine, rien qu'à moi toute une soirée. Comme sa chatte vaut de l'or, elle ne va pas tarder à se retrouver sur un marché plus haut de gamme. Je cite. »

Il a guetté ma réaction. Cette fille aux cheveux platine, c'était forcément Holly : presque encore une enfant à quatorze ans. « On a rendez-vous chez ton oncle, a précisé Jamie.

– Pourquoi tu m'en parles ? Ne me dis pas que tu te soucies de l'aider ? »

Il a dégluti, sa pomme d'Adam oscillant au ralenti. « Ce n'est pas d'elle dont je me soucie, mais de toi.

– Tu veux m'aider, moi ? »

Il a détourné le regard, gêné.

« Tu ne fais pas de rêves qui te reviennent sans arrêt ? Comme s'ils

refusaient de te laisser en paix ? Comme pour te transmettre un message ? »

Je l'ai observé, attendant qu'il précise sa pensée.

« Oublie. Disons que je retourne une faveur. »

Jamie ne me devait pourtant rien. En ce qui me concernait, notre baiser au bord de la rivière avait soldé nos comptes. Je ne pouvais certes pas exclure qu'il me mente, qu'il m'entraîne dans je ne sais quelle situation qu'il valait mieux éviter. Malgré tout, quand il a croisé mon regard, j'ai senti qu'il disait vrai.

« Allons-y », il a conclu, et je l'ai suivi dehors.

Jamie avait garé sa Dodge au moteur trafiqué à l'abri des regards, au-delà du virage. De l'habitacle, réduit à une simple carcasse métallique, ne restait plus que les sièges en similicuir. Le moteur a démarré avec tant d'ardeur que son tremblement s'est communiqué jusqu'à l'intérieur de mes os. On a filé chez Crete alors que les nuages au-dessus de nos têtes s'assombrissaient à toute allure.

J'ai forcé la voix pour me faire entendre : « Et une fois sur place, qu'est-ce qu'on fait ? »

– Toi, rien : tu restes à couvert. S'il me laisse seul avec la fille, on l'embarque et on trace la route.

– Et sinon ? »

Il m'a décoché un regard en coin, des mèches folles devant les yeux.

« Tu n'es pas bête, hein ? Tu finiras bien par trouver une combine. »

Du chèvrefeuille débordait sur la route étroite à l'approche du tournant qui conduisait chez Crete. Mon oncle n'allait plus tarder à rentrer du magasin. Du moins s'il s'en tenait à ses horaires habituels. J'avais les nerfs à vif, mais Jamie, lui, semblait aussi apathique que de coutume, comme si le guêpier dans lequel on allait se fourrer ne lui inspirait aucune espèce d'appréhension.

« Tu devrais te baisser, il m'a conseillé. Te planquer en attendant que j'aie besoin de toi. »

Je me suis accroupie sur le plancher de sa voiture en me demandant, au cas où il lui faudrait du secours, comment je m'en rendrais compte et surtout comment je lui viendrais en aide. Je n'avais rien sous le coude : pas de formule magique ni le moindre plan. Jamie

a garé sa voiture et en a ouvert le coffre. Emory l'a salué – j'ai reconnu sa voix depuis la fois où il nous avait crié dessus, à Daniel et moi, en allant voir Mme Stoddard à sa caravane. Jamie, qui n'est pas du genre à mettre les formes, est aussitôt entré dans le vif du sujet.

« Ce que tu m'as demandé, ce n'est pas rien, il a commencé. Tu te doutes bien que ça vaut plus que de tirer un coup.

– Tu changeras d'avis quand tu la verras, a répliqué Emory. En plus, c'est dans ton intérêt qu'on noue de bonnes relations, tous les deux. D'accord, il y a ce que ça vaut, mais il faut aussi voir à long terme. Pense un peu à ce que ça va te rapporter. »

Un silence a suivi, le temps que Jamie fasse mine d'y réfléchir.

« Comment on procède ? »

Emory a ri, d'un rire rauque, grinçant.

« Ne me dis pas que tu ne t'es jamais tapé de pute. Ça se voit que tu mens. »

Jamie ne s'est pas laissé démonter : « Ce que je veux dire, c'est : on procède à l'échange ici ? Tu embarques la marchandise et j'emmène la fille chez moi pour la soirée ?

– Non. »

Le rire d'Emory s'est asséché d'un coup.

« Tu ne l'emmènes nulle part. Tu entres, tu fais ce que tu as à faire, et moi, je reste là m'assurer que tu te tiens correctement.

– Qu'est-ce qui me garantit que tu ne vas pas me faire faux bond, si moi j'ai déjà rempli ma part du contrat ? Sans vouloir te vexer, tu comprends. Je n'ai pas envie de me faire trouer la peau en entrant.

– La confiance, ça vient avec le temps. Toi et moi, on se fera confiance quand on aura suffisamment bossé ensemble et qu'on en aura tous les deux tiré profit. Pour l'instant, j'ai besoin de toi, et toi de moi. Alors dis-moi plutôt en quoi je peux te mettre à l'aise, qu'on en finisse.

– Je veux la voir, a répondu Jamie. La fille. Amène-la-moi. Que je m'assure au moins qu'elle colle à la description que tu m'en as livrée. »

Emory a grommelé. Il ne semblait pas accoutumé à se plier à des demandes. « D'accord pour que tu la reluques. Mais en échange, tu me files un échantillon de ta marchandise. Chacun sa garantie. »

J'ai entendu la porte de la maison s'ouvrir puis se refermer. Jamie a

reculé, dos contre la voiture.

« Prépare-toi », il a murmuré.

Sa chemise dissimulait son arme coincée à l'intérieur de sa ceinture, au creux de ses reins. Je n'avais pas eu l'occasion de jeter un coup d'œil à Emory, mais sans doute que lui aussi était armé.

La porte a de nouveau claqué. « Je vais goûter à ton échantillon, a prévenu Emory. Tu n'as qu'à te rincer l'œil, pendant ce temps-là.

– Eh ben ! a murmuré Jamie. Est-ce qu'elle est au moins en âge d'avoir de la poitrine ? »

J'ai dressé la tête afin de risquer un coup d'œil par la vitre. Et je l'ai reconnue, derrière la moustiquaire : c'était à la fois elle et pas elle. Holly. Elle a vacillé comme une marionnette au bout de ses fils. J'ai ouvert la portière à la volée et piqué un sprint vers la maison.

« Qu'est-ce qu'elle fout là, celle-là ? » a gueulé Emory, en me reconnaissant.

Est-ce que Holly a paniqué, quand j'ai poussé la moustiquaire ? Ou rendu grâce au ciel de me voir ? Je ne saurais le dire. Ses yeux ont en tout cas roulé dans leurs orbites et son petit corps mou s'est affaissé contre le mien au moment même où je lui tendais la main. Les bras passés sous les siens, je l'ai traînée dehors. Quand je me suis retournée, Emory me bloquait le passage. Derrière lui, Jamie venait de sortir son arme mais il attendait ma réaction pour décoller le bras de son flanc.

« Fichue gamine ! s'est écrié Emory. Crete sait que tu es là ? »

Le vent a hérissé les arbres aux alentours et froissé leurs feuilles en poussant une plainte lugubre. Une bourrasque plus froide qu'on aurait pu s'y attendre nous a balayés.

« J'ai alerté la police d'État, j'ai menti. Si tu tiens à leur échapper, barre-toi maintenant. »

Il a plissé ses yeux à demi masqués par ses sourcils gris en broussaille.

« Tu ne balancerais pas ton oncle, quand même.

– Pas sans l'avertir au préalable. Il a déjà quitté la ville. »

Je ne savais ni sur quoi reposait au juste le pacte qui les liait ni s'il croirait son complice capable de le dénoncer pour se sauver la mise. Chaque instant qui passait nous rapprochait en tout cas de l'arrivée de Crete dont l'apparition à bord de son pick-up ferait tout tomber à l'eau.

Du tranchant de la main, Emory m'a asséné une gifle et m'a méchamment cogné les pommettes. Par réflexe, j'ai lâché Holly qui s'est répandue en une pâle masse informe à mes pieds. Jamie nous a bondi dessus, mais Emory venait déjà de filer, ne ralentissant que le temps de balancer dans sa camionnette la boîte amenée par Jamie. Il a démarré, pied au plancher, sans doute pour rejoindre Caney Mountain, ou alors prendre la clé des champs. Je me suis demandé de combien de temps on disposait avant qu'il alerte mon oncle.

L'heure avait sonné pour nous aussi de mettre les bouts. Jamie et moi, on a traîné Holly à la voiture, où on l'a installée à l'arrière. Elle remuait les lèvres comme en parlant, sauf qu'on ne distinguait pas sa voix. Drogée, à la dérive, elle suivait des yeux quelque chose d'invisible aux nôtres. Ses cheveux formaient une sorte de voile devant son visage.

« Merde ! a lâché Jamie en s'installant sur le siège avant. C'est qu'une gamine, putain ! »

En l'espace d'un éclair, l'orage a lavé le monde de ses couleurs. Si le tonnerre a suivi, il s'est noyé dans le vrombissement du moteur alors que Jamie fonçait le long de la route. La pluie a clapoté sur le pare-brise, lentement au début, puis sans répit, un tir de barrage de pétards. Il a fallu relever les vitres.

« On devrait la conduire chez un médecin, j'ai estimé.

– On l'amène à Birdie.

– Non. »

Emory allait sans aucun doute mettre Crete au parfum, en admettant qu'il ne devine pas de lui-même de quoi il retournait. Pas question que quelqu'un d'autre se prenne des coups, au moment où mon oncle s'attaquerait à moi.

« Plutôt à l'hôpital de Mountain Home.

– Alors là, non ! »

Une peur panique a déformé la voix de Jamie.

« Je ne vais certainement pas franchir les limites de l'État avec une gamine droguée dans la bagnole. Attends ! Tu t'imagines leur raconter quoi, à l'accueil de l'hosto, merde ? »

Il avait raison.

« Emmène-la chez Sarah Cole, alors. Tu sais où elle habite ? »

Il a hoché la tête en se mordant la lèvre. Après quelques cahots sur la voie caillouteuse, on a rejoint la grand-route. Sous l'averse, de la

vapeur s'élevait de l'asphalte. Des phares nous ont croisés, mais la pluie m'a empêchée de distinguer le véhicule auquel ils appartenaient. On a épié le rétro, sur les nerfs, mais aucune lumière n'est apparue dans notre sillage.

« Dépose-moi chez moi », j'ai ordonné.

Jamie m'a lancé un regard perplexe, mais il n'a pas bronché.

« Je te retrouverai chez Sarah, dès que possible, je lui ai promis. Je compte sur toi pour qu'il n'arrive rien à Holly, surtout. »

J'ai posé une main sur son bras. Ses biceps se sont contractés, et il a bifurqué vers la rue du Chant-du-crapaud. Quand il a freiné, les pneus ont dérapé, puis il a redressé la trajectoire en passant à la vitesse supérieure.

Crete

Il a laissé un message à Carl, lui demandant d'autoriser Lucy à reprendre son travail. Il ne doutait pas que son frère céderait tôt ou tard, même s'il fallait pour cela patienter un peu. Il a attendu quelques minutes après l'heure de la fermeture, au cas où Carl le rappellerait, mais non. Crete a ensuite fermé à clé son bureau et prévenu Judd qu'il s'en allait. Des nuages de pluie se massaient au ras de l'horizon, et le tonnerre grondait au loin. Un souvenir lui est revenu : sa mère prétendait sentir quand une tempête se préparait parce que alors sa jambe l'élançait au niveau de sa cicatrice, le long de sa fracture à l'os pourtant ressoudée depuis. Elle avait plus souvent raison qu'à son tour, mais, sur ce coup-là, Crete la soupçonnait de les mener en bateau. Lui-même s'était cassé le nez à deux reprises, et pourtant, il n'aurait rien été fichu d'en déduire en rapport avec le temps.

Crete a frotté l'arête cabossée de son nez et senti les nœuds durs de la soudure du cartilage. Il se l'était amoché il y a si longtemps qu'il se reconnaissait à peine sur les vieilles photos d'avant la première facture. Il avait alors douze ans et, cette fois-là, ç'avait été la faute de maman. Elle venait de passer des jours entiers dans le fauteuil à bascule de sa chambre, à ne se nourrir que de crackers qu'elle alignait sur l'accoudoir, n'allant aux toilettes, de l'autre côté du couloir, que quand mon père l'y portait. Sur la commode brunissait un bouquet de pivouines dont les pétales se racornissaient en tombant sur un napperon et elle ne faisait que les regarder, eux et le petit tas qu'ils formaient. Carl venait d'attraper une méchante fièvre baignant de sueur son corps fluet. Du coup, papa l'avait emmené chez Birdie, confiant à Crete le soin de garder un œil sur maman. On ne pouvait pas la laisser seule à la maison pendant ses crises. L'année précédente, elle s'était jetée d'une fenêtre à l'étage pour atterrir dans un arbre à neige et s'était cassé la jambe. Suite à ça, papa avait installé de nouvelles moustiquaires et planté des arbres à neige sous chaque fenêtre, au cas où elle aurait recommencé.

Crete avait jeté un coup d'œil à sa mère, assoupie dans son fauteuil à bascule, avant de s'installer dehors, sous l'avancée du toit. Une petite brise chaude soufflait ce soir-là, un temps idéal pour étaler son sac de couchage dans la cour. Crete aimait dormir dehors, l'oreille tendue aux bruits de la nuit : ils ne lui faisaient pas peur. À vrai dire, rien, dehors, ne l'incommodait, même pas les insectes, qui le piquaient rarement. À en croire maman, ils ne lui trouvaient pas bon goût. Crete craignait qu'elle n'ait raison, qu'il y ait quelque chose de mauvais dans son sang. Les insectes devaient le sentir et garder leurs distances.

Un grand fracas avait soudain retenti, et il était rentré fissa. Dans l'escalier, il avait entendu un autre fracas suivi d'un silence. Puis sa mère avait crié. Ouvrant à la volée la porte de sa chambre, il l'avait trouvée à califourchon sur l'appui de fenêtre, une jambe dehors, l'autre dedans, en train de battre des bras. Une chauve-souris voletait dans la pièce. Il en avait déduit que le fracas venait de la moustiquaire que sa mère résolue à s'échapper avait envoyée valdinguer, la chauve-souris en profitant alors pour entrer. Si jamais elle sautait, ce serait de la faute de Crete, censé la surveiller.

« S'il te plaît, maman, il avait dit. Rentre. »

Il l'avait saisie par sa chemise de nuit, tirant dessus jusqu'à ce qu'elle tombe par terre, en le maudissant. La chauve-souris était ressortie dans les ténèbres et Crete avait fermé la fenêtre. Il avait voulu l'aider à se relever, mais elle avait mouliné des bras comme pour le frapper.

« Je devrais te jeter par la fenêtre, elle a persiflé. Tu es tout juste comme moi, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans ta caboche. Ce serait un service à te rendre. »

Ses paroles l'avaient marqué comme au fer rouge. Il s'était demandé ce qui se serait passé s'il ne l'avait pas retenue, si elle avait sauté pour de bon.

« Va-t'en, elle avait insisté, accroupie sur l'appui de fenêtre. Va-t'en ! »

Il avait reculé mais elle l'avait rattrapé sans crier gare et lui avait claqué la porte au nez. Du sang avait jailli de ses narines. Il était retourné à la balancelle du porche, du papier toilette plein le nez, l'oreille aux aguets, mais au final, il n'était rien tombé de l'étage dans les buissons.

À son retour, papa avait confié à Crete un Carl en pleurs avant de monter rejoindre maman d'un pas lourd. Il ne voulait pas que Carl la voie, pas avant de l'emmener de nouveau chez le médecin de Springfield pour qu'il lui prescrive des gélules. Il ne fallait surtout pas

que Carl découvre la moindre vérité susceptible de le perturber. Voilà pourquoi ils lui avaient raconté de jolis contes à propos de maman, de Papa Noël et du lapin de Pâques. Carl adorait leur mère, parce qu'il ne la connaissait pas vraiment. Il n'en allait pas de même pour Crete. Il doutait de parvenir un jour à la regarder sans voir en même temps la méchanceté qu'elle recelait en elle.

Carl s'était calmé dans les bras de Crete, son front baigné de sueur blotti au creux du cou de son grand frère. Tout à coup, Crete avait arraché des mains de Carl son ours en peluche pour le balancer dans le jardin. Carl avait contracté ses traits, à nouveau au bord des larmes. Sans ménagement, Crete l'avait installé sur la balancelle, le temps de récupérer l'ourson avant que les chouineries de ce petit pleurnichard n'attirent leur père et ne lui vaillent des ennuis. Il en aurait déjà bien assez quand papa verrait l'état de la moustiquaire. Carl n'avait malgré tout pas pleuré. Crete lui avait tendu son ours mais son petit frère l'avait fait tomber d'un coup de poing maladroit. Là-dessus, il avait reniflé et levé les yeux sur Crete, un pâle sourire aux lèvres. Crete lui avait ouvert les bras et l'avait laissé grimper sur ses genoux, et Carl dormait déjà depuis longtemps que Crete le berçait encore sur la balancelle, résolu à chasser le moindre moustique qui oserait se poser sur son frère.

Des dizaines d'années ont passé depuis cette histoire. Pendant tout ce temps-là, Crete a veillé sur Carl, et son petit frère l'a soutenu, même dans les occasions où seuls les liens du sang justifiaient un tel appui. Crete se fiait plus à Carl qu'à n'importe qui d'autre, ce qui ne voulait pas dire qu'il lui accordait une confiance absolue. Le manque de résolution de Carl – inscrit dans sa nature, indépendamment de sa personnalité – risquait de poser problème tôt ou tard. Voilà pourquoi il n'était pas au courant de tout ce qui se rapportait aux filles. Il savait que Crete était mêlé à un réseau de prostitution, mais l'étendue et la véritable nature de celui-ci lui auraient retourné son délicat estomac. Au départ, Crete ne comptait pourtant pas le lui cacher, convaincu que son frère découvrirait tôt ou tard le fin mot de l'histoire et n'en ferait pas plus de cas que de la plupart des trucs louches dans lesquels il trempait. Carl avait le chic pour fermer les yeux sur ce qu'il ne voulait pas voir, surtout quand ça concernait son frère.

Seulement, Carl avait fricoté avec Lila. Et Lucy était née. Crete ne voulait pas que ses manigances viennent aux oreilles de Carl : cette fois, son petit frère ne passerait pas forcément l'éponge. Depuis, il n'osait plus mettre les filles au turbin à Henbane (c'était de la faute

d'Emory, cette sale histoire de Cheri : la preuve que c'est une mauvaise idée de traficoter dans sa propre arrière-cour). Au besoin, il lui arrivait d'amener sur sa propriété des petites nouvelles qu'il gardait enfermées quelques jours ou quelques semaines en attendant l'occasion de les conduire à Springfield, à Branson ou ailleurs. Il avait déjà planqué des filles dans des mobile homes, des sous-sols et des arrière-salles, en rase cambrousse, en ville, et dans les faubourgs. Peu importe où, en un sens : les clients finissaient toujours par arriver jusqu'à elles et l'argent par affluer.

Il avait appris les rudiments du métier auprès d'Emory, une sorte de mentor plus proche du traficoteur gâteaux que d'un homme d'affaires digne de ce nom. Ils s'étaient rencontrés à une réunion de vendeurs à domicile de produits Amway, même si ni lui ni Emory ne comptait fourguer de vitamines et de détergent au porte-à-porte. Crete n'était venu que pour coincer un de ses débiteurs. Emory, lui, espérait recruter des types aussi tordus que lui dans l'idée d'étendre son champ d'action. À l'époque, ça ne marchait pas fort, chez Dane, d'autant que Crete venait de réaliser quelques investissements malencontreux. Quand Emory lui a fait assez confiance pour entrer dans les détails, Crete n'en a pas cru ses oreilles, tant ça semblait facile.

Même avec l'appui d'Emory, Crete a pourtant commis des erreurs, au début : en sélectionnant des filles pas assez désespérées ni résignées, ou qui s'entêtaient à ne pas entendre raison. Et, bien sûr, pas moyen de leur forcer leur main. Il n'a cependant pas tardé à comprendre que la force n'est pas nécessaire, à condition de faire le bon choix. Le monde regorge de filles au physique banal et en même temps pauvres, stupides ou esseulées, maltraitées, droguées ou perturbées. Inutile de chercher des beautés exotiques. À en croire Emory, l'apparence importe peu : un type au désespoir irait jusqu'à se taper un bouc. Là aussi, Crete s'était trompé, au début, jetant son dévolu sur de jolies filles correspondant à ses goûts. Le recrutement de Lila s'était retourné contre lui de la pire manière imaginable. Par la suite, il a dû admettre que ç'avait été idiot de sa part d'imaginer que le courant passerait entre eux. Il avait perdu les pédales, se laissant gagner par la jalousie, piqué au vif, avide de vengeance. Au lieu d'encaisser ses pertes parce que l'affaire tournait mal, il avait semé la zizanie au sein de sa propre famille, allant jusqu'à nuire à son frère – la seule personne qui eût gagné son affection et sa loyauté. Il ne commettrait plus la même erreur.

Assez vite, Crete avait songé à raccrocher, mais ça rapportait bien – et il avait besoin de pas mal d'argent pour maintenir le commerce familial à flot. En plus, il n'y avait rien à redire au business model. Une vache, ça ne s'achète qu'une fois, mais ça se trait tous les jours. Et

on a beau boire, la soif, on ne l'éteint jamais tout à fait. La demande se maintenait sans faiblir et ce n'était pas compliqué de la satisfaire. On trouvait une telle quantité de filles ! Pareilles à des vaches à lait, donnant tout ce qu'elles pouvaient jusqu'à épuisement. Il les accueillait, les inondait de compliments, de marques d'attention et de belles tenues et, parfois, en même pas vingt-quatre heures, il rentrait dans ses frais. Un jour, quelqu'un lui a dit que, du temps de l'esclavage, une fille coûtait jusqu'à un millier de dollars. Pour des raisons qu'il n'a pas cherché à comprendre, la valeur des femmes a depuis dégringolé : Crete pouvait aujourd'hui en acheter pour quelques centaines de dollars à peine. À vrai dire, il ne fallait même pas toujours en acheter. Il arrivait que la chance lui sourie et qu'il en trouve une de lui-même.

Au bout d'un moment, la combine a perdu de son piquant et il a cessé de profiter des filles, y compris de celles qui lui couraient après. Il s'en était encore tapé deux ou trois après Lila : de petites dures à moitié démolies. En quête de réconfort, elles avalaient ses mensonges, embrassaient son cou mal rasé, se déshabillaient en s'agenouillant à ses pieds ; une vaine offrande à un faux dieu. Encore que tous les dieux doivent être ainsi : aveugles, sourds et muets, indifférents aux prières qu'on leur adressait, si tant est qu'ils les entendent. Crete n'a pas renoncé à coucher par scrupule mais parce que ça ne lui apportait rien. Une étreinte avec une fille détruite, ça vaut à peine mieux qu'une branlette. Ce qu'il désirait, jamais des filles aussi creuses ne le lui procureraient. Rien plus rien égale rien : une équation qui ne va nulle part.

Une seule fille lui importait vraiment : Lucy. Or Carl lui semblait à peine capable de veiller sur elle. Crete ne jugeait pas son frère assez malin ou assez risque-tout pour la protéger. Quand Lucy avait besoin de lui, Crete répondait à chaque fois présent. Il avait été là pour l'endormir en la berçant du temps où son frère somnait dans son chagrin. Il avait été là pour la garder à l'œil quand Carl était parti chercher du travail. Carl voulait envoyer Lucy à l'université, mais Crete souhaitait qu'elle reste à Henbane et reprenne le commerce familial – chez Dane, pas le reste, le trafic de filles. Il aimerait mieux qu'elle n'en découvre rien hormis les bénéfices, l'argent mis de côté à son intention, pour qu'elle continue à faire tourner le magasin tant que ça lui chanterait sans devoir se soucier de ce qu'il rapportait en réalité. Voilà la raison qu'il invoquait pour continuer ses combines, maintenant qu'il n'avait plus besoin d'argent ; une raison plus valable que le simple plaisir de savoir les filles à sa merci. Le hic, c'est que Lucy refuserait l'argent si jamais elle en découvrait la provenance. Elle partageait les principes moraux de Carl sans avoir comme lui le chic

pour passer outre à ce qu'il y a de déplaisant dans la réalité.

Du vivant de Lila, Crete s'était mis en tête de découvrir si Lucy était, oui ou non, sa fille, mû par une rage égoïste et un besoin aveugle de revendiquer ce qui lui appartenait. Mais la disparition de Lila et le marasme de Carl avaient changé la donne. Plus personne ne s'interposait entre lui et Lucy, désormais plus proche de lui que jamais. Il se doutait bien que, après la perte de sa femme, Carl n'arriverait plus à encaisser un coup aussi dur que celui que lui infligerait par exemple Crete en lui prenant son enfant. Crete ne ferait pas subir une telle épreuve à son frère. Et lui-même n'aurait pas à admettre que Lucy n'était pas forcément sa fille. Autant ne pas en avoir le cœur net. Encore que : qu'est-ce que le résultat d'un test y changerait ? Une simple suite de lettres et de chiffres ne remettrait pas en cause l'amour qu'il lui portait. Un amour avec un grand A, sincère et spontané, plus fort et plus essentiel que ce qu'il avait ressenti pour Lila, leur mère, ou toute autre femme. Sans compter qu'elle l'aimait, elle aussi. Il avait tout donné à Lucy, or elle suffisait à le combler, à le consoler de tout ce qu'il n'obtiendrait jamais.

Crete a de nouveau eu le nez cassé quand il a menti à Carl en prétendant avoir couché avec Janessa Walker. Cette fois-là, il a laissé Carl le frapper sans broncher, conscient de n'avoir droit qu'à ce qu'il méritait. Janessa a été la première fille à le repousser au profit de son frère, et Crete a eu beau s'en vouloir de briser le cœur de Carl, il n'aurait pas supporté qu'elle s'en tire impunément.

Il était presque arrivé chez lui quand l'orage a éclaté. Il n'a bientôt plus rien vu sous un tel déluge, tant les essuie-glaces peinaient à dégager le pare-brise. Il a fallu allumer les phares. Quelques minutes plus tard, il a garé sa camionnette dans l'allée puis couru chez lui, cherchant ses clés, mais il n'a pas tardé à se rendre compte qu'il n'en aurait pas besoin.

Sous les assauts du vent et de la pluie, Crete, trempé comme une soupe, a tenté de comprendre ce qui se passait. La moustiquaire masquait à peine la porte d'entrée grande ouverte sur le couloir désert, et il a deviné, avant même de dévaler les escaliers du sous-sol, que la fille n'était plus là.

Lucy

La pluie a cessé dès mon retour à la maison, mais le ciel restait chargé. Birdie allait s'inquiéter. J'ai décroché le fusil du râtelier dans le couloir pour en inspecter le magasin, sachant malgré tout qu'il valait à peine mieux que le sifflement d'un serpent à sonnette : une simple mise en garde – une prière, plutôt, de ne pas approcher. Ce n'était pas Emory qui m'inquiétait le plus : son départ précipité de chez Crete prouvait qu'il se souciait plus de sa survie que de se venger. Mais Crete ne croirait pas forcément que j'avais alerté la police et dénoncé ma famille pour sauver une fille que je connaissais à peine. Il n'allait pas prendre ses jambes à son cou sur la foi d'une simple hypothèse ; que je sache, il ne fuyait jamais. Son truc à lui, c'était plutôt la confrontation. Au cas où Emory lui raconterait mes exploits, il me demanderait des comptes.

J'ai composé le numéro de Birdie, qui a décroché au bout d'une sonnerie, même pas. « La pluie m'a surprise au jardin, j'ai prétendu. Je vais me changer et je reviens.

– Je passe te chercher. D'après la radio, le temps n'est pas près de s'arranger.

– Non ! j'ai protesté d'un ton plus emporté que je ne le voulais. Ça va, je n'ai pas besoin de ton aide. Au pire, j'attendrai ici que la tornade passe. »

Des éclairs ont zébré le ciel et un grésillement a noyé la réponse de Birdie.

« Allume au moins la radio. »

Ma conduite ne semblait pas l'enchanter mais je ne pouvais pas y faire grand-chose. Mieux valait attendre à la maison que la probabilité de voir débarquer quelqu'un se réduise comme peau de chagrin. Après, je pourrais toujours réparer les pots cassés. Et il faudrait que j'appelle mon père.

Je suis sortie sous l'avancée du toit renifler le parfum moite de la tempête chargée d'électricité. Des nuages couleur rouille envahissaient le ciel à l'exception d'un pan vert clair au ras de l'horizon. D'un bout à l'autre des collines, la cime des arbres se hérissait, tel le pelage d'un animal géant que caressaient d'invisibles mains. Je n'ai pas repéré de moteur à l'approche, pas de trace de présence humaine, rien que les craquements de la maison, les frémissements du vent, et le froissement de dizaines de milliers de feuilles. *Il ne va pas venir*, j'ai pensé. *Il va me laisser m'en tirer*.

Une douleur en sourdine a irradié ma joue à l'endroit où m'avait giflée Emory. Je n'avais pas pris la peine de me regarder dans un miroir, mais, en état maintenant de raisonner un minimum, j'ai jugé préférable d'aller chercher de la glace. Je suis rentrée m'appliquer une compresse de fortune : des glaçons enveloppés dans un torchon. Sur le conseil de Birdie, j'ai allumé le transistor et changé de station à temps pour entendre le présentateur météo parler d'un écho en crochet. S'il fallait en croire ses outils de mesure et ses calculs, la tornade allait balayer les villes de : Theodosia, Isabella, Sundown, Howard's Ridge et Henbane. Et la liste ne s'arrêtait pas là. Je me suis demandé si la sirène d'alerte à la tempête hurlait sur la grand-place. De toute façon, on vivait trop à l'écart pour l'entendre.

Une tornade avait balayé la ville, du temps où j'allais à l'école primaire, et j'avais traîné papa à la cave à la moindre alerte dans le comté d'Ozark encore longtemps après. Dans ces moments-là, on se blottissait l'un contre l'autre sur le sol de terre battue et, à la lueur d'une lampe torche, on dénombrait les conserves sur les étagères près de céder. J'entendais encore mon père s'exclamer : « Si Birdie ne renonce pas à mettre des betteraves en bocaux, il ne restera bientôt plus de place pour nous ! » Avec le temps, j'ai fini par vaincre ma peur, par me persuader que mon père disait vrai, que la conformation des vallées encaissées suffit à les protéger des cyclones.

Je me suis figuré la tache d'un rose agressif de la tornade en train de s'étaler sur un écran radar et l'appréhension m'a débordée comme une rivière en crue. Je ne voulais pas me retrouver seule, à guetter l'arrivée de je ne sais quelle terrible catastrophe. J'ai soulevé le combiné. De la friture a envahi la ligne. J'ai pressé les touches du téléphone dans l'attente de la tonalité avant de composer le numéro de Birdie. Elle n'a pas décroché tout de suite. Donc elle ne répondrait pas. Je lui avais dit que ça irait. Sans doute qu'elle était déjà descendue à la cave avec Merle. J'aimais mieux ne pas songer à une autre éventualité – celle que Crete, à mes trousses, ait débarqué chez elle.

J'ai fait les cent pas dans la cuisine, en larmes, consternée par ma propre stupidité, par mon entêtement. J'étais coincée là jusqu'à la fin de la tempête ! Pourvu que Jamie et Holly soient déjà à l'abri à Crenshaw Ridge ! De l'autre côté de la fenêtre, des bourrasques cinglaient les arbres et des lambeaux de nuages s'effilocheaient dans un ciel de plus en plus sombre. De la grêle a pilonné la cour où elle s'est éparpillée comme des milliers de perles. Mieux valait me mettre à couvert, au cas où. J'ai pris le fusil et ouvert la porte de derrière.

Du coin de l'œil, j'ai reconnu sa camionnette. Et Crete lui-même sur le point de mettre pied à terre. Comme il n'était pas question que je reste à l'intérieur, j'ai filé vers la cave en béton, fouettée par la pluie.

« Lucy ! »

Il a traversé la cour au pas de course et m'a rattrapée sans me laisser le temps de refermer la porte de la cave. Il s'est campé dans l'embrasure, m'empêchant à la fois de lui filer entre les jambes et de me barricader à l'intérieur. J'ai reculé dans les ténèbres, brandissant devant moi le fusil, au cran de sécurité encore enclenché.

« Lucy, ma puce, j'aimerais juste te dire un ou deux mots. Repose ça. »

Il n'a eu aucun mal à m'enlever le fusil des mains.

« Laisse-moi tranquille, j'ai sangloté. S'il te plaît.

– Je voulais te dire : je regrette. Il y a eu un... malentendu. Sache en tout cas que je t'aime. Jamais je ne te ferai de mal. »

Il s'est introduit auprès de moi dans le réduit. Le vent qui hurlait dans son dos chahutait ses cheveux, ses habits. Ça me semblait absurde de se lancer dans une conversation en pleine tempête. Je me suis réfugiée dans un coin, écartant de mon visage des toiles d'araignée.

« Tu voudrais connaître la vérité sur ta mère. C'est pour ça, au fond, que tu fourres ton nez partout en créant des problèmes. »

Je me suis couvert les oreilles. *La vérité*. Ça ne signifiait pas grand-chose, dans sa bouche. Il dirait ce qu'il fallait pour déformer le sens de ses actes, pour en rejeter la faute sur n'importe qui d'autre que lui.

« Écoute ! il a crié. Ce qui lui est arrivé dans la grotte... Elle ne s'est pas suicidée. J'en suis certain. C'était un accident, rien de plus. Il y faisait noir comme dans un four. Elle est tombée. Elle a disparu, pas moyen de la ramener. Je n'ai rien pu tenter. »

J'ai peu à peu saisi ce qu'il cherchait à me dire. Il était présent au moment de la mort de ma mère. Il savait depuis le début qu'elle ne

reviendrait pas. Il l'avait su toute ma vie sans m'en toucher un mot. S'il s'était vraiment agi d'un accident, s'il avait eu une bonne raison de se retrouver seul dans la grotte auprès de ma mère à l'heure de sa mort, il m'en aurait parlé des années plus tôt.

J'ai dressé le menton et l'ai regardé droit dans les yeux.

« *Qu'est-ce que tu lui as fait ?* »

J'ai senti le *bam* ! de la détonation avant de l'entendre : le choc s'en est répercuté dans mon thorax. L'oncle Crete est tombé face contre terre. J'ai d'abord cru qu'un décombre lui était tombé dessus, puis Birdie a surgi dans la cave, ses mèches éparses plaquées sur son cuir chevelu rose. Elle a posé son arme et repoussé sur le côté les jambes de Crete pour fermer la porte en bois. Je n'ai pas bougé. Mes yeux ont eu du mal à s'adapter d'un coup à la pénombre. À la pâle clarté qui filtrait autour du tuyau d'aération, j'ai vu le sang de Crete se répandre par terre. Un changement de pression est alors survenu, un horrible courant d'air est entré par le tuyau et mes oreilles se sont bouchées. La porte a gémi mais tenu bon. Et Birdie a passé les bras autour de moi, me serrant contre elle au point que je n'aurais su dire si c'était elle ou moi qui tremblait, et on est restées là, le temps que le rugissement dehors se calme, et encore un bon moment après.

On a contourné avec précaution le cadavre de Crete pour sortir à la lumière grise du soir.

« Ça va ? » a fini par me demander Birdie. J'ai entendu l'alerte à la radio. Je sais que tu m'avais dit que tu tiendrais bon, mais comme j'ai promis de veiller sur toi... Quand je l'ai vu là, armé du fusil...

– Il n'allait pas me faire de mal. Il était à moi, ce fusil. Il me l'a juste pris des mains pour m'éviter de faire une bêtise.

– Qui sait de quoi il aurait été capable ! » a rétorqué Birdie d'un ton sec.

Une fois rétablie la ligne téléphonique, Birdie a contacté papa. Il s'était mis en route dès qu'il avait entendu parler de la tornade. À son arrivée, Birdie l'a pris à part sous le porche et je n'ai pas entendu ce qu'elle lui a dit. La main sur son bras, elle se dressait entre la fenêtre et lui, m'empêchant de distinguer ses traits. À un moment, il s'est écarté d'elle, et ses épaules se sont affaissées, mais elle a continué à parler et l'a suivi à la cave, la minute d'après. Birdie est ensuite rentrée par la porte de derrière et m'a pris la main. Elle tremblait.

« J'ai essayé de lui expliquer... »

Elle n'a pas fini sa phrase.

« Il va lui falloir du temps. On va chez moi ? »

On a fait le trajet en silence, observant les dégâts de la tourmente – les feuilles arrachées, les branches cassées, une chaise longue dans le fossé – sans s'échanger un mot.

Birdie m'a gavée de thé glacé et de biscuits sucrés dont je n'avais aucune envie, mais que j'ai mangés quand même, histoire de faire un truc normal, routinier. Mâcher, déglutir. Ça, au moins, ça restait à ma portée. Birdie n'a rien avalé. Elle s'est contentée de me surveiller du coin de l'œil, depuis son fauteuil, alors que ses aiguilles à tricoter s'agitaient à n'en plus finir.

À la nuit tombée, j'ai supposé que papa allait s'occuper de Crete. L'enrouler dans une bâche et le traîner hors de la cave. Nettoyer la scène du crime. Faire son deuil de son frère, qui malgré tout ce dont on le soupçonnait, tout ce dont il s'était rendu coupable, restait du même sang que mon père, le dernier survivant de la famille. En dehors de moi. J'étais et resterais à jamais une Dane, avec tout le bon et le mauvais que ça supposait, et à l'instar de mes ancêtres, je garderais les secrets qui m'avaient été confiés jusqu'à ce que mes ossements mis à nu les livrent malgré eux. Birdie m'avait cependant enseigné que je n'avais pas à me sentir prisonnière des liens du sang ; que je pouvais me créer une famille à moi, unie non par l'hérédité mais par l'amour. Elle avait tenu sa promesse à ma mère de veiller sur moi. J'ignorais pourquoi je ne m'en étais pas aperçue plus tôt, mais Birdie m'aimait autant que ses propres enfants – assez pour sacrifier une vie en échange de la mienne.

Les grenouilles ont entonné leurs chants nuptiaux. Au bout d'un moment, Birdie a sorti sa bible usée pour en lire un passage d'une voix douce, apaisante, jusqu'à ce que le sommeil finisse par l'appeler. *Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal.*

Le lendemain, on a fait le tour des dégâts : il y avait de quoi déprimer. La tornade avait balayé Henbane au hasard, détruisant certains édifices pour en laisser d'autres intacts. Un pick-up bousillé se dressait en équilibre instable sur le toit de la Grande banque du sud. Un vieil eucalyptus qui donnait de l'ombre au siège du comté s'était abattu sur le Paradis du donut, le long du trottoir d'en face. Le

revêtement asphalté de la route de la rivière avait été emporté par endroits, laissant la terre à nu. D'une poignée de maisons ne restaient plus que des matériaux d'isolation, des poutres et des vitres en miettes. La tempête avait entraîné dans son sillage des morceaux de Henbane, lui arrachant de ses mains avides des photos, des reçus et des pages de livres pour ne les laisser retomber du ciel que dans le lointain comté de Howell.

Mis à part quelques bardeaux et l'auvent de la terrasse, le commerce des Dane n'avait pas souffert. En revanche, les éléments déchaînés avaient fait le ménage alentour – ne restait plus rien des panneaux manuscrits proposant des feux d'artifice, des jardinières débordant de pétunias, de la poubelle, du cendrier, des bancs en bois ni de la vieille charrette où Crete entassait les melons et les citrouilles à vendre. Même les ipomées qui grimpaient le long des murs à l'assaut des gouttières s'étaient envolées. Privé de tout ce qui l'embellissait d'ordinaire, le commerce des Dane me semblait méconnaissable, et peu avenant. L'arbre de Cheri avait quant à lui échoué en même temps que des tas d'autres, déracinés, dans la rivière.

La chute de débris emportés par une bourrasque avait blessé plusieurs personnes. Arleigh Snell a dû passer des heures sous les décombres de son mobile home en attendant les secours. Et un habitant du comté continuait de manquer à l'appel. Le bruit de la disparition de Crete Dane s'est répandu en ville. La tempête avait démoli un cagibi sur son terrain, éparpillant son contenu aux quatre vents, or un tourbillon avait pu l'emporter, lui aussi. Le shérif ne perdait pas l'espoir de retrouver les restes de Crete, mais il ne pouvait lancer des recherches parmi les milliers d'hectares de forêt alentour.

Sur la foi d'une dénonciation anonyme, la police a effectué une descente à Caney Mountain, mais n'a trouvé aucune trace d'Emory. Les autorités ont admis qu'une bande de mafieux avait pu trafiquer des filles dans le comté d'Ozark sans pour autant identifier leurs victimes. Il n'a même pas été possible de prouver l'existence du principal suspect, faute de documents attestant son identité. J'aurais voulu que Holly se fasse connaître auprès des forces de l'ordre, mais je ne pouvais pas l'y obliger. Ce qu'elle venait de vivre demeurerait en bonne partie obscur, même pour elle, et elle n'avait pas envie de savoir à quoi elle avait échappé. J'ai complété mon journal intime par une liste d'autres issues possibles à l'affaire, par ce que j'aurais pu tenter pour sauver Holly sans laisser filer Emory. Ça pesait sur ma conscience de savoir que d'autres filles encore étaient en péril par ma faute. Je n'avais pas revu Jamie depuis son départ sous la tempête, mais Sarah m'avait dit qu'il était resté toute la nuit auprès de Holly, à la veiller, à s'assurer qu'elle était hors de danger. Il n'a quitté son

chevet que quand j'ai enfin réussi à joindre Ray pour lui demander à qui on devait la confier.

Ray n'a eu aucun mal à se faire nommer tuteur de Holly : sa mère n'a pas jugé utile de s'y opposer. Ray et sa femme souhaitaient depuis longtemps combler un enfant d'affection. S'ils l'avaient pu, ils l'auraient carrément adoptée. Je repensais encore à Holly et à ses lapins, au club des jeunes, attendant sur le bord de la route que quelqu'un la ramène chez elle, et je me suis réjouie qu'elle ait à présent une famille sur laquelle compter. Je n'aurais su dire ce qu'il allait lui falloir pour se remettre de tout ce qu'elle avait subi, mais je ne doutais pas que les Walker feraient leur possible pour panser ses plaies.

Ransome

Les questions que Ransome n'avait pas posées à Lucy Dane le jour de sa visite au centre Bellevue l'ont hantée de longues semaines : voilà des années qu'elle se demandait si Lucy avait encore sa couverture d'enfant et si elle savait que c'était elle, Ransome, qui l'avait confectionnée. À vrai dire, ça l'avait tant retournée de voir la fille de Lila que la demande s'était évaporée sur ses lèvres. Elle avait beau savoir que c'était Lucy qui se dressait devant elle, un instant, elle a cru qu'il s'agissait peut-être du fantôme de Lila, chargé de la conduire dans l'au-delà.

À son départ du garage – quand Carl l'a emmenée chez lui –, Lila n'a rien emporté. Ransome pensait que Carl passerait récupérer ses affaires, mais non. Et il ne fallait pas compter sur elle pour rapporter à Lila sa valise. Mieux valait qu'elle ne la voie plus et ne lui parle plus non plus. Peu après, Crete a demandé à Ransome de vider le garage. Elle s'affairait à fourrer tout ce qui y traînait dans des sacs-poubelle, quand elle a déniché au fond de la commode un tee-shirt rose miteux. Un vieux tee-shirt de la première des filles à être venues là. Ransome y a enfoui le nez pour se rappeler son odeur, mais il ne sentait plus rien depuis longtemps, hormis un relent de moisi du vieux meuble en bois. Ransome a fourré le tee-shirt dans le même sac que les habits de Lila avant de le traîner jusque chez elle.

Elle avait hâte que l'hiver arrive et qu'elle s'installe dans la pièce du devant, près du poêle à bois, à contempler les champs mornes en cousant des couvertures. Dès les premières gelées, elle a traîné sur le plancher son sac d'habits pour couper dedans. À ce moment-là, Birdie Snow lui avait annoncé la grossesse de Lila. Ransome a réalisé une couverture de la taille d'un berceau à l'aide de petits bouts de jeans, de chemises et de pyjamas de Lila, mettant de côté un carré de tissu d'un de ses plus jolis chemisiers en vue d'un autre ouvrage.

Ransome n'a pas assisté à la fête en l'honneur de l'enfant de Lila, mais elle lui a fait parvenir la couverture, estimant son cadeau

suffisamment éloquent en soi. Le jour dit, elle est restée chez elle à assembler les premiers morceaux d'une nouvelle couverture : le carré de soie du chemisier de Lila et un autre, taillé dans le tee-shirt rose de la précédente occupante du garage. *Maria*, elle a noté sur l'envers du bout de tissu rose, et au verso de l'autre, *Lila*.

C'est à Ransome qu'a échu pendant toutes ces années la corvée de nettoyer derrière les filles. Presque toutes abandonnaient au garage des habits dont elles se débarrassaient comme d'une mue, en tas par terre. Dans la mesure du possible, Ransome choisissait un vêtement qu'elle se rappelait avoir vu sur sa propriétaire, histoire de relier un visage à un nom. Elle en prélevait alors un carré qu'elle cousait aux autres. La couverture de filles perdues. Ça lui semblait une bonne chose de garder une trace d'elles, d'enfouir sous les petits points des coutures les reproches qu'elle s'adressait. Ransome passait l'index sur les morceaux de tissu en récitant leurs noms comme un catholique son rosaire, de manière à pouvoir en dresser la liste de mémoire, au moment de coudre l'envers.

Lucy

Quelques semaines après la tornade, Daniel et moi, on a étalé une couverture à l'entrée de la grotte du Grand Bouc. Un drôle d'endroit pour pique-niquer, encore qu'en cette fin d'août caniculaire l'air frais en provenance de l'intérieur ne soit pas de refus. J'avais apporté en souvenir de ma mère un bouquet de fleurs des champs, posé au soleil, auprès de nous. La tempête avait au moins eu un avantage : celui de procurer à Daniel du boulot, vu tous les dégâts à réparer. Comme ça, on pourrait passer un peu de temps ensemble avant son retour à Springfield, quand les cours reprendraient à l'institut technique.

« Tu te sens prête pour la rentrée des classes ? m'a demandé Daniel en lorgnant les restes de mon déjeuner.

– Oui et non. »

Je lui ai filé mon sandwich à moitié entamé, qu'il a aussitôt englouti.

« Tu vas me manquer, mais je suppose que il vaut mieux que tu partes. C'est en tout cas ce qu'estime mon père. »

Il a souri.

« Il vaut mieux que je retourne à l'école ou que je ne sois plus là ? »

Pour ses peines, je lui ai pincé le bras. « Tu viendras me voir, hein ?

– Jusqu'à ce que tu en aies marre de moi. »

On a laissé un silence s'installer, le regard perdu vers l'intérieur de la grotte. Je ne savais pas si Crete m'avait avoué la vérité ou pas, mais je voulais croire que ma mère ne comptait pas m'abandonner. Je n'avais pas besoin de tout savoir d'elle pour mesurer à quel point elle m'aimait.

Daniel a écarté mes cheveux de ma nuque. Je ne comptais plus les occasions où il m'avait touchée ; pas que ça ne me fasse plus ni chaud

ni froid, mais il y en avait trop. Daniel s'était présenté chez nous, le lendemain de la tempête, frappant à la porte avant de me serrer dans ses bras sans dire un mot. Et de m'embrasser pile devant mon père, sans même qu'il cille.

« Tu t'y fais, à ton travail sous la houlette de Carl ? il m'a demandé.

– Il est casse-pieds. Mais c'est chouette qu'il soit là. »

Même si ce n'était pas évident pour papa de passer ses journées au bureau de Crete, parmi les souvenirs de son frère, il ne cachait pas sa joie d'avoir un boulot qui nous donnait chaque jour l'occasion de nous croiser. « On va passer pas mal de temps ensemble, d'ici à ce que tu t'en ailles à la fac », il m'avait promis, un sourire doux-amer aux lèvres.

Mon père m'inquiétait un peu : il ne s'était pas encore résolu à parler à Birdie, même s'il savait qu'elle n'avait tiré sur Crete que par crainte qu'il ne me tue, moi. Je lui ai fait part de mes trauvailles au sous-sol, chez Crete – le dossier contenant une photo de ma mère et un formulaire d'embauche pour le moins étrange. Mon père, soudain livide, a paru se refermer sur lui-même. Il s'est cloîtré dans sa chambre pour boire, et je suis allée passer quelques jours chez Bess et Gabby. Elles m'ont collé aux basques comme des sangsues, sans arrêt à me demander si ça allait.

Gabby a profité que j'étais là pour m'emmener à son tas de bois me montrer le dernier opossum de la portée que je lui avais amenée en mai. Ses frères avaient tous disparu dans les bois, mais un lien particulier semblait le rattacher à sa mère adoptive, la maman chat, alors il restait là. Gabby en a eu les larmes aux yeux, quand on a surpris la chatte et l'opossum blottis ensemble en plein sommeil, et Bess a levé les yeux au ciel et lui a dit de s'allumer un joint.

Quand papa est venu me ramener à la maison, il empestait la cigarette, les sourcils roussis. Il venait de passer toute la journée à brûler des affaires de Crete : ses cartons de paperasse, par exemple, qu'il avait sortis exprès du sous-sol pour y mettre le feu. Comme il semblait un peu secoué mais pas sous l'emprise de l'alcool, je suis montée avec lui en voiture. On n'a rien dit sur le chemin de la maison, mais j'ai supposé que, quand il se sentirait prêt – si tant est que ça lui arrive un jour –, il me parlerait enfin.

Il restait encore pas mal de choses à tirer au clair. À en croire Ray, faute de cadavre, il faudrait peut-être des années avant que Crete soit

déclaré mort au regard de la loi. Malgré tout, il a insisté pour me montrer son testament. Les deux maisons, le commerce, le terrain, l'assurance-vie, un invraisemblable assortiment de comptes bancaires : tout ça allait me revenir. *Pour Lucy, que je considère comme ma fille.* Quel que soit le sens à donner à sa déclaration, elle m'a fait l'effet d'une gifle. Je n'étais pas certaine que Crete ait agressé ma mère – ni s'il y avait une chance qu'il soit mon père –, mais j'étais sûre de ne lui ressembler en rien et de considérer à jamais Carl comme mon père. D'un autre côté, j'aurais beau faire, on était du même sang, Crete et moi : impossible d'y échapper. On s'était tous les deux témoigné beaucoup d'affection. Eh oui, j'avais éprouvé de l'affection pour un monstre et ce monstre me l'avait bien rendu.

Ç'a été un soulagement pour mon père de récupérer la maison et le terrain. Jamais il n'aurait cru devenir un jour épicier. D'un autre côté, nul doute que ça le rendait fier de reprendre le commerce de son père. Et je ne parle même pas de l'argent. Les comptes bancaires mis à part, on en a trouvé dans le coffre du bureau de Crete, quand mon père en a forcé l'ouverture : des liasses et des liasses de billets. Bien sûr, pas moyen de déterminer la part qu'il avait gagnée sur le dos de filles comme Cheri ou Holly. Comme ma mère. Je ne comptais pas le garder, cet argent. Je voulais qu'il serve à d'autres filles, qu'il leur permette de s'échapper ou, mieux encore, qu'il leur évite de tomber aux mains de trafiquants. Ray a promis de m'aider à chercher l'organisation qui méritait le plus un don, que je lui ferais au nom de Cheri.

Je ne m'attendais pas à ce que des remords me viennent à la lecture du testament de Crete. Ce qu'il m'avait laissé ne représentait rien à côté de tout ce que j'avais perdu, de tout ce dont il m'avait privée, et je lui en voulais énormément. Il méritait de payer pour tout ce dont il s'était rendu coupable. Malgré tout, je ne souhaitais pas sa mort. Je me rappelais les chansons qu'il entonnait pour moi autrefois, quand bien même, parfois, j'aurais mieux aimé oublier.

Voilà déjà un bout de temps qu'était passée l'heure du déjeuner. Il fallait qu'on rebrousse chemin, Daniel et moi, et cependant, il ne semblait pas plus pressé que moi de partir.

« Dis-moi, tu crois que tu vas revenir ici, après tes études, et reprendre le commerce de ta famille ? » m'a demandé Daniel.

Je n'en savais rien. Les monts Ozark ont le chic pour ramener au bercail ceux qui en sont originaires, même si je n'aurais pas cru que la remarque s'appliquerait un jour à moi aussi. Toute ma vie, je m'étais dit que je n'avais pas ma place, ici. Henbane, c'était le diable inscrit dans la conformation même du terrain. Sa colonne, son œil et sa

gorge, ses grottes et ses rivières dressaient la cartographie de mon deuil. Seulement, il ne m'était jusqu'ici pas venu à l'idée qu'un lieu peut faire partie de nous au point de nous revendiquer. Que ça me plaise ou non, mes racines s'entortillaient jusqu'au plus profond du sol rocailleux. Je quitterais Henbane, mais le chant de la terre résonne au plus profond de chacun de nous et je me demandais jusqu'où j'irais avant que les collines ne me rappellent.

« Qui sait ? j'ai répondu à Daniel, m'inclinant de son côté. Et avec un peu de chance, peut-être que je t'embaucherai. »

J'ai laissé courir mes doigts le long de la chaîne à mon cou. Ils se sont posés sur un papillon bleu. J'avais sorti le collier de Cheri de sa cachette, même si ça ne me semblait pas dans l'ordre des choses que ce soit moi qui le porte : il lui appartiendrait à jamais. J'en ai ouvert le fermoir et me suis levée pour le placer auprès des fleurs.

« Je suis navrée, j'ai chuchoté. Pour tout. »

J'espérais que, Dieu sait comment, elle m'entendrait.

J'ai tourné le dos à la grotte. Je n'avais pas le courage de la contempler plus longtemps, d'attendre des réponses qui ne viendraient pas. J'en avais fini de guetter des fantômes. J'ai renversé Daniel sur la couverture et l'ai embrassé. Un long moment.

« Tu ne m'as pas remplacé par Jamie Petree ? il m'a taquinée, laissant courir ses doigts sur ma joue.

– Tu parles ! Il embrasse super mal. »

Daniel m'a entourée de ses bras et m'a attirée contre lui, tout contre, presque autant que je le désirais. Sur la couverture, à la lumière assourdie du soleil, alors que des tourterelles roucoulaient dans les arbres, je me suis sentie à ma place – dans mon monde à moi, auprès de Daniel. Je me suis laissée absorber par l'instant, sans plus penser au passé ni à l'avenir, sans plus chercher quoi que ce soit d'absent, et je me suis adonnée pleinement à ce qui m'attendait, là, auprès de moi.

Remerciements

Merci aux familles Runge et McHugh, en particulier à ma mère, Veronica Runge, pour tout, et à mes sœurs, Lisa Gilpin, Diane Berner et Ellen Runge, pour leur confiance sans faille et leur affection. Merci à mes beaux-frères, Barb et Bill McHugh, pour leur gentillesse et leur soutien.

Mon mari, Brent, mérite un grand « merci » pour m'avoir dissuadée d'essayer de faire rentrer mon ventre de femme enceinte dans un tailleur en vue d'un entretien d'embauche ; de fait, il m'a incitée à profiter de la perte de mon emploi pour écrire un roman, comme j'en rêvais depuis toujours. C'est grâce à son amour et à son soutien que j'ai continué d'aller de l'avant. Merci à nos filles, Harper et Piper, de me donner envie de travailler toujours plus dur.

Je resterai à jamais reconnaissante à mon agent, Sally Wofford-Girand, de tout ce qu'elle a fait pour moi, à savoir réaliser mes rêves.

Merci du fond du cœur à ma merveilleuse éditrice, Cindy Spiegel, qui a cru à mon histoire et l'a améliorée, et à tout le personnel de Spiegel & Grau, et de Random House. Merci à Selina Walker de Century Arrow, UK, pour ses précieuses intuitions et à E. Beth Thomas pour ses corrections.

Toute mon affection et ma gratitude vont à mon groupe d'écriture, composé d'Ann Breidenbach, Nina Furstenau, Jennifer Gravely, Jill Orr et Allison Smythe. J'ai de la chance d'être entourée d'amies aussi talentueuses que généreuses. Merci, en particulier, à Jill, pour ses encouragements sans fin et pour avoir partagé avec moi cette aventure.

J'aimerais remercier tous ceux qui ont lu mes premiers jets, répondu à mes questions, qui m'ont offert leurs conseils ou m'ont remonté le moral : Paula Parker, Hilary Sorio, Elizabeth Anderson, Angie Sloop, Sally Mackey, Emily Williams, Jennifer Anderson, Liz Lea, Amy Messner, Julie Hague, Nicole Coates, Jessica Longaker, Scott Greathouse, Dan Sophie, Ryan Gerling, Thomas Jacobs, Keija Parssinen et Paula Chaffin de New Horizons for Children. Merci aussi à Taisia

Gordon, ma photographie préférée.

Merci aux amis et aux voisins qui se sont proposés pour garder mes enfants quand j'en avais besoin et pour finir – et surtout – merci à la bibliothèque régionale Daniel Boone, où j'ai passé des heures et des heures à siroter du café en planchant sur ce livre.

Laura McHugh

Laura McHugh vit dans le Missouri. *Du même sang*, son premier roman, a été désigné comme l'un des meilleurs thrillers psychologiques par *Bookpage* et sera prochainement adapté pour la télévision avec l'actrice Jennifer Garner.

Titre original :

THE WEIGHT OF BLOOD

Première publication : Penguin Random House LLC, New York, 2014

© Laura McHugh, 2014

Pour la traduction française :

© Calmann-Lévy, 2015

COUVERTURE

Maquette : Alistair Marca

Photographie : © Conrado/Shutterstock.com

ISBN 978-2-7021-5680-3

www.calmann-levy.fr